

**PAUL
BONNECARRÈRE**

LA GUERRE CRUELLE



La Légion Etrangère en Algérie



Tout le monde

LA GUERRE CRUELLE

Paul Bonnacarrère est né en 1925. À la libération de Paris, il s'engage dans le 1^{er} Régiment de chasseurs parachutistes où il reste jusqu'à la fin des hostilités. Il devient alors correspondant de guerre et on le trouve partout où la France se bat encore : Indochine, Tunisie, Maroc, Algérie, Suez. Au cours de ces campagnes, il vit avec les troupes de choc et lie de solides amitiés qui le font rêver d'un ouvrage sur les dernières guerres coloniales de l'armée française. Un jour, il se trouve en perdition au Sahara où son avion vient de s'abattre et il est recueilli par une patrouille de légionnaires. « C'est alors, dit-il, que je décidai que mon livre porterait sur la Légion étrangère. »

Ce sera Par le sang versé (1968), consacré aux campagnes de la Légion étrangère en Indochine (Prix Ève Delacroix 1969). Suivront Qui Ose vaincra (sur les parachutistes de la France libre) et La Guerre cruelle (sur les campagnes en Algérie).

Paul Bonnacarrère est également l'auteur d'un roman d'espionnage, écrit en collaboration avec Joan Hemingway, petite-fille d'Ernest Hemingway, Rosebud.

Ils sont cinq inséparables rodés par la guerre en Europe et en Indochine, liés par quatre ans de captivité dans un camp du Viet-Minh. Afin de ne pas quitter ses amis, le lieutenant Patrice Andrieux demande son affectation au 3^e Étranger et part avec eux sur l'*Athos II* qui conduit huit cents hommes du Corps expéditionnaire en Algérie au mois de novembre 1954.

À ces baroudeurs, que demande-t-on ? Officiellement, de réduire quelques bandes armées qui se livrent à des exactions dans les djebels. En fait, il s'agit de pacifier une rébellion d'hommes bien organisés dont l'autorité s'impose par la terreur et la violence. Dès le début, l'alternative est s'en aller ou « obtenir des résultats », ce qui se résume à employer les mêmes moyens que l'adversaire, à utiliser la torture au besoin pour arracher des renseignements qui permettront de monter des opérations de nettoyage efficaces. Tel est le choix imposé à tous ceux qui sont engagés dans ce combat, dont Andrieux et ses camarades Bernis, Arp, Retz et Tahar Kahil sont les représentants typiques. Qu'Andrieux y répugne n'implique pas que Bernis, d'emblée décidé à agir, soit un bourreau – il obéit aux impératifs de *la guerre cruelle* que Paul Bonnacarrère analyse ici avec une lucide maestria.

PAUL BONNECARRÈRE

La guerre cruelle

FAYARD

J'ai choisi le métier de servir le feu et le fer. J'ai cru à la gloire, aux richesses, aux honneurs. J'ai cru en tout cela sans en voir les horreurs.

Lieutenant-colonel Antoine Mattei Commandant le 3^e régiment étranger d'infanterie Blida, juillet 1962.

Comme ce livre relate les cruels combats d'Algérie tels qu'ils se sont déroulés, j'ai été obligé de changer le nom des personnages civils et militaires, ainsi que des lieux où se déroule l'action.

L'authenticité des faits n'en demeure pas moins absolue, même si j'ai pris la liberté de les regrouper au sein de seulement deux compagnies de Légion étrangère.

P. B.

PREMIÈRE PARTIE

ÉCOSSE, SEPTEMBRE 1942.

Dans un grincement aigre, le convoi freine en rase campagne.

Patrice Andrieux ouvre les yeux, repousse avec ménagement son voisin qui s'est affalé sur lui dans son sommeil, écarte le rideau qui masque la fenêtre du compartiment. Le jour cherche en vain à percer le brouillard. Patrice détache la tirette du rideau qu'un ressort criard rappelle autour de son axe ; ça réveille le gars de la Creuse, il marmonne abruti :

« Où qu'on est ? » Patrice consulte sa montre : « J'en sais rien, il y a du brouillard. » Un sergent anglais ouvre d'un coup sec la porte du compartiment. Il allume puis, par deux fois, frappe la vitre du plat de son énorme main, et gueule :

« Stand up fellows ! Glasgow in a few minutes.

– Qu'est-ce qu'il baragouine ? interroge le gars de la Creuse en fixant Andrieux.

– On arrive à Glasgow. Réveille les autres. » Dans l'avachissement et l'apathie, les corps émergent d'un sommeil douloureux. Une écœurante odeur de sueur rance flotte dans le compartiment. Sans un mot pour ses compagnons de route, Andrieux sort de son sac une trousse de toilette et gagne le couloir. Il se rend au lavabo, se rase et se lave autant que le permet un mince filet d'eau froide.

Le convoi s'ébranle dans une secousse brutale, reprend sa course lente à

travers la brume dense.

« Quelques minutes », avait annoncé le sergent. Il faut plus de deux heures au train pour gagner Glasgow. Il est 9 heures 20 lorsque la motrice à vapeur tracte, épuisée, son lourd chapelet de wagons le long du quai de la gare écossaise.

Ils sont vingt-trois Français à se grouper confusément à la descente du train dans lequel ils viennent de passer quarante-huit heures. Le sergent anglais leur donne l'ordre de gagner le centre d'accueil. Andrieux traduit.

Du groupe il est le seul présentable. Les autres, malgré leurs uniformes neufs, ont une allure de clochards dépenaillés. Ils sont sales, hirsutes, les joues maculées de poils tendres ou de duvet.

Tous sont censés être âgés de dix-huit ans révolus. Il n'est pas sûr qu'un seul d'entre eux les ait atteints. Andrieux ne les aura qu'en mars de l'année suivante. Il est le dernier à passer la porte du centre d'accueil.

Sur une longue planche posée sur tréteaux, des assiettes de marmelade et des biscuits sont disposés. D'un récipient émane une odeur subtile de thé au lait brûlant.

« Et on vous a sélectionnés ! Vous êtes censés représenter la crème ! Cinq pour cent ! Et bien il doit être brillant, le gros du troupeau ! »

Agressif, hargneux, un petit capitaine français lâche son mépris sur un ton qui trahit une promotion suspecte. La médaille militaire en tête des décorations, le comportement braillard et gouailleur laissent percer une personnalité de sous-officier de carrière. Mal à l'aise dans son battle-dress trop cintré, le capitaine poursuit :

« Vous avez des lavabos derrière ! Vous boufferez quand vous serez

présentables. »

Cueilli à froid par le coup de gueule, le troupeau obtempère mollement.
« Toi, reste là ! »

D'un doigt le capitaine a frappé l'épaule d'Andrieux.

« Ton nom ?

– Andrieux Patrice, mon capitaine. » L'officier dévisage longuement le jeune homme. Patrice n'arrive pas à définir le sourire ambigu qui éclaire sa trogne. Aux premiers mots du capitaine il est fixé.

« Alors c'est bien toi ? En lisant ton nom sur la liste, j'm'étais demandé... Maintenant je te reconnais, la photo dans *Paris-Soir* était bonne. Tu es une recrue intéressante, le type idéal du jeune Français national-socialiste. Et te voilà qui débarque chez nous ! Tu es sûr de ne pas t'être gouré de direction ? »

Andrieux se retient : répliquer ne le mènerait à rien. Il ne peut que maudire le destin qui a mis sur sa route ce supérieur au courant de cette aventure banale, mais tellement facile à retourner contre lui : en juin dernier, Patrice avait été parmi les plus jeunes des lycéens français à obtenir leur seconde partie du baccalauréat dans la section mathématiques élémentaires. Comme en outre, la même année, il avait remporté le championnat de France universitaire du 400 mètres plat, *Paris-Soir*, politisant l'événement, lui avait consacré une large partie de sa première page titrant : *Un jeune Français comme il nous en faudrait tant*. Une cérémonie avait été organisée dans la cour du lycée Louis-le-Grand, un officier de propagande nazi était venu féliciter le jeune homme. C'était la photo de cette poignée de main à laquelle le capitaine faisait allusion.

« À ton âge, j'avais, en tout et pour tout, mon certificat d'études et on ne peut pas dire que je courais très vite. Mais si un officier allemand m'avait tendu la main, je lui aurais craché à la gueule.

– Mon capitaine, je suis heureux pour vous que cette occasion ne se soit pas présentée. Ça me permet de constater que vous avez trouvé un moyen plus efficace de servir votre pays.

– Arrête tes insolences ou tu vas passer ton stage au trou. Puisque tes amis boches t'ont au moins appris la propreté, va bouffer ! »

Les jeunes Français se sont entassés dans deux camions Bedford. Le brouillard est maintenant moins épais. Les véhicules râlent en seconde dans une côte sinueuse qui déchire les Highlands d'Écosse. Sans ralentir, les deux camions traversent Fort Williams, s'engagent sur une route secondaire. Pendant quinze kilomètres, c'est alors-la traversée en ligne droite d'une lande plate et désertique. Puis, à nouveau, la route plonge en lacets à travers une forêt ; enfin, au loin, apparaît emphatique et monumental, le château d'Achnacarry.

Les véhicules freinent sur le gravier, les vingt-trois Français sautent à terre. Tous ont le regard dirigé vers un géant blond qui s'avance à grandes enjambées.

C'est un major britannique visiblement infatué de son personnage. Il semble s'être préparé pour une visite royale à Buckingham. Son épaisse moustache tire sur le roux, surplombe une dentition de carnassier proéminente. Les yeux sont bleus, délavés, impitoyables.

Le géant s'arrête, bloque sous son aisselle gauche la badine de jonc qu'il

tenait d'une main gantée de peau beige. Sans un mot, il passe la revue des recrues, s'arrêtant face à chacun des jeunes Français qui sont contraints de lever la tête pour soutenir un regard froid et indifférent. Seul Andrieux, qui mesure un mètre quatre-vingt-sept, n'est pas écrasé.

Le major va ensuite se placer ostensiblement au côté du petit capitaine français qui lui arrive à la poitrine. Le bonhomme trapu s'écarte dans un réflexe d'autant plus ridicule qu'il n'échappe à aucun des jeunes garçons.

« Some of you speak english ? »

La voix sépulcrale, l'intonation oxfordienne étudiée complètent admirablement le personnage de tragédie militaire. Patrice hésite : il est bilingue, il a passé deux ans dans un collège de Brighton. Comme aucun de ses compagnons ne réagit, il se décide :

« I do, sir. »

En quelques phrases le major s'assure de la qualité de son interprète, puis, de sa badine de jonc, lui désigne négligemment les pelouses du château.

Deux rangées de tombes, une soixantaine en tout, sont disposées de part et d'autre de l'allée. Sur chacune d'elles, au lieu d'une croix, est plantée une cible sur laquelle sont inscrites quelques phrases.

Traduit par Andrieux, flegmatique, froid, insensible, le major explique :

« Comme vous pouvez le constater, certains de vos prédécesseurs à ce stage ont trouvé la mort lors de leur entraînement. Notre but n'étant pas de vous anéantir, mais de vous instruire, une explication de l'erreur fatale commise par ces maladroits figure sur chacune des cibles qui surplombent leur tombe. Vous avez une heure pour prendre connaissance. »

Les jeunes garçons sont abasourdis. Ils avaient tous entendu parler de l'implacable rigueur de ce stage au *Spécial Commando*. Aucun d'eux néanmoins n'imaginait risquer sa vie à l'entraînement.

Après six jours ils sont brisés, anéantis par une loi sauvage. Leurs corps envahis d'une immense douleur n'obéissent plus qu'à des réflexes que leurs cerveaux ne parviennent pas à suivre. On leur inculque cent manières de tuer, toujours plus vite, toujours plus silencieusement.

Dès la première matinée, le major britannique les avait prévenus dans un sourire glacé :

« Je m'appelle Williams Edward Faithfull. Avant l'invasion de la Chine par le Japon, j'étais chef du commissariat spécial de Changhaï. Croyez-moi, vingt ans de police en Extrême-Orient m'ont appris jusqu'où pouvait aller la souffrance humaine... »

Le premier dimanche apporte un répit. Le ciel est d'un bleu violacé, le soleil presque chaud. Les jeunes Français s'assoient dans l'herbe en demi-cercle autour du major, qui laisse peser sa gigantesque carcasse contre un poteau de trois mètres de haut planté en terre. Le poteau est du diamètre d'un banal support télégraphique.

Un manuel de quelques pages a été remis à chacun des hommes, il est destiné à appuyer les explications de l'instructeur. Calmement, le major commence. Andrieux traduit :

« Dans la forme de combat que vous avez choisie, et qui doit logiquement vous amener au sein même de l'armée ennemie, il ne saurait être question de faire preuve d'une pitié désuète. Ouvrez votre manuel à la page 26. *Various methods of s L'eu ring a prisoner* (Méthodes diverses

d'immobilisation d'un prisonnier). Veuillez examiner soigneusement les figures 98,99,100,101 et 102. »

En découvrant les dessins, les élèves cherchent à dissimuler leur malaise derrière des rires nerveux. Toujours aussi impassible, le major poursuit :

« Le titre qui désigne les méthodes apparaissant sur vos croquis découle d'une pudeur que je désapprouve. Comme le reflètent parfaitement les images que vous avez sous les yeux, vous pouvez constater que les victimes sont défigurées par la douleur. La perfection du dessin est telle qu'il est aisé d'imaginer les hurlements que poussent les intéressés. Ces procédés sont destinés à obtenir des renseignements instantanés en infligeant aux prisonniers une souffrance insoutenable. » Andrieux traduit :

« Il va nous expliquer comment torturer un gars pour le faire parler. »

L'hostilité du ton et la liberté de la traduction n'échappent pas à Faithfull.

« Monsieur Andrieux, si -vous avez besoin d'un directeur de conscience, je vous ferai conduire après l'instruction à l'office de Fort Williams. Je suis instructeur d'un stage de commando, pas le pasteur de candidats au sacerdoce. Je vous dispense de traduire cela. »

Andrieux ne répond pas, Faithfull poursuit : « La première méthode a été baptisée par ses créateurs, les officiers de renseignements britanniques pendant la révolte des Boers, du nom de « crapaudine ». Leroux, veuillez-vous allonger à mes pieds sur le ventre et joindre vos poignets derrière votre dos. »

À la traduction de Patrice, Leroux s'exécute dans un mélange de curiosité et d'inquiétude.

À l'aide d'une robuste cordelette, le major lie solidement les poignets du jeune homme, ponctuant chacun de ses gestes par des explications. Il passe la cordelette autour du cou de Leroux, relève les poignets liés jusqu'à ce que les coudes forment un angle droit. Il noue à nouveau la cordelette autour des poignets, puis la descend vers les chevilles afin de retenir les jambes, elles aussi repliées à angle droit.

Satisfait, le major se relève et conclut, de son éternel ton précieux et badin, tandis qu'à terre Leroux geint dans une plainte lancinante qui émane de son estomac :

« Voilà, mes amis. Constatez que le moindre mouvement tenté par votre compagnon provoque un auto-étranglement. Des rapports affirment qu'un terroriste birman est parvenu à tenir vingt-cinq minutes avant son trépas, et qu'il est mort sans parler. Je doute des deux faits : d'après mon expérience personnelle je pense que le décès par auto-strangulation doit intervenir tout au plus treize ou quatorze minutes après l'immobilisation. Quant à notre héroïque birman, je suis persuadé que s'il n'a pas parlé c'est qu'il n'avait rien à dire. »

D'un coup de dague, le major tranche le lien. Blanc comme un suaire, Leroux cherche longuement son rythme cardiaque dans des appels d'air précipités.

Sans un regard vers son cobaye, le major continue son exposé :

« Ce procédé est à l'heure actuelle dépassé. Au cours des guerres coloniales d'Orient, certains de nos spécialistes ont été appelés à découvrir des méthodes plus subtiles et plus efficaces. »

Le major a soigneusement replié le morceau le plus long de la

cordelette ; c'est maintenant Lucien Schmitt, un Alsacien au teint pâle, qu'il désigne comme victime. Faithfull confectionne un garrot à hauteur de la saignée. Il serre cruellement, provoquant une grimace de l'Alsacien. Il fait une dizaine de tours autour du bras avant de bloquer, d'un nœud, le garrot. Il saisit alors la main engourdie de sa victime, et, à l'aide d'une lame de rasoir, fait une petite entaille à l'extrémité de chaque doigt. Le sang s'échappe par gouttelettes régulières. Le major tranche enfin le lien et explique :

« Cette méthode provoque une phlébotomie instantanée, c'est-à-dire qu'en cinq minutes l'avant-bras de votre compagnon aurait été privé de sang. La douleur ainsi obtenue est atroce. Si l'intéressé persiste dans son refus de parler, on peut doubler le procédé d'une action psychologique en lui expliquant qu'en moins d'une demi-heure la gangrène s'installe dans son membre mort.

» Maintenant, mes garçons, et pour conclure, j'ai besoin d'un volontaire. Je précise que l'expérience que je vous propose ne devient dangereuse qu'après dix minutes de traitement. Si l'un d'entre vous pense pouvoir résister deux minutes seulement à une douleur dont il ne conservera aucune séquelle, je lui remettrai sur notre caisse spéciale une somme de cinquante livres. Au cours des précédents stages, un Polonais a remporté la somme. Il a été le seul sur soixante-dix expériences identiques. »

« Jojo » Battendier, un petit Parisien du XX^e, jovial et cravacheur, relève le défi.

« Ça me botte, ce soir j'offre à boire à tout le monde ! Allez, on y va !

– Parfait, voici les règles du jeu. Andrieux, veuillez écrire une phrase quelconque sur une feuille de votre calepin. »

Patrice s'exécute après un instant de réflexion étonnée.

« Bien, poursuit l'officier. Faites-la lire à votre compagnon et à lui seul. Parfait. Pliez la feuille et conservez-la visible dans votre main. C'est cela, vous m'avez compris.

» Quant à vous, Battendier, approchez-vous de ce poteau et prenez la position d'un grimpeur à la corde ou au mât de Cocagne. »

Le jeune Parisien s'exécute, surpris. Il croise ses jambes autour du poteau.

« Bien, mon vieux. Maintenant, au lieu de grimper, laissez descendre votre corps en conservant vos jambes et vos pieds dans la même position. »

Battendier laisse glisser le poteau le long de ses cuisses. Ses jambes se replient. Alors, posant ses deux battoirs sur les épaules du Français, Faithfull pousse, tasse le corps jusqu'à ce que les fesses touchent le sol. C'est inimaginable : les pieds verrouillent les jambes, l'homme est bloqué. Malgré la liberté totale de ses bras et de ses mains, l'absence absolue de quelque moyen d'attache que ce soit, le Parisien est immobilisé inextricablement.

Battendier pousse un hurlement déchirant. Il serre le poteau de ses bras, crispe ses mains ; ses ongles déchirent le bois. Il laboure le mât de sa joue, montant et descendant son visage. Une écume blanchâtre se répand sur son menton ; de ses yeux jaillissent des larmes qui inondent son visage. Scandalisé, Andrieux se précipite, saisit son compagnon sous les aisselles,

tente de le libérer. Stupéfait, malgré sa force amplifiée par la rage, il n'y parvient pas.

Toujours calme et pondéré, le major poursuit :

« J'attendais ce geste de l'un de vous. Il se renouvelle à chaque démonstration, il me permet de vous enseigner que deux hommes vigoureux sont nécessaires pour débloquer la victime.

– Venez m'aider, ignoble sadique ! hurle Andrieux.

– Je parle, je parle, je dis tout... implore le Parisien dans des râles, des plaintes et des hoquets. La phrase, j'me souviens pas, mais je dis tout... Délivrez-moi ! »

Faithfull et Andrieux, chacun d'un côté relèvent Battendier qui, délivré, se laisse tomber sur le dos en geignant.

« Il a tenu dix-huit secondes, constate le major en consultant sa montre. Si nous l'avions laissé dans cette position, d'après d'incontestables statistiques, son col du fémur se serait brisé dans un temps variant entre vingt et trente-cinq minutes, puis, dans l'ordre, ce sont ses fémurs, tibias et péronés qui auraient cédé. »

Le major fait un pas et ramasse la feuille pliée qu'Andrieux a laissé tomber à terre lors de son intervention.

Il lit, puis fixe Andrieux en souriant. Patrice, le visage crispé, soutient, rageur, son regard. Faithfull vient de lire : « La torture est née de la partie infâme de l'homme assoiffé de volupté. »

« Vous pensez trop, Andrieux, constate amèrement Faithfull.

– C'est une citation, monsieur, de Charles Baudelaire.

– Je ne pense pas que la culture soit compatible avec l’arme que vous avez choisie. »

La jeep roule au maximum de sa puissance. Faithfull martyrise le véhicule, il ne lève pas le pied quelles que soient les aspérités du terrain, totalement insensible au vent qui frappe son visage et aux bonds violents qu’il fait subir à la jeep. Il parle et écoute avec son flegme habituel, exactement comme s’il se trouvait dans le rocking-chair d’un club londonien. Patrice vient de constater :

« Je souhaitais cette conversation, monsieur, mais je crains que cette fugue n’attise l’hostilité du capitaine Bouvier envers moi.

– Ne vous inquiétez pas, Bouvier nous quitte demain. Il l’ignore encore, mais j’ai fait un rapport d’inaptitude le concernant.

– Motif ?

– Inintelligence. Vous n’avez pas été sans remarquer qu’il n’est qu’un con borné.

– Ne venez-vous pas de m’expliquer, en d’autres termes, que vous considérez cela comme une qualité ?

– Chez un soldat, oui. Chez un chef quelconque, à la rigueur. Certainement pas chez un chef de commando spécialisé.

– Si je vous suis, l’idéal serait un commando d’abrutis sous les ordres d’un chef intelligent. Admettons. C’est votre définition de l’intelligence que je mets en cause. D’après vous, votre responsable devrait être une sorte de sadique subtil dont la vertu principale résiderait dans son habileté à trouver de nobles justifications à un comportement dont il tire une

exaltation malsaine.

– Vous y êtes presque, mon vieux. Le type que vous décrivez, c'est probablement moi. Seulement c'est mon problème, mon angoisse depuis des années. En Chine, j'ai toujours vécu dans la violence, l'extrême violence. D'après un code établi par l'élite pensante de ma nation, on cherche à m'affirmer que cette violence peut-être soit légitime, soit odieuse. Je ne suis jamais parvenu à distinguer cette frontière. Je ne pense pas qu'un soldat mourant tire une quelconque satisfaction en constatant que ses tripes se répandent selon des règles édictées par la convention de Genève.

– Vous sortez du problème, major Faithfull ! Oui ou merde, est-ce que vous bandez devant le sang ? Est-ce que vous bandez devant la souffrance infligée sous quelque forme que ce soit, devant la violence, le martyr ?...

– En un mot, la guerre.

– Si vous voulez. Et si vous bandez, vous considérez-vous comme un être normal ?

– Ayez le courage d'affronter le problème de face comme j'ai dû le faire à votre âge. Si vous ne trichez pas, la réponse est nette : les hommes aiment la guerre. L'humanité tout entière, sciemment ou inconsciemment, bande, comme vous le dites, à son contact. Et cela depuis la création du monde. Vous n'allez pas croire que, depuis des siècles, une poignée de fous sadiques ou de politiciens incompetents plongent l'humanité dans des affrontements sanglants qu'elle hait, redoute et méprise ! Allons, Andrieux, soyez sérieux, nos semblables ne sont pas si abrutis que ça ! Admettez la triste vérité : nous sommes tous nés pour manger, boire,

baiser et nous battre.

– En somme, d'après vous : allons-y gaiement, tous les coups sont permis.

– Ou tous ou aucun. Si vous trouvez un jour un système pour transformer les loups en brebis, ce jour-là faites-moi signe, je vous suivrai. En attendant, pas de quartier, pas de concessions. À la guerre ce sont les plus cruels qui gagnent et je n'ai pas envie de perdre.

– Vous voulez dire, major Faithfull, que les Alliés, pour vaincre, devront se montrer plus cruels que les nazis ?

– C'est évident, car notre alibi moral est plus solide que le leur. Nous sommes en légitime défense et nous sommes censés combattre pour la liberté ; sur des bases aussi inexpugnables, nous pouvons nous permettre de les découper en rondelles avec des couteaux ébréchés.

– C'est curieux, je n'arrive pas à vous trouver répugnant.

– C'est le commencement de la sagesse, Andrieux. »

Dans la nuit de Noël 1943, Andrieux participe au premier commando en terre occupée par l'ennemi. Avec son unité légère, il débarque sur l'île de Jersey. Il est ensuite du coup de main raté sur les falaises d'Étretat, de la tentative de Middelkerke-Bains en Belgique. Enfin c'est le jour J, la prise d'Ouistreham par le commando Kieffer, la longue marche vers Paris. Puis c'est l'hallali, l'ultime débarquement sur les côtes de Hollande.

À l'Armistice, Patrice Andrieux obtient sa promotion au grade de sous-lieutenant. Dans la cour des Invalides le général de Gaulle le décore de la Légion d'honneur.

C'est par hasard qu'il apprend, à cette époque, que, vers la fin de l'année 1943, le major Williams Edward Faithfull s'est suicidé en se tirant une balle dans la tempe.

LYON, DÉCEMBRE 1945.

Erik Retz ne cherche pas à se dissimuler. Depuis une dizaine de minutes, il suit à cinquante mètres les frères Léger qui, dans la nuit, se dirigent à pied, vers le centre de la ville.

Les deux gouapes s'engouffrent au Cintra. Retz remarque que, depuis un an, la boîte a changé de nom : elle s'appelle maintenant le Manhattan-Club.

Il y a près de six mois que Retz a appris la vérité sur la mort tragique de France Savina, la jeune fille qu'il considérait comme sa fiancée – situation qu'ils avaient eu la maladresse d'afficher, malgré l'Occupation, sans envisager la haine qu'elle suscitait.

À la Libération, les frères Léger, voyous de famille bourgeoise, s'étaient découvert une vocation de justiciers. À la tête d'une bande de jeunes oisifs qui, pendant la guerre, avaient partagé leurs frasques, ils étaient venus arrêter France Savina pour le crime d'avoir aimé un officier allemand.

La jeune fille avait été tondue, violée ; elle avait été exposée, trimbalée à travers la ville, une croix gammée taillée au rasoir sur son crâne, parmi des prostituées et quelques autres malheureuses.

Alors, France Savina avait saisi la première occasion pour se précipiter par la fenêtre du second étage d'un immeuble proche de l'hôtel de ville où elle avait été conduite et où l'attendaient vraisemblablement de nouveaux

séances.

Il y eut un simulacre d'enquête, mais les frères Léger ne furent pas réellement inquiétés.

Pourtant la tragédie de France Savina était devenue notoire, avait indigné bon nombre d'authentiques résistants. Seulement on n'allait pas recommencer à se battre entre Français, il valait mieux oublier.

Erik Retz, lui aussi, avait cherché à oublier. Il n'y était pas parvenu.

Un pick-up braille *In the Mood*. Une dizaine de couples s'agitent à contretemps, font claquer sur le sol leurs semelles de bois. Retz aperçoit instantanément les frères Léger. Ils sont assis sur une banquette parmi un groupe de filles et de garçons turbulents. Philippe a le regard trouble. Il dévisage curieusement Erik Retz qui s'avance vers eux, fait un effort évident pour se souvenir. Il porte à ses lèvres son verre d'alcool, quand la balle l'atteint entre les yeux.

Son frère Gérard comprend, se lève, se plaque contre le mur. La seconde balle lui traverse le cou.

Calmement, Retz pose le Parabellum sur la table et se retourne. Il marche lentement vers la sortie, présentant son dos.

Le trombone de Glen Miller vient de lancer sa longue plainte finale. L'amplificateur ne transmet plus que le son de l'aiguille qui grésille sur la cire vierge du disque. Alors, une fille pousse un hurlement, les garçons semblent seulement réaliser. L'un d'eux se précipite, s'apprête à saisir l'arme. Une main ferme l'accroche au poignet.

« C'est une pièce à conviction, n'y touche pas ! gueule Weil. Occupe-

toi plutôt d'appeler une ambulance et la police.

– T'es dingue, Weil ! L'assassin va se tirer !

– Weil a raison, il est avocat », lance une fille.

Retz a gagné la rue. Il n'a pas accéléré son pas, s'éloigne sans se retourner, sans chercher à fuir.

Un garçon crie :

« Il faut le rattraper ! Suivez-moi ! »

Une fois encore, Weil intervient :

« Allez-y si vous voulez, mais il a sûrement une autre arme. Sans ça il n'aurait pas laissé celle-là. Méfiez-vous, c'est sûrement un fou. »

L'enthousiasme est freiné instantanément.

« Il faut prévenir la police.

– Ils arrivent avec l'ambulance, j'ai téléphoné. »

Suivi de trois hommes, le commissaire Musseau pénètre dans l'établissement. Il est natif de Lyon, a passé les années d'occupation dans le maquis à la tête d'un groupe organisé de F. F. I. Il y a deux mois, il était encore colonel. Il laisse l'inspecteur Vergne en faction devant la porte, réclame le silence d'un coup de gueule :

« Ne braillez pas tous ensemble, nom de Dieu ! Où est le taulier de ce bordel ? Et d'abord faites de la lumière, on se croirait dans le cul d'un nègre.

– Mais il s'échappe pendant ce temps-là, le fou ! crie une fille.

– Il n'ira pas loin. Fermez-la tous ! Qui peut me dire calmement ce qui

s'est passé ?

– Ils sont morts tous les deux, monsieur le commissaire, intervient un policier qui s'était précipité sur les corps. Fou ou pas fou, il sait tirer, le gars.

– J'ai tout vu », affirme le jeune garçon qui avait tenté de saisir le Parabellum.

Il raconte, dans un récit désordonné, conclut sur un ton de déception :

« J'allais me saisir de l'arme afin d'abattre l'assassin. Maître Weil m'en a empêché. Comme je ne connais pas bien les lois, j'ai suivi son conseil. »

Au nom de l'avocat, le commissaire réagit. D'un regard circulaire il enveloppe les jeunes gens. Weil s'approche du policier.

« Vous étiez là, Jean-Jacques ? Vous avez assisté ?

– Oui, j'ai cru bien faire. L'assassin pouvait avoir une autre arme dissimulée.

– Vous avez eu raison. Au fait, si nous en parlions un peu de l'assassin, ce fou qui vise si juste, qui atteint deux frères et qui sort tranquillement en laissant son arme à la disposition de qui voudra bien lui tirer dans le dos ? Et puis, où est-il ce pistolet ?

– Le voilà, Maurice. J'ai vérifié, il reste sept balles. Le dernier coup tiré en a introduit une dans le canon et le cran d'arrêt n'était pas mis.

– Si je comprends bien, n'importe lequel d'entre vous aurait disposé dix fois du temps nécessaire pour tirer tout un chargeur dans le dos du meurtrier ! Ça ne vous a pas tenté ?

– Vous savez, tirer dans le dos d'un type, ça n'est jamais très tentant.

– Le retenir par un autre moyen, vous n’y avez pas songé ?

– Je vous le répète : il risquait de posséder une autre arme. Je n’avais pas envie de déclencher une bataille rangée au milieu de tous ces jeunes gens.

– Cessez cette comédie, Jean-Jacques ! C’était lui ? »

Après une brève hésitation, l’avocat acquiesce d’un signe de tête.

« Bon, décide Musseau. Les jeunes, rentrez chez-vous. L’inspecteur Vergne relèvera votre identité à la sortie. Que je ne rencontre aucun d’entre vous dans les rues, cette nuit, ou bien je le coffre. »

L’ambulance vient d’enlever les corps. Le bar s’est vidé, le commissaire Musseau déguste un cognac en connaisseur. Weil s’est assis sur un tabouret, il est songeur. Le policier déclare d’une voix neutre :

« Bon, mon cher maître, vous n’avez plus qu’à rentrer chez-vous à votre tour. Passez demain signer un procès-verbal. Quant à nous, nous allons patrouiller toute la nuit. L’homme est à pied, il ne peut pas aller bien loin. Il ne trouvera sûrement pas un abri : personne n’aiderait un Allemand !

» J’ai lu un certain nombre de rapports sur ce type. Il avait l’habitude de retrouver la petite France Savina dans cette guinguette sur la route de Grenoble. Si c’était un sentimental, j’aurais peut-être poussé jusque-là par acquit de conscience, mais ça ne se serait jamais vu ! Un officier nazi sentimental ! Inutile de perdre du temps. Allez, à demain, Jean-Jacques. »

Weil laisse peser un regard lourd sur le commissaire, qui ne baisse pas les yeux. L’avocat est sur le point de parler, mais se ravise. Il sort, lâchant

simplement :

« À demain, Maurice.

– C'est cela, j'espère pouvoir vous confronter avec l'assassin. Si ce salopard nous glissait entre les doigts et parvenait à gagner Marseille, il n'aurait aucun mal à s'engager dans la Légion étrangère et à échapper à son châtiment. En ce moment, pour l'Indochine ils engagent à tour de bras et ils ne sont pas regardants sur les pedigrees... »

Le docteur Weil n'a pas hésité un instant lorsque son fils lui a fait le récit de la tragédie. Il est minuit trente. Il roule aussi vite que le permet la vieille 201 retapée à la Libération. Il connaît la route et emprunte sur la droite, à trois kilomètres de la ville, le chemin qui conduit à La Tonnelle, un bastringue de planches, fermé en hiver.

Retz est pris dans le faisceau des phares. Il ne cherche pas à fuir, il a pourtant dû entendre le moteur depuis plusieurs minutes. Il se protège les yeux. Le médecin coupe ses lumières. « Lieutenant Retz ? » Retz s'approche.

« Ne craignez rien, c'est le docteur Félix Weil. Montez. »

Retz monte sans un mot. Le docteur fait demi-tour.

« Vous n'auriez pas une cigarette, docteur ? » réclame l'Allemand.

Weil tend un paquet de gauloises fripées, une boîte d'allumettes.

« Je vais vous descendre à Valence, explique le médecin. Nous arriverons à temps pour que vous puissiez attraper le rapide de Marseille. J'ai de l'argent pour votre billet.

– Je ne peux pas accepter, docteur. Vous risquez trop, votre réputation, votre clientèle, votre liberté peut-être, la carrière de Jean-Jacques... Non, conduisez-moi à la gendarmerie. De toute façon, ils doivent avoir établi des barrages.

– Je risquais bien davantage il y a deux ans, Retz ! C'est ma vie et celle de ma famille que je vous dois à France et à vous. Et vous croyez que vos patrons de la Kommandantur vous auraient félicité pour nous avoir sauvés ?

» De toute façon, le commissaire de police est officieusement dans le coup. Croyez-moi, il n'a alerté personne. Il connaît toute l'histoire, c'est lui qui a suggéré votre seule issue : la Légion étrangère à Marseille, l'Indochine, et l'oubli. »

La 201 a retrouvé la nationale déserte, le médecin conduit, crispé sur son volant.

À ses côtés, la tête enfouie dans ses mains, *l'Oberleutnant* Erik Retz, croix de Fer à feuilles d'argent, héros de la « division fantôme », pleure comme un enfant meurtri.

III.

NORD-TONKIN, OCTOBRE 1950.

L'enfer de la R. C. 4 dure depuis près d'une semaine. Le 3^e Étranger est pratiquement anéanti, les pentes qui s'élèvent autour de la cuvette de Coc-Xa sont jonchées des morts et des blessés de la colonne Lepage qui est venue se faire exterminer au rendez-vous tragique.

Le colonel Charton est prisonnier, le commandant Segretain a été tué. De la compagnie du lieutenant Patrice Andrieux il ne reste que onze hommes. Depuis quatre ans, Andrieux appartient à l'infanterie coloniale. Il était responsable d'un thabor marocain encadré de sous-officiers français et musulmans.

Des trois blessures qu'il a reçues depuis l'aube, Andrieux souffre surtout de l'épaule. Pourtant, l'éclat de grenade qui lui a déchiré l'estomac semble plus inquiétant. Quant à la balle qui lui a fracassé le tibia, elle est ressortie par le gras de la cuisse, provoquant une plaie nette qui saigne peu.

Andrieux est assis, le dos reposant sur un rocher plat. Il ne lui reste que trois balles dans sa carabine semi-automatique. Autour de lui, les mâchoires de la tenaille viet se resserrent.

« Tu as mal, mon lieutenant ? Tu veux qu'on jette les armes ? »

La carcasse osseuse du sergent Tahar Kahil s'est pliée en souplesse, le Némouchi a mis un genou à terre à côté de son chef. Ses yeux noirs de

chasseur scrutent la végétation ; sans rien distinguer, il sent la présence des petits fauves jaunes qui s'approchent par bonds légers. L'Algérien tire au hasard, vide un chargeur entier : il provoque un silence pesant. La meute se terre, puis parviennent l'éternelle voix nasillarde, les mots lâchés par rafales courtes :

« Rendez-vous, lieutenant... Vous serez considéré comme prisonnier de guerre... Votre colonel est entre nos mains... »

Andrieux tire, coup sur coup, ses trois dernières balles dans la direction de la voix, qui reprend :

« Ça ne sert à rien de vous suicider... Nous avons avec nous de nombreux soldats prisonniers... En tirant vous risquez de les atteindre...

– C'est vrai, mon lieutenant ! crie une voix. Nous sommes debout et ils sont planqués, les fumiers ! »

Le sergent Kahil épaula. Andrieux l'arrête d'un geste :

« Laisse tomber, Tahar. Jette ton fusil, ça ne sert plus à rien.

Élevant la voix, il poursuit : « Vous pouvez venir, nous rendons les armes. »

Les deux hommes sont aussitôt entourés par une centaine de combattants viets. Celui qui avait parlé et qui semble être le chef s'approche, donne des ordres pour faire enlever les armes, fouiller l'officier blessé et le grand Tahar.

Derrière les petits combattants vietminhs apparaissent une vingtaine de prisonniers. Le masque de l'épuisement, l'empreinte de la tragédie se

lisent sur tous les visages. Trois blessés sont transportés sur des civières. Sur un commandement bref, un infirmier s'est accroupi auprès d'Andrieux. Il examine les blessures dans une série de gestes experts et précis. Sans quitter les plaies du regard, il débite des bribes d'incompréhensibles appréciations. À l'issue de l'examen, faisant étalage d'une connaissance profonde de la langue française, le chef explique :

« On pourrait enrayer l'évolution des deux blessures par balles, mais celle de votre estomac est très mauvaise. Nous devons marcher plusieurs jours dans la montagne avant de trouver une aide médicale efficace. Tenter de vous transporter augmenterait vos souffrances. Nous sommes obligés de vous abandonner. Je vous laisserai un couteau si vous désirez abréger votre agonie.

— Je reste avec toi, mon lieutenant, décide Kahil.

— Vous pouvez marcher, sergent ! Vous nous suivrez, vous êtes mon prisonnier.

— *Nik na arh tchou ni mek !* » lance le musulman, méprisant.

Le chef viet réplique, menaçant :

« Je vous interdis d'employer ce dialecte, je vous ordonne de traduire vos paroles. »

Le sergent hausse les épaules, répond d'un geste grossier et significatif du médium. Il n'est pas compris du chef viet : les Tonkinois sont absolument imperméables à toute sorte d'humour et de grossièreté.

Le petit officier viet arme un pistolet et le dirige sur le front de l'Arabe.

« Traduisez ou je tire !

– Ne tirez pas, mon général ! Je peux traduire pour lui, interrompt un lieutenant prisonnier sur un ton moqueur qui échappe totalement au viet.

– Je suis commandant de bo-doï, lieutenant, pas général.

– Excusez-moi, les étoiles...

– Vous aurez le temps d'étudier la valeur de nos grades et de nos insignes. Alors, que disait ce sous-officier ?

– Il vous suggérait d'aller vous livrer à des pratiques incestueuses sur la personne de mademoiselle votre sœur.

– C'est idiot, je n'ai pas de sœur.

– Il ne peut pas le savoir. Et puis les Arabes ne sont pas très malins.

– Je vous interdis de faire du racisme ! Dans votre situation vous devriez avoir honte. Maintenant, en route ! Si le sergent refuse de marcher, je le fais attacher.

– Va avec eux, Tahar, c'est un ordre. Laisse-moi, marmonne Andrieux qui s'affaiblit.

– J'obéis pas, mon lieutenant, je vous quitte pas. »

Le commandant du bo-doï siffle des instructions. Deux petits combattants s'approchent avec une cordelette : l'Arabe se détend, brise la mâchoire du premier d'un coup de poing, saisit le second par sa tunique. Il reçoit un coup de crosse sur la nuque, s'effondre. Aussitôt, trois autres soldats s'acharnent sur lui, le bourrant de coups dans les côtes.

Le lieutenant français, goguenard et indifférent, reprend sur le même ton, s'adressant au petit chef :

« J'ai un infirmier, commandant, il est assez habile. Foutu pour foutu, il

peut essayer de tripoter la blessure de l'officier de la coloniale. »

Le chef viet accepte. Il en a assez de ces complications, il ne veut pas donner l'impression de ne rien comprendre au comportement de ses prisonniers. Il pense surtout qu'une halte d'une demi-heure sera bénéfique à ses hommes.

« Nous faisons une pause, la moitié d'une heure, décide-t-il. Faites comme vous voudrez avec cet officier, c'est vous qui le transporterez, c'est vous qui l'achèverez si vous le jugez nécessaire. »

Le lieutenant acquiesce dans un remerciement vague. Il s'assoit auprès d'Andrieux, allume une « troupe » qu'il passe au blessé.

« Je suis Jean Bernis, lieutenant au 3^e Etranger, dans la mesure où il reste un 3^e Étranger...

– Andrieux, répond simplement Patrice.

– Oh ! je sais, je vous ai reconnu. Nous nous sommes croisés à Hanoi, et puis votre légende... Le commando Kieffer... Je vais essayer de vous faire retaper par Arp, c'est mon adjudant-chef de compagnie. Il était médecin-colonel dans la division *Das Reich*. C'est un chirurgien remarquable, mais pas d'allusions : chez nous, à la Légion, il n'est qu'infirmier. »

Malgré la fatigue, la crasse et la poussière qui maculent son uniforme en lambeaux, Arp garde une délicatesse naturelle. À l'approche de la cinquantaine, son corps est resté mince ; seuls ses muscles saillants le différencient du type de l'intellectuel nordique tel qu'on le schématise. L'infirmier viet a consenti à verser sur ses mains un récipient d'alcool de riz. Hans Arp, qui a conservé sa trousse, extrait habilement l'éclat d'acier

qui, par miracle, n'a pas atteint le duodénum.

Andrieux n'a pas perdu connaissance. Tahar Kahil s'est laissé broyer la main par son lieutenant qui s'est profondément entaillé la lèvre inférieure pour ne pas crier. Arp a confectionné des pansements de fortune.

Pendant l'opération, Bernis a bricolé une civière, puis il a cherché parmi ses hommes celui qui paraissait le plus solide. Il a jeté son dévolu sur Erik Retz.

« Retz, d'accord pour aider l'Arabe à transporter le lieutenant de la Colo ? »

Le sergent Erik Retz signifie son accord :

« Si je flanche, je préviendrai, mon lieutenant. En tout cas je vais essayer. »

Bord de la Rivière Claire, août 1954.

« Ce sont vos derniers jours de captivité, annonce un commissaire politique. Demain, à Vietry, nous vous remettons des tenues décentes. Certains d'entre vous sont les prisonniers de la République démocratique du Vietnam depuis quatre années, d'autres depuis seulement quelques mois. La plupart ont – j'en suis persuadé – tiré un profit immense de l'enseignement qu'ils ont reçu. J'ai étudié les dossiers de tous les officiers : dans l'ensemble je constate une évolution bénéfique. Seul un noyau de brebis galeuses incurables sont demeurées ancrées aux doctrines malhonnêtes et criminelles de l'impérialisme occidental. Nous avons songé à conserver parmi nous, malgré les accords de Genève, certains de ces soldats bornés et décadents. Nous n'en ferons rien. Le Comité central a

jugé, et je l'approuve, que ces soldats irrécupérables sont trop stupides pour se montrer nocifs à la grande cause de la révolution mondiale. Ces malheureux retrouveront la liberté avec leurs compagnons. Ils y emporteront notre mépris et notre pitié. »

Dans le coin des anciens, plusieurs regards se sont portés sur Jean Bernis qui écoute, souriant, le monologue lancinant qui se poursuit :

« Nul n'ignore parmi vous que le plus criminel d'entre ces brutes obtuses est le lieutenant Bernis, du 3^e régiment étranger d'infanterie. Trois tentatives d'évasion prouvent sa bêtise incurable... Son insolence et son mépris des règles ont mérité cent fois la peine de mort... Une arrogance animale envers des vainqueurs qui ne voulaient que son bien, une forme d'esprit de collégien occidental qu'aucun être vraiment civilisé ne cherche même à comprendre ont fait l'indignation de tous... »

« Et pourtant, pour vous prouver l'indulgence et la volonté magnanime de la République démocratique du Vietnam, non seulement le lieutenant Bernis se retrouvera libre parmi ses compagnons dans quelques jours, mais encore nous lui demandons de venir à cet instant exposer devant vous son opinion sur la clémence de ses vainqueurs à son égard. »

Un souffle de panique frise les rangs. Placé juste derrière Bernis, Andrieux le saisit par son treillis :

« Déconne pas, Jean ! C'est fini maintenant.

– Fais pas encore des bêtises, mon lieutenant », supplie Tahar Kahil.

Bernis hausse les épaules, se dirige vers la tribune. À ses côtés, le commissaire casqué croise les bras, sévère et attentif.

« Mes amis, commence Bernis, je ne suis qu'un misérable, indigne de la

clémence de mes nobles vainqueurs.

– Ça y est, chuchote Retz, il remet ça.

– Ils ont raison, il est incurable », déplore Andrieux.

Effectivement Bernis est maintenant lancé :

« Avant de quitter le paradis populaire pour replonger dans la boue répugnante du monde des vampires cruels, assoiffés du sang du peuple, je tiens à me confesser et à avouer la liaison coupable que j'ai eue au début de ma captivité avec le commissaire politique du camp de Tum-Doa. Les révoltes auxquelles faisait allusion le camarade combattant du peuple ici présent et dont je comprends aujourd'hui la puérilité étaient à mettre sur le compte de l'immense douleur causée par ma séparation d'avec ce haut fonctionnaire démocratique que je considérais comme ma femme...

– Retournez à votre place, misérable pantin ! siffle l'officier viet. Je vous fais remarquer qu'aucun de vos camarades ne vous trouve drôle. »

Effectivement les visages sont crispés. Tous craignent que Bernis, par son ultime facétie, ne provoque une réaction hostile qui retarde leur libération. Pourtant le 30 août 1954, le lieutenant Jean Bernis est parmi ceux qui passent le fleuve.

SAIGON, 17 NOVEMBRE 1954.

Arrivant d'Haïphong, le *Saint-Michel* a accosté à midi. 798 officiers, sous-officiers et légionnaires appartenant au 3^e régiment étranger d'infanterie débarquent et prennent la direction du camp Debès. Les prisonniers sont maintenant libérés depuis quatre mois. Après une longue convalescence à l'hôpital d'Hanoi, le lieutenant Jean Bernis, l'adjudant-chef infirmier Hans Arp, le sergent Erik Retz ont rejoint leur unité à Haïphong trois jours avant l'embarquement.

Le lieutenant Patrice Andrieux et le sergent-chef Tahar Kahil les avaient quittés quelques jours après la libération de Vietry. Ils avaient regagné leur unité d'infanterie coloniale implantée à Saigon.

Cette séparation avait créé un véritable déchirement. C'était la première fois depuis quatre ans que se rompait le lien vigoureux qui s'était tissé entre les cinq hommes pendant l'enfer de leur douloureuse captivité. Pourtant ils n'avaient entre eux qu'un seul point commun : leur haute taille. L'Arabe les surpassait tous. Par dérision il avait été surnommé « Blanche-Neige », et leur groupe était vite devenu « Blanche-Neige et les quatre géants ». Mais là se bornaient leurs affinités, et leur amitié profonde n'en était que plus insolite.

Originaire de Pau, Jean Bernis était arrivé à Coëtquidan par le dur chemin des enfants de troupe. Pupille de la Nation, c'est sur une corde raide qu'il était parvenu, d'extrême justesse, à surmonter les diverses

épreuves qui le séparaient de ses galons d'officier. Ses galons, il les avait conservés par miracle, louvoyant entre des menaces de scandale, des refus d'obéissance, de spectaculaires rébellions, un éternel je-m'en-foutisme à l'égard de la rigueur militaire, du respect des convenances et du sens de la hiérarchie.

Jean Bernis donnait l'impression de ne rien prendre au sérieux et cela en commençant par lui-même. Il disait volontiers que les hommes cessaient d'exister au sortir de l'adolescence. Dès qu'ils prenaient conscience de cette condition dérisoire qu'ils nommaient responsabilité, ils devenaient des guignols plus ou moins distrayants, plus ou moins dangereux. Bernis avait choisi l'armée parce qu'on y voyait plus clair, disait-il, grâce aux étiquettes qu'on agrafait sur les épaules des hommes et qui permettaient d'évaluer d'un coup d'œil le degré de nocivité d'un individu.

Pourtant Bernis n'était pas aigri. C'était une sorte de philosophe ricaneur, de méditatif goguenard, servi et sauvé par un physique dont émanait un charme confus. Sur une silhouette longue et nerveuse, son visage ne se livrait que par d'insolites empreintes. Des rides prématurées traçaient sur une peau bistrée des sillons profonds parmi lesquels se noyait une cicatrice courte, taillée entre la tempe et la pommette gauche. À vingt-huit ans, les cheveux noirs grisonnaient déjà. Le seul éclat venait d'un regard clair, d'où jaillissait une étincelle à la fois séraphique et perverse.

Des hommes, de ses chefs comme de ses subordonnés, Bernis était soit adulé soit haï. Des femmes il était adoré ou vomé : il déclenchait des passions ou suscitait des répulsions.

Pendant les quatre années de captivité, il était devenu pour Andrieux,

Retz, Arp et Kahil, une idole inquiétante – presque une drogue dont ils n'envisageaient pas de se séparer.

Les cinq compagnons se retrouvèrent au camp Debès de Saigon. Pour la première fois de sa vie, Andrieux avait fait intervenir de hautes relations, avait intrigué pour obtenir son affectation au 3^e Étranger. Il était parvenu à s'y faire suivre par son fidèle sergent Nemouchi.

Le 23 novembre 1954, à six heures du matin, ils sont tous les cinq parmi les huit cents légionnaires qui embarquent à Saigon à bord de *l'Athos II*. Tous pensent que leur destination est Marseille.

Ce n'est que le 12 décembre, alors que *l'Athos II* vient de franchir le canal de Suez, que la nouvelle se répand à bord du transport de troupes, créant parmi une trentaine d'Algériens une effervescence communicative : *l'Athos II* ne traverse pas la Méditerranée en diagonale, il file sur l'Algérie.

« Mon lieutenant, supplie Kahil, renseigne-toi. Si c'est pas encore radio-bambou, peut-être que dans trois jours je suis chez moi. »

Andrieux monte sur la passerelle. Sur la plage avant, vauté au soleil parmi une centaine d'hommes, Bernis observe à la jumelle les mouvements inspirés par le dialogue entre son camarade et le commandant de *l'Athos*.

Kahil, Retz et Arp tentent de déceler un signe quelconque sur le visage de Bernis.

« Il cause, mon lieutenant ? interroge Kahil.

– Affirmatif ! Mais ne rêve pas. Ce sont des mondains. Ils parlent peut-être de la saison théâtrale parisienne.

- Le lieutenant Andrieux a l'air content ? » reprend l'Arabe.
- Bernis se distrait de l'anxiété du sergent musulman.
- « Il n'a pas l'air mécontent, mais lui, il espère aller en France.
- Tu passes les jumelles, mon lieutenant ?
- Attends ! Oh ! là, là, il se penche sur une carte.
- Quelle carte, mon lieutenant, tu peux voir ?
- Je vois mal, mais ça a l'air d'être Israël. Mon pauvre Tahar, si c'est là-bas qu'on débarque, je te vois pas beau !...
- » Vous deux non plus, ajoute-t-il se tournant vers les Allemands.
- C'est pas vrai, mon lieutenant, tu rigoles.
- Je n'ai jamais été si sérieux.
- La putain de leur race ! Ma parole, moi je déserte.
- Tu vas pas arrêter de martyriser ce malheureux, mon lieutenant ?
- intervient Arp. Et toi, Tahar, tu n'as pas encore remarqué qu'on a tourné à gauche en sortant du canal ? Israël, c'était de l'autre côté.
- Le navire a viré sur bâbord, rectifie Retz.
- Je ne savais pas que tu venais de la Kriegsmarine, rétorque Bernis.
- J'avais entendu parler d'une division de chars.
- Exact, mon lieutenant, mais dans l'armée du Troisième Reich, nous recevions une culture militaire générale.
- Ça vous a fait une belle cuisse ! Arrêtez, le commissaire politique Andrieux nous revient. »

La plupart des hommes se lèvent, se bousculent pour former un cercle

attentif autour du lieutenant. Andrieux freine d'un geste leur curiosité :

« Allez, dispersion. C'est officiel : la destination est l'Algérie. Maintenant : du vent, je ne sais rien de plus. »

Les cinq compagnons vont s'asseoir à l'écart sur un tas de cordages :

« Nous débarquons à Bône le 16 au matin, explique Andrieux. Il paraît que des bandes rebelles plus ou moins organisées cherchent à créer le bordel dans les djebels.

– En quoi cela nous concerne-t-il. Ils n'ont pas de gendarmes ? lance Bernis.

– D'après ce que je viens d'apprendre, il s'agirait d'un soulèvement politique.

– Sans blague ? On en prend d'autres et on remet ça !

– Il ne semble pas que nous en soyons là. C'est précisément une explication à notre intervention. Le gouvernement doit compter sur le Corps expéditionnaire pour régler ça en deux coups de louche.

– Je comprends pas. Tu m'expliques, mon lieutenant ? intervient Kahil.

– On va couper les couilles aux Chinois d'Algérie, raille Bernis.

– Jean, tranche Andrieux sévère, tes subtilités délicates avec qui tu voudras, mais pas avec Kahil ! En tout cas, pas maintenant.

– Pardon, monsieur l'abbé, mais Tahar c'est mon frère. »

Il saisit Kahil par les épaules et l'embrasse sur le front.

« Pas vrai, sergent ? Je vais t'expliquer. Ça recommence comme en Indo. Alors, en débarquant, tu tires à pile ou face et tu choisis ton camp.

– Avec toi et avec la France, c'est comme la vie la mort, mon lieutenant.

– Eh ben, voilà. C’est mon frère, je vous dis. Seulement, j’ai déjà entendu ça quelque part et il n’y a pas si longtemps.

– Jean, par moments, tu me répugnes, jette Andrieux.

– Tu m’en vois navré, j’aime mieux voir les choses en face, c’est tout.

– Un homme n’est pas obligé de suivre aveuglément la politique des siens, intervient Arp. Trente pour cent d’Allemands ont combattu Rommel dans les rangs de la 13^e demi-brigade de Légion étrangère.

– Trente pour cent de légionnaires, Arp, n’oublie jamais ça. Leur patrie n’était ni la France ni le Reich, mais la Légion. Comme toi aujourd’hui, adjudant-chef Arp. Malgré les vestiges de ton éducation et ton habileté professionnelle, le médecin-colonel a été remplacé par le sous-officier de Légion étrangère. C’est notre miracle, seulement c’est à une petite, toute petite échelle.

– Kahil est légionnaire. Alors à quoi mène ta sortie ?

– Il est légionnaire depuis quinze jours, c’est trop peu.

– Jean, tu vas prendre mon poing sur la gueule ! jette Andrieux, agressif.

– Depuis le temps que tu en parles, Patrice... Viens plutôt boire un coup, je vous invite tous. Et au carré des officiers, encore ! Allons arroser la crise de croissance de nos frères d’Algérie ! « Malgré que la peau elle est pas pareille, le cœur il est français. »

– Mektoub, mon lieutenant. »

*Tellement enchanteur il est le cimetière de Bône,
Envie de mourir il te donne.*

Quel Européen d'Algérie ignore ce dicton dont la rime est parfaite lorsqu'il est « chanté » dans leur accent ?

À l'aube, Bernis, Andrieux, les deux Allemands et l'Arabe se tiennent sur le pont supérieur de *l'Athos II* qui vient de doubler le cap Rosa.

Il n'y a pas un souffle de vent. Le navire déchire la mer inerte, qui explose, furieuse, sur ses lianes, avant de s'étirer en un long sillon qui agonise à l'horizon, vaincu par l'immensité morte de l'eau.

Portant leurs regards vers la proue, les cinq légionnaires distinguent au loin la majesté confuse de la chaîne montagneuse qui s'étend nord-sud, du cap de Garde aux méandres de la périphérie de Bône.

La montagne, le ciel, la mer se fondent dans une uniformité terne qui enveloppe timidement la ville dont la présence demeure indécelable : c'est la fadeur blême de la côte algérienne qui émerge de la nuit avant que le soleil ne la ressuscite.

Pour Arp et Retz, c'est la découverte, l'attente du miracle annoncé.

Derrière le navire, les premiers rayons jaillissent, faisant exploser mille couleurs. Le flanc de la ville est frappé par le feu ; brusquement, elle surgit, se livrant, impudique et hautaine, arrogante dans la conscience de sa splendeur.

Sur le quai, une fourmilière multicolore s'agite, exaltée dans une polyphonie discordante et crieur.

« La Ligion ! C'est la Ligion ! »

L'écho se répand dans la ville. À leur tour, les Européens accourent.

« La Légion ! Elle revient d'Indo, c'est la Légion ! »

Du quai monte l'immense chaleur du retour. Mouchoirs, foulards s'agitent ; des applaudissements, des cris de joie claquent.

Contenant leur émotion derrière un masque austère, les légionnaires massés sur les ponts demeurent contemplatifs.

Bernis perçoit au loin les heurts sourds frappés au rythme lent de son cœur. Il est parmi les premiers à comprendre, à réaliser aussi, alors qu'ils viennent ensemble de traverser un cruel enfer au sein duquel il est apparu aux yeux de tous d'une inhumaine insensibilité, que pour la première fois, ses compagnons vont découvrir en lui une puérile faiblesse : le lieutenant Jean Bernis sait qu'il va pleurer.

Ils approchent. Trente tambours éclatent d'un seul coup violent. Puis le roulement sourd râle dans une longue et grave vibration, qui précède la foudre d'un nouveau coup.

Au plus loin de l'avenue on *les* aperçoit... Les sapeurs en tête, géants barbus, gardiens impassibles de la tradition, la musique du 1^{er} Étranger vient rendre hommage à ses frères vainqueurs qui rentrent d'un combat perdu.

Le rythme lent, le pas majestueux de leur longue marche conduisent à l'oubli. Les cuivres qui étincellent, muets, à la cadence des coups, prennent, dans les bras des hommes, la noblesse des armes.

La foule s'est tue, domptée. D'elle-même elle reflue en silence, laissant nette la place d'honneur au pied de la passerelle.

Dans un ballet viril, les cent vingt musiciens s'immobilisent, rigides. Après un ultime sursaut, les tambours se taisent. Leurs trente servants se figent, la baguette droite perpendiculaire à l'arête du nez, la gauche barrant

leur poitrine.

L'ordre fuse :

« Au caïd ! »

L'harmonie explose, hurle les trente-deux notes de la sonnerie rituelle, avant de se geler à nouveau dans un silence irréel. Alors c'est *Le Boudin*, l'hymne sévère et majestueux qui depuis plus d'un siècle chante, aux quatre coins du monde, leur sang versé.

Une nouvelle guerre attend les « soldats de marbre » du 3^e Étranger.

DEUXIÈME PARTIE

PRÉCÉDANT DOUZE G. M. C., LA JEEP DU LIEUTENANT BERNIS OUVRE LA ROUTE, CELLE D'ANDRIEUX DEMEURE EN FIN DE COLONNE. BERNIS ENVELOPPE LA POSITION D'UN COUP D'ŒIL. ILS VIENNENT DE FRANCHIR D'ÉTROITES GORGES. DEPUIS CINQ KILOMÈTRES LA ROUTE PLONGE EN LACETS ; ENFIN UNE LONGUE LIGNE DROITE LES CONDUIT À BATCHELLA.

Le gros bourg (1 500 Européens, 3 000 musulmans) est situé au centre d'un vaste plateau pratiquement carré dont chaque côté doit s'étendre sur une dizaine de kilomètres. Autour, se dressent les montagnes du djebel Mahmel, recouvertes par plaques d'un maquis pierreux, taches vert passé qui, le soir, tranchent à peine avec l'uniformité ocre des massifs tourmentés.

À la porte de la ville, un panneau indicatif : *Biskra, 42 kilomètres. Arris, 39 kilomètres.* À une centaine de mètres, un second annonce : Batchella.

C'est dans ce bourg stratégique des Aurès que doivent être implantées la 2^e compagnie de Bernis et la compagnie d'appui commandée par Andrieux. Seul le commandement du 3^e Étranger est resté à sa base arrière de Djidjelli ; toutes les autres compagnies sont dispersées aux alentours de villes et de villages menacés par la rébellion, dans un triangle formé par Biskra, Batna et Kenchela.

Les deux cents légionnaires de Bernis et Andrieux ont été, ainsi, mis à la

disposition du lieutenant-colonel Rommarède, un cavalier qui commande à la fois le 14^e régiment d'infanterie coloniale et le secteur de Batchella.

La jeep de tête s'engage dans la rue principale. Le convoi longe des arcades à l'ombre desquelles somnolent, de chaque côté, une dizaine de magasins européens. Enfin, il débouche sur la grand-place : le monument aux morts, la mairie, six bistrots. Deux pancartes grossières indiquent la direction à prendre, l'une pour gagner l'hôtel Transatlantique, l'autre les casernements et le P. C. du 14^e R. I. C.

Bernis fait ranger les camions, commande au sous-officier de section de faire sortir les hommes. Les légionnaires giclent, disposent leurs armes en faisceaux, puis s'affalent par terre à l'ombre des véhicules.

La jeep d'Andrieux arrive, c'est Kahil qui conduit. Il s'arrête à hauteur du lieutenant Bernis.

Il est cinq heures de l'après-midi, l'air est encore tiède. De la mairie accourt un Européen massif, âgé d'une quarantaine d'années. Il est vêtu d'une chemisette à manches courtes gris pâle, sous laquelle apparaît la blancheur immaculée d'un maillot de corps. Derrière lui trotte un petit musulman cravaté, boudiné dans une veste qui manque d'ampleur. L'homme hésite entre les deux lieutenants avant de choisir Andrieux au hasard.

« Je suis le maire, André Jobert, je vous présente mon adjoint, M. Khemassia. »

Andrieux se présente à son tour, ajoute :

« Voici le lieutenant Bernis.

– Je ne vous attendais que demain, lieutenant. C’est sans importance en ce qui me concerne, mais je crains que le colonel Rommarède soit dans la même erreur. Je vais envoyer M. Khemassia prévenir l’administrateur, il vient de regagner sa résidence, il va être navré de ne pas vous avoir accueillis lui-même.

– J’ai décidé de supprimer l’étape de Biskra, explique Bernis. Ne vous inquiétez pas, nous sommes autonomes, nous pouvons nous installer n’importe où. En outre, nous avons des vivres pour ce soir. »

Une 203 militaire vient freiner brusquement à hauteur du groupe. Un jeune chauffeur se précipite, ouvre la portière arrière avec une déférence appliquée. Grand, sec, maigre et altier, le lieutenant-colonel Rommarède rejoint en deux pas le maire et les légionnaires.

Bernis et Andrieux saluent et se présentent respectueusement. Le lieutenant-colonel rend le salut. Les deux lieutenants attendent une main qui ne se tend pas.

L’officier supérieur, lui aussi, s’adresse à Andrieux.

« Il existe des liaisons radio, lieutenant ! Nous avons en outre réparé le téléphone dans la matinée. Vous auriez pu signaler votre changement d’horaire.

– Je vous prie de m’excuser, mon colonel. Je désirais arriver avant la nuit.

– C’est bon. Nous allons prendre des dispositions, mais, à l’avenir, tenez-moi au courant ! J’aurais apprécié que vous vous présentiez à mon P. C. au lieu de ponctuer votre arrivée par une exhibition sur la place publique. Cela dit, puisque vos hommes sont là, je donne des ordres pour

les faire conduire aux locaux qui vous ont été attribués. Pour les questions de détail, je vous envoie le capitaine Viaris. À plus tard. »

Le chauffeur s'est empressé. Le lieutenant-colonel s'engouffre à l'arrière. La 203 démarre.

« Pédé ! lâche Bernis.

– Quoi ?

– C'est un pédé ! Tu n'as pas vu le petit girond astiqué qui conduit sa guimbarde ?

– Possible. De toute façon je ne vois pas ce que cela change. »

Le capitaine Viaris a réglé l'installation des deux compagnies de Légion avec compétence et précision. Prototype de l'officier sorti du rang, il a fait un séjour en Indochine d'où il a été rapatrié pour raisons de santé. Sa défaillance médicale est facile à déceler : hépatite due à un éthylisme chronique. Il est maigre, jaune et cireux.

Les locaux appartenant à la Société des Mines de Bou-Kalem se trouvent à huit cents mètres de la porte sud du bourg. Dans quatre longs baraquements de bois, « la propreté » est vite faite, les légionnaires sont chez eux en moins d'une demi-heure. Les longues pièces nues ont pris miraculeusement l'allure de tous leurs cantonnements, une multitude de « trésors » hétéroclites et confus sont sortis des sacs, ont pris des places qui semblent, depuis toujours, leur être destinées.

Bernis et Andrieux sont logés dans une bâtisse de pierre. Deux chambres, un dortoir pour huit sous-officiers y ont été aménagés. Viaris fait visiter la salle de douches, une vaste cuisine. Dans l'angle d'une grande

salle, un bar a été habilement bricolé.

« L'ingénieur Baume est à Constantine jusqu'à la fin de la semaine, explique le capitaine. C'est sans importance, il m'a chargé de vous installer, c'est maintenant chose faite, vous êtes chez-vous. »

Andrieux remercie. Le mal que l'officier d'infanterie s'est donné est évident. De la pièce voisine, Bernis siffle d'admiration.

« Frigo, Champagne, on nous aime ! Enfin on a trouvé des gens qui nous aiment.

– J'ai effectivement pensé que vous apprécieriez. Voulez-vous que nous buvions à votre arrivée ? »

Trois bouteilles se vident rapidement. Le téléphone posé sur le bar grésille douloureusement. Viaris répond :

« Je transmets, mon colonel. Parfait. À vos ordres, mon colonel. »

Le Champagne aidant, le capitaine franchit un pas dans la complicité qu'il souhaite voir s'instaurer entre lui et les légionnaires :

« Messieurs, c'est le vieux. Nous sommes piégés à dîner chez l'administrateur à neuf heures. Désolé, j'espérais, pour votre première soirée, vous traiter moins protocolairement. Enfin, il fallait bien que vous y passiez. Vous allez rencontrer la fine fleur de Batchella. J'espère que vous n'aimez pas le couscous, il y en aura sûrement, mais dégueulasse. Par contre leur pinard est buvable, c'est le seul bon côté de ce coin ! »

Une traction avant conduite par un chaouch en costume régional vient prendre les deux lieutenants à 8 heures 45. La tenue du domestique donne

la température de la réception. Andrieux constate qu'il a eu raison de faire repasser leurs uniformes d'apparat par Kahil.

Simone Gauthier, la femme de l'administrateur, les reçoit sur le perron. Tous ses gestes dénotent ce comportement propre aux épouses de hauts fonctionnaires en poste en province. Elle s'exprime de la manière un peu ridicule des gens qui fournissent un effort pour dissimuler leur accent naturel.

« Soyez les bienvenus, messieurs. La ville est en fièvre depuis qu'elle connaît votre arrivée. Suivez-moi, je vais vous présenter. »

Elle prend les officiers par le bras, les conduit dans deux immenses pièces communicantes décorées avec une tapageuse maladresse dans un vague style kabyle.

Bourdonnant par petites grappes, une vingtaine de convives les ont précédés. À l'arrivée des légionnaires, les conversations tombent. Alors commence pour les lieutenants la ronde infernale des présentations. L'instituteur et madame... le docteur et madame... le maire et madame... les adjoints de ceci, les collaborateurs de cela...

L'administrateur est un Bourguignon rougeaud ; Simone, sa femme, une Algéroise veuve, d'un premier mariage, d'un capitaine de frégate, Norbert Coste, tué lors du débarquement allié en Afrique du Nord. Du marin, Simone Gauthier a eu deux filles, Nicole et Françoise, âgées aujourd'hui de vingt-deux et vingt ans. Elles jouent les demoiselles de maison appliquées, charriant entre les invités des plateaux d'amuse-gueules un peu secs et tristes.

Bernis pense qu'il va horriblement souffrir pendant plusieurs heures,

mais que son calvaire commencera à l'instant même où un quelconque des personnages s'approchera de lui en questionnant : « Alors, lieutenant, que pensez-vous de la situation ? »

« Au fait, lieutenant, que pensez-vous de la situation ? »

De plein fouet ! Et c'est l'administrateur soi-même !

« Mais j'en ignore tout, monsieur l'administrateur. Nous arrivons d'Indochine. On nous a dit que des bandes se soulevaient dans les montagnes. À première vue, tout cela ne me paraît pas d'une extrême gravité.

– C'est mon avis. L'erreur grossière c'est la publicité que l'on donne à cette affaire : quelques poteaux télégraphiques sabotés, quelques militaires assassinés, c'est bien triste et déplorable, mais nullement tragique. Il n'était pas nécessaire d'organiser pour si peu tout un circuit de presse, Pierre Lazareff en tête.

– J'ignorais ce détail. »

Le lieutenant-colonel Rommarède se joint à eux.

« Je partage l'opinion de l'administrateur. Voyez-vous, Bernis, il fallait étouffer ce mouvement par une répression brutale et discrète. Au lieu de ça, les politiciens accumulent les conneries, et la présence de votre régiment dans les Aurès est à mon avis une nouvelle faute. Ça donne à ce ramassis de coupe-jarrets une importance qu'ils n'ont pas, et ça fait leur jeu. Ce n'est pas la Légion qu'il fallait nous envoyer, mais une poignée supplémentaire de gendarmes.

– Ça paraît logique, mon colonel... »

La grenade explose en touchant le sol.

BERNIS N'A RIEN VU. IL TOURNAIT LE DOS À LA BAIE OUVERTE PAR LAQUELLE A ÉTÉ PROJETÉE LA GRENADE.

Andrieux s'est élancé dans le jardin. Plusieurs femmes poussent des cris, le docteur Henri Gros se porte au secours des blessés : deux femmes et un homme ont été atteints très superficiellement. L'engin n'était pas nocif, probablement une grenade offensive d'entraînement, de celles que bien des légionnaires s'amuse à se lancer dans les jambes dans un divertissement douteux, les soirs de cuite.

Bernis aperçoit Patrice qui pénètre dans le hall, poussant devant lui, immobilisé par une clef au bras, un gamin d'une douzaine d'années. Aussitôt il rejoint Andrieux qui détache la ceinture du gosse, s'en servant pour lui lier les mains derrière le dos.

L'administrateur Gauthier découvre la scène, bondit sur le jeune musulman qu'il saisit à la gorge, serrant son cou dans une série de secousses brutales et désordonnées. Patrice cherche, sans y parvenir, à le faire lâcher prise. Les yeux du gamin se révulsent, sa langue s'échappe d'entre ses lèvres béantes.

Alors, Bernis frappe l'administrateur d'un coup de poing violent qu'il accompagne de l'épaule et qui fait éclater la pommette du haut fonctionnaire dont l'œil se violacé instantanément. Une dizaine de convives restent figés, pantois devant la scène. Le lieutenant-colonel aide l'administrateur à se relever ; le gosse entravé gît sur le ventre, cherchant

douloureusement à retrouver sa respiration. Rommarède toise l'officier de Légion, les lèvres pincées, la narine vibrante.

« Cette démonstration de brutalité et de goujaterie va vous conduire droit au tribunal militaire, Bernis ! J'en fais mon affaire. L'armée française n'a que faire de voyous.

– Il fallait laisser assassiner ce gamin, mon colonel ? »

L'administrateur, conservant le mouchoir dont il protège son œil tuméfié, s'avance, cherchant maladroitement, de sa main libre, à gifler le jeune officier. Le lieutenant-colonel retient son geste.

« Ne vous salissez pas, monsieur l'administrateur, ça n'en vaut pas la peine.

– Je vous demande pardon, colonel ! Dois-je me laisser traiter d'assassin par ce lâche qui m'a frappé par surprise ? Sous le prétexte que je molestais un peu ce terroriste qu'a cherché à nous tuer tous...

– Je vous donne ma parole qu'avant quarante-huit heures le lieutenant Bernis sera brisé. Il ne lui restera comme ressource qu'à croupir dans « sa » Légion. Je veillerai à son avancement, comptez sur moi.

– J'y compte, colonel. J'appuierai votre rapport par le témoignage de mes hôtes. »

L'administrateur se retourne, désignant du geste l'ensemble des invités dont la plupart – malgré une prudente réserve – ne paraissent pas enthousiasmés par cette suggestion.

« C'est le fils d'Abdel Majid », marmonne timidement Christiane Beyfour, la femme de l'instituteur.

Son mari lui serre l'avant-bras dans un geste de rageuse hostilité. Un flottement très bref d'incompréhension passe : tout le monde avait oublié le jeune musulman.

« Je vais donner des ordres pour qu'on arrête son père sur-le-champ, annonce le lieutenant-colonel. Je ferai interroger le père et le fils dans la nuit. Demain, nous organiserons un coup de filet. Avant vingt-quatre heures, tous leurs complices seront bouclés.

– Non ! »

L'exclamation tombe, nette et tranchante. Tous les regards se portent sur Andrieux qui, jusqu'à présent, était resté étranger au conflit et qui se tient appuyé, désinvolte, contre un lourd pilier, paraissant passionné par la flamme du zippo à laquelle il allume une cigarette. Le couvercle du briquet, qu'il rabat d'un coup sec, rompt le silence pesant qui s'est instauré.

« Lieutenant ?

– Non, mon colonel. J'ai arrêté ce gamin, il est le prisonnier du 3^e Étranger, c'est nous qui l'interrogerons. »

Rommarède est décomposé par une colère haineuse. Les efforts qu'il fait pour tenter de donner une impression de sang-froid restent vains. Sa pomme d'Adam proéminente s'agite dans un va-et-vient véloce le long de son cou dont les veines saillent, tendues et palpitantes. Les jointures de ses doigts claquent sous la crispation de ses poings. Il est incapable de contrôler ses cordes vocales ; ses paroles s'échappent dans un souffle précipité, puisé au fond de lui-même :

« Lieutenant, vous avez perdu la raison ! Vous oubliez à qui vous vous

adressez. »

Andrieux sourit.

« Reprenez votre calme, mon colonel. C'est respectueusement que je viens de vous exposer les faits.

– Dois-je comprendre que vous approuvez la conduite inqualifiable du lieutenant Bernis ?

– Nous sommes une vingtaine à avoir assisté à la scène, mon colonel. À l'instant précis où Bernis a porté son coup, le jeune Arabe présentait des signes d'asphyxie par strangulation. Sans l'intervention de mon camarade, la mort pouvait survenir après seulement une fraction de seconde.

– J'allais le lâcher, ment l'administrateur, je voulais seulement l'impressionner.

– C'est évident, ce n'était qu'une scène de paternalisme affectueux !

– Enfin, lieutenant ! tranche Simone Gauthier, qui ne contrôle plus ses origines et chante ses phrases. Il voulait nous tuer, ce machelouf !

– Là n'est pas la question, madame ! Il nous sera à tous plus utile vivant que mort.

– Finissons-en, cherche à conclure Rommarède. Bernis, vous prendrez les arrêts de rigueur en attendant votre convocation au tribunal militaire.

– Non ! »

Une fois encore, c'est Andrieux qui est intervenu.

« Et vous aussi, Andrieux ! Je vous apprendrai à respecter mon grade ! Vous êtes ici dans mon secteur et sous mon commandement.

– Mon colonel, nous réglons la question entre nous ou vous préférez

que je fasse une conférence ?

– Je n'ai rien à cacher, lieutenant. Si vous considérez avoir quelque chose à dire, dites-le.

– Parfait, vous l'aurez voulu. »

Andrieux extrait de sa poche un pistolet tout neuf. C'est un 7,65 de la Manufacture des Armes de Bayonne. Il sort également deux grenades :

« Tout ça provient sans aucun doute de chez-vous, mon colonel. Ce sont des pièces à ajouter à votre rapport. Cette arme doit être celle de l'un de vos officiers ou sous-officiers, mais, bien entendu, vous êtes au courant de la façon dont elle a été « égarée ». Ce qui m'a amené à la trouver dans la poche de votre terroriste ».

Le regard du lieutenant-colonel devient flou. Il n'a vu aucun rapport passer, concernant la perte de ces armes, il subodore une très sale histoire, comprend que le légionnaire le tient.

« Je ferai une enquête, marmonne-t-il, vous pouvez disposer de votre prisonnier.

– Je n'ai pas de cellule, mon colonel, pouvez-vous garder le gamin cette nuit ? Je le ferai prendre demain matin.

– C'est entendu, je donne des instructions par téléphone. »

Dans un retournement d'une élégance surprenante, Simone Gauthier réagit en hôtesse :

« Allons, ne gâchons pas la soirée ! Nous avons eu plus d'émotion que de mal, tâchons de mettre tous du nôtre afin d'oublier cette série d'incidents. Je suis persuadée que le colonel acceptera de ne pas

mentionner l'intervention du lieutenant Bernis. Pour sa part, Lucien n'y pense déjà plus, n'est-ce pas, Lucien ? Vos réactions passionnées à tous sont à mettre sur le compte de la tension créée par des événements auxquels nous n'avons pas eu encore le temps de nous habituer. »

La femme de l'administrateur a ponctué ses paroles d'un regard précis dirigé sur son mari, qui comprend et répond :

« Je suis prêt, comme d'habitude, à m'en remettre à la sagesse de mon épouse. C'est bon. Bernis, oublions l'incident. »

Bernis est écoeuré par la volte-face de ses antagonistes. Si Andrieux n'avait pas abattu sa carte maîtresse, ces trois pantins, qui se donnent des allures de seigneurs accordant l'aman, seraient en train – il en est convaincu – de l'achever sans pitié. Il fixe l'administrateur, s'adjugeant un instant de réflexion durant lequel il ordonne et pèse ses mots de façon à ce que sa réponse constitue un chef-d'œuvre d'insolence. Nicole Coste, l'aînée des belles-filles, prend brusquement Bernis par le bras et l'entraîne, souriante.

« Lieutenant, tout ceci a dû vous donner soif, venez donc m'offrir un whisky. »

Personne ne s'aperçoit de la pression violente qu'elle exerce sur l'avant-bras du jeune officier. La tension est passée, l'orage s'éloigne.

Une voiture du 14^e R. I. C. vient enlever le jeune musulman.

Nicole Coste ne lâche le bras de Bernis que lorsqu'elle est parvenue à l'éloigner suffisamment.

Elle lui tend un verre géant de whisky noyé dans de l'eau d'Oulmes.

« Vous me semblez un peu impulsif, lieutenant ! Méfiez-vous, mon beau-père a le bras long et la haine tenace.

– Je lui ai rendu un foutu service, et tout le monde ici le sait parfaitement. Sans mon intervention, il tuait ce gosse.

– Détrompez-vous, lieutenant. Rommarède aurait justifié et légalisé la mort de l'enfant par une quelconque pirouette administrative, et aucun des témoins ne l'aurait contredit.

– Vous vous rendez compte de ce que vous dites ? Vous êtes aussi ignoble qu'eux.

– Vous êtes naïf ! Avant de m'insulter, admettez que je ne vous ai jamais dit que j'approuvais. C'est une mise en garde : n'espérez pas entrer en lutte contre un système aussi solidement établi. Vous ne faites pas le poids, et moi non plus. En tout cas vous n'obtiendrez rien en vous précipitant tête baissée comme un buffle.

« Au hasard de votre affectation, vous êtes tombé ici dans une petite ville qui reflète de façon précise l'ensemble du pays. Rommarède a pris son commandement à Batchella il y a seulement deux ans, mais, depuis 1945, il n'a jamais quitté l'Algérie. C'est également le cas de mon beau-père. L'un militaire, l'autre civil, ils ont un point commun : leur certitude béate d'avoir compris la mentalité du peuple arabe. Ils sont persuadés d'y être parvenus car inconsciemment les Arabes se sont montrés leurs complices. Mis à part une poignée de militants, les musulmans ont pris l'habitude de courber l'échiné. Avez-vous déjà entendu parler de hauts responsables comme Rommarède ou Gauthier ? Les avez-vous déjà entendus exposer leurs grands axiomes : « L'Arabe ne comprend que le

bâton... Il admire et ne consent son affection qu'à celui qui le détient et en distribue les coups... Il méprise toute forme de faiblesse à son égard... La grandeur de la France est proportionnelle à sa fermeté cruelle... Il faut sévir avec justice, mais sans pitié... Toute défaillance, toute indulgence est considérée par les ratons comme une lâcheté. »

« Je ne doute pas de votre science militaire, lieutenant, j'admets même que rapidement vos hommes et vous parviendrez à courir dans les djebels aussi vite que les rebelles. Alors, pan, pan, boum, boum, communiqué de victoire, hommage aux morts, garde-à-vous, sonnerie, fermez le ban ! Mais le vrai combat, c'est contre l'idéologie erronée, les bases fausses ancrées au sein des deux communautés que vous aurez à le livrer, et ce combat-là ne dépend ni du punch de votre bras droit, ni de la vitesse de tir de vos armes. »

Depuis le début de la tirade, Bernis dévisage la jeune fille d'un air intrigué. Nicole Coste s'est exprimée avec un calme précis, une absence totale de passion : elle donne l'impression d'être une adulte qui juge la querelle puérile d'une bande de gamins dissipés.

À son arrivée à la résidence de l'administrateur, le lieutenant Bernis, d'un coup d'œil rapide, avait, dans un réflexe instinctif, déshabillé les deux sœurs, ainsi d'ailleurs que l'ensemble des femmes présentes. C'était chez lui une immuable mécanique. Tandis qu'il répondait aux banalités ronronnantes des uns ou des autres par des assentiments complaisants, que, par politesse, il semblait fasciné et admiratif devant l'avalanche de lieux communs dont il subissait le débit, Jean Bernis observait furtivement, établissait consciencieusement l'ordre dans lequel il tenterait

d'attirer dans son lit les cinq ou six jeunes femmes de l'assistance qu'il jugeait susceptibles de s'y laisser conduire.

Détestant les échecs et, dans ce seul domaine, les complications de quelque sorte qu'elles soient, Bernis avait pris l'habitude de se montrer modeste dans l'établissement de ses pronostics. Ce qui l'avait amené, en l'occurrence, à écarter formellement les sœurs Coste au profit, entre autres, de la femme de l'instituteur progressiste.

C'est donc d'un œil nouveau qu'il contemplait Nicole. Il découvrait l'éclat harmonieux d'un visage dont aucune sévérité ne parvenait à chasser la malice, la grâce nerveuse de son corps, la mèche rebelle, lourde et noire, qui s'évadait, triomphante, reniant la contrainte d'une coiffure austère. Elle était de ces fruits bâtards et sauvages, mûris au feu de l'Afrique méditerranéenne, héritière du sang de ces aventuriers venus de l'Europe entière qui, durant plus d'un siècle, créèrent une vraie race et une fausse nation.

« J'ignore tout d'un problème que vous paraissez connaître, Françoise.

– Nicole ! Françoise, c'est ma sœur ! Pas de chance.

– Je pouvais essayer. Mais ce que je voulais dire, c'est que j'attends de vous beaucoup d'éclaircissements. Et d'abord, d'où tenez-vous cette sagesse apparente ?

– Ce n'est pas de la sagesse, ce n'est qu'un refus de me laisser aveugler par des idées reçues. Et puis, et surtout, il y a mes amis musulmans. Depuis ma plus tendre enfance j'échange avec eux des pensées dans une confiance mutuelle. Nous en reparlerons. Maintenant, rejoignons les autres, ma mère me lance un œil hostile. À plus tard, lieutenant. Au fait,

quel est votre prénom ? Patrice ou Jean ? Je n'ai pas bien retenu. »

Bernis sourit, amusé.

« C'est Jean. Vous n'avez pas l'air d'oublier facilement les erreurs des autres. Je vous quitte, mais dites-moi, au moins, comment faire pour vous joindre sans bousculer le protocole.

– Enfantin. Vous demandez au lieutenant Andrieux de faire la cour à ma mère et vous collez niaisement jusqu'à ce qu'elle me demande de la débarrasser de vous. »

C'EST L'ODEUR DU CAFÉ DE KAHIL QUI RÉVEILLE BERNIS ET ANDRIEUX.

Il est six heures du matin. Ils n'ont dormi que quatre heures. Dehors, les sergents gueulent des ordres à leurs sections. Les légionnaires prennent leurs habitudes. Nu, une serviette sur l'épaule, Andrieux se traîne douloureusement vers la douche. Sa tête est lourde, Bernis le croise, il l'a précédé sous l'eau froide.

« Ça pisse fort, grommelle Patrice.

– Ça pisse pas, ça pleurniche.

– Merde ! »

Devant le café brûlant, Andrieux ressuscite mollement. Kahil, Retz et Arp partagent la table des officiers. Ce n'est pas protocolaire, mais il en est ainsi partout où ils se trouvent.

« Agréable soirée, mes lieutenants ? interroge Retz.

– Sublime ! réplique Bernis. Un lardon a balancé une O. F. Patrice a démontré qu'il courait plus vite que lui. Quant à moi, j'ai mis ma main dans la gueule de l'administrateur. Au début de la soirée, j'avais décidé de m'occuper de la femme de l'instituteur. Il a une gueule prodigieuse de cocu traditionnel.

– Elle est bien ?

– Ce n'est pas un prix de Diane, mais elle a une bonne petite tronche de

salope, elle est sûrement vicieuse, menteuse, conne et perverse. En plus, elle est sale et son mari est visiblement fou de passion pour elle. Oui, vraiment très sale, elle doit puer.

– Toi, mon lieutenant, je te connais, tu es en train de tomber amoureux. »

Andrieux intervient :

« Retz, prends une jeep et un gus, et va me récupérer le gosse que j'ai confié aux coloniaux. Les couillonnades graveleuses de Bernis peuvent attendre. »

Retz sort après avoir plié sa serviette.

« Au fait, reprend Andrieux, la petite Coste ?

» Tu es resté une demi-heure à pérorer dans un coin, avec une gueule de carmélite habitée par la Vierge. Et ce matin, silence discret. C'est inquiétant.

– Oh ! ça, Patrice, c'est délicat, celle-là c'est tout à fait autre chose : elle pense. Elle peut m'apprendre beaucoup de choses. Elle a une idée précise des événements qui se préparent. Crois-moi, la petite Coste n'a rien de la dinde dont elle a l'air à première vue.

– Tu te fous de moi ?

– Non, non, je t'affirme. Cette fille m'intéresse prodigieusement. D'accord, j'admets qu'elle est belle comme le jour ; je ne dis pas qu'un destin capricieux ne décidera pas ultérieurement d'une évolution dans nos relations, mais ça ne sera qu'accessoire.

– Écoute, Jean. Tu ne penses pas qu'en ce qui concerne les salades, ça

va comme ça ? L'administrateur, avec sa gueule de con béni, c'est une véritable vérole. Je n'aurai pas toujours la chance de pouvoir balancer sous le nez du colonel une partie de l'arsenal de son unité. Hier soir, on ne s'est pas fait des amis. Le jour où Gauthier va prendre un coup de sang, on va déroutiller. Si, en plus, tu fais des cartons dans sa famille, il risque de brailler jusqu'au boulevard Saint-Germain.

– Doucement ! On ne va quand même pas battre en retraite ! Pour l'instant ils sont marrons, tes guignols. Quant à la petite Coste, je ne vais pas la violer. Alors, écrase.

– Comme tu voudras. Je t'aurai prévenu. En attendant, établis un rapport sur les incidents de la soirée : « Je suis intervenu, craignant de la part du jeune terroriste une réaction vicieuse... point à la ligne.

Et dans le but de protéger monsieur l'administrateur de la commune mixte, j'ai cru de mon devoir de mettre un terme à l'affrontement en séparant les antagonistes... point à la ligne.

Au cours de mon intervention, j'ai malencontreusement heurté du coude le visage du fonctionnaire civil qui, malgré une séquelle bénigne provoquée par le choc, a jugé l'incident sans importance, m'a remercié pour mon aide, félicité pour la promptitude de mon réflexe... point final. Fermez le ban ! » Tu vois le topo.

– Pardi ! Je n'avais pas l'intention de m'étendre sur le délice sexuel que j'ai éprouvé au moment où j'ai senti péter les cartilages de cet abruti, ni sur mon extase contemplative quand j'ai admiré son œil qui virait au mauve clergé ! »

La jeep freine devant le bâtiment. C'est Flipper qui conduit. Le moindre

contact de ses rangers sur la pédale du frein bloque net les quatre roues. Il chausse du 46, est obligé de fendre les côtés de ses chaussures au poignard à cause de la largeur et de l'épaisseur de ses pieds.

Flipper mesure près de deux mètres, pèse plus de cent quarante kilos. Il ne connaît de lui-même que son nom : Mikhaïl Chakhvorostenko, qu'il porte tatoué sur sa poitrine en caractères cyrilliques. On peut découvrir la traduction en lettres occidentales sur son biceps droit. Il ignore son âge, son lieu de naissance, il ne sait ni lire ni écrire, il n'est parvenu, depuis dix ans qu'il appartient au 3^e Étranger, qu'à assimiler une vingtaine de mots essentiels. Néanmoins il comprend les ordres, les exécute scrupuleusement dans un acharnement buté. Il parvient également à se faire comprendre, en usant d'un sabir onomatopéique duquel émanent quelques vagues réminiscences d'un patois ukrainien, cinq ou six mots d'allemand, une dizaine d'interjections vietnamiennes écorchées.

Atteint de quatre balles, dont une en pleine tête, Mikhaïl Chakhvorostenko fut ramassé mourant à l'ouest de Stalingrad, en 1942, par les éléments avancés de la Panzer Division *Adolf Hitler*. C'est vraisemblablement sa phénoménale carcasse qui incita les Allemands à l'opérer et à le sauver. Après une miraculeuse résurrection, il accepta, sans bien comprendre, de prendre les armes contre les siens dans l'Armée Vlassov.

Sa compagnie, formée de traîtres à l'Union Soviétique, fut engagée dans la lutte contre les maquis de Haute-Savoie. Instinctivement, le géant déserta et rejoignit les Français résistants, porteur d'un stock d'armes dont un mulet aurait difficilement supporté la charge.

À la Libération, ce fut tout naturellement, au lieu du rapatriement en U.

R. S. S., l'engagement à la Légion, et l'Indochine.

À Dien-Bien-Phu, il fut atteint par deux nouvelles balles ; l'une d'elles se trouve encore logée quelque part dans sa cage thoracique. C'est la raison pour laquelle ses compagnons l'ont persuadé, en plaisantant, que lorsqu'il court la balle se déplace en zigzag comme la bille d'un billard électrique, – ce qui lui a valu son surnom de Flipper.

Lorsqu'il met la main sur une bouteille d'alcool de grain, il confectionne un étrange breuvage en faisant fondre un kilo de graisse de porc qu'il dilue dans l'alcool. Il ingurgite le tout, régulièrement, en moins de deux minutes. La suite est imprévisible et oscille entre deux réactions contraires : ou Flipper casse tout ou il se terre dans un coin, modulant une plainte slave avant de fondre en larmes.

Retz a sauté de la jeep. Il ouvre, sans la franchir, la porte du bâtiment et interpelle Andrieux : « Mon lieutenant, à qui je m'adresse chez les gus de la Colo ?

– Ah ! C'est vrai. Oh ! Ne te casse pas la tête, fais-leur ton numéro de con borné : « nicht parler franzoze ».

À la porte de la caserne du 14^e R. I. C., la sentinelle, un brave petit appelé, a un mouvement de recul compréhensif devant la jeep qui arrive à quatre-vingts kilomètres à l'heure avant de tourner à angle droit et de piler net à quelques centimètres de la guérite. Le gars du contingent dévisage, estomaqué, le monstre qui tient le volant. Retz gueule :

« Bermanence, *schnell* ! »

Un sous-officier débraillé s'approche et fait signe à la sentinelle de

soulever la barre de bois qui commande l'accès à la cour d'honneur :

« Qu'est-ce que vous voulez, les gars ?

– Prisonir Légion, braille Retz.

– Pas parler français, les gars ?

– Prisonir *leutnant* Légion », insiste Retz, feignant de ne strictement rien comprendre.

Le sergent se lance dans un babil puéril, ponctuant de gestes ses explications.

« Attendre, moi téléphoner. Vous attendre. Compris ? Pas bouger. Compris ?

– Prisonir, *schnell* ! » reprend Retz en haussant le ton.

La fenêtre du poste de garde est grande ouverte, Retz peut entendre et voir parfaitement le sergent.

« Allô... Passez-moi le capitaine Fournier...

» Ah ! Mon capitaine, sergent Vassal, sous-officier de garde, j'ai là deux gaziers de la Légion qui racontent une histoire de prisonnier... Enfin c'est-ce que j'ai cru comprendre... Ils ne parlent pas un mot de français... Ben oui, un sergent-chef, un Boche, je crois. L'autre, il ne dit rien, il a tout de l'homme de Cro-Magnon... Affirmatif, mon capitaine ! À vos ordres ! »

Le sergent revient, recommence son manège en petit nègre.

« Vous attendre, prisonnier venir. »

Une bonne dizaine de minutes se passent avant qu'apparaisse le lieutenant-colonel Rommarède, suivi d'un capitaine joufflu et d'un adjudant-chef sévère. Retz pousse Flipper du bras. Les deux légionnaires

évacuent la jeep, se figent dans un garde-à-vous spectaculaire et bruyant, saluent dans un mouvement parfaitement synchronisé. Tout en se demandant s'il n'en fait quand même pas un peu trop, Retz hurle :

« Zergent-chef Eric Retz, 2^{ème} patailon, 2^{ème} compagnie, 3^e Etrancher. À fos ordres, mon golonel. »

Rommarède rend le salut, il est visiblement réjoui et flatté par la démonstration de courtoisie. Il porte sur ses subordonnés un bref regard qui traduit sa pensée : « Vous pourriez en prendre de la graine, mes gaillards »... Les autres ne bronchent pas. De leur côté ils pensent : « Pourvu qu'il ne se foute pas dans la tête de nous obliger à faire les pitres comme ceux-là. »

« You don't speak english ?... Habla usted español ?... Lei parla italiano ?... »

– Bas gombrendre ! s'obstine Retz.

– Vous ne parlez pas non plus l'allemand, Fournier ? Enfin... Quelle arme, cette Légion ! Ils donnent des grades de sergent-chef à des individus qui ne connaissent pas un mot de notre langue !

– Ça ne doit pas beaucoup les déranger, mon colonel, ils sont tous boches là-dedans.

– C'est juste. Bon, donnez-leur leur terroriste. Mais faites-leur signer une décharge.

– Exécution, Moulinier, jette méprisant le capitaine au sous-officier, avant de s'élancer dans le sillage de son chef de corps qui a déjà tourné les talons.

– Venir », ordonne l'adjudant-chef. Retz le suit, pénètre derrière lui

dans un couloir humide et puant en sous-sol. Quatre épaisses portes de bois bouclent de minuscules cellules. L'adjudant-chef déverrouille l'une d'elles.

Comme un petit fauve terrifié, le gamin va se tapir dans un angle. Son regard angoissé brille dans la pénombre. De sa main droite il soutient son bras gauche. Son visage n'est qu'une plaie, il porte l'empreinte de l'avalanche de coups qu'il a reçus. Sa chemise maculée de sang est en lambeaux, son nez brisé. Ses lèvres enflées et tuméfiées provoquent une évidente douleur à chacune de ses aspirations.

« Il a essayé de s'évader, ce petit fumier ! » commence à expliquer l'adjudant-chef qui se souvient qu'il ne peut se faire comprendre et qui reprend :

« Lui (il désigne du doigt le gamin martyrisé, puis frappant son bras de la main, fait le geste qui évoque la fuite) alors, nous, boum, boum, compris ? » (Il simule dans le vide des coups de son poing serré.)

Retz fait un pas timide et prudent vers le gamin qui, d'un nouveau bond, va se terrer dans l'angle opposé de sa cage. L'adjudant-chef, sûr de lui et condescendant, écarte le légionnaire allemand d'un geste :

« J'vais vous l'attraper cette petite -ordure ! Ne vous en faites pas. »

Il s'élance. Retz le saisit par son ceinturon, le tire en arrière, tandis qu'il lance sa jambe, déséquilibrant le sous-officier qui va s'affaler brutalement sur ses fesses.

Le jeune Arabe se laisse alors approcher, une complicité furtive passe dans son regard. Il suit le légionnaire, tandis qu'en se relevant l'adjudant-

chef marmonne entre ses dents :

« Toi, mon salaud, je te retrouverai ! Les coups en vache, moi aussi je connais. »

Retz fait monter le gosse à côté de Flipper, avant de sauter lui-même à l'arrière. Le sergent de garde accourt, brandissant un papier à signer. Retz le lui arrache des mains, le froisse dans la poche de sa chemise et gueule, hargneux :

« Foir, *leutnant*... »

Brutalement, il ordonne qu'on soulève la barrière. La jeep démarre comme une fusée.

Retz gagne directement le bâtiment de bois à l'extrémité duquel Arp est occupé à installer son matériel.

« Tiens, Hans, j'ai un client pour toi. Tu sais où sont les lieutenants ?

– Ils installent la radio dans leur bâtiment. »

Arp fait asseoir le jeune musulman ; ses mains expertes courent sur le corps meurtri :

« En plus, il a le bras cassé, annonce-t-il, il est passé sous un bulldozer ?

– Pire que ça, à mon avis. Je vais faire un rapport au lieutenant, occupe-toi de lui. »

Bernis, torse nu, est en contact radio avec Djidjelli.

« Affirmatif, mon colonel ! Bien reçu, bien compris. Sauf urgence, rien sans votre bénédiction. À vous. »

La voix grésille dans l'amplificateur :

« Et tâchez de mettre un peu d'huile dans vos rapports avec Rommarède. C'est la rébellion arabe que vous êtes censés combattre, pas l'infanterie coloniale ! Terminé.

– Mon lieutenant, demande Retz, le gosse ? Ils ont passé la nuit à lui taper dessus, je viens d'amener les morceaux à Arp.

– C'est sérieux à ce point-là ?

– Un bras cassé et la gueule comme un steak tartare.

– Tu n'as pas réagi ?

– J'ai un peu bousculé un juteux-chef, il a fait un faux mouvement et s'est retrouvé sur son cul.

» J'ai refusé de signer ça. »

Bernis défroisse le papier, jette un coup d'œil, refroisse la feuille et la balance dans une corbeille.

« Allons voir le même. »

Andrieux apparaît :

« Viens avec nous, Patrice ; ton protégé semble avoir eu des bricoles. »

Quand les officiers arrivent, le petit Arabe est plâtré jusqu'à l'épaule. Arp s'occupe maintenant de son nez. Le gosse se laisse faire, sa main valide crispée sur le dossier de son siège. Les larmes qui se perdent dans ses plaies ruissellent mécaniquement : il ne veut pas avouer l'insupportable souffrance que provoquent les soins prodigués par l'ex-chirurgien allemand.

« Il en a bavé et il en bave terriblement en ce moment, explique Arp.

C'est un colossal monument de vanité et de courage, ce gosse. Il refuse de gueuler, je ne pense pas qu'à sa place j'y parviendrais.

– On peut lui parler ?

– Négatif, pas question. Je vais lui plâtrer le nez. Après, morphine et au lit.

– Qu'est-ce qu'on fait ? interroge Bernis. On va cracher à la gueule du colonel ?

– Laisse tomber, on n'en tirerait que des emmerdements. Va plutôt voir le père du gosse. »

Le gamin qui a entendu s'agite. Il parle pour la première fois. Il lâche ses mots avec difficulté, comme s'il avait la bouche pleine d'une bouillie brûlante :

« Mon père ne sait rien, il croit à la France et il l'aime. Ne lui faites pas de mal.

– On ne lui fera pas de mal. Comment t'appelles-tu ?

– Hamma.

– Ça va, Hamma, laisse-toi soigner et dors. »

Le gosse ne répond pas.

CONDUITE PAR KAHIL, LA JEEP DE BERNIS GAGNE BATCHELLA. À L'ENTRÉE DE LA VILLE, LE SERGENT INTERROGE EN ARABE UN DE SES COMPATRIOTES QUI LUI INDIQUE LA DIRECTION À SUIVRE POUR TROUVER L'ÉPICERIE D'ABDEL MAJID NEFTA, LE PÈRE DU PETIT HAMMA. LE VÉHICULE PÉNÈTRE DANS LE QUARTIER MUSULMAN. DIFFICILEMENT, IL SE FRAIE UN PASSAGE À TRAVERS LA FOULE AGITÉE, COLORÉE ET COMPACTE. LA MASSE HUMAINE S'OUVRE DEVANT LA JEEP, SE REFERME DERRIÈRE ELLE DANS UN MOUVEMENT MÉCANIQUE SUSPECT. AUCUN MUSULMAN NE LAISSE SON REGARD SE PORTER SUR LES LÉGIONNAIRES. C'EST UNE DÉMONSTRATION ÉTRANGE DE MÉFIANCE QUI SURPREND BERNIS, MAIS QUE KAHIL SEMBLE TROUVER PARFAITEMENT NATURELLE.

« C'est là, mon lieutenant, annonce-t-il. La grande épicerie. Il paraît que c'est un des plus riches négociants de la ville. »

La boutique est effectivement de loin la plus importante de la rue commerçante. Lorsque la voiture s'arrête devant sa porte, une dizaine de clients s'esquivent avec une souplesse féline et une discrétion muette. Bernis entre, suivi de Kahil. Il est évident que le vieux Némouchi a été prévenu de l'incident de la veille. Il attendait cette visite, comme en témoignent, fixées sur sa djellaba à l'aide de deux épingles de nourrice, la croix de la Légion d'honneur et la Médaille militaire. Le vieux musulman accueille les légionnaires d'un puéril et émouvant salut militaire.

« Vous êtes Abdel Majid Nefta ?

– Brigadier-chef Nefta, mon lieutenant, 3^e tirailleur algérien.

– C'est bon, brigadier. Vous êtes au courant pour votre fils ? »

Le vieil Arabe hésite un peu. Il jette un œil inquiet sur Kahil ; un imperceptible courant s'établit :

« Oui, mon lieutenant, on m'a dit. C'est un grand malheur pour sa mère et pour moi. Ce sont les grands à l'école. Ils rencontrent les bandits des montagnes, ils mettent dans la tête des enfants des idées folles contre la France. Vous allez fusiller mon petit Hamma ?

– Sûrement ! déclare Bernis qui est conscient de l'indignation qu'il suscite chez Kahil. Vous êtes un soldat, brigadier, vous connaissez les règles.

– Fusillez-moi à sa place, mon lieutenant ! Je dirai que c'est moi qui l'ai envoyé ! »

Bernis ne doute pas un instant de la sincérité du vieux ; il reprend :

« Ça ne servirait qu'à vous faire passer tous les deux par les armes. Non, Abdel Majid, je pourrais peut-être intervenir, mais alors il faudrait me dire où Hamma s'est procuré ces grenades et ce revolver qu'on a trouvés sur lui. Et surtout qui a commandé l'action criminelle de votre fils. »

Le vieux s'effondre.

« Je ne sais pas, mon lieutenant ! Je le jure sur le Coran, sur votre Christ que je respecte, je le jure ! Si je l'avais su, je l'aurais plutôt enfermé, attaché, j'aurais tué de mes mains les misérables qui l'ont envoyé. Il faut

me croire, mon lieutenant ! Si je pouvais aider mon fils, je vous livrerais tous les bandits du djebel.

– Je vous crois. C’est lamentable et bien triste, mais nous fusillerons Hamma demain à l’aube. Vous pourrez le voir avant et assister à l’exécution. »

Le vieux tombe à genoux, serre de ses bras les jambes de l’officier. Il implore dans sa langue, en une supplique haletante et précipitée, puis il se prosterne aux pieds de Kahil, sans ralentir son déchirant débit verbal. Kahil le relève délicatement, laisse le vieux l’enlacer, tapote affectueusement ses épaules.

« Si vous apprenez quelque chose dans la journée, Abdel Majid, vous n’avez qu’à me téléphoner au 16. Je viendrai vous voir où vous voudrez, la nuit tombée. Je vous donne ma parole que personne ne le saura. Si vous parvenez à me donner des renseignements solides, j’arrêterai l’exécution. »

Bernis fait signe à Kahil de le suivre. Sur le pas de la porte, l’officier se retourne :

« Brigadier Nefta, pour avoir mérité toutes ces médailles, vous avez dû être un grand soldat ! Nous allons vous tuer votre fils, mais nous n’oublierons pas ce que vous avez fait pour la France. »

Dans un réflexe, le vieux salue. Bernis lui répond, ponctuant son geste d’un théâtral claquement de talons.

Les légionnaires regagnent leur jeep. Kahil, les dents serrées, fend maintenant la foule à coups de klaxon qu’il déclenche du poing par gestes brutaux. Plusieurs Arabes sont contraints de bondir pour éviter le pare-chocs du véhicule qui frôle les djellabas. Bernis sourit amèrement devant la

réaction du grand sergent :

« Alors, Tahar, tu nous fais des vapeurs de vierge ? »

Pour toute réponse le musulman crache sur la gauche : un lourd glaviot s'écrase sur la chaussée, il semble contenir tout le mépris que Kahil porte à son grand ami, le lieutenant français qu'il admirait comme un dieu. Il gueule :

« Mon lieutenant, tu veux me faire plaisir ? Tu ne me parles plus ! Plus jamais ! Seulement pour les ordres, et moi j'obéis. À part ça, oualou ! Bernis, moi j'connais plus. Le lieutenant de la deux, d'accord, je suis soldat. Mais Bernis y en a plus ! »

Le sergent Kahil garde les yeux droit sur la route qu'il vient de retrouver. Il conduit sans un mot jusqu'à la mine, arrête le véhicule devant le bâtiment des officiers. À la stupéfaction de Retz et d'Andrieux, le grand musulman salue Bernis au garde-à-vous :

« Je peux disposer, mon lieutenant ?

– Ça va, sergent, répond Bernis, souriant.

– Mon lieutenant, j'aimerais une faveur.

– Vas-y.

– J'aimerais être autorisé à ne plus manger à votre table.

– Accordé, sergent.

– Qu'est-ce que ça signifie, Kahil ? intervient sèchement Andrieux.

– Rien, mon lieutenant. Je peux rejoindre ma section ?

– C'est bon. »

Bernis se dirige vers le bar, prend dans le réfrigérateur une boîte de

bière, la perce de deux trous à l'aide d'un poignard, puis en verse délicatement le contenu dans un verre qu'il tient penché pour éviter de faire monter la mousse.

« Qu'est-ce que tu lui as fait, Jean ? s'inquiète Andrieux.

– À lui, rien. Mais je viens, devant lui, de me montrer ignoble avec le père du gosse.

– Explique-toi.

– J'ai fait croire au vieux Nefta qu'on allait buter son lardon demain matin, à moins qu'il ne nous lâche quelque chose. L'ennui, c'est qu'il ne sait rien. J'en suis convaincu, et Kahil aussi. »

Livide, Andrieux dévisage son ami.

« Tu te rends compte ! Chantage à la vie d'un gosse ! Le dernier des maquereaux n'oserait pas faire ça ! Tu es devenu malade ? Explique-toi, nom de Dieu !

– Expliquer quoi, Patrice ? Si tu ne comprends pas, j'ai vraiment rien à t'expliquer.

– Mais tu es un officier français, bon sang ! Pas un flic douteux ou un sadique de la Gestapo.

– Il est possible que tu aies raison, mais je ne le sais pas encore. Le vieux m'a dit : « Vous allez fusiller Hamma ? », j'ai instinctivement répondu « Oui ». Alors, c'est parti : la réaction du pêcheur qui a fait une touche et qui ferre. Maintenant, foutez-moi la paix, j'ai besoin de réfléchir. »

Bernis passe l'après-midi allongé sur son lit, les yeux rivés au plafond,

suivant la danse des mouches, intercalant régulièrement les verres de bière et de whisky.

Abdel Majid téléphone aux alentours de dix-huit heures.

« Je vous attendrai derrière le transformateur qui se trouve à l'entrée de la ville, à neuf heures ce soir, déclare simplement le vieux négociant. Si vous pouvez arrêter les consignes pour l'exécution, j'ai appris ce que vous vouliez savoir. »

Bernis reste un bon quart d'heure sous une douche froide, puis il confectionne un litre de Nescafé qu'il place dans le réfrigérateur. À dix-neuf heures trente, il dîne avec Arp, Retz et Andrieux. Le vide créé par l'absence de Kahil est ressenti par les quatre hommes qui mangent en silence, les yeux plongés dans leurs assiettes.

« Comment va le gosse ? interroge Bernis.

– Ça va, répond Arp. À cet âge-là, tout se ressoude très vite. Dans quinze jours il cavalera.

– J'ai obtenu des consignes de Djidjelli en ce qui le concerne, annonce Andrieux. Carte blanche.

– Évidemment, répond amèrement Bernis.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Je veux dire que c'est la suite logique. Carte blanche ! Autrement dit : démerdez-vous, nous ne voulons pas le savoir. Je sais que c'est une des règles sacro-saintes de la Légion, mais ici il y a du nouveau. On nous a balancés dans une mélasse boueuse et puante.

– Ça n'est pas la première fois.

– Ah ! Mais si, Patrice ! Ne confondons rien ! Tu te rappelles ce qu’a répondu le Central de Cao-Bang aux cent vingt gars de Phu-Tong-Hoa qui signalaient leur encerclement par une force viet évaluée à trois mille hommes ? Je ne me rappelle plus les termes exacts, mais ça voulait dire : « Et alors, vous êtes plus de cent, non !... Ça ne « fait jamais que vingt-cinq pour chacun de « vous... Démerdez-vous et arrêtez de pleurnicher, « on viendra quand on pourra. Vous êtes légionnaires, vous avez choisi votre métier... » Eh bien, là, je suis d’accord, d’accord sans aucune restriction. Seulement ici, c’est une autre musique ! Je suis légionnaire, mais je n’ai pas choisi le métier qu’on semble attendre de moi. Cela dit, excusez-moi, je taille la route, j’ai un rancart, je vais recueillir les fruits de ma conduite abjecte. »

Bernis trouve sans peine le transformateur. Comme l’avait précisé le vieux, il est en retrait d’une centaine de mètres de la route. Le lieutenant est seul. Il engage la jeep tous feux éteints sous un boqueteau, sort son Colt, introduit une balle dans le canon. Il ne pense pas que le vieux ait pu le trahir, mais préfère quand même jouer la prudence.

Abdel Majid est bien là, en avance, accroupi, jambes croisées, derrière le transformateur contre lequel il a disposé son vieux vélo.

« J’ai tout appris, mon lieutenant. Je vais tout vous dire. Bien sûr, je savais un peu, comme tout le monde à Batchella, mais cet après-midi j’ai pu obtenir des précisions : une bande forte de cent quarante à cent soixante hommes tient le djebel Mahmel. Ce sont tous des hommes de la région.

Un quart d'entre eux sont des militants fanatiques de la cause de la Révolution ; un autre quart est formé de voyous, de brigands que la vie de pillards séduit plus que le travail ; enfin la moitié qui reste a été recrutée sous la menace, le plus souvent par des sévices sur leurs biens ou sur leurs familles.

« Le chef s'appelle Lahoucine Mezarif. Lui n'est pas un Némouchi. C'est un Kabyle, un politique qui reçoit ses consignes de l'organisation du Caire. Pour l'instant, il en existe une dizaine comme lui dans les Aurès, une trentaine dans l'ensemble de l'Algérie. Ils ont pour consigne de constituer des bandes rebelles par tous les moyens, d'obtenir, ensuite, des complicités dans les villes et les villages. Des gamins comme Hamma sont pour eux des proies faciles, ils comptent sur le fanatisme de leur jeunesse pour les aider à faire régner la terreur et l'insécurité.

– D'où viennent les armes ?

– Elles étaient enterrées dans le Sud Constantinois depuis cinq ans. Enterrées dans des toiles huilées, dans ces régions où il ne pleut jamais.

– Par qui a été contacté et pour qui travaillait ton fils ? »

Pour la première fois, le vieux hésite. Puis, tristement, il hausse les épaules :

« Si Moussa, le mécanicien de cycles, Djerid, son apprenti, et Mohamed Chebby, celui qui aide à ferrer les chevaux.

– Je te remercie, Abdel Majid. Je te donne ma parole d'officier que, moi vivant, personne ne touchera un cheveu de ton fils Hamma. D'autre part, personne, même dans ma compagnie, ne saura que c'est toi qui m'as renseigné.

– Allah te prête une longue vie pour toi et pour Hamma, mon lieutenant ! Pour le reste, ne te fais pas d'illusions : tout le monde saura que c'est moi qui ai parlé. Personne d'autre n'en aurait eu le courage... »

À vingt-deux heures, Andrieux et Bernis transmettent au P. C. de Djidjelli un rapport complet sur les renseignements obtenus, sans préciser la façon dont ils l'ont été. Ils réclament des instructions.

La réponse leur parvient sous forme de message à trois heures du matin : « Félicitations pour votre intervention rapide. Faites arrêter les trois suspects à l'heure légale par services Gendarmerie locale. Commandant Rivière détaché des services de renseignements d'Alger arrivera par hélicoptère en fin de matinée, porteur d'instructions. Terminé. »

MALGRÉ SES ASCENDANCES CORSES, LE LIEUTENANT DE GENDARMERIE ANTOINE MARIANI EST UN ORANAIS MASSIF QUI N'A QUITTÉ L'ALGÉRIE QU'À L'OCCASION DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE. LA NUIT EST ENCORE TOTALE LORSQUE SA FEMME COLETTE DESCEND EN PEIGNOIR, APRÈS S'ÊTRE ASSURÉE, PAR LES VOLETS ENTROUVERTS, DE L'IDENTITÉ DES VISITEURS NOCTURNES. MARIANI LA REJOINT, BOUTONNANT SON PANTALON RETENU PAR DE LARGES BRETELLES. SA PUISSANTE POITRINE VELUE APPARAÎT PAR L'ÉCHANCRURE BÉANTE D'UN GILET DE CORPS EN COTON DONT LES TROIS BOUTONS NE SONT PAS AGRAFÉS.

D'une démarche provocante, Colette Mariani s'est esquivée dans la cuisine, annonçant, souriante, qu'elle allait faire chauffer du café. À l'arrivée d'Andrieux et de Bernis, elle avait crié dans l'escalier :

« Antoine, tu descends ? C'est la putain de Légion ! »

Malgré leur surprise, les officiers n'avaient pas réagi. Le gendarme s'expliquait maintenant dans son pataquès oranais, ce français estropié et mélodieux, coloré par l'accent d'Afrique du Nord et dont les images sont une succession d'originalités, une cascade d'insolites hiatus qui forment un inimitable sabir populaire et poétique.

« Ma Colette, ma pauvre, le pois chiche qu'elle a dans la tête, il dort encore que déjà sa langue elle cause ! « La putain de Légion », et à des officiers encore ! Un jour, ma parole, je vais la tuer de mes mains. »

Colette arrive, chargée d'un plateau de café au lait, de pain et de beurre. Son peignoir bâille, laisse apparaître la naissance d'une solide poitrine.

« C'était sans méchanceté, allez ! explique-t-elle. C'est l'habitude. Quatre ans à Bel-Abbés pour notre voyage de noces. Là-bas, pour la gendarmerie, c'est toujours la « putain de Légion ». Y'a vraiment pas de quoi faire chauffer une soupe aux fèves.

– Moi, je trouve ça plutôt gentil, approuve Bernis, dont le regard plonge carrément dans l'échancrure du peignoir.

– Et ton cul, tu ne le leur fais pas voir aussi ? Ils vont partir déçus, braille l'officier de gendarmerie. Ma mère elle disait bien : « Marie-toi une bonne poignée de fatmas de la montagne, ta maison sera propre et ta tête tranquille. » Ma pauvre mère, c'est ça qui l'a tuée quand elle m'a vu lui ramener cette bâtarde d'Espagnole.

– Dites, interrompt Andrieux, on ne vous a pas réveillé pour assister à une scène de folklore local.

– Bravo, lieutenant ! claironne Colette. Mouchez-le bien, ce Corse, il aime ça. Moi, je vais me recoucher, je vous le laisse, ce Napoléon de casbah.

– Quand même, le café est succulent, apprécie Bernis, et puis quel beau brin de femme vous avez. »

Il a parlé assez fort pour être entendu depuis les escaliers.

Andrieux expose alors les faits en quelques phrases précises. Le gendarme répond :

« Vous ne m'étonnez pas, allez. Ces trois-là, il y a un moment que nous

les avons à l'œil, mais jamais on n'a pu les coincer vraiment. Bon, on va aller vous les cueillir. Vous venez avec nous ?

– Affirmatif. »

Les arrestations des trois musulmans sont effectuées sans violence ni animosité. Leurs gourbis sont fouillés de fond en comble, sans que rien de suspect ne soit découvert. Si Moussa, Djerid et Chebby sont incarcérés dans trois cellules de la gendarmerie. L'intervention s'est passée dans une absence totale d'émotion, avec une routine flegmatique.

« Il faudra venir dîner un de ces soirs, propose Mariani, ça fera plaisir à Colette.

– Volontiers, mais, en attendant, nous reviendrons dès que l'officier des services de renseignements aura interrogé les prisonniers. »

De fortes lunettes de myope, le cheveu clair et ras, le commandant Rivière arrive avant midi. *L'Alouette II* s'est posée directement chez les légionnaires. Le pilote est aussitôt reparti pour Constantine, il doit revenir sur instructions.

Rivière ne cache pas sa déception. L'absence de preuves tangibles... Le refus de Bernis de livrer son informateur... Pourtant il ne doute pas de la véracité des renseignements. Lahoucine Mezarif ! Les services de renseignements pensaient être les seuls à connaître le nom du chef de bande, mais l'importance du groupe, son lieu d'implantation, tout concorde parfaitement.

« Il nous reste à faire parler les prisonniers, explique l'officier des services spéciaux. Je vais arranger ça avec les gendarmes.

– Quelles sortes d’arrangements comptez-vous employer ? s’enquiert Andrieux par acquit de conscience.

– Le seul valable, mon vieux, la douleur.

– Je m’y oppose formellement, mon commandant.

– Ne vous occupez pas de ça, Andrieux. Personne ne vous demande ni de faire participer vos hommes, ni de vous salir les mains. Je m’en charge. Les gendarmes n’ont pas vos scrupules. La plupart sont du pays, ils savent.

– Ma participation existe, puisque c’est nous qui vous avons livré les suspects.

– Entendons-nous bien, lieutenant Andrieux ! Nous ne sommes pas en Indochine : ici ça ne sera jamais vraiment la guerre. Par contre, nous savons beaucoup plus de choses que vous ne le pensez. Personne n’est encore conscient de la gravité des événements, mais cette rébellion est une gangrène qui va s’étendre à l’ensemble du pays. Notre seule arme – je dis bien la seule – sera le renseignement.

« Vous avez vu les montagnes qui nous entourent, ces milliers de kilomètres carrés de maquis montagnoux : si nous n’enrayons pas rapidement et brutalement le mouvement, chaque fellah deviendra le complice des rebelles. Pas par conviction politique, Andrieux ! Par crainte. Les bandes dissidentes n’ont pas de scrupules, elles feront régner la terreur dans la population musulmane, et croyez-moi, vos nobles sentiments ne pèseront pas lourd en face de leurs couteaux d’égorgeurs. Si l’armée française faisait la preuve de sa carence – et sans renseignements, croyez-moi, c’est inévitable –, nous aurions, avant un an, plusieurs

millions de musulmans sur le paletot. Il ne nous restera plus qu'à tailler la piste. Alors, à mon sens, il vaudrait mieux foutre le camp tout de suite, ça économiserait la vie de bien des nôtres.

« Vous savez ce qui se passe en ce moment même à Alger au Quartier Général de la 10^e Région militaire ? De grosses têtes sont penchées sur de grosses cartes. Des huiles, Andrieux, des types qui arrivent de Polytechnique, de l'École de Guerre, bref des cerveaux. Bien entendu, ils connaissent tous le manuel élémentaire de géométrie plane des classes de 4^e. Alors, sur les cartes, ils font des petits carrés ; comme en plus ils ont des lettres, ils appellent ça des opérations de quadrillage. Ça va démarrer incessamment car, comme vous le savez, dans l'armée tout traîne, à l'exception des conneries. Ça va barder, vous allez recevoir des renforts dans les Aurès, de gros renforts, on va vous demander d'attraper de l'eau avec une passoire. Vous répondrez que, malgré toute votre bonne volonté, vous n'y parvenez pas. Alors, on vous enverra une centaine de passoires. Ça s'appelle la logique militaire.

« Regardez autour de vous, regardez le djebel Mahmel. Vous n'êtes des bleus ni l'un ni l'autre. Vos pédigrées sont même impressionnants. Vous n'aurez donc aucun mal à suivre mon raisonnement. Nous avons appris de deux sources différentes que cent cinquante salopards armés ont trouvé refuge dans ces montagnes. Par petits groupes, ils descendent la nuit, sabotent les routes ou les moyens de communication, établissent dans les villes et dans les villages, par des pressions diverses, des réseaux de sympathisants dont l'activité se développera en croissant. Revenons aux opérations de quadrillage. Dans le meilleur des cas les rebelles disposeront d'un minimum de trois heures pour vous voir venir, enterrer leurs armes

qu'ils troqueront pour une bêche, une pelle ou une charrue. Vous ne trouverez donc jamais que de braves paysans qui admireront votre retour au camp comme ils ont admiré votre escalade, pendant que, dans les mechtas, les vrais fellahs constateront votre incapacité en tournant la soupe pour les brigands qu'ils attendent et qui prendront à leurs yeux l'allure de héros invulnérables.

« Je veux bien admettre que je suis un vieux con borné, que les dix ans que je viens de passer dans ce pays comme officier de renseignements ne m'ont rien appris sur la mentalité et la psychologie de la faune musulmane. Remarquez bien que vous êtes en droit d'essayer une autre méthode que la mienne. Lorsque, dans vos opérations de ratissage, vous rencontrerez un paysan courbé sur son outil, vous êtes en droit d'adopter une attitude compatible avec votre honneur d'officier, vous pouvez toujours lui demander : « Je vous prie de m'excuser » d'interrompre votre labeur, monsieur le cultivateur arabe, mais ne seriez-vous pas un de ces rebelles, que nous recherchons ? » Eh bien, Andrieux, le jour où l'un d'eux vous répondra : « Vous avez gagné, monsieur l'officier français, c'est « bien ça, suivez-moi, je vais vous montrer où sont « enterrées mes armes », alors, messieurs, ce jour-là je vous demanderai l'aman et je me retirerai dans mon Poitou natal où j'irai faire mûrir des bananes. En attendant, laissez-moi faire, et c'est un ordre.

« Maintenant, veuillez me faire conduire à la gendarmerie »

Rivière grimpe dans la jeep conduite par Flipper. Avant que le véhicule démarre, il ajoute :

« Une dernière chose : ce que je fais ne me pose aucun cas de conscience, mais me répugne profondément. J'aimerais avoir la lâcheté de

me décharger de ces sales besognes sur des sadiques qui, eux, s'enverraient en l'air. Croyez-moi, ça ne manque pas. Moi, quand j'étais enfant, je n'arrachais pas les yeux des chats... »

Il est midi. Le clairon sonne la soupe. Dans le bâtiment de commandement, le caporal d'ordinaire annonce que les légionnaires peuvent passer à table.

« Quels sont vos problèmes ? s'enquiert Arp en dépliant sa serviette. Vous faites tous les deux des têtes de sonnerie aux morts.

– Cette guerre prend une physionomie inquiétante, Hans. On est en train de nous plonger dans un très sale merdier.

– Ça, je le voyais venir. »

Andrieux relate fidèlement leur conversation avec l'officier des services de renseignements. À l'issue de l'exposé, Retz déclare :

« Je pense que d'instinct vous avez trouvé la solution : vous êtes là en train de manger pendant que votre officier-flic passe à l'action. Vous n'avez qu'à attendre ses renseignements et, à partir d'eux, monter une opération militaire irréprochable.

– Non ! Je ne marche pas, je ne marcherai jamais ! »

Andrieux repousse son assiette fumante, renverse, en se levant, un verre de vin, jette sa serviette sur la table et quitte la pièce en claquant la porte.

La jeep démarre. Bernis se précipite à son tour et, disposant son pouce et son index sous sa langue, émet un sifflement puissant et strident. Andrieux freine, Bernis le rejoint et grimpe à son côté.

Dans les locaux de la gendarmerie, Mariani, le commandant Rivière et deux gendarmes cassent la croûte sur le coin d'un bureau poussiéreux. Une insensibilité, créée sans nul doute par la monotonie d'une longue pratique, ne coupe pas leur appétit, malgré les gémissements de douleur qui proviennent d'une pièce voisine. Andrieux ouvre la porte, découvre l'avorissant spectacle. Les trois Arabes ont les mains liées derrière le dos par une longue corde qui passe, coulissant au plafond, autour d'une poutre. Les trois cordes sont attachées à leur extrémité à un tuyau de canalisation. Il est évident que la moindre tension tire en arrière les bras des suppliciés, dont les pieds touchent à peine terre, provoquant une insurmontable douleur.

Andrieux, de trois coups de dague, tranche les cordes. Les Arabes s'affalent, le visage contre le sol.

« Ils étaient sur le point de parler. Vous avez tort, lieutenant Andrieux. »

Rivière, sans hostilité apparente, se tient dans l'encadrement de la porte.

« Non, mon commandant ! Rien ne peut justifier de telles pratiques. – Suivez-moi, tous les deux. » Ils regagnent le réfectoire improvisé. Mariani éponge consciencieusement son assiette, demeurant étranger et indifférent au conflit.

« Je n'ai pas l'intention de donner suite à cette affaire, Andrieux. L'officier de gendarmerie Mariani prendra, dans un moment, les déclarations des trois suspects. Évidemment ils ne savent rien, ne comprennent rien à leur arrestation... Ils aiment la France, sont sûrement

des victimes d'une dénonciation calomnieuse... Avant la fin de la soirée, ils seront relâchés faute de preuves.

« Je ne vous reverrai sans doute pas, Andrieux, mais écoutez bien et retenez bien ce que je vais vous dire. En ce moment même, les trois bandits – car, n'en doutez pas, ils sont mouillés jusqu'à la moelle – ces trois bandits vous prennent pour un con. Et avant vingt-quatre heures, la ville entière saura qu'ils vous ont tenu en échec. Avant trois jours, Lahoucine Mezarif et son ramassis de coupe-gorges le sauront à leur tour. Ils se chargeront de transmettre la nouvelle dans les mechtas. Ils tireront des plans basés sur vos beaux sentiments. Des hommes, peut-être des femmes et des enfants, risquent de payer de leur vie votre mouvement humanitaire.

« Cela dit, inutile de poursuivre, réclamez mon hélicoptère à Constantine, j'ai perdu suffisamment de temps comme ça. »

Bernis est resté spectateur attentif et muet. Au retour, il conserve un mutisme dont Patrice semble s'accommoder.

L'hélicoptère arrive à dix-sept heures. Le commandant Rivière a simplement déclaré avant de prendre congé :

« Vos trois protégés ont été remis en liberté. Dormez bien, Andrieux. »

Dans la soirée, le capitaine Viaris vient annoncer une convocation du lieutenant-colonel Rommarède pour vingt et une heures. Une opération d'envergure est décidée pour l'aube du lendemain : trois jours de vivres, ratissage du djebel Mahmel.

Dans une attitude d'instituteur, se servant d'une longue badine de jonc

pour désigner les points de la carte, le lieutenant-colonel expose en détail les lignes de l'opération commandée par Constantine et à laquelle doit se joindre un bataillon de chasseurs à pied basé à Biskra.

Rommarède s'avère un remarquable stratège, Bernis et Andrieux ne relèvent pas la moindre faille dans son exposé. Au crépuscule du troisième jour, pas un mètre carré de terrain n'aura échappé au ratissage des deux mille cinq cents soldats prévus pour l'opération.

Dès son retour au bâtiment de la Légion, Andrieux décide :

« Retz, Kahil, prenez dix gus. Départ dans une demi-heure. Vous allez grimper toute la nuit à marche forcée. Je veux que vous ayez gagné le sommet quand se déclenchera le carnaval. Et ne me loupez pas ce coup. Dix mètres entre chacun de vous. Emportez douze paires de jumelles et je veux douze rapports. Compris ?

– Onze rapports, mon lieutenant, j'aimerais emmener Flipper.

– Va pour Flipper et onze rapports. »

La section Retz a pris six heures d'avance. À l'aube du lendemain, le grand chambardement démarre. Les camions bouclent un cercle géant autour des montagnes, lâchent les soldats par paquets. Pour tous, la longue, monotone, pénible ascension commence avec les premiers rayons" du soleil. Ce sont pour les légionnaires les premières de ces scènes qui vont se renouveler pendant des années.

Les fellahs dans les champs saluent militairement, sans que les soldats puissent déceler s'ils sont, par ces gestes, respectés ou nargués. La nuit, quand ils établissent les camps aux abords des mechtas, les paysans s'empressent, obséquieux. Les bandes rebelles ? Oh, non, jamais ! Pas par

ici. Oui, bien sûr, ils en ont entendu parler, mais ils n'y croient pas vraiment. D'ailleurs, des bandits dans la montagne, il y en a toujours eu. Mais des rebelles organisés... En tout cas, sûrement pas par ici... Et le lendemain, les légionnaires trouvent des vestiges de camps, des abris de guetteurs militairement organisés, et toujours de braves fellahs. Quelques-uns d'entre eux sont fouillés par principe.

La jonction avec le commando Retz est établie dans la soirée du deuxième jour. Eux ont pris un combattant les armes à la main.

« Il prétend qu'il venait de trouver les armes. Une carabine Stati et une mitraillette Sten, explique Erik Retz. Il jure sur Allah qu'il était à la recherche de soldats français pour les leur remettre. »

Cette version range le captif dans la catégorie des suspects : il va être interrogé, s'en tenir à son histoire ; il est vraisemblable qu'il sera relâché et qu'il regagnera le maquis.

Deux mille cinq cents hommes en mouvement pendant trois jours. Bilan : deux armes, onze cartouches et un suspect douteux. Éreintés, écoeurés, les légionnaires regagnent leur base, conservant tous en eux une amertume de cocus.

À Batchella les jours passent, monotones. Bernis et Andrieux constatent avec inquiétude l'atmosphère lourde qui s'instaure dans les compagnies. Ils imposent un maximum de sport, d'exercices physiques auxquels les hommes se livrent sans enthousiasme.

Il y a maintenant neuf jours que les deux compagnies de Légion sont implantées à Batchella. Le jeune Hamma Nefta se rétablit. Arp a promis pour le lendemain une première sortie. Andrieux et Bernis n'ont pas encore décidé de l'attitude qu'ils adopteraient à son égard.

En cette matinée du second dimanche, il pleut. Des trombes d'eau fines et serrées imprègnent le sol, le transforment en un marécage boueux. Faisant gicler des (laques terreuses, la jeep de gendarmerie pénètre pour la première fois dans le fief des légionnaires. Protégé d'un ciré noir, le lieutenant Mariani se fait conduire à la salle des officiers. Il trouve Andrieux et Arp prostrés devant un jeu d'échecs, Bernis occupé à nettoyer un Colt qu'il a démonté et dont les pièces sont soigneusement disposées sur un mouchoir immaculé.

Les trois hommes lèvent les yeux à l'entrée du gendarme, découvrent la surprenante absence de jovialité sur son visage trempé.

« Vous faites cette gueule chaque fois qu'il pleut, Mariani ? demande Bernis.

– Sale histoire, je n'ai pas envie de rigoler. Comment se porte votre

protégé, le fils d'Abdel Majid ? »

Les légionnaires comprennent qu'un événement grave s'est produit.

« Il va bien, rétorque Andrieux, il est pratiquement sur pied.

– Il est surtout orphelin ! Son père, sa mère, sa grand-mère et son petit frère ont été assassinés cette nuit. Même le chien et le bétail y sont passés. »

Andrieux s'est levé, blême. Personne ne parle, mais les regards se croisent, et les quatre hommes savent que leurs pensées sont les mêmes. Ils pensent aux trois Arabes relâchés par Andrieux. Sur un ton qui ne ménage pas l'hostilité, Mariani déclare :

« J'espère que vous accepterez de me suivre. J'ai décidé de ne rien toucher, il est des choses que vous devez voir. »

Bernis n'hésite pas :

« Allez, Patrice, amène-toi. Hans, préviens Retz et Kahil : qu'eux aussi nous accompagnent.

– Je te suis, mais je ne comprends pas ce rassemblement.

– Ou je me trompe fort ou Mariani nous réserve un spectacle qui va me faire prendre une décision. Je veux que vous en profitiez, ça vous aidera peut-être à me comprendre par la suite. »

Trois jeeps se suivent à cinquante mètres. La ferme des Nefta est située à quatre kilomètres du côté opposé de la ville.

Les cinq légionnaires pensaient avoir deviné ce qui les attendait. En réalité aucun d'entre eux ne le soupçonnait.

Suspendus chacun par les pieds, à l'un des arbres d'une cour interne, les

cadavres oscillent, lugubres. Ils ont été saignés par une petite entaille à la veine jugulaire, afin que la vie les abandonne lentement.

La vieille grand-mère serre, entre les trois ou quatre dents pourries qui lui restaient, les parties sexuelles de son fils. Le petit frère d'Hamma, qui pouvait avoir quatre ou cinq ans, a été mutilé comme son père. Sa mère, dans un ultime sursaut, a dû parvenir à recracher les bourses et la verge ensanglantées qui gisent dans une flaque boueuse. Le paroxysme de l'horreur a été atteint dans le supplice d'Abdel Majid : les globes oculaires du vieux sergent ont été traversés de part en part par la tige acérée des épingles doubles qui soutenaient ses décorations. La Légion d'honneur et la Médaille militaire pendent sous ses yeux morts, vacillants et lugubres témoins dérisoires des combats livrés pour la France.

Bernis réagit le premier. Il tranche les cordes : les corps déjà rigides glissent dans la boue. Surmontant son dégoût, le lieutenant Bernis détache les épingles des paupières d'Abdel Majid et agrafe sur la djellaba les rubans poisseux de sang et de la sécrétion des glandes lacrymales. Puis, calmement, il se tourne vers Mariani :

« Je vous remercie pour le spectacle et pour la leçon. Je vais tâcher de tirer profit de l'un comme de l'autre. En attendant, faites le nécessaire pour les corps.

– Monte avec moi, Jean, j'ai à te parler », intervient sévèrement Andrieux.

La pluie a cessé brusquement. Andrieux roule lentement.

« Je pense t'avoir compris, explique-t-il, mais ça ne te mènera à rien. Nous devons nous défendre de plonger dans une escalade répugnante et

révoltante.

– Si tu penses que je vais chercher dans la cruauté des raffinements plus spectaculaires que les leurs, tu me connais mal. Seulement, cocu, fini, terminé ! Ou alors, comme disait Rivière, il n’y a qu’à foutre le camp.

– Quelle méthode as-tu l’intention d’appliquer ?

– Enfantin : la seule. Suspect égal coupable. Et tant pis pour le déchet ou les erreurs d’appréciation ! D’ailleurs, arrête, ça commence tout de suite. »

Andrieux freine. La jeep de gendarmerie rejoint, vient s’immobiliser à hauteur du premier véhicule.

« Mariani, ordonne Bernis, allez me chercher les trois innocents de la semaine dernière. Je les veux chez nous, à la Légion, je vais bavarder avec eux. »

Mariani reprend son sourire jovial.

« On commence à comprendre, mon lieutenant ? »

Bernis a fait aménager un bureau dans une remise qui était jusqu’alors restée inutilisée. Il n’a pas fallu plus de dix minutes pour installer une table, une chaise et quatre tabourets.

La jeep de gendarmerie arrive dans les délais. À l’arrière, les trois suspects. Si Moussa, Djerid et Chebby, sont entravés entre eux par deux paires de menottes. Andrieux n’a pas quitté Bernis ;

il est inquiet, indécis sur l’attitude à adopter.

« Je te demande encore de réfléchir, Jean. Je suppose que tu es décidé à

reprendre la méthode Rivière contre laquelle je me suis insurgé.

– Fous-moi la paix ! Si tu as une solution à me proposer, je t'écoute. Sinon, comprends que j'ai assez de ma conscience pour me gonfler les couilles sans avoir la tienne par-dessus le marché.

– Qu'est-ce que je fais de vos Arabes, mon lieutenant ? interroge Mariani.

– Faites-les entrer dans la remise. Flipper va les garder. J'ai à vous parler. »

Patrice Andrieux pivote sur place et s'éloigne, les épaules lourdes.

Kahil s'avance. Il marche lentement, se tient droit. Son regard noir est insondable, il fixe Bernis sans baisser les yeux.

« Mon lieutenant, je voulais te dire... Je reste avec toi, et aussi, si tu veux, je mange avec vous comme avant... »

Pour Bernis, l'attitude de son ami musulman est plus qu'un soulagement. Elle constitue la réponse à la plus angoissante des questions. Le grand Arabe poursuit :

« Ce que tu fais, c'est toujours bien, j'aurais pas dû l'oublier. »

Bernis prend Kahil par un bras, fait signe au lieutenant de gendarmerie de les suivre. Les trois hommes déambulent lentement dans la boue.

« Je voulais vous demander, Mariani, vous semblez connaître ces trois salopards. D'après vous, quel est le meneur ?

– Si Moussa, mon lieutenant. C'est lui qui a le contact avec la montagne, mais les deux autres en savent autant que lui.

– Le plus dur est également Si Moussa ?

– Exact, vous ne tirerez rien de lui. Le commandant Rivière avait l'intention de les « travailler » séparément, après notre casse-croûte, et avant votre regrettable intervention. Maintenant que vous avez compris, je peux vous donner des conseils, si vous le souhaitez. »

Bernis fait face, furieux :

« Je n'ai rien compris, Mariani ! Et vous encore moins ! Si vous vous imaginez que je vais les attacher et tirer sur les ficelles, vous vous foutez le doigt dans l'œil. Contentez-vous de répondre à mes questions et dispensez-vous surtout de me considérer comme un petit camarade d'espionnage. Je suis contre les sévices corporels, mais je n'y inclus pas le coup de pied au cul que vous pourriez recevoir.

– Vous êtes vraiment dur à comprendre.

– Personne ne vous demande de chercher à le faire. Je n'attends de vous que l'ordre dans lequel ces trois fumiers sont susceptibles de craquer et de lâcher le morceau.

– Je vous l'ai déjà dit, mon lieutenant : Si Moussa ne parlera pas, Djerid et Chebby probablement. S'ils en savent...

– C'est bon, vous pouvez disposer.

– À vos ordres, mon lieutenant.

– Je crois que j'ai compris ce que tu vas faire, mon lieutenant, lâche Kahil, dès qu'ils se retrouvent seuls.

– Moi, je suis sûr que tu m'as compris. Ça va marcher ?

– Je n'en sais rien, mon lieutenant, mais tu as sûrement plus de chance qu'avec les viets. Mes compatriotes sont courageux, mais pas fanatiques.

En tout cas le gendarme a raison, celui qui parlera c'est Chebby : c'est un petit chacal. Si Moussa, lui, est un lion.

– C'est bien ça qui est dégueulasse.

– Ça, c'est la guerre, mon lieutenant. Pas ce qu'ils ont fait cette nuit.

– Tu crois que c'était eux ?

– En tout cas, ils y étaient sûrement.

– Bon. Allons voir ça. Tu m'accompagnes ?

– Je te l'ai dit, mon lieutenant, je reste avec toi. »

Les trois Arabes ne semblent pas vraiment inquiets. Si Moussa laisse même percer une timide arrogance. Ils sont assis face à la table sur des tabourets. Flipper a appuyé sa masse gigantesque contre le mur.

« Sors, lui commande Bernis, et reste devant la fenêtre. Que personne n'approche. »

Le géant obtempère comme un automate. Bernis s'installe derrière la table sur laquelle il dispose de grandes feuilles blanches et un stylo à bille. Calmement, soigneusement, comme s'il s'agissait d'un devoir, Bernis relève l'identité, la date de naissance, les occupations des trois hommes, qui se prêtent à l'interrogatoire avec complaisance.

« Maintenant, poursuit Bernis sur le même ton paternel, vous allez me dire tout ce que vous savez sur l'assassinat de la famille Nefta. Toi, Si Moussa, tu vas commencer. Je t'écoute. »

Si Moussa se lève. De ses mains ouvertes, il implore le Ciel dans une attitude théâtrale de vieux cabotin.

« Ma parole, ça, ma parole d'honneur, je sais rien du tout. J'ai entendu parler ce matin, mais même j'ai pas cru. »

Il se tourne vers Kahil, continue en arabe, se frappant la poitrine à plusieurs reprises.

« Il continue son cirque, mon lieutenant, dit Kahil. Évidemment, il ment. Il ment même comme un con en prétendant qu'il n'a pas cru : la ville entière est au courant.

– Tu as entendu, Si Moussa ?

– Ça, il faut pas le croire, çui-là ! Il m'en veut. Moi, je dis que la vérité, ça, je te jure, monsieur le lieutenant.

– Rassieds-toi, Si Moussa, et écoute-moi bien. »

Bernis détache de son poignet gauche son chronomètre dont il déclenche la trotteuse centrale. Il tend la montre au musulman qui s'en saisit, surpris.

« Tu sais lire l'heure. Si Moussa ?

– Oui, je sais.

– Bon. Préviens-moi chaque fois que l'aiguille passera une minute. Je t'en donne cinq. Après, si tu n'as pas parlé, je te fous une balle dans la tête. »

Bernis sort son Colt de son étui et le pose devant lui. Si Moussa reste bouche bée. La montre à la main, il cherche à déceler sur le visage de l'officier un signe qui lui permettrait de jauger la part de bluff. Les deux autres Arabes adoptent une attitude semblable, mais eux semblent ne pas croire le légionnaire, vraisemblablement à cause de la quiétude que leur procure le fait de ne pas se sentir encore concernés.

À dessein, Bernis ne menace plus. Il attend. Cette attitude passive chasse le doute de l'esprit de Si Moussa qui lance, narquois :

« Une minute, monsieur le lieutenant ! – C'est toi qui décides, mon vieux. » Si Moussa semble intéressé par la course de la trotteuse. En arabe, souriant, il lâche quelques mots à ses compagnons qui acquiescent. Bernis se tourne, interrogateur :

« Il admire ta montre, traduit le sergent. Djerid voudrait bien avoir la même... »

Deux minutes... Trois minutes... Quatre minutes...

Bernis prend le Colt, fait jouer la culasse, introduisant une balle dans le canon. Si Moussa perd un peu d'assurance, mais conserve son sourire, même lorsque l'officier dirige le 11,43 fermement vers son front.

« Cinq minutes, monsieur le lieutenant. »

Le coup part dans un fracas furieux. La balle déchire une partie du crâne de l'Arabe avant d'aller se fiche dans le mur opposé. Si Moussa s'effondre en avant, tombe à genoux, renversant le tabouret. Bien qu'il ait été tué sur le coup, sa tête reste droite dans sa chute. La bouche ouverte et le regard vide conservent le masque de l'ahurissement.

Les deux autres sont pris de tremblements nerveux. Un flot de paroles inintelligibles s'échappe de leurs lèvres par grappes confuses et incontrôlées.

Bernis se lève. Immuable et insensible, il saisit le poignet du mort et frappe brutalement sur le sol carrelé les jointures des doigts qui se sont crispées sur le chronomètre. Il récupère la montre, stoppe la trotteuse et la

ramène à zéro. Puis porte le chronomètre à son oreille, comme si son bon fonctionnement était son seul souci.

« Allez, Djerid, à toi maintenant ! Tu prends la montre puisqu'elle te plaît tant. »

Le malheureux est littéralement secoué de panique. Il ne parvient même plus à articuler une parole. Il se recule, cache ses mains derrière son dos, refusant le chrono qui représente pour lui le symbole de sa mort. Kahil intervient :

« Je vais l'emmener faire un tour, mon lieutenant. Il faut le laisser retrouver son calme. »

Bernis comprend et approuve. Kahil saisit son compatriote par le bras et l'entraîne. Les jambes du malheureux flageolent et parviennent à peine à le supporter.

« Bon. Il me reste mon ami Chebby, susurre Bernis. Nous voilà seuls tous les deux. Tu veux la montre, Chebby ? Ou tu as quelque chose à me dire ? »

Le musulman tombe à genoux. « Non, mon lieutenant ! Non, c'est pas moi ! Je vais tout te dire, mais moi j'ai rien fait. Ils m'ont obligé.

– C'est bien, mais calme-toi, mon petit Chebby. Si tu me parles, tu ne risques rien. Tiens, on va plutôt boire un coup tous les deux. »

Bernis extrait du bureau une fiole d'alcool, emplit deux gobelets, en tend un à l'Arabe qui, sans la moindre hésitation, l'ingurgite avec une telle avidité qu'une partie du liquide se répand sur son menton mal rasé, se mêlant aux perles lourdes de sueur qui inondent son visage. La chaleur créée par l'alcool lui rend enfin un peu d'assurance. Le cerveau tortueux du

petit chacal décelé par Kahil se met en branle : « Si je dis tout, mon lieutenant, il faudrait que tu fasses quelque chose pour moi.

– Tu peux toujours demander.

– Il faudrait tuer aussi Djerid ! S'il sait que j'ai parlé, il le dira. Alors, si tu le tues comme Si Moussa, pas de mauvaises paroles pour m'accuser.

– Ça, c'est d'accord. Maintenant je t'écoute.

– Voilà. Le chef c'est Mezarif.

– Lahoucine Mezarif, interrompt Bernis, ça je le sais. C'est lui qui a dirigé l'exécution ?

– Non, non. L'exécution, c'est Larbi Dra. Lui, il écoute personne, personne le commande, même pas Mezarif. Sa bande est dans la montagne depuis bientôt deux ans. Dra, c'est le plus fort, jamais la pitié.

– Combien d'hommes dans sa bande ?

– Trois fois dix, à peu près, mon lieutenant.

– Tu me dis comment le coincer et je te relâche. »

Chebby marque une hésitation. Le cerveau pourri du petit chacal travaille.

« Tu le coinceras pas, il est trop fort.

– T'occupe pas de ça ! Tu parles ou tu préfères la montre ?

– Tu tueras Djerid, tu l'as promis ?

– C'est promis.

– Au moins une fois, chaque quatre jours, toute la bande va se ravitailler à la mechta de Si Messad. C'est un riche fellah, il est le caïd de Shrir, un village au pied du mont Khaled. Ses terres et sa ferme ne sont qu'à six

kilomètres du village, mais il faut monter toujours pour y arriver. Le jour, il vous verrait ; la nuit, quand ils sont là, il y a des guetteurs. Ils sont trop forts, tu n'y arriveras pas.

– Écoute, Chebby, je vais te garder prisonnier ici et vérifier tes renseignements. Si tu as menti, tant pis pour toi : la montre !

– J'ai pas menti, mon lieutenant, mais tu m'as promis pour Djerid ? Si tu me donnes ton couteau, moi je le fais.

– Je suis assez grand, merci. »

Kahil revient, précédé de Djerid, suivi par Flipper. Le sergent arabe ordonne au géant russe :

« Tu les gardes ! S'ils bougent, tu les étrangles. »

De chacune de ses mains gigantesques. Flipper pousse les deux musulmans, qui vont s'effondrer dans un coin et demeurent tapis, recroquevillés sur eux-mêmes, osant à peine respirer.

Dehors, Kahil explique à Bernis :

« Il a parlé. Le massacre est l'œuvre d'un brigand nommé Larbi Dra. Lui et sa bande ne sont pas des révolutionnaires, mais de vrais bandits dont se sert Lahoucine Mezarif, bien qu'il les méprise profondément. Je crois savoir où on peut les coincer, mon lieutenant.

– À la mechta de Si Messad, près du village de Shrir, interrompt Bernis.

– L'autre a parlé aussi, mon lieutenant ? Ça simplifie tout, parce que Djerid a mis comme condition que tu butes Chebby.

– Charmants bambins, tes petits frères, Kahil ! Chebby m'a fait

exactement le même numéro.

– Ne les juge pas trop sévèrement, mon lieutenant. C'est la terreur. Aujourd'hui on gagne parce qu'ils ont plus peur de nous que des autres. C'est la guerre cruelle, mon lieutenant, la loi du plus dur.

– Qu'est-ce qu'on va faire de ces deux-là ?

– Si tu es d'accord, et s'ils ont dit la vérité, on peut peut-être les rallier, mon lieutenant.

– Tu te fous de ma gueule !

– Pas du tout, ça a marché en Indo.

– En Indo, ce genre de commando était composé de gus qui avaient des raisons de haïr les viets.

– D'accord, mon lieutenant, ici on le composera de fumiers, de lâches, de pourris, qui marcheront parce qu'ils sauront que s'ils font un mètre en dehors de chez nous ils se feront saigner comme des porcs. Moi, je saurai les faire marcher. Si on commence à en accrocher un, on peut avoir une compagnie d'une centaine d'ordures avant un mois. Des types qui vendraient leur mère ou leur sœur pour une boulette de kif, les rangs des rebelles en sont pleins. Tu me donnes Flipper et Azoul pour les encadrer, le reste je m'en charge.

– Rien que ça ! Je la vois d'ici ta meute de louveteaux ! Mais j'avoue que l'idée me tente quand même. Je vais en parler à Andrieux. »

Au repas de midi, en présence d'Arp et de Retz, au cours d'un débat passionné, les deux compagnies du 3^e Étranger devaient s'installer réellement dans la guerre d'Algérie, prendre leur place sur l'échiquier d'un combat sans honneur et sans gloire. Un combat où le mot victoire serait

remplacé par celui de bilan, le mot courage par celui d'efficacité. Et pourtant un combat duquel seuls de sublimes soldats pourraient sortir propres, « les couilles nettes », selon leur expression.

L'HOMME À CONVAINCRE DEMEURAIT ANDRIEUX. SOUS L'EFFET DE L'INDIGNATION, PATRICE EN ARRIVAIT À PERDRE LE CONTRÔLE DE LUI-MÊME.

« Vous êtes tous fous à enfermer ! protestait-il. Jésus Azoul et Flipper à la tête d'un ramassis d'égorgeurs ! Vous prenez la Légion étrangère pour les abattoirs d'Haïphong ! »

Il est vrai que le choix de Jésus Azoul, sur lequel Kahil s'était porté, ne pouvait pas donner lieu à confusion. Seule sa vénération pour la Légion, pour ses chefs et ses compagnons, qu'ils considéraient comme sa famille, et son légendaire courage au combat l'empêchaient d'avoir été rejeté de la communauté comme une brebis galeuse.

Fils d'une prostituée juive tunisienne, Azoul n'avait jamais ni admis ni supporté la mort de sa mère. Homosexuel depuis toujours, son aigreur s'était muée en haine de l'humanité, lorsque le caporal avec lequel il formait un couple insolite avait été tué au Tonkin. Le surlendemain, Azoul avait égorgé une dizaine de prisonniers viets avant de retourner contre lui sa lame qui dévia sur une côte à un demi-centimètre du cœur. Bernis avait, à l'époque, décidé d'étouffer l'affaire, d'autant qu'il ne pensait pas que le petit Tunisien survivrait à sa blessure.

Par la suite, au cours des ans, Jésus Azoul avait reporté son affection pédérastique sur Flipper, et la tragédie s'était muée en comédie grivoise. Le géant analphabète profitait et abusait instinctivement de la passion

qu'il suscitait chez le petit Juif intelligent, retors et roublard, auquel il accordait ses faveurs avec la parcimonie d'une grande courtisane.

Une idée reçue, principalement colportée dans les autres corps de l'armée française, veut que la Légion étrangère abrite dans ses rangs un fabuleux pourcentage d'homosexuels. C'est absurde il n'existe à la Légion ni plus ni moins d'homosexuels que dans toute autre communauté. Seulement à la Légion les tabous sont déplacés : la pédérastie est admise, elle n'est surtout pas considérée comme une tare, aucun homme n'étant jugé sur ses penchants sexuels.

En 1922, le colonel B. avait, dans une réponse à l'inspecteur général de la Légion concernant un scandale, jeté quelques phrases que leur insolence grossière devait faire passer à la postérité :

« ... Chez nous les occasions de juger les hommes sont suffisamment abondantes sans aller chercher, pour les sélectionner, la direction qu'ils entendent donner à leur queue.

Le sang que les pédérastes ont répandu pour la France depuis la création de la Légion éclabousse après chaque combat les abrutis qui se plaisent à les tourner en dérision. D'autre part, mon général, en ce qui concerne la plainte émanant du père du jeune Mustapha Z. de Meknès et après examen du rapport médical concernant l'affaire, je suis en mesure de vous affirmer que si, comme le prétend le plaignant, le capitaine X. est parvenu à sodomiser son fils, il devait bander fougueusement. C'est une qualité que j'apprécie hautement chez mes officiers. C'est pourquoi, mon général, je vous demande de bien vouloir laisser cet incident sans suite. »

La distraction joviale créée par l'union de Flipper et d'Azoul n'était en

rien basée sur le fait de leur pédérastie, mais uniquement sur l'extravagante complexité de leur couple et surtout sur la franchise naïve et déroutante du géant russe, qu'on pouvait, sans surprise, entendre répondre à une question concernant, par exemple, l'attitude d'Azoul :

« Lui méchant, lui puni ! Lui pas enculer moi pendant cinq jours. »

L'idée de la création d'un commando de ralliés, souhaité par Bernis et Kahil, admis par Arp et Retz, terrifiait littéralement Andrieux. Si Patrice était forcé d'admettre qu'une harka constituerait une arme redoutable sur le terrain putréfié sur lequel on les avait jetés, son indignation ne diminuait pas :

« Ils vont piller, violer, assassiner, égorger ! Non, jamais je ne couvrirai une telle bande !

– Je serai là, mon lieutenant, réplique Kahil, vexé.

– Je sais, Kahil. Excuse-moi, mais tu ne seras pas partout.

– Azoul est un bon soldat, il obéira.

– Azoul ? Il va tringler tous les fellahs qu'il rencontrera courbés sur leur bêche.

– Pas s'il a Flipper avec lui, mon lieutenant.

– Flipper lui fait le coup de la ceinture pour un oui ou pour un non. Tu le sais aussi bien que moi.

– Je parlerai à Flipper, mon lieutenant.

– Non, mais vous vous rendez compte de ce que vous me demandez ! Je dirige une compagnie de Légion, pas un claque !

– C'est ça l'erreur, intervient Bernis. Les maquereaux gagneront cette

guerre, il faut se foutre ça dans la tête une fois pour toutes.

– Écoutez, laissons ces rêveries d'ivrognes pour l'instant. Voyons comment exploiter les renseignements obtenus par Bernis et Kahil. Et pour commencer, Jean, établis un rapport sur la mort de Si Moussa. Tentative d'évasion. Puisqu'il faut commencer les saloperies, allons-y. »

Les trois G. M. C. roulent tous phares allumés. Dans chacun d'eux sont entassés vingt légionnaires de la compagnie Bernis. La route serpente sur le flanc du mont Khaled. À cause des virages qui s'enchaînent, la vitesse ne dépasse jamais vingt kilomètres à l'heure. La nuit sans lune est noire.

Bernis et Andrieux ont passé l'après-midi à étudier les cartes. Leur conclusion commune a été rapide : de toute façon il fallait s'approcher en camions jusqu'à deux kilomètres du village de Shrir. Le mouvement serait donc à coup sûr décelé par les rebelles. La seule parade consisterait pour les légionnaires à évacuer les camions en marche dans la nuit, afin que la course des véhicules soit considérée comme un simple passage.

Ils sautent. De chaque camion un homme tous les dix mètres. En souplesse sur leurs pataugas, ils vont se tapir à l'orée du maquis, laissant disparaître le convoi qui n'a pas changé de rythme.

Une dizaine de spécialistes ouvrent la route sous les ordres de Kahil. S'il y a des guetteurs embusqués, ce sera chat contre chat. Les hommes sélectionnés par le sergent musulman sont maintes fois sortis gagnants de semblables situations en Indochine et, là-bas, les proies étaient plus véloces et plus rouées.

Le commando de tête parvient à la ferme Si Messad bien avant l'aube,

ayant acquis la certitude qu'aucun guetteur ne se trouvait sur leur route. Kahil rengaine sa dague qu'il avait adaptée sur son avant-bras gauche à l'aide d'un élastique. Tapis, les légionnaires attendent le gros de la compagnie.

« Rien ? chuchote Bernis en arrivant.

– Rien, répond Kahil. La chance est pour nous. Il ne reste plus qu'à attendre.

– Trouvez vos caches. Ça peut durer trois ou quatre jours. Je ne veux pas un mouvement. À partir de l'aube, le premier que je décèle fera un mois de taule. Compris ?

– Ils le savent tous, mon lieutenant. »

Sans ordre précis, parfois à dix mètres, parfois à cinquante, au hasard des possibilités de la végétation, les légionnaires s'embusquent.

Ils ont tous appris à manger, boire, pisser et même décharger leur ventre sur place, dans un minimum de mouvements. Ils connaissent l'implacable loi du combat d'affût, ils savent que leur vie peut dépendre d'un souffle ou du simple glissement d'une pierre. Dans la nuit, à moins de cent mètres de la ferme, chacun d'eux trouve son gîte avec une telle habileté que les trois chiens de garde ne grognent même pas.

Lorsque, peu après l'aube, Si Messad, ses deux fils et ses trois aides partent pour les champs, ils passent à plusieurs reprises à quelques centimètres de légionnaires embusqués. Leur tenue de combat kaki se confond parfaitement avec la végétation haute ; même leur béret vert de commando maculé de poussière ocre ne tranche pas.

Les légionnaires se sont tous dissimulés d'un seul côté, celui qui plonge

vers la vallée. Si la bande arrive, elle viendra forcément du sommet. Elle trouvera l'accès libre.

Vingt-quatre heures se sont écoulées sans d'autres mouvements que le va-et-vient normal de la grande ferme musulmane.

Pas un légionnaire n'a bronché. Pas une cigarette n'a été allumée. La nourriture avait été disposée à l'avance dans les musettes, boîtes de conserves ouvertes, biscuits extraits des paquets, sans aucun papier qui puisse créer le moindre froissement. Les hommes ont appris à manger la bouche fermée, à mâcher entre la langue et le palais sans se servir de leurs dents. Ils savent l'ordre dans lequel ils peuvent dormir par roulement, toujours sur le ventre, la tête reposant sur les bras repliés pour éviter de ronfler. Leur patience ne connaît aucune limite. À la Légion, une des premières règles est de savoir toujours prendre son temps. Aucun homme ne donne des signes de lassitude, tous savent que si les renseignements sont exacts ils jouent sur du velours. Pour la première fois, les rebelles algériens vont se frotter à des professionnels.

La seconde aube se lève. Bernis essuie délicatement les lentilles de ses jumelles sur lesquelles s'est imprégnée la rosée de la nuit. Il s'apprête à observer les premiers mouvements de la ferme lorsqu'il perçoit, au loin vers l'ouest, plusieurs taches mouvantes. Quelqu'un approche sur le sentier grossier qui doit conduire au village. Intrigué, le lieutenant fait le point au moment où les grimpeurs disparaissent dans un lacet. Bernis situe aisément la courbe dans laquelle ils doivent logiquement réapparaître dans moins d'une minute.

En découvrant le spectacle, il est frappé de stupeur : tenant un bourricot qu'elle tire par une longe courte, une jeune fille gravit le sentier avec une grâce ondulante. Elle doit avoir entre vingt et vingt-cinq ans, elle est Européenne, ses cheveux courts tirent sur le roux, le soleil et le vent ont hâlé sa peau, fait ressortir des taches de son qui criblent son nez et ses pommettes pleines. Elle est en nage. Les larges bretelles d'un sac pesant adhèrent profondément aux muscles de ses épaules, raidissant l'étoffe rêche d'une chemise d'homme bleu délavé, écrasant sa mûre et haute poitrine, qui colle, meurtrie, au tissu moite de transpiration.

Chacun de ses pas souples et douloureux creuse sur ses longues cuisses, entre l'aîne et les genoux, un nerveux sillon dont le blue-jean cintré conserve l'empreinte. Ses jambes sont longues, son ventre plat et ferme. Malgré l'accoutrement grossier, le déséquilibre créé par la charge qu'elle supporte et la déclivité du terrain, la fille conserve une grâce de laquelle émane une violence animale. Elle se tourne, souriante, parle derrière elle à un personnage qui apparaît. Lui, tire deux mulets. C'est un jeune prêtre qui a relevé les pans de sa soutane rapiécée, devenue presque grise d'usure. Il protège un visage atone d'un large chapeau de paille flasque et mité. Il a masqué ses lunettes cerclées d'acier d'une seconde paire de verres opaques. Derrière le prêtre, trois enfants musulmans en guenilles gambadent entre les pattes des mules.

Andrieux aussi les a aperçus. Comme Bernis, il lutte pour ne pas relever la tête et échanger avec son compagnon un regard de stupéfaction qui, du reste, ne les avancerait à rien.

Le petit groupe est accueilli à la ferme sans surprise. Les charges des bêtes sont rapidement enlevées, transportées dans la mechta. La fille

rousse se débarrasse de son sac qu'un musulman soulève avec peine avant de rejoindre les autres à l'intérieur.

Restée seule, la jeune femme se dirige vers le fruste abreuvoir dans lequel se déverse un filet d'eau de source qui glisse dans la veine d'une moitié d'arbuste creusé. La rouquine déboutonne sa chemise. Bernis fulmine, l'angle de vue d'Andrieux est bien meilleur que le sien. Il s'acharne néanmoins sur la roulette de mise au point de ses jumelles, se cale sur ses coudes, fronce les paupières pour coincer et fixer au mieux les œillères.

Torse nu, la fille plonge la chemise dans l'abreuvoir. Puis, se courbant dans un mouvement félin, elle glisse sa nuque sous le filet d'eau de source, qui éclate sur ses épaules avant de ruisseler jusqu'à la chute de ses reins. Elle se relève, tord la chemise qu'elle enfle trempée, puis à son tour gagne la ferme.

La vie de la ferme reprend. Leurs outils sur l'épaule, les fellahs empruntent le même chemin que la veille.

Le soleil est déjà bas vers l'ouest lorsqu'éclate la récompense de leur acharnement.

Un homme apparaît venant du haut, de là où les légionnaires attendaient les rebelles. Sur une djellaba rayée beige et blanc, il porte, en bandoulière, crosse en l'air, canon vers le sol, un fusil Mauser à cinq coups. Une arme de guerre redoutable.

Le plus âgé des fils Messad apparaît sur le seuil, échange quelques mots. L'homme se débarrasse de son arme et, captant le soleil couchant à

l'aide d'une glace de poche, lance des signaux vers la montagne.

Les autres arrivent un quart d'heure plus tard. Les rebelles sont effectivement une trentaine. Tous sont nantis d'armes automatiques relativement modernes. La plupart sont coiffés de ces bonnets américains tricotés en laine verte. Malgré la diversité de leur accoutrement, il est flagrant qu'ils cherchent à s'affubler comme des militaires. L'un après l'autre ils pénètrent dans la mechta.

Bernis laisse passer cinq bonnes minutes, puis en quelques bonds rejoint Andrieux et chuchote dans son oreille :

« On boucle le cercle, ils ne peuvent plus échapper.

– D'accord, mais ça ne résout rien. Il y a cette rousse, des gosses, d'autres femmes. S'ils résistent et qu'on déclenche la corrida, c'est la boucherie.

– Nom de Dieu, ce que tu peux être chiant ! Moi aussi, j'aimerais mieux baiser la rouquine intacte. Mais je ne risquerais pas un poil de mes hommes pour ça. J'ignore ce que le curé et cette morue trafiquent là-dedans, mais s'ils ne sont pas des cons inconscients, ils savent à quoi ils s'exposent, non !

– Va passer l'ordre de boucler et rejoins-moi. »

Comme une longue chaîne souple et graissée, les légionnaires se meuvent, disposent plusieurs fusils mitrailleurs en batterie. Un rat ne passerait pas entre les mailles de leur dispositif. À l'intérieur de la ferme personne ne se méfie. Maintenant Bernis s'en fout. Sans prendre la moindre précaution, il allume une cigarette, Andrieux détache son

ceinturon, se débarrasse même de son poignard et lance :

« J'y vais !

– Patrice, tu es trop con ! Tu sais parfaitement qu'il y a un risque. C'est absurde. Ces types peuvent avoir des réactions imprévisibles. Et surtout ils peuvent se servir de toi comme otage.

– N'insiste pas, Jean. Ce sera peut-être le seul risque que je prendrai de toute cette guerre, ça m'aidera à la poursuivre. J'en fais une question personnelle. S'ils me prennent comme otage, tu connais ton devoir. »

Bernis sait qu'il serait vain d'insister. Il comprend parfaitement la réaction de son compagnon.

« Si ça marche, poursuit Andrieux, prépare une démonstration. Cinq minutes après mon entrée : feu d'artifice vers le ciel.

– Si tu arrives jusqu'à la porte !

– Ils ne m'ont pas l'air abrutis à ce point... »

Le lieutenant Andrieux extrait d'une trousse à pharmacie un linge blanc qu'il adapte en fanion à l'extrémité d'une longue brindille. Puis, sans la moindre émotion apparente, il se lève et, agitant son témoignage de non-hostilité, commence lentement sa marche à découvert.

Bernis arme sa carabine, vise la porte, le doigt sur la détente.

Andrieux a une centaine de mètres à franchir. Il en parcourt plus du tiers sans susciter la moindre réaction. Alors, il se met à brailler à tue-tête le dernier refrain du marin Moko, la chanson des commandos de marine :

Si j'ai de la famille,

Que j'aurai des enfants,

*Je leur casserai les membres,
Avant qu'ils soyent grands.
Je ferai mon possible
Pour leur gagner le pain,
Tout le long de ma vie,
Pour pas qu'ils soyent marins,
Pour pas qu'ils soyent marins...*

XII.

LA PORTE S'OUVRE. TROIS REBELLES APPARAISSENT , ARMES POINTÉES. UNE DIZAINE SUIVENT DANS L'AHURISSEMENT ET LA CONFUSION. UN HOMME ÉPAULE. LE DOIGT DE BERNIS SE CRISPE SUR LA DÉTENTE DE SA CARABINE . UN ORDRE FUSE EN ARABE ; L'HOMME RABAISSE SON FUSIL, ANDRIEUX LÈVE LES MAINS, SES DOIGTS GRANDS OUVERTS : LE FANION BLANC TOMBE À SES PIEDS.

Aussitôt, le légionnaire est entouré par une grappe bêlante ; les hommes lui labourent les reins et le dos du canon de leurs armes, le poussant vers la porte.

À l'intérieur, l'agitation se poursuit. Tous parlent à la fois, se bousculent, se pressent autour de l'officier français.

« Vos gueules, nom de Dieu ! hurle Andrieux. Il n'y a pas un chef ici ? Qu'est-ce qui m'a foutu cette bande de fatmas en chaleur ?

– *Skout fu mouk !* » clabaude un homme d'une voix de gorge puissante.

Il ne réussit qu'à faire baisser le ton sensiblement. Les musulmans continuent à échanger leurs impressions dans ce débit véloce et rocailleux qu'impose l'arabe populaire.

« Tu es Larbi Dra ? bluffe Andrieux, s'adressant à l'homme. On m'avait dit que tu étais un chef et tu n'arrives même pas à faire taire tes femmes ! »

Larbi Dra se lève et gifle l'officier, puis il hurle, à la limite de l'hystérie. Il parvient enfin à obtenir le silence, les hommes élargissent le cercle autour d'eux. Andrieux aperçoit alors la rousse et le prêtre qui le dévisagent, livides.

« Tu as quelque chose à dire avant de mourir ? » interroge Dra.

Andrieux sait qu'il doit gagner du temps.

« Pourquoi me tuer ? Et l'hospitalité arabe ?

– Personne ne peut vivre après avoir traité mes guerriers de femmes !

– Assez plaisanté, Larbi ! La ferme est encerclée par un bataillon entier. Dans trois minutes, tous tireront vers le ciel afin de prouver leur présence. Après, si rien de nouveau ne se produit, ils ouvriront le feu sur la ferme. »

Dra et plusieurs hommes éclatent de rire.

« Tu mens ! Pourquoi tu serais venu ?

– C'est mon colonel qui m'a envoyé. Je n'avais pas le choix, il ne peut pas me souffrir et, chez nous, quand on reçoit un ordre, on obéit.

– Tu mens ! Ton colonel n'aurait pas sacrifié un officier, même s'il ne l'aime pas.

– Attends, tu verras bien. Plus que deux minutes et demie. Mais je vais t'expliquer : le colonel veut baiser la rousse, c'est un sacré salaud, le colon ! Il l'a reluquée à poil ce matin.

– Vous mentez, lance la rouquine, les yeux brûlants de haine.

– D'accord, à poil, j'exagère un peu, mademoiselle, mais rappelez-vous à l'abreuvoir... »

Les joues de la jeune fille s'embrasent. Ses taches de rousseur se

fondent dans le feu de son visage. Elle va répondre lorsque le tir d'intimidation se déclenche dans un fracas étourdissant.

La haine et la colère figent les traits secs de Dra. Il cherche du regard le guetteur, l'homme à la djellaba qui les avait précédés. Dra sort un pistolet à barillet, relève le chien et dirige le canon sur le front de l'homme qui tombe à genoux, implorant.

« Arrête, imbécile ! braille Andrieux. Si tu tires, les légionnaires attaquent... »

Dra marque un temps d'arrêt. Puis il rabaisse lentement le chien du revolver qu'il replace dans sa ceinture et, avec une vitesse surprenante et inattendue, fait jaillir un couteau et tranche la gorge de son compagnon, après avoir tiré par les cheveux, d'un coup brutal, sa tête en arrière. Le prêtre et la rousse détournent les yeux, horrifiés.

« Qu'est-ce que tu proposes ? interroge Dra, impassible.

– Tu sors avec tes hommes, les bras en l'air, contre le mur de la ferme. Après, vous avez ma parole : vous serez considérés comme prisonniers de guerre.

– Tu mens ! Je préfère me battre, tu mourras avec nous.

– Comme tu voudras. Vous avez tous compris le français, vous autres ? Vous allez mourir comme des chiens parce que votre chef, il le sait, est le seul qui risque une condamnation grave. »

L'agitation de souk renaît. Dra tâche d'obtenir le silence à coups de gueule violents. Cette fois il n'y parvient pas. La tension monte. Dra tente en vain de crier plus fort que ses hommes.

Dans le remous et la confusion, Patrice observe soudain les yeux du chef, qui se voilent, vitreux. Ses lèvres s'entrouvrent, un ruisseau de sang glisse sur la commissure de ses lèvres, le long de son menton mal rasé. Larbi Dra bascule en avant.

Dans son dos, l'homme qui lui a plongé une longue lame dans les reins ne lâche pas le manche de l'arme qui se détache par la chute du corps. Essuyant soigneusement son couteau sur la manche de sa chemise, le tueur s'adresse à l'officier français :

« On va faire comme tu dis. Mais je t'ai sauvé la vie, ne l'oublie pas.

– Des types comme toi, je ne les oublie jamais, ne t'inquiète pas pour ça ! réplique Andrieux qui se tourne vers le prêtre :

« Allez prévenir mes hommes, mon père. Dites-leur de ne pas tirer, que vos petits amis se rendent. »

Les musulmans déposent leurs armes, évacuent la ferme et vont se placer docilement contre le mur, les mains à plat.

« Votre colonel va me violer ? s'enquiert la rousse qui, malgré les scènes d'horreur dont elle vient d'être le témoin, reprend une frêle assurance.

– Vous verrez bien, siffle sèchement Andrieux. De toute façon, ça vous fera moins de mal qu'à ces deux-là.

– Je préfère la mort.

– Oh, là ! Surtout pas avant le coup de sabre du vieux ! Je joue mon avancement. Après, si vous voulez, je vous prêterai mon pistolet. À moins, bien entendu, que vous n'y ayez pris goût. Le colon a une très forte réputation. »

« Alors, on roucoule, salopard ? J'aurais dû m'en douter. Tout ce cirque, c'était pour te placer le premier ! »

Bernis, souriant, se tient dans l'encadrement de la porte. Il remarque alors seulement les deux cadavres qui baignent dans leur sang. Il émet un long sifflement d'étonnement satisfait. Arp, Retz, Kahil, le petit Jésus Azoul, Flipper entrent à leur tour. Par habitude, Arp retourne les corps, s'intéresse particulièrement à celui de Dra.

« Celui qui a plongé ce couteau connaît la musique, remarque-t-il. Ce n'est sûrement pas son coup d'essai.

– Fouillez-les ! Ensuite, creusez un trou et faites-moi disparaître ces tas de viande, ordonne Bernis.

– Attends, mon lieutenant, c'est Larbi Dra le grand ? intervient Kahil.

– C'est bien lui, réplique Andrieux.

– Il faut les ramener à Batchella. Les pendre par les pieds aux arbres de la ferme Nefta où on a trouvé les autres. Leur couper les couilles et le zeb. Les zebs, je les trafiquerai avec du bois, je sais comment. Après on les leur plonge dans le cul, et on les laisse là jusqu'à ce qu'ils pourrissent. »

Bernis et Andrieux échangent un regard.

« Il a raison, décide Bernis.

– Je le pense aussi, Jean, mais nous ne pouvons pas le faire. Ça risque de nous entraîner trop loin. »

Bernis explose :

« Écoute-moi, nom de Dieu ! Ça ne va pas recommencer à chaque instant ! Fourre-toi dans le crâne une fois pour toutes que c'est la forme

de courage qui va nous être nécessaire dans cette guerre pourrie et que, consciemment ou inconsciemment, on attend de nous. Je sais que c'est plus pénible que de monter à l'assaut d'une division blindée. Mais, ici, il n'y a en face aucune division blindée pour nous permettre des démonstrations d'héroïsme spectaculaires et irréprochables. En conséquence, laisse Kahil organiser son exhibition.

– Vous n'avez pas le droit de mutiler ces cadavres ! » intervient le jeune prêtre.

Bernis se tourne vers lui comme s'il le découvrait.

« Je l'avais oublié celui-là ! D'où sors-tu, l'abbé ? Et depuis quand les curés jouissent-ils du privilège des bouffons ?

– Je n'ai que faire de vos insultes et de vos blasphèmes, lieutenant. »

Bernis, d'un mouvement brutal, saisit l'abbé par sa soutane et lui gueule dans les narines :

« Les insultes, fumier, tu ferais mieux de t'y faire ! Quant aux blasphèmes, ne répète jamais ça devant moi ! Je ne considère pas comme un représentant de la religion un ratichon politicard qui trafique avec une bande d'égorgeurs ! Je considère ta soutane comme un déguisement de clown triste.

– Vous pourriez au moins nous laisser nous expliquer, intervient la rouquine. Où est votre colonel ?

– Le colonel, c'était pour rire, tranche Andrieux. Désolé de vous décevoir, mais personne ne va vous violer.

– Là, tu t'avances, ricane Bernis, en dévisageant, souriant, la fille.

– Ça va, expliquez-vous, reprend Andrieux. Que veniez-vous faire dans cette merde ?

– Je suis institutrice à Shrir depuis deux ans, commence la rousse. Je m'appelle Laurence Durlac. Deux fois par semaine je monte à la ferme Si Messad, j'y reste vingt-quatre heures pour faire étudier les quatre enfants qui ne peuvent descendre régulièrement au village. Je n'ignore pas les passages fréquents de groupes rebelles, ils viennent dans toutes les fermes, vous le savez aussi bien que moi. Mais ça ne me concerne pas. Je ne suis ni militaire ni indicatrice de police.

– Vous êtes française et vous leur montez des vivres.

– Exceptionnellement, nous avons monté aujourd'hui le contingent annuel de sel de la famille Si Messad. Vous pouvez vérifier. Je leur avais rendu le même service l'année dernière, à la même époque, quatre-vingt-dix kilos, exactement la même quantité, et il n'était pas question alors de rébellion. »

Andrieux écoute, attentif. Il est visiblement séduit par la calme assurance de la jeune fille.

« Enfin, pourquoi une femme comme vous s'exile-t-elle dans un coin sinistre et perdu ? Vous devez avoir de la famille, des amis ?

– Les Si Messad sont mes amis, presque ma famille. Mon père et mon frère ont été tués dans les maquis de l'Ain. Ma mère est morte en déportation. Puisque vous semblez vouloir m'entendre étaler ma vie, sachez que j'ai pu poursuivre mes études grâce à l'entraide des Francs-tireurs et Partisans, puis à celle du Parti communiste. Si cela vous choque, je le regrette.

– Ils semblent avoir fait un bon placement, raille Bernis. Ils n'ont pas affaire à une ingrate.

– Je vous répète que je ne fais pas de politique et j'en ai assez de vos persiflages. Si vous me jugez coupable, faites-moi transférer devant un tribunal. Je m'expliquerai sans la moindre honte sur ce transport de sel. À moins que vous ne préfériez me faire juger par les nazis qui vous entourent. Je viens de vous expliquer que, dans ma famille, nous en avons l'habitude. »

Retz va intervenir, Arp le retient du bras. Ils avaient à plusieurs reprises échangé des propos en allemand.

« Ces hommes sont français, mademoiselle ! Ne faites jamais plus allusion à leur ascendance devant moi. Vous parlez avec une autorité stupide de choses qui vous dépassent et que vous ignorez. »

La sévérité, la haine contenue avec laquelle s'est exprimé Andrieux frappent la jeune institutrice, qui se tait, baisse la tête, puis la relève lentement. Elle porte vers Retz un regard de chien battu et murmure doucement :

« Excusez-moi. Je ne voulais pas... J'ai agi comme une sottie. »

Retz éclate de rire.

« Ne vous en faites pas, un mouvement de racisme peut échapper à tout le monde.

– Sauf à toi, Erik, ou je connais mal ta vie », lâche Arp.

Laurence Durlac se tait ; elle demeure figée, écarlate de confusion.

« Tout ça, c'est bien joli, mais qu'est-ce qu'on va foutre de ces deux

guignols ? intervient Bernis. Qu'est-ce qu'on va foutre de la famille Si Messad, des lardons amenés par la rouquine ? Quelle putain d'aventure ! C'est toujours à nous de prendre des décisions. »

Kahil, qui s'était tenu à l'écart avec le père et les fils Si Messad, rejoint le groupe.

« Mon lieutenant, le père demande une arme pour tuer toute sa famille, avant de se tuer lui-même. Il est sincère et il a raison. Les rebelles croiront forcément que ce sont les Si Messad qui ont trahi Larbi Dra. Ils vont tous être massacrés, je vous laisse deviner de quelle façon. La fille et le curé aussi, si on les laisse.

– Établissez un contact radio avec Djidjelli. J'en ai plein le cul de ces histoires, on n'en sortira jamais. »

Le colonel Oster, commandant en second du 3^e Étranger, répond :

« Bravo pour le bilan ! Il prouve que vos méthodes sont les bonnes. Pour le reste, démerdez-vous. Le régiment est encore en pleine installation. Personne ne vous interdit de faire preuve d'initiative, que diable ! On vous demande même exactement le contraire. On ne va pas réclamer des instructions ministérielles pour quatre tondus et une pelée qui posent des tracasseries à des officiers empêtrés dans une tortuosité maladive. Si vous attrapiez la grippe, Andrieux, demandez à Bernis de vous moucher, ne comptez pas sur moi pour vous envoyer la compagnie de commandement régimentaire munie de Kleenex au menthol.

« Nous aussi nous avons nos problèmes, et, croyez-moi, ils ne sont ni plus réjouissants ni plus simples que les vôtres. Vous venez de récupérer une trentaine d'armes automatiques. Bien. Très bien. Bilan !

Récupération ! Pour le reste, je ne veux pas le savoir. Vous finirez bien par comprendre. »

« Et tu t'attendais à quoi ? lance Bernis, souriant devant la déception de son compagnon. Toute cette saloperie demeurera une guerre de commandants de compagnie. En ce qui nous concerne, une guerre de lieutenants, à la rigueur de capitaines. Tout ce qu'on peut espérer de l'étage au-dessus, c'est qu'ils auront le courage de couvrir et éventuellement d'étouffer les conneries qu'immanquablement nous ferons un jour ou l'autre.

« À la Légion, il n'y a rien à craindre. Ça s'est toujours passé comme ça, et ce n'est pas près de changer. Nous sommes donc privilégiés, parce que, crois-moi, dans les autres corps on est sûrement en train de leur servir la même symphonie, mais eux, on les laissera tomber comme des merdes en cas de coup dur. Alors arrête de pleurnicher et prenons une décision. Il n'y en a pas trente-six : ou on les embarque tous avec nous ou on les laisse se faire saigner comme des porcs.

– On les emmène. On les remettra à la gendarmerie.

– Et les gosses ?

– Les gosses aussi.

– Il y en a un qui a l'avant-bras nécrosé à cent pour cent, déclare Arp. S'il n'est pas amputé dans les vingt-quatre heures, c'est la gangrène gazeuse.

– J'ai soigné moi-même la plaie, réplique le prêtre, c'est une des raisons de ma présence ici aujourd'hui. Sans votre intervention, j'aurais refait son pansement.

– C’est vous qui foutez ces herbes sur une plaie à vif ? questionne Arp.

– C’est une médication qui a fait ses preuves depuis des siècles. Je la tiens de leurs sages, réplique l’abbé, vexé.

– Je ne tiens mes méthodes que d’une bande de savants exaltés et puérils qui les enseignaient à l’université de Braunschweig, raille l’adjudant-chef. J’admets qu’elles ont évolué depuis des siècles, mais elles aussi ont fait leurs preuves. Vous étiez en train d’assassiner un gamin de trois ans par bêtise, mon père, vous êtes lamentable. »

L’ancien chirurgien nazi sort en se courbant pour passer la porte. Son visage conserve un masque de dégoût, cette empreinte de révolte que ses compagnons avaient décelée au camp viet lorsque leurs geôliers avaient refusé son aide et qu’il enterrait ses amis après avoir assisté, impuissant, à leur agonie. Bernis et Andrieux le suivent. Ils connaissent trop bien le drame de l’adjudant-chef Hans Arp, cette tragédie qu’il partage avec tant de vrais soldats, celle de l’enfance suppliciée, persécutée, mutilée ou même simplement meurtrie par la guerre. Médecin militaire d’une division blindée, Hans Arp a été témoin des ravages créés par les conquêtes du Troisième Reich. Trop souvent en vain, il a prodigué ses soins à des bébés, des enfants, des adolescents frappés ignominieusement par la cruauté aveugle des adultes. Et c’est dans sa chair qu’il a vécu ensuite le châtiment qui s’est abattu sur les villes allemandes : tous les siens, ses trois jeunes fils, sa fille et sa femme, sont morts sous les bombardements et on n’a même pas pu identifier leurs corps dans les ruines de leur résidence berlinoise. Puis ce fut l’Indochine et l’image cruelle de l’enfance errante, déchiquetée au sein de nouveaux affrontements. Andrieux et Bernis savaient. Ils savaient que la souffrance d’un enfant ravivait les

plaies du médecin et que, dans ces moments-là, il ne fallait surtout pas le laisser ressasser ses souvenirs d'horreur.

« Vous allez remettre ces gamins aux gendarmes, remarque Arp. Mais que se passera-t-il après ?

– Qu'est-ce que tu veux en foutre, Hans ?

– Tu râles assez parce qu'on te laisse carte blanche, mon lieutenant. La situation qui se présente aujourd'hui va se renouveler durant des mois, peut-être des années. Cette guerre va produire des gosses hébétés, ahuris, blessés, peut-être martyrisés, comme le petit Hamma. Et on va les foutre aux gendarmes, s'en débarrasser et s'en laver les mains ! Tu as une institutrice et un curé. Un curé abruti, mais un curé quand même. Tu as deux cents gazières qui ne foutent rien trois jours sur quatre. Fais construire un abri, prends à ta charge les orphelins, les gosses dont tu seras obligé d'arrêter les familles. On t'oblige à faire une guerre dégueulasse, sûrement la plus dégueulasse que j'aie jamais vue, et pourtant j'en ai vu des guerres, tu sais. Eh bien, rends coup pour coup. Essaie au moins de sortir ces malheureux gamins de ce tas de fumier ! »

Patrice n'hésite pas.

« Tu as raison. Exécution. Et que personne ne cherche à me foutre des bâtons dans les roues, j'en ai marre, je suis à deux doigts de la démission.

– À condition que tu ramènes toujours davantage de petits fusils, personne ne s'occupera de ta pouponnière, lâche Bernis. Tu t'obstines à ne pas vouloir comprendre. Tu peux monter une école, un hôpital, une église orthodoxe, un claque ou une fumerie d'opium, tout le monde s'en bat l'œil, si tu transmets des communiqués comportant des bilans. Le

nouveau mot dans le vent : bilan ! Tu peux tuer, violer, piller, torturer, on fermera les yeux. Alors, d'accord pour l'orphelinat. Mais, en contrepartie, d'accord pour Kahil, d'accord pour son joyeux mât de Cocagne et ses zebs articulés. »

Laurence Durlac et l'abbé Rousseau sont stupéfaits par la proposition d'Andrieux. En échange de son assentiment, l'institutrice réclame l'évacuation, depuis le village de Shrir, des six enfants qui composent son école : les trois qu'elle a traînés derrière elle et trois autres plus jeunes. Les familles seront enchantées, elles savent que la zone est pourrie et que tôt ou tard les rebelles descendront des montagnes. Arguant de l'insécurité de son poste, Laurence Durlac mettra les services de l'enseignement, dont elle dépend, devant le fait accompli.

Kahil annonce que sur les vingt-huit prisonniers, douze sont prêts à se rallier à son commando. Six se montrent perplexes et hésitants, dix enfin préféreraient se faire tuer sur place plutôt que de trahir une cause à laquelle ils croient profondément.

« Garde les douze salopards, ordonne Bernis. Les mous et les durs aux gendarmes ! Maintenant, en route. Il faut passer par Shrir, ramasser les gosses de l'école, les slips de rechange de la rouquine et le baise-en-ville du curé. »

Dédaignant ostensiblement Bernis, le prêtre s'adresse à Andrieux :

« Lieutenant, si nous devons entreprendre une action commune, pourriez-vous ordonner à votre adjoint de s'adresser à nous avec les égards élémentaires ?

– Ce n'est pas mon adjoint, l'abbé. Il a sa compagnie et j'ai la mienne. Il est taquin, c'est sa nature, vous aurez du mal à le changer. »

Précédée par les prisonniers dont les mains ont été entravées, la colonne s'ébranle à marche forcée avant la tombée de la nuit. L'enfant fiévreux que la gangrène gagne a été attaché sur un mulet.

À Shrir les camions réclamés par radio les attendent. Après une halte d'une demi-heure, les légionnaires reprennent leur route, parviennent à Batchella à trois heures du matin.

Des lits de camp sont instantanément montés dans la salle à manger des officiers, pour l'institutrice, le prêtre et les enfants. Bernis décide d'accompagner lui-même les prisonniers à la gendarmerie.

« C'est ça, va prendre ton jeton avec la femme de Mariani, moi je me couche. Explique-lui qu'on récupère douze gus demain et, surtout, que les autres ont dit tout ce qu'ils avaient à dire. Qu'il ne passe pas la nuit à leur arracher les poils du nez. »

Kahil, Flipper et Azoul se livrent à leur sinistre intervention chirurgicale sur les corps des deux rebelles, puis ils les chargent sur une jeep et prennent la direction de la ferme Nefta.

« Vous êtes un artiste, chef, fait remarquer Azoul. Vous faites ça souvent ?

– J'en avais entendu parler, réplique Kahil. Chez nous, c'est la pire insulte qu'on puisse infliger à un mort.

– Vous êtes des primitifs, mais j'ai bien rigolé. Flipper aussi. Pas vrai, gros salaud ?

– Prochaine fois, enculer vivant, couper après ! annonce le géant en s’esclaffant.

– Fais taire cette brute, ordonne Kahil. Moi, ça ne m’amuse pas. Ça me dégoûte, et vous aussi vous me dégoûtez. »

Il crache sur sa gauche sans lâcher le volant.

XIII.

À neuf heures, le lendemain, l'ordre est donné de construire un abri de bois qui, par moitié, servira de logement à l'institutrice, à l'abbé et aux enfants, l'autre moitié étant aménagée en école. En attendant la réalisation du bâtiment, deux grandes tentes américaines sont instantanément montées.

9 heures » 45. Une Ford vedette décapotable est stoppée au poste de garde par le caporal de faction qui vient informer Bernis de l'arrivée de M^{lle} Coste.

Nicole Coste est habillée d'un blue-jeans et d'une chemisette dont elle a retroussé les manches. Elle est chaussée de courtes bottes ; dans les passants de son pantalon, en guise de ceinture, elle a glissé un foulard Hermès qu'elle a noué sur sa hanche. Ses longs cheveux noirs sont domptés en queue de cheval sur sa nuque ; serrés par un élastique grossier, ils ruissellent en franges lourdes sur ses tempes et son front. Bernis ne l'avait pas revue depuis la réception du premier jour.

« Enfin, vous voilà ! lance-t-il souriant. Sans ma timidité malade, je vous aurais téléphoné, mais j'espérais tellement vous voir faire le premier pas ! Venez boire un café.

– D'accord pour le café, lieutenant, mais vite.

» Je suis venue vous prévenir. Le colonel Rommarède et mon beau-père

sont fous de rage. Ils ont appelé vos supérieurs : il paraît que vos hommes se sont livrés à d'abominables exactions cette nuit. Ils ont assassiné et mutilé deux musulmans. »

Andrieux les rejoint. Après avoir salué la jeune fille, il la remercie de son avertissement, avant de se tourner, interrogateur, vers Bernis :

« On fait décrocher les ratons ou on laisse pisser ?

– On laisse pisser, bien entendu. On risque d'avoir enfin l'occasion de mettre les points sur les i. »

Laurence Durlac arrive. Elle est habillée de la même façon que Nicole Coste, à l'exception du foulard, mais ses vêtements sont plus usés et plus délavés. Andrieux les présente ; les deux jeunes filles marquent un mouvement d'arrêt, l'hostilité naît instantanément. Bernis lance, goguenard :

« C'est ma fiancée, elle arrive de Moscou. Laurence, ma chérie, puisque tu es là, sers le café. »

L'institutrice lui lance un regard furieux.

« Je vous ai déjà dit, lieutenant, que vos facéties de lycéen ne m'amusez en rien.

– Moi non plus, surenchérit Nicole. D'autant que vous devriez réagir devant la nouvelle que je viens de vous annoncer.

– Écoutez, Nicole, merci pour votre présence, merci pour votre aide. Mais ne vous inquiétez pas. Si on ne m'a pas fusillé d'ici là, voulez-vous dîner avec moi ce soir ?

– Entendu. Passez me prendre. Après tout, je crois que j'ai choisi mon

camp. Une nouvelle guerre va naître en Algérie. À la résidence Gauthier. Maintenant, je file. Je ne tiens tout de même pas à être présente quand le feu d'artifice va se déclencher. »

Le feu d'artifice se déclenche en fin de matinée, cinq minutes avant la sonnerie du repas. La 203 immaculée du lieutenant-colonel Rommarède franchit le poste de garde. L'administrateur Gauthier et le chef de corps sont installés à l'arrière ; le même petit chauffeur tiré à quatre épingle tient délicatement le volant, passe les vitesses avec les précautions d'un antiquaire qui présente un vase Ming.

Ganté, altier, sévère, Rommarède descend, rend le salut des lieutenants. Derrière lui, Gauthier contourne la voiture dans un impeccable costume croisé, chemise blanche, cravate sombre.

« Bernis, Andrieux, vous vous doutez des raisons de ma présence et de celle de monsieur l'administrateur de la commune mixte. J'ai été contraint de transmettre ce matin un rapport à votre chef de corps. Un rapport d'une extrême sévérité à votre égard, concernant, primo, une opération d'envergure que vous avez cru bon d'entreprendre sans m'en aviser, secundo, la scandaleuse démonstration de barbarie à laquelle certains de vos hommes se sont livrés cette nuit. Ne niez pas, j'ai des témoins. Un sergent-chef musulman, votre géant de je ne sais plus quel pays d'Europe Centrale et un troisième qu'il sera aisé d'identifier ont émasculé des prisonniers d'une manière que je préfère ne pas qualifier. Devant la gravité des faits, votre chef de corps a décidé de venir en personne. C'est la raison de notre présence ; l'arrivée de son hélicoptère est prévue ici pour douze heures trente.

– Nous allons passer à table, voulez-vous partager notre repas en attendant, mon colonel, monsieur l'administrateur ? propose Andrieux.

– Merci. Nous attendrons votre Autorité et nous aviserons. Par contre, j'accepterais volontiers un verre d'eau minérale, et si vous pouviez faire déjeuner mon chauffeur... »

Bernis siffle grossièrement entre ses doigts. Le coup est tellement aigu, puissant et strident que le colonel sursaute et ne peut réprimer une grimace. Un légionnaire accourt.

« Heinrich, va prévenir les sous-officiers que le girond qui conduit la voiture du lieutenant-colonel Rommarède bouffera avec eux.

– À vos ordres, mon lieutenant. »

Rommarède pince les lèvres sans répliquer. Andrieux lance à son compagnon un regard réprobateur. Pour la première fois, l'administrateur Gauthier prend la parole :

« Nous verrons si devant le colonel Oster vous persisterez dans votre attitude d'insolence narquoise. »

Les deux officiers de Légion échangent un regard de stupeur inquiète.

« Vous avez dit : « notre chef de corps ». C'est le colonel Oster qui arrive ? »

Rommarède et Gauthier sont ravis de la réaction suscitée :

« Exact. Le colonel Raberin se trouve à Alger et c'est votre commandant en second qui se déplace. Ça n'a pas l'air de vous enchanter », réplique Rommarède dans un sourire...

Andrieux bredouille.

« Non... Je veux dire : si... Je veux dire : excusez-moi... mon colonel. Des instructions à donner.

– J’y vais », intervient Bernis qui, après un vague garde-à-vous, sort en courant.

Rommarède et Gauthier jubilent, sans pourtant très bien comprendre. Le désarroi visible des jeunes officiers à l’annonce de l’arrivée d’Oster fait leur jeu à merveille.

« Vous commencez à réaliser la gravité de votre cas ! triomphe Rommarède. Je ne connais pas le colonel Oster mais, d’après votre réaction, il ne me semble pas être homme à défendre et couvrir aveuglément les écarts de ses subalternes.

– Ça, mon colonel, on peut pas dire qu’il soit un poète ou un sentimental. »

Bernis a sauté dans sa jeep. À tombeau ouvert il file vers Batchella. Rommarède, Gauthier et Andrieux ont remarqué tous les trois le véhicule qui passait comme une bombe. Le sourire du colonel se fend carrément d’une oreille à l’autre.

« Vous auriez pu éviter ce déplacement à votre complice, Andrieux. Je ne lui aurais pas caché que trois sections de mes hommes, sous le commandement du capitaine Viaris, interdisent l’accès de la ferme Nefta. Je tiens à montrer à votre chef le spectacle dégradant que la ville entière a découvert. Nous verrons ce qu’il en pense. »

Andrieux ne répond pas. Il se contente de hausser les sourcils, de hocher la tête, propose d’autres boissons qui sont acceptées.

Vingt bonnes minutes se passent. La conversation reprend, plus

détendue. La satisfaction, provoquée par l'angoisse des légionnaires, a rendu leur bonne humeur à l'officier supérieur et au haut fonctionnaire.

Sur le bar, le téléphone sonne. Le caporal décroche.

« C'est pour vous, mon lieutenant. Le lieutenant Bernis... »

Rommarède et Gauthier échangent un sourire entendu.

« Oui, Jean... Je m'en doutais... Tant pis, que veux-tu... Essaie, mais dépêche-toi... Le « ventilateur » ne va pas tarder. »

Rommarède se montre condescendant : « Allons, mon vieux, ne vous en faites pas trop ! Vous vous en tirerez avec quelques jours d'arrêts de rigueur... Ce que j'exigerai surtout, c'est qu'il soit entendu, une fois pour toutes, que c'est moi, et moi seul, qui commande ce secteur. Et que, Légion ou pas Légion, rien ne doit être entrepris sans mon assentiment. »

Derrière le bar du bordel européen, Bernis raccroche le téléphone. Il interpelle la sous-maîtresse :

« Trouve-moi le numéro de la résidence de l'administrateur, et en vitesse. Remue ton fion ! »

La femme hausse les épaules.

« En vitesse, remue ton fion ! Vous autres, légionnaires, vous êtes toujours pressés, que ce soit pour tout casser, ou baiser, et maintenant même pour téléphoner ! Y'a pas le feu, non !

– Ta gueule ! Grouille ou je fais lourder ta taule.

– La baraque Gauthier, c'est le 113, bafouille un pied-noir éméché, installé souriant entre deux putes.

– Merci. »

Bernis réclame la communication, obtient Nicole Coste sans difficulté : bien entendu, il peut passer... Sa mère, sa sœur et elle-même seront ravies de sa visite...

« Je m'excuse, madame, explique Bernis, après s'être courbé sur la main de Simone Gauthier. Mais je pense que vous pouvez me rendre un inestimable service.

– Vous m'intriguez, lieutenant, entrez boire un verre. Nicole et Françoise vont vous le préparer. Je vous écoute, que puis-je pour vous ?

– Cela va vous paraître bien étrange, mais pourriez-vous me prêter pour quelques jours une boîte de cigares Havane ? J'en ai aperçu sur toutes les tables au cours de votre charmante réception et il est impossible de s'en procurer dans la ville. J'ai tout essayé, même le bor... même la maison close. »

Simone Gauthier et ses deux filles éclatent de rire.

« C'est ça qui vous plonge dans ce désarroi, lieutenant ? Vous êtes sûr qu'une boîte vous suffira ? Vous savez, nous les conservons pour nos hôtes ; ici personne ne fume le cigare. Mais si vous pouviez nous expliquer ? Tout cela est tellement passionnant et intrigant... »

Nicole, qui est prestement sortie de la vaste pièce de réception, revient, souriante, et remet au jeune officier une boîte de bois de vingt-cinq « Roméo et Juliette ».

« Je vous remercie infiniment. Vous ne devez pas ignorer que la Légion étrangère est une arme au sein de laquelle les traditions sont sacrées. Il y a celles qui sont ancrées depuis toujours et puis il y a celles qui se créent.

Nous attendons le colonel Oster, notre commandant en second ; or personne ne l'a jamais vu sans un Havane glissé entre ses dents, et il n'en porte jamais sur lui. C'est devenu une tradition puérile pour les jeunes officiers qui l'entourent de lui présenter un cigare et une allumette dès qu'il crache le précédent. Je sais, ça doit vous paraître bien idiot, mais c'est ainsi. »

L'explication suscite une réaction de gaieté complice entre le jeune officier et les trois femmes. Bernis prend rapidement congé. Il est 12 heures 28, l'hélicoptère doit survoler le djebel Mahmel.

Bernis traverse Batchella à quatre-vingts kilomètres à l'heure. D'une main, il tient le volant ; de l'autre, il déchire les timbres qui scellent la boîte de cigares. Il en extrait une poignée, la fourre dans la poche de sa chemise avant de ranger la boîte dans le fourre-tout.

À plus de deux cents mètres, le légionnaire de garde aperçoit le véhicule lancé au maximum de sa vitesse. Il soulève prestement le madrier qui interdit l'accès du camp. Bernis prend le virage sans ralentir et fonce à travers le champ au-dessus duquel l'*Alouette II* effectue son approche. Rommarède, Gauthier et Andrieux, les yeux vers le ciel, ne l'entendent pas arriver : le moteur de la jeep est largement couvert par le fracas de l'hélicoptère.

Bernis frappe l'épaule d'Andrieux pour annoncer sa présence. Patrice se retourne, l'œil interrogateur. Bernis, d'un doigt, désigne la poche de sa chemise. Andrieux pousse un long soupir.

Les quatre hommes passent sous les pales qui tournent encore.

Rommarède se courbe instinctivement et retient de la main gauche son képi, tandis que de la droite il salue gauchement son supérieur.

Le colonel Oster saute à terre avec une souplesse surprenante pour un homme de son âge et de sa carrure. De taille ramassée, il a des épaules de débardeur, une nuque de butle. Il est couvert d'un système pileux de singe. Les épais poils noirs de son buste rejoignent au cou ceux de sa barbe qui, bien que rasée du matin, commence à marquer ses joues d'une ombre noire. Le dos de ses mains, ses doigts sont velus. Il n'ignore rien de la légende que l'on colporte sur lui au régiment, et qui laisse entendre qu'il serait le descendant d'un fils que Bonaparte aurait engendré avec une guenon lors de la campagne d'Égypte. Le liséré de cuir de son béret vert, enfoncé bas sur son front, rejoint presque ses sourcils touffus, noirs d'encre. Sa vareuse camouflée est fripée ; sa cravate verte, un vrai chiffon qui ne retient que relativement le col de sa chemise dont le bouton n'est pas agrafé.

Le colonel rend brièvement le salut de Rommarède, lui serre la main, braillant simplement son nom : « Oster », avec une telle puissance qu'il parvient à couvrir le bruit du moteur qui gronde encore. Il réitère avec l'administrateur, et les deux hommes font discrètement jouer leurs phalanges pour s'assurer qu'aucun os n'en a été brisé.

Oster dévisage ensuite, hargneux, Andrieux et Bernis qui se tiennent au garde-à-vous, figés, la main droite rivée sur leur tempe. Le moteur expire enfin dans un long souffle sifflant. Oster rend négligemment le salut de ses officiers, laisse retomber son bras d'un mouvement conventionnel nonchalant qui les délivre de leur statisme.

Empressé, le petit girond ouvre la portière arrière de la 203. Oster

néglige l'offre grossièrement, tourne les talons, et jette sans se retourner :
« J'irai à pied. »

Il marche à une vitesse surprenante, sa main droite serrant son poignet gauche derrière son dos. Andrieux et Bernis ne parviennent à se tenir à sa hauteur que grâce à la longueur de leurs jambes. Derrière le trio, Rommarède et Gauthier se déhanchent maladroitement pour tenter de suivre.

Sans accorder le moindre regard à ses officiers, sans ralentir sa cadence, sans que l'ampleur de sa voix qui tonne ne l'essouffle le moins du monde, Oster gueule :

« Je déteste l'hélicoptère ! Je déteste qu'on m'emmerde ! En l'absence du vieux, j'ai la responsabilité de trois bataillons, pas loin d'une vingtaine de compagnies comme les vôtres balancées dans la nature ! J'ai cent vingt-six officiers sous mes ordres et, comme d'habitude, un seul qui me bave sur les couilles ! Bernis, toujours Bernis, encore Bernis ! Mais, putain de Dieu, il n'y a pas un saint qui finira par réussir à te foutre une balle dans la tête ! Avant que je crève d'un infarctus ! » Bernis, d'un mouvement naturel, tend un Havane au colonel. Sans surprise, Oster s'arrête, tranche de ses dents de carnassier l'extrémité du cigare qu'il crache, aspire la flamme de l'allumette que vient de craquer le lieutenant. Puis il reprend sa course et ses vociférations.

Derrière, Gauthier souffle dans l'oreille du lieutenant-colonel Rommarède :

« Vous avez vu cette veulerie ? Ce fier-à-bras de Bernis n'est finalement qu'un larbin.

– Alors, poursuit Oster, opération sans ordres ? Sans même en référer à votre commandant de secteur ? Et puis qu'est-ce que c'est que cette salade de ratons pendus par les pieds et de trous du cul où se balade je ne sais quoi... Vous vous croyez au music-hall ?

– Je peux vous expliquer, mon colonel...

– Ça, je n'en doute pas. Ça fait des années que tu m'expliques tes conneries ! Des années qu'elles me retombent sur les reins ! Mais ici ce n'est pas le Tonkin. Il y a le téléphone. À part ça, où bouffe-t-on ?

– On nous attend au mess du 14^e R. I. C., mon colonel, s'empresse Rommarède. Vos jeunes officiers viennent-ils avec nous ?

– Bien entendu, mon vieux. Je n'envisageais tout de même pas de les priver de dessert. »

Juste avant d'arriver au bâtiment de commandement Légion, le groupe croise Kahil, Flipper, Retz, l'abbé Rousseau et Laurence Durlac qui transportent leurs lits de camp en direction de leur nouvel abri. Les légionnaires se cabrent respectueusement, Oster frappe amicalement la panse du géant :

« Alors, grosse tante, tu te plais ici ?

– C'est bon, mon colonel, réplique le Russe d'une voix de stentor dans un sourire grimaçant.

– Et toi, tu as retrouvé le pays ?

– Le pays, il est malade, mon colonel !

– Tout le monde est malade dans ce patelin, mon vieux. »

Oster crache le reste de son cigare mâché. Bernis se précipite, un nouveau Havane surgit. Le colonel tire sur le barreau de chaise qu'il braque ensuite vers le prêtre et l'institutrice comme s'il s'agissait d'objets.

« Et ça ? » interroge-t-il.

Bernis avale sa salive.

« C'est une... une... initiative personnelle, mon colonel. Je vous expliquerai. Je vous présente M^{lle} Durlac et l'abbé Rousseau. »

Oster salue avec une courtoisie brutale.

« Une initiative personnelle... Vous êtes au courant, Rommarède ?

– Ma foi, non. »

Après un haussement d'épaules, le colonel Oster s'adresse enfin à Andrieux :

« Et vous, mon vieux, vous ne pouvez pas freiner votre ami ? Vous n'avez pourtant pas la réputation d'être un exalté, et puis vous avez servi à la Coloniale, ça devrait créer un lien...

– J'ai exactement la même part de responsabilité que Bernis, mon colonel. J'approuve sans restriction ses décisions, excusez-moi, mon colonel.

– Si j'ai bien compris, je vais en avoir deux sur le cul ! Cette brebis galeuse finira par corrompre tout le régiment ! Et, bien entendu, les sous-officiers approuvent ! Retz approuve, Kahil approuve, Arp approuve.

– Je n'ai qu'à obéir, mon colonel, mais puisque vous me faites l'honneur de me le demander, oui, j'approuve, déclare respectueusement Retz.

– C'est ça ! Ah, vous pouvez dire que vous vous êtes choisi une belle

idole ! Un crétin, un emmerdeur, un m'as-tu-vu, un rouleur de mécaniques, et vous êtes tous là à baver d'admiration ! Et vous, Bernis, ne restez pas planté à me dévisager comme un abruti. Y'a rien à boire chez-vous ?

– Pardon, mon colonel, si vous voulez bien entrer », s'empresse Bernis à la limite de l'obséquiosité.

Oster s'engouffre, suivi par Rommarède, Gauthier et Bernis. Avant d'entrer à son tour, Laurence Durlac chuchote à Andrieux :

« Votre malheureux ami me devient presque sympathique. C'est vraiment odieux d'être haï et de servir de tête de Turc à son chef à ce point. »

Andrieux éclate de rire :

« Jean ? C'est le chouchou du vieux ! C'est toujours comme ça. Il l'engueule, l'insulte, mais a pour lui une véritable vénération. Il finit par lui passer tout, il lui porte une admiration sans li mite. Aux yeux du colon, Bernis représente le prototype de l'officier de Légion. Il se revoit vingt ans plus tôt. Si un jour Bernis arrête ses conneries, le colonel Oster est capable de se laisser mourir de désespoir et d'ennui. »

Dans la 203, Rommarède a pris place à côté du petit girond, Gauthier et Oster à l'arrière. Rommarède suffoque sous l'épaisseur dense de la fumée dégagée par le cigare de l'officier de Légion. Il surveille, inquiet, le cylindre de cendre, long de deux bons centimètres, qui va immanquablement se répandre sur les coussins immaculés. Oster, d'ailleurs, secoue son cigare sans même chercher un cendrier. En arrivant dans la cour du quartier de la Coloniale, Rommarède, après avoir désigné à ses hôtes l'escalier

d'honneur, glisse dans l'oreille du petit girond :

« Tu brosseras bien les sièges, et laisse les quatre portières grandes ouvertes... Ce soir tu passeras du désinfectant... »

Pendant tout le repas, Andrieux a exposé les faits, Bernis s'est contenté de manger dans son coin comme un enfant sage. Au dessert, Oster tire les conclusions :

« Il est inadmissible que les officiers se croient permis de prendre des initiatives sans vous en informer, Rommarède. Cela dit, il faut constater qu'ils ont récupéré une trentaine d'armes automatiques, rallié une quinzaine de crapules qui se foutent pas mal de se battre dans un camp ou dans l'autre. Tant qu'ils obtiennent des résultats, je ne vois pas pourquoi on enrayerai leur action. Mais je leur ordonne formellement de vous tenir au courant du moindre de leurs mouvements. Ils seront tenus dorénavant de vous présenter le journal de marche de leur unité, à votre gré. Au moindre écart de leur part, prévenez-moi. J'agirai ; au besoin, je sévirai. Mais que diable, ne vous braquez pas les uns contre les autres ! Il reste maintenant la question de leurs enfants et celle de leur commando de ralliés. Quel est votre point de vue sur ces faits ?

– Ce commando constitue une arme à double tranchant, réplique Rommarède. Il sera, tôt ou tard, appelé à se promener en armes dans la ville. Rien ne prouve qu'un jour ce ramassis d'assassins ne décidera pas à nouveau de changer de camp.

– Andrieux s'est expliqué sur ce point. Les hommes récupérés sont mouillés... Ils n'ont plus le choix. Votre objection s'en trouve donc sans fondement. Je considère qu'en ce qui concerne ce commando, la question

est réglée. Bien sûr, il demeure sous leur seule responsabilité. La création de leur orphelinat ne vous chagrine en rien, je suppose ?

– En rien, susurre Rommarède.

– Reste la démonstration, d'un goût douteux, je l'admets, à laquelle ils se sont livrés cette nuit. Là, c'est à vous, monsieur l'administrateur, que je m'adresse. Vous connaissez, mieux que nous tous, la psychologie musulmane. Je vous pose donc franchement la question : est-ce payant ou gratuit ? »

Gauthier est à la fois flatté et gêné. Après un regard désolé vers Rommarède, il admet :

« C'est payant. La ville entière est déjà au courant. Mais je crains que vos hommes s'engagent sur un terrain fichtrement glissant. »

Bernis tend à nouveau un Havane à son chef. Cette fois, Rommarède le devance et craque lui-même l'allumette. Oster hausse le ton :

« Écoutez-moi bien, car tout est là. Je réponds de mes hommes sur le plan moral. Je les connais. Dans cette guerre sans nom, nous sommes contraints de laisser de tout jeunes officiers prendre des initiatives que nous ne pouvons leur transmettre officiellement. En cas de très gros coup dur, il nous sera très difficile de les couvrir. Et ce sont eux qui trinqueront. Alors, au moins, ayons la décence de leur foutre la paix.

– Vous n'allez tout de même pas les féliciter ! raille Rommarède.

– Le jour où vos coloniaux vous ramèneront trente fusils, vous les engueulerez ? »

TROISIÈME PARTIE

OPÉRATION VIOLETTE. OPÉRATION MARGUERITE. OPÉRATION TULIPE. BOUCLAGE. RATISSAGE. QUADRILLAGE. LES EFFECTIFS AUGMENTENT. LES BATAILLONS DE PARACHUTISTES , DE LÉGION, DE CHASSEURS, SONT LANCÉS DANS DES OPÉRATIONS GÉANTES, SURVOLÉS PAR DES HÉLICOPTÈRES TOUJOURS PLUS NOMBREUX. ON RAMASSE QUELQUES FUSILS DE CHASSE, ON COFFRE QUELQUES POIGNÉES DE SUSPECTS ; LES DÉMONSTRATIONS D'INJUSTICE ET D'INAPTITUDE SE MULTIPLIENT, IRRITENT LA POPULATION. LA SITUATION POURRIT, LA RÉBELLION S'INSTALLE.

Les bandes, le plus souvent sous la responsabilité d'anciens sous-officiers de l'armée française, se constituent militairement. Les combattants du F. L. N. deviennent de vrais soldats. La majorité d'entre eux combattent maintenant pour un idéal, et une foi violente leur est inculquée.

Le 20 août 1955 parvient la terrifiante nouvelle des massacres du Constantinois. La guerre prend un nouveau visage. Les chefs F. L. N. tentent de faire jouer le fanatisme religieux. Le danger est immense.

À Batchella, les deux compagnies du 3^e Étranger ont partagé leur temps entre les missions imposées et des initiatives souvent heureuses. C'est surtout Kahil et son commando de ralliés qui remportent de spectaculaires résultats. Le sergent-chef a réussi à embrigader quatre-vingts hommes ; son unité mobile et autonome parcourt les montagnes, usant du même principe

que l'ennemi ; elle parvient à accrocher fréquemment. La supériorité de ses armes, la science militaire, la technique de la guérilla acquise en Extrême-Orient par Tahar Kahil, rendent le commando de chasse pratiquement invulnérable.

Malgré quelques communiqués laconiques de récupération d'armes, Bernis et Andrieux ont le sentiment de remuer du vent. Le plus désespérant pour ces hommes qui arpentent le terrain, c'est qu'en haut lieu on semble s'accommoder de résultats insignifiants.

Quatre fusils de chasse, trois Statis, cinq mitraillettes Sten. Pertes ennemies : trois hommes, onze blessés probables, deux prisonniers. Deux légionnaires légèrement atteints, un légionnaire tué : la routine de la guerre d'Algérie s'installe.

C'est dans cette ambiance de torpeur rageuse que survient, le ! 6 septembre 1955, la tragédie de Bou Kadrach.

Deux G. M. C. du 14^e R. I. C., acheminant vers Batchella une quarantaine de tout jeunes gens du contingent qui rejoignent leur unité, tombent, dans les gorges de Bou Kadrach, dans une embuscade parfaitement montée.

C'est un carnage. Au premier coup de feu, les gosses s'éparpillent, pris de panique. Ils ont tout juste six semaines de classe militaire et, même pour des combattants chevronnés, le piège se serait avéré pratiquement imparable.

De la boucherie ne sortiront vivants que deux miraculés. Jamais le moindre incident ne s'était produit sur cette route, et c'est la première fois

que les rebelles ont la témérité de s'attaquer, en plein jour, à un contingent militaire dont ils ne pouvaient soupçonner l'inexpérience.

Le lieutenant-colonel Rommarède s'effondre. Lors des obsèques des malheureux jeunes gens, à plusieurs reprises, il chancelle, livide, sur le point de perdre connaissance.

Le 20 septembre, quatre jours après le drame, il convoque Bernis et Andrieux. Sans être devenus courtois, les rapports du commandant du 14^e R. I. C. et des jeunes officiers de Légion se sont considérablement améliorés.

À quatorze heures, Bernis et Andrieux sont introduits dans la salle d'honneur où les attend Rommarède.

Le lieutenant-colonel semble drogué. Il est d'une extrême pâleur, ses yeux sont exorbités. Il se maîtrise pour exposer les faits avec calme. D'une épaisse enveloppe bistre, Rommarède extrait trois livrets militaires qu'il ouvre les uns après les autres, puis il déclame sur un ton de récitant :

« Moreau Lucien, 18 ans. Levasseur Henri, 19 ans. Lalanne Jérôme, 19 ans. Quatre lettres accompagnent ces pièces qui me sont parvenues ce matin par la poste, expédiées, sans erreur, à notre secteur postal. Trois d'entre elles ont été écrites par les jeunes garçons. Les voici, prenez-en connaissance. Une quatrième, parfaitement rédigée, parfaitement orthographiée, est signée de Lahoucine Mezarif. Les trois gosses sont prisonniers, vivants, intacts. Ils déclarent être bien traités, Mezarif propose de les échanger contre les quatre-vingts traîtres du commando Kahil. Il précise, en le nommant, qu'il ne réclame pas le sergent-chef Tahar Kahil, ni les légionnaires qui encadrent le commando, sachant que nous

refuserions de les livrer.

» Mezarif nous donne quarante-huit heures. Une carte est jointe, un chemin y est tracé habilement, il serpente à travers le djebel Mahmel sur une bonne vingtaine de kilomètres. Un homme doit l'emprunter seul. Il sera interrogé et relâché, quelle que soit la réponse qu'il apportera. Mais si cette réponse n'est pas favorable aux exigences de Mezarif, les trois jeunes recrues qu'il détient seront exécutées.

» Nous recevrons leurs têtes. D'ailleurs, voici la lettre et voici la carte. »

La lettre est claire, nette, précise. L'écriture est celle d'un écolier, d'un bon élève appliqué. Même la ponctuation est parfaitement respectée.

Sur la carte d'état-major de l'Armée française, la route à suivre est tracée en pointillé rouge, les coordonnées sont soigneusement relevées sur un transparent annexe. Aucun des trois officiers qui en prennent connaissance n'aurait pu déterminer une progression en montagne de façon plus précise.

« Vous avez de l'avance sur nous pour la réflexion, mon colonel, fait remarquer Bernis.

– Je crains, hélas ! que cela ne m'ait mené nulle part mon vieux. Bien entendu, vous refuserez, et je vous comprends, de livrer votre troupeau d'égorgeurs.

– Ce sont des salopards, mon colonel, mais soyons francs. Nous les jugeons sévèrement, et ils nous écœurent parce qu'ils ont trahi leur cause pour nous rejoindre et nous aider. Mais nous ne pouvons pas nier l'aide qu'ils nous ont apportée. Il y a plus grave : en admettant que nous cédions au chantage, notre attitude sera interprétée comme une démonstration de

faiblesse et de carence qui s'avérerait catastrophique. Neuf mois d'efforts pour affirmer notre supériorité, notre aptitude à protéger le peuple contre la rébellion se trouveraient annihilés dans un effondrement brutal. »

Rommarède hoche la tête dans un mouvement amer qui trahit une douloureuse approbation.

« Alors ? marmonne-t-il. On attend de recevoir les têtes des gosses ?

– Non, évidemment, réplique Bernis. Mais c'est un problème qu'il est impossible de résoudre dans ses données actuelles. Il est évident qu'il faut envoyer quelqu'un selon les instructions de Mezarif. Un parlementaire habile qui tentera de négocier. Avec le type qui a écrit cette lettre, qui a tracé cette carte, je considère le dialogue possible. D'autre part, j'ai la faiblesse de croire en sa parole. Le plénipotentiaire reviendra quelle que soit l'issue de la discussion.

– Face ! interrompt Andrieux.

– Non, Patrice. Dans cette histoire, tu n'as pas droit à une chance sur deux. Ce commando, c'est mon idée, c'est moi et moi seul que ça concerne.

– Vous vouliez jouer à pile ou face ? constate Rommarède, ahuri. Vous n'envisagez pas que cette mission puisse être remplie par un tiers, un de mes hommes peut-être ?

– Soyons sérieux, mon colonel. Sans chercher à vous blesser, il est évident que c'est avec nous que Mezarif souhaite un contact. Et avec moi tout particulièrement. Je manque peut-être de modestie, mais s'il connaît le nom de Kahil, il doit connaître le mien.

– Le mien aussi, tranche Andrieux.

– Tu es moins sérieux pour eux, Patrice. Tu représentes le gentil et moi

le méchant.

– Pile ou face, je n'en démordrai pas.

– Tu m'emmerdes. À la ferme Si Messad, je t'ai laissé faire le clown sans brandir une pièce. Alors c'est mon tour, pas toujours aux mêmes de rigoler.

– Nous réglerons ça entre nous, mon colonel. Mais il y a un point essentiel qui reste à débattre. À part nous trois, qui est au courant ?

– Personne.

– Puis-je vous demander de ne transmettre aucun rapport ? Que cette affaire reste, jusqu'à sa conclusion, strictement entre nous ? Vous rendez-vous compte de ce qui arriverait si la presse en avait vent ?

– Je voyais venir ce jour, réplique Rommarède. Vous êtes enfin parvenus à faire de moi votre complice. Toutefois, je vous promets le silence. Merci, et bravo à tous les deux. Sachez que je vous admire beaucoup. »

Avec un acharnement têtue, Andrieux ne cède pas. Il finit par convaincre son compagnon de laisser le hasard disposer : la mission est jouée à pile ou face. Andrieux gagne. C'est lui qui, à l'aube du lendemain, partira, seul, sur le chemin tracé par le chef rebelle. Malgré une profonde amertume, Bernis abdique. Les deux officiers invitent Laurence Durlac et Nicole Coste à dîner dans le seul restaurant du bourg.

Avant de passer à la résidence Gauthier, Patrice rejoint Arp qui fait réciter ses leçons au jeune Hamma Nefta. Le gosse, qui s'est parfaitement rétabli, voue au médecin allemand une véritable passion. Il s'est attaché à

ses pas avec la fidélité d'un jeune chiot.

« Laisse-nous cinq minutes, Hamma, j'ai à parler à Hans. »

Hamma cherche du regard l'assentiment d'Arp. Il est visiblement déçu de le recevoir. Il ferme son livre et s'éloigne, boudeur, en traînant les pieds.

« Hans, je ne cherche pas à te cacher quoi que ce soit, mais ce serait trop long à t'expliquer. Je voudrais que tu me confies une pastille de strychnine.

– Tu veux te suicider, mon lieutenant ? plaisante Arp. Ton Colt s'est enrayé ?

– Écoute, disons qu'il se peut que je me trouve, à brève échéance, dans une situation qui me pousse à m'envoyer en l'air. En un mot j'ai rendez-vous avec Mezarif dans la montagne. Tu piges ? »

Arp reprend son sérieux.

« Vu. Je te donne ça. »

Andrieux gagne sa chambre, découd le col de sa chemise. Il y dissimule la pilule et refait habilement la couture.

Ni Laurence ni Nicole ne sont mises au courant des projets des deux légionnaires. Le dîner se prolonge dans la gaieté et l'insouciance. Il est près d'une heure du matin lorsqu'ils déposent Nicole Coste devant sa porte.

Après avoir regagné le camp, Bernis et Andrieux ne cherchent pas à dormir. Bernis sort du réfrigérateur une des bouteilles de Champagne qu'il y avait déposées dans l'après-midi. Laurence Durlac, passablement abruti par le vin gris, se tient tapie sur un pouf d'angle, ses jambes de gazelle

repliées sous elle. Bernis n'hésite pas à parler devant elle. De toute façon, la disparition d'Andrieux ne passera pas inaperçue le lendemain.

« Patrice, as-tu une idée de ce que tu vas raconter à notre pote ? Une idée des propositions que tu vas lui faire ?

– Non. Tu le sais parfaitement, j'improviserai.

– Tu as pensé à une hypothèse ? Une direction qui pourrait te faire atteindre ton but ?

– Je ne pense qu'à ça depuis douze heures, réplique Andrieux, qui ne voit pas encore arriver le piège.

– Moi aussi, mon vieux, mais moi j'ai trouvé.

» Ce n'est pas simple, mais j'ai trouvé. »

Andrieux connaît trop bien son ami pour douter, en la circonstance, de sa parole.

« Je t'écoute.

– Tu n'écoutes rien du tout. C'est moi qui pars : voilà la conclusion.

– C'est un peu gros, tu ne trouves pas ?

» Remplis mon verre et arrête tes enfantillages.

– Tu me connais, Patrice. Je te donne ma parole, je te jure sur mes galons que je pense sincèrement avoir trouvé une proposition compatible avec nos consciences, une proposition susceptible d'être acceptée par notre gus.

– Accouche, c'est ton devoir.

– Non, je ne céderai pas. Cette mission me revient. Tu n'as pas triché en lançant la pièce, mais tu as triché en m'imposant le jeu. Il y a un autre

argument. Tu jouis chez les huiles de la considération générale. Tu es au tableau pour passer capitaine. En même temps, on va te bombarder officier de la Légion d'honneur. Tandis que, moi, on vient seulement de me consentir mon ruban, la mort dans l'âme, comme on jette une aumône. Si cette opération est menée à bien, les lauriers vont pleuvoir. Alors, pour une fois, sois chic. Qu'exceptionnellement ils dégringolent sur mes épaules bannies. »

Dans son coin, Laurence Durlac plonge sa tête dans l'angle formé par son avant-bras replié. Elle est totalement recroquevillée sur elle-même, et son corps est secoué par une envie de s'esclaffer qui l'étrangle à hauteur de la gorge. La jeune fille est contrainte de relever son visage pour retrouver sa respiration. Le fou rire déclenche des larmes qui coulent sur ses joues.

« Vous avez raison, Laurence, jette Andrieux. Quand il se met à faire la pute, il n'y va pas avec le dos de la louche. Il n'a vraiment peur de rien. »

Laurence cherche à parler ; elle s'exprime par bribes arrachées entre deux hoquets.

« Il me rappelle un élève de cinq ans... Il avait un gros chagrin parce qu'on ne lui avait pas consenti la croix... Il a fallu que je le console un après-midi entier... C'était bien le genre Bernis... Le cancre de la classe...

– C'est pas si con, votre idée, après tout ! Vous pourriez peut-être me consoler, je vous montrerais mes points sensibles, ricane Bernis.

– Patrice, je ne sais pas exactement de quoi il s'agit, mais, par pitié, laissez-le partir à votre place. Si je reste seule avec lui, je sens qu'un calvaire m'attend. Je le vois venir avec sa nouvelle idée de se faire

consoler.

– Tu as réellement un plan, Jean ?

– Je t’ai donné ma parole.

– Un plan aussi sérieux que l’amertume que t’inspire ton avancement ?

– Je t’ai dit que c’était sérieux.

– Bon. D’accord, je cède. Pars à ma place. Après tout, je ne pense pas que le risque soit énorme.

– Il n’y a pas le moindre risque, tu le sais parfaitement. »

Bernis, néanmoins, déboutonne calmement sa chemise, sa ceinture. Il dégrafe les deux premiers boutons de son pantalon, se débarrasse de sa chemise, se retrouvant torse nu. L’institutrice suit la scène en plissant le front.

« Ne t’inquiète pas comme ça, chérie ! Je sais bien que tu es asexuée, mais ce n’est pas du strip-tease. Une simple histoire de superstition. Je change de chemise avec Patrice, c’est tout. »

Andrieux, d’un geste machinal, porte la main au col de sa chemise qu’il pince, entre le pouce et l’index, à la hauteur de la pilule. À son tour, maugréant, rageur, il se dégrafe.

« Tu n’es pas seulement un guignol, tu es aussi un flic ! Même pas d’ailleurs : une bonniche qui fait les trous de serrure.

– Vous m’expliquez ? soupire Laurence, exaspérée.

– Rien à expliquer, mon chaton, on t’a déjà dit, c’est de la superstition. »

L'AUBE EMBAUME. BERNIS VIENT DE TRAVERSER UNE ANCIENNE PALMERAIE. LES DATTIERS MORTS DÉGAGENT UNE ODEUR D'ENCENS QUI SE MÊLE AUX ÉMANATIONS SAUVAGES DES HERBES CALCINÉES PAR LE SOLEIL. DE LA MENTHE POIVRÉE ET DES MILLIERS DE PLANTES MYSTÉRIEUSES PARVIENNENT À POUSSER ET, À VIVRE MIRACULEUSEMENT ENTRE CETTE PIERRAILLE BRÛLANTE QUI CRAQUE ET S'EFFRITE SOUS LES PAS LENTS DU LÉGIONNAIRE.

Bernis monte. Il est à l'écart de tout sentier. Depuis le lever du jour il a repéré sur la crête le point qui passe par la route imposée par Mezarif. Il marche seul dans la montagne, il a conservé son Colt dont l'étui bat visiblement sur son flanc. Sa chemise est inondée de sueur. Sur son dos, il ne porte qu'un sac léger qui ne contient que quelques provisions et un pull-over. Il risque de passer la nuit en altitude.

À midi, il fait une halte d'un quart d'heure, ingurgite une boîte de thon, une de fromage vitaminé, boit deux gorgées d'eau.

Puis, lentement, ménageant ses forces, il reprend sa progression sous le soleil brûlant. Il s'impose de ne pas penser à l'instant où les rebelles l'intercepteront. Bien que ce soit son but, il redoute le premier affrontement

Il marche huit heures, toujours vers le sommet qui semble se jouer de lui. Enfin, le soleil disparaît derrière la crête. À l'orée d'un vaste buisson, il

s'arrête, mange, délivre ses pieds des pataugas serrés qui compriment douloureusement ses chevilles. L'officier passe son chandail à col roulé et s'allonge, la tête reposant sur son sac, la main droite posée sur l'étui de son Colt. Il s'est juré de ne pas dormir. En moins d'un quart d'heure, il sombre dans un sommeil profond.

Son instinct de fauve le réveille, il entrouvre à peine un œil sans faire le moindre mouvement. Il comprend qu'ils sont là, tout près de lui. Il décide de ne pas trahir son éveil.

Quatre hommes lui sautent dessus, un sur chacun de ses membres, puis, très vite, son pistolet est escamoté, ses poches habilement palpées ; alors ils le lâchent et se reculent, pointant leurs armes. Machinalement, Bernis consulte sa montre : il est vingt-trois heures, il a dormi un peu plus de deux heures.

La lune est pleine et l'officier distingue parfaitement ses agresseurs. Ils sont une dizaine, habillés militairement, armés pour la plupart de mitraillettes Sten. Un des hommes dit simplement :

« Suis-nous, lieutenant Bernis. Le commandant Mezarif nous attend et le chemin est long. J'espère que tu seras capable de nous suivre. – J'essaierai, réplique Bernis. Allons-y. » La colonne prend le départ, Bernis suit sans peine, malgré des difficultés de terrain et le handicap constitué par le fait que lui ne connaît pas les passages que les musulmans semblent avoir empruntés des centaines de fois. Le chef est visiblement indisposé de remarquer que l'officier français ne réclame pas de halte et parvient à supporter la cadence d'enfer qu'il impose.

L'aube point lorsqu'ils arrivent au camp des fellaghas. Bernis a tenté de repérer sa situation ; très vite il y a renoncé : il n'ignore pas que l'atout principal de ces groupes rebelles est leur extrême mobilité et que, s'ils ont pris le risque de ne pas lui bander les yeux, c'est qu'ils savent qu'avant son éventuel retour à Batchella ils auront changé leur base.

Le légionnaire admire instantanément la science avec laquelle a été choisi l'emplacement du campement. Dans une déclivité imperceptible, la proximité de nombreux boqueteaux permet une prompte dissimulation dans l'éventualité d'un survol aérien.

Une tente-cabine a été dressée en lisière d'un bois ; elle est recouverte de branchages, se fond littéralement dans la végétation, ainsi que les hommes dont la plupart dorment recroquevillés dans la pierraille, enroulés dans des couvertures caca d'oie, indécelables à trois cents mètres.

Devant la tente, d'un grand récipient émane l'odeur parfumée du thé à la menthe. Le feu a été allumé au fond d'un trou en forme de puits ; il dégage une fumée légère qui se dissout à moins de cinquante centimètres du sol.

À l'arrivée du groupe les hommes se réveillent en chaîne ; ils soulèvent des têtes lourdes ; des visages anxieux et perplexes portent leurs regards vers Bernis, dans un réflexe de curiosité haineuse.

Sortant droit de la tente, Lahoucine Mezarif apparaît. Il doit avoir entre trente-cinq et quarante ans. Il est sec et long, d'une extrême maigreur. Bernis remarque son étrange propreté. Le chef rebelle est rasé de moins d'une heure. Ses cheveux courts et crépus grisonnent, soigneusement brossés. Ses mains racées, aux doigts immenses, aux ongles étonnamment propres et limés, jouent avec une cordelette de couleur à laquelle pend un

grigri-

« Assieds-toi, lieutenant Bernis, déclare-t-il. Ainsi, je ne me suis pas trompé : tu as choisi de venir toi-même. Veux-tu un peu de thé ? La route a été longue et mes hommes marchent vite.

– Tes hommes marchent comme tous les bons soldats, Lahoucine Mezarif, admet Bernis. J'accepte volontiers ton verre de thé.

– Ensuite tu iras te reposer jusqu'à ce soir, puis nous nous reverrons.

– J'aimerais mieux que nous nous voyions tout de suite. Et je souhaite surtout rencontrer les trois jeunes prisonniers.

– Ici, ce que tu aimes ou ce que tu souhaites ne compte pas. C'est moi qui commande et j'ai décidé. »

Deux combattants les rejoignent, se servent de thé sans y être invités.

« Le lieutenant Jean Bernis, commandant la 2^e compagnie du 2^e bataillon du 3^e régiment étranger d'infanterie, nous fait l'honneur d'une visite, annonce Mezarif, jouissant de son effet. Lieutenant, voici mes adjoints : Mohamed et Lahcen. »

Lahcen porte des lunettes de myope ; il a le front haut, s'exprime en français sans le moindre accent. Son compagnon est plus rustre.

« Lahcen était interne dans un hôpital de Grenoble avant de nous rejoindre, déclare fièrement Mezarif. Vous aussi, vous avez un médecin, un nazi, l'adjudant-chef Hans Arp, n'est-ce pas ?

– C'est bon, Mezarif, j'admets que tu possèdes des antennes et un excellent service de renseignements. Mais l'apprendre ne constitue en rien le but de ma promenade.

– Vous êtes très courageux, lieutenant Bernis, remarque le docteur Lahcen.

– Pas particulièrement en l’occurrence, toubib. J’ai étudié la lettre de votre chef, j’ai conclu qu’il était un soldat, un officier. Je n’ai aucune raison de mettre en doute sa parole de me relâcher.

– Dans vos louanges, lieutenant, vous oubliez de préciser qu’il n’est pas non plus un imbécile ! Alors changez de tactique ! « Lui, bon soldat, lui tenir parole ! » Vous n’êtes pas Buffalo Bill et il n’est pas un chef Sioux. »

Bernis fulmine intérieurement, il est tombé dans un piège en voulant en faire trop.

« D’accord. Je reconnais que nous nous trouvons entre adultes, ça ne change du reste pas grand-chose au problème.

– Vous êtes un enfant en conversation attentive avec des adultes, ça me paraît plus proche de la réalité. »

Bernis explose :

« Dis donc, je te conseille de ne pas trop pousser quand même ! J’espère que la France t’a appris autre chose qu’à la narguer et à la mépriser. Dans le cas contraire, je plains tes malades.

– Je vous prie de conserver vos distances, Bernis. Vous n’êtes pas un surhomme parlant à un esclave ! Tout ceci est fini.

– Ces idées viennent de vous et de vous seuls.

Vous m’insultez, je vous réponds d’homme à homme. Pour moi, les préjugés raciaux n’existent pas. Pour nous, légionnaires, c’est l’essence même de notre corps. Réfléchissez avant d’aboyer à la face du monde, de

brailler à tort et à travers qu'on en veut à l'a couleur de votre peau ou à votre foi.

– Je vous ai ordonné d'aller dormir, coupe Mezarif. Chez moi, j'ai l'habitude d'être obéi. Installez-vous sur les couvertures dans la tente, je vous réveillerai. »

Bernis obéit. En moins de cinq minutes, il sombre dans un sommeil lourd. Il fait presque nuit lorsqu'un homme le secoue sans ménagement.

L'odeur d'un méchoui le saisit. Trois moutons cuisent sur un feu protégé par d'immenses bâches tendues entre les piquets. L'agitation règne parmi les hommes, démontrant que le festin est sans doute inhabituel.

« Lahcen va te conduire auprès des prisonniers, explique Mezarif. Ensuite vous viendrez partager notre repas. »

Bernis comprend les raisons qui ont poussé le chef rebelle à lui imposer une journée de bénéfique sommeil. La préparation du banquet, la démonstration spectaculaire d'hospitalité : Mezarif possède, comme la plupart des siens, un sens théâtral inné. Il n'en fait pas trop, conserve le comportement d'un homme qui se trouve devant une situation banale.

En contrebas, assis sur le sol, Bernis découvre les trois jeunes prisonniers. Ils sont hagards, répugnants de saleté, leur délabrement physique tranche péniblement avec l'allure soignée de l'ensemble des musulmans. L'officier de Légion en prend conscience. Le sourire condescendant de Lahcen fait naître en lui une fureur puérile. Sans autre préambule, il engueule les trois malheureux :

« On vous a refusé de vous laver, tas de porcs ? »

Lahcen répond, visiblement ravi :

« Pas du tout, lieutenant, mais ne soyez quand même pas trop sévère. Depuis cinq jours, ils vivent à notre rythme, c'est beaucoup leur demander. Alors, dès que nous faisons halte, ils s'effondrent.

– Vous avez de l'eau ?

– Une source coule à moins de cent mètres.

– Suivez-moi tous les trois ! Leur chef nous a invités à bouffer, soyons présentables. Vous puez comme des chacals. »

Accompagnés par deux gardes, les quatre Français gagnent la source. Bernis prête son rasoir aux prisonniers, constate l'état lamentable de leurs pieds et de leurs chevilles. Jérôme Lalanne, le plus âgé, se remet le premier du coup de gueule inattendu.

« Vous êtes venu nous aider, m'sieur ? marmonne-t-il timidement.

– Tu n'as pas remarqué les galons que je porte sur l'épaule, petit con ?

– Ben si, mon lieutenant, mais vous avez l'air d'être avec eux, j'sais pas, moi !

– J'ai une gueule à trahir mon pays ?

– Ben, alors, pourquoi vous nous en voulez tellement, mon lieutenant ?

– Je ne vous en veux pas particulièrement, mais ça me fait toujours mal de voir des soldats attifés comme des traîne-patins.

– Vous savez, on n'a pas rigolé avec eux. On a marché jour et nuit.

– Et eux ? Ils ont pris le train ?

– Eux, ils ont l'habitude, mon lieutenant.

– Lave-toi et ferme ta gueule, tu vas pie faire dégueuler.
– Qu'est-ce qu'on va faire maintenant ? Vous allez nous ramener avec vous ?

– Je ne pense pas que vous repartiez avec moi, les gars, mais ne craignez rien : tout va s'arranger, je vous en donne ma parole. »

Bernis se radoucit brusquement. Il semble réaliser seulement le calvaire et la terrifiante anxiété dans laquelle doivent vivre les jeunes gens depuis leur captivité survenue à l'issue du massacre de leur compagnie.

La nuit est aussi claire que la précédente. Bernis constate l'état des pieds du plus jeune, les chevilles gonflées, les plaies à vif.

« Vous pourriez peut-être les panser, lance-t-il à Lahcen qui, assis à l'écart, souriant, n'a rien perdu de la scène.

– Oui, lieutenant. Maintenant qu'il a les pieds propres, je vais y songer. Nous avons une infirmière, je lui transmettrai les instructions. »

Ils se pressent autour des moutons qui sont déchiquetés à la main selon la tradition, puis Leïla, l'infirmière, présente à Mezarif, Lahcen et Bernis un récipient d'eau tiède et des linges, afin qu'ils se rincent et s'essuient les doigts. L'officier français, amusé, remarque le soin que le chef rebelle prend de ses longues mains immaculées. Mezarif cherche à retarder les transactions ; il est heureux et fier de donner à sa fête l'apanage des traditions. Il débouche une bouteille de vin ; ni lui ni ses hommes n'y touchent.

« Si nous parlions de l'aide que vous avez décidé d'apporter aux

enfants ? Vous attendez sans doute que je vous en félicite ? Leïla, notre infirmière, connaît très bien M^{lle} Durlac.

– Ça ne me surprend pas. Je n'attends de vous aucune félicitation, mais je tiens à vous préciser que mon but n'est pas de préparer ces gamins à devenir des guerriers qui vous combattront un jour.

– Ce serait absurde : notre combat sera rapidement terminé. Vous n'avez pas la moindre chance et, au fond de vous, vous le savez. Les hommes qui luttent pour leur liberté vaincront, quel que soit le terrain sur lequel ils se battent et la disproportion des forces.

– Mezarif, vous m'emmerdez profondément. Avant de parler de liberté, cherchez à la définir. Il y a bien longtemps que j'essaie et je n'y suis jamais parvenu.

– Vous ne vous considérez pas comme un homme libre ? interrompt Leïla.

– Certes pas. Et je pense que je n'en ai jamais rencontré, dans l'armée moins qu'ailleurs, et pourtant je suis un soldat volontaire.

– Vous avez choisi de ne pas être libre. Avez-vous réfléchi que ça constitue une forme de lâcheté ? intervient Lahcen.

– Écoutez, je suis venu jusqu'à vous, cédant à un chantage, ce n'est pas pour vous entendre ressasser une idéologie fatiguée que des spéculateurs habiles sont en train de vous inculquer. Vos salades et vos états d'âme ne m'intéressent en rien. Ce qui me tracasse, ce sont les trois gosses que vous détenez.

– On peut y venir, consent Mezarif. Mes conditions n'ont pas changé : je veux en échange votre bande de traîtres. Ces hommes constituent le seul

danger pour notre cause. Eux et leurs semblables doivent être châtiés sans pitié. Ils sont une plaie qui retarde l'unité du peuple arabe.

– Tu ne penses pas que je vais te les livrer pieds et poings liés, pour que tu les saignes comme des moutons ?

– La vie des otages en dépend ! Et ne compte pas sur moi pour faire preuve de mansuétude ; je joue l'avenir de mon peuple.

– Voilà ce que je te propose : je fais monter le commando en armes par le chemin que j'ai emprunté. Ça te donnera l'avantage de l'attaquer où bon te semblera, mais eux pourront se défendre. Ils n'auront pas beaucoup de chances, mais au moins ils seront prévenus.

– Je n'ai aucune raison de faire une concession, réplique Mezarif. Je te tiens>

– Tu ne tiens personne ! La vie de tes otages et même la mienne, si tu trahis ta parole, peuvent être sacrifiées. Ça fait partie des risques du métier et, à tort ou à raison, moi aussi je considère que je joue l'avenir de mon peuple. Et puis surtout, que redoutes-tu ? Auriez-vous peur, toi et les tiens, qui vous battez pour un idéal, d'affronter une bande de mercenaires vendus à l'ennemi ?

– Tu m'amuses, Bernis. Je sais que j'ai tort, mais je pense que je vais accepter l'idée de ton duel.

– C'est idiot ! tranche Lahcen. Ces pourris savent tenir un fusil. Certains de nos hommes risquent de payer de leur vie ton excitation à relever un défi. Bernis est malin, il a su trouver le point qui te fait vibrer. Tu fais preuve de faiblesse, là aussi.

– Tu es un imbécile, Lahcen, un imbécile cultivé, mais un imbécile quand

même ! N'ayons jamais à rougir de nos actions. Je n'ai pas envie d'exécuter une centaine de mes frères même s'ils représentent le purin de ma patrie. Qu'ils meurent au combat ! Le légionnaire a raison.

– Autre chose, Mezarif, ajoute Bernis, je ramène un des otages en témoignage de ta bonne foi. Je choisis Henri Levasseur ; il ne pourrait plus vous suivre avec l'état de ses pieds.

– J'accepte aussi, je reconnais même que ça m'arrange, consent Mezarif. Mais ne compte sur aucune indulgence de ma part vis-à-vis des deux autres si tu ne tiens pas ta parole.

– Je la tiendrai.

– Kahil accompagnera-t-il tes harkis ?

– Je lui laisserai le choix, mais cela ne fait pas le moindre doute. »

Mezarif tend sa main ouverte. Bernis connaît la coutume : de la sienne, il frappe la paume du chef musulman, puis l'un et l'autre portent l'index à leurs lèvres.

« Peux-tu demander à Leïla de panser les pieds du jeune ? ajoute Bernis. Si tu es d'accord, je voudrais partir dans la nuit. »

Les trois jeunes fantassins ont suivi la conversation. Son issue leur apporte un mélange d'espoir et d'anxiété.

« Mon lieutenant, ânonne Moreau, moi aussi j'ai les pieds en compote. Je pourrais peut-être vous suivre ?

– La question est réglée. Tous les deux, vous rejoindrez dans vingt-quatre heures au plus tard. Désolé, les gars, je fais ce que je peux. Tâchez de vous conduire comme des hommes. »

Bernis, Levasseur et Leïla gagnent un coin infirmerie. Lahcen les rejoint. Il donne, plein de morgue, quelques instructions superflues à la jeune fille, qui réplique, cinglante :

« Je sais faire un pansement, docteur, j'ai mon diplôme. »

Lahcen fait volte-face et s'éloigne dans un haussement d'épaules.

« Vous ne semblez pas l'aimer, lâche, souriant, Bernis.

– Celui-là, pour qui il se prend ? En plus, il voudrait que je couche avec lui, comme si c'était naturel. »

Levasseur geint et râle pendant la confection du pansement. Bernis s'en montre exaspéré :

« Tu vas pas fermer ta gueule, petit crevard ! Pense à tes deux copains qui restent, mets tes chaussures et serre-les. Ensuite, essaie de dormir une heure. Après, nous partirons. Moi je vais saluer leur chef. »

Lentement, l'officier suit Leïla qui, brusquement, s'arrête et lui fait face :

« Vous embrasserez Laurence pour moi, je l'aime beaucoup, vous savez. »

Bien qu'elle soit fagotée avec maladresse dans des vêtements militaires trop grands, la fille est belle, vraisemblablement d'origine kabyle. Sa peau mate paraît presque claire, opposée à ses yeux d'encre. Elle a des dents étincelantes ; quelques mèches de cheveux courts émergent en boucles serrées de l'éternel bonnet de laine kaki qu'ils portent tous. Bernis devine seulement la ligne de son corps masquée par l'ampleur des vêtements. Il laisse d'un geste naturel son bras reposer sur les épaules de l'infirmière, qui avance à ses côtés sans réaction hostile. Avant de parvenir au cœur du

camp, Bernis retire doucement sa main de l'épaule de la jeune fille. Il la regarde : elle pleure.

Le caractère insolite de la situation ne surprend pas le lieutenant. La jeune infirmière est frustrée d'attentions, de tendresse. Elle s'efforce de faire admettre aux guerriers qui l'entourent qu'elle est, comme eux, un combattant et rien de plus. Cette attitude constitue le gage de sa quiétude.

« Pitié, mon lieutenant ! J'en peux plus, j'ai mal. Attendez-moi, me laissez pas, mon lieutenant ! »

Pour la dixième fois, Bernis se retourne, exaspéré.

« Et tes deux amis, tu crois que ça leur fera pas mal si on leur coupe les couilles ? Dépêche-toi et arrête de geindre.

– Mes pieds, oh, la vache, mes pieds ! »

Bernis le rejoint en trois pas.

« Quelle lope tu fais ! Et c'est ça qu'on nous envoie ! Je vais te faire avancer à coups de lattes dans le train, moi.

– Merde, après tout ! J'en peux plus ! Vous êtes encore plus salaud qu'eux.

– Tu peux remonter si tu veux.

– Non, pardon, ça ira. Mais allez un peu moins vite.

– On atteindra la route vers sept heures du matin, on trouvera sûrement un camion. »

Ils trouvent effectivement un Dodge, qui transporte au 14^e R. I. C. du ravitaillement depuis Biskra. Ni le chauffeur ni l'adjutant-convoyeur

n'osent poser de questions. Ils déposent les deux hommes au camp Légion.

Andrieux se précipite, Arp, Retz et Laurence Durlac sur ses talons.

« Tiens, Hans, regarde les pieds de ce morveux, jette Bernis. Pour moi, café.

– Comment ça s'est passé, Jean ?

– Pour le mieux, pour le mieux : gueuleton, accueil grandiose, méchoui succulent ! Et j'ai pratiquement tringlé la meilleure copine de Laurence. Une vraie promenade de santé.

– Par pitié, une fois dans ta vie, arrête de déconner. »

Bernis expose les faits en détail. Il annonce les termes de son accord avec le chef rebelle, avant de conclure :

« Ça gamberge dur, là-haut. C'est du solide, du fanatisé. Ceux-là, nous devons les anéantir sans pitié. C'est bien dommage d'ailleurs, parce qu'ils sont foutrement sympathiques. »

Kahil est à son tour mis au courant. Comme Bernis le prévoyait, il refuse de laisser monter son commando sans l'accompagner.

Il en sera de même pour Flipper et Azoul qui, loin de s'inquiéter, trouveront excitant leur rôle de gibier.

PENCHÉ SUR LA CARTE, KAHIL SUIT ATTENTIVEMENT LES INSTRUCTIONS DE SON OFFICIER :

« Les rebelles ont le choix entre cinq ou six points pour tendre leur piège, explique Bernis. Ils vont penser en toute logique que ta colonne va s'étendre sur trois bons kilomètres, que vous marcherez à une trentaine de mètres les uns des autres. Les fells n'ignorent pas que c'est la meilleure parade pour déjouer une embuscade. Ils vont donc de leur côté étaler leurs chasseurs. En conséquence, en terrain découvert, vous conserverez les distances. Mais dès que vous traverserez un bois, un maquis ou un défilé rocheux, dès qu'ils ne pourront donc plus observer votre progression, vous resserrerez et vous évoluerez groupés. Ça les contraindra à faire manœuvrer les mâchoires de leur tenaille et par là à se découvrir. En tout cas, je l'espère. » Arp arrive.

« Tu as vu l'état des pieds du gosse que tu as fait marcher comme une brute, mon lieutenant ? Et en plus tu l'as traité de crevard ! J'aimerais t'y voir.

– Si je ne l'avais pas secoué un peu, on y serait encore.

– Vous êtes un beau spécimen de sauvage, Bernis, déclare calmement Laurence Durlac. Et puis qu'est-ce que c'est que cette histoire de « copine ». Je vois mal une de mes amies songer seulement à vous accorder un regard. »

Bernis éclate de rire :

« C'est Leïla, leur infirmière. D'ailleurs elle m'a demandé de vous embrasser. Allez, amenez-vous. »

Bernis profite de la stupéfaction de Laurence pour faire deux pas et la saisir aux épaules. L'institutrice tourne la tête dans un réflexe vif et reçoit derrière l'oreille le baiser dirigé vers ses lèvres. Elle repousse l'officier en déclarant :

« Leïla est avec eux, à courir la montagne ? Ma pauvre Leïla ! Et vous prétendez, comme un mufle, qu'elle a cédé à vos avances ?

– J'ai dit : « pratiquement tringlée ». S'il faut vous fournir des précisions, j'ai mis ma main sur son épaule et elle ne m'a pas giflé. Ce n'est qu'une question d'interprétation, mais je m'y connais.

– Leïla, le plus beau corps de femme que j'ai jamais vu, marmonne, songeuse, Laurence.

– C'est effectivement ce qui m'a semblé. »

Kahil barde Flipper de bandes de fusil mitrailleur ; il ordonne au géant de se charger, en outre, d'un F. M. sur chaque épaule. Jésus Azoul et le grand sergent décident de transporter un contingent d'armes et de munitions très inhabituel par son importance et son volume.

Sans recevoir d'explications détaillées, les musulmans du commando sont prévenus qu'ils montent à coup sûr vers une embuscade. Depuis la création de la compagnie autonome de ralliés, tous obéissent dans la terreur de tomber vivants entre les mains du F. L. N.

Deux hommes auxquels on a consenti un grade fictif de caporal ouvrent la marche. Le trio des légionnaires les suit. Puis le gros de la bande adopte au pied de la lettre les instructions du lieutenant. La longue chenille humaine se replie sur elle-même à chaque passage pendant lequel sa progression ne risque pas d'être décelée.

À treize heures, en sous-bois, Kahil ordonne une demi-heure de répit pour permettre aux hommes de casser la croûte. Flipper se débarrasse de sa charge de bœuf. Il enlève sa chemise, son torse cyclopéen conserve l'empreinte profonde des bandes de munitions ainsi que les meurtrissures provoquées par le frottement et le poids des fusils mitrailleurs.

Dans une série de mouvements délicats, Jésus Azoul extrait de son sac une fiole d'huile d'amandes douces et masse les épaules du géant, qui trahit son assentiment par de petits gémissements voluptueux.

« Si c'est pas malheureux de voir ça ! soupire Kahil. J'ai l'impression de commander un harem !

– Si tu lui faisais pas porter le poids de trois taureaux, chef...

– Susceptible, Jésus, quand on rigole avec ta petite demoiselle. »

Flipper éclate de son rire caverneux.

« *Da ! Da !* Petite demoiselle, petite demoiselle.

– Allez, en route, les gamines ! tranche Kahil.

Tout ça c'est bien joli, mais regardez un peu là-haut. Le défilé entre les rochers. C'est là qu'ils nous attendent. Après une demi-heure de marche dans les gorges.

– Tu as vu quelque chose ?

– Non, c’est bien pour ça. C’est un grand jeu, il excite Mezarif autant qu’il m’excite. Ce n’est pas le meilleur endroit pour l’embuscade. Alors, il doit penser que je me méfierai moins. Depuis ce matin, il nous regarde monter, il cherche à raisonner comme moi et moi comme lui.

– Quand même, réplique Jésus, il y a deux bois à passer, après. C’est meilleur, bien meilleur pour nous attendre.

– Dans les bois il y a les oiseaux. Mezarif sait bien que je le repérerai en regardant les oiseaux. »

– Alors ?

– Alors, cette fois, on part tous les trois en avant. Moi, le premier. Quand je trouverai un endroit qui me convient dans les gorges, j’arrête, je vous attends et tout le monde serre sur moi. Jésus, Flipper, enlevez vos bérêts verts et mettez des bonnets comme les autres.

– Et toi, chef ?

– Moi, non, j’aime autant qu’ils me reconnaissent... »

Kahil a trouvé un lieu de regroupement idéal.

Attendant sa troupe, il contourne un rocher et, à travers une faille, observe à la jumelle, scrute, selon une série d’alignements méthodiques, les abords du chemin que le commando va suivre. Il ne découvre rien, pas le moindre signe d’une présence rebelle, bien que la masse compacte et tourmentée des grosses roches puisse abriter et dissimuler un bataillon.

Kahil se demande s’il n’a pas mésestimé la rouerie de Mezarif, lorsqu’en plein dans son axe il distingue nettement un jet de pisse, projeté

dans un quart de cercle parfait entre la masse de deux blocs rocheux. Le grand sergent sourit. Il connaît mieux que personne l'angoisse provoquée par l'attente d'un combat. Il marmonne entre ses dents :

« Je jure sur le Coran que si tu me laisses la vie aujourd'hui, Allah, et que si un jour je me trouve dans la même attente que mon frère là-bas, je pisserai sur mes cuisses dans mon froc. »

Flipper arrive, puis Jésus. Les autres rejoignent régulièrement, s'agglutinent autour du sergent.

« Ils sont là, chuchote Kahil en arabe, faites passer. Je pars en avant avec Flipper, on va avancer dans leur piège, pour essayer de placer les F. M. Tant qu'ils n'apercevront pas le gros de la bande, ils n'ouvriront pas le feu. Le feu, c'est moi qui le déclencherai quand j'aurai trouvé l'endroit.

» Alors, tous ensemble, vous foncerez, toujours en avant, au moins deux cents mètres en courant. Flipper et moi, on vous couvrira. Après, vous chercherez des abris. Azoul reste avec vous pour vous commander. N'oubliez surtout pas qu'à ce moment-là ils seront derrière vous. »

Il hésite et ajoute :

« Si Allah m'aime mieux que cette hyène puante de Mezarif, ils seront derrière vous.

– Et si Allah admire le plus vicieux des siens, rectifie Jésus Azoul.

– Inch Allah ! » conclut le grand sergent-chef.

Tahar Kahil s'est montré un prophétique stratège : en quelques secondes les chasseurs deviennent gibier. Mais la situation se retourne en

moins d'une minute, les hommes de Mezarif sont infiniment mieux placés que ceux du commando Kahil, qui tombent frappés dès qu'ils tentent le moindre mouvement. Les pertes sont très vite énormes.

Par contre, la position tenue par Flipper et le sergent-chef est pratiquement imprenable tant que les légionnaires disposeront d'une balle. Et il leur reste l'énorme contingent de munitions qu'ils ont transporté.

La panique gagne le commando de ralliés. Kahil, de son abri, hurle des instructions qui ne sont pas respectées. Le sergent-chef est écœuré, mais nullement surpris : il sait qu'un soldat ne se juge que lorsqu'il se trouve dans une situation désespérée. La plupart des ralliés se font tuer à cause de l'affolement confus de leurs actions. Kahil et Flipper ne tirent pas, tandis que les survivants lâchent, à tort et à travers, des rafales inefficaces qui ne servent qu'à faire déceler leurs positions.

« Attention ! Jésus nous rejoint ! » gueule le sergent.

Flipper lâche un chapelet de fusil mitrailleur au point précis d'où un tireur embusqué pourrait atteindre son compagnon.

Dans une détente de grenouille, le petit Juif gagne, en trois bonds, le bastion improvisé. Il n'a pas abandonné une seule de ses armes, il porte toujours sur son dos un énorme sac de chargeurs.

« Dans moins d'un quart d'heure il ne restera plus que nous trois, déclare amèrement Kahil. Mais s'ils veulent venir nous chercher, ça sera cher. »

L'abri naturel choisi par les deux sous-officiers forme un cylindre bas constitué par trois roches dont la jonction crée des failles permettant le

passage des canons des armes.

Les derniers des ralliés se font massacrer en cherchant à fuir. Kahil est alors conscient d'un flottement dans les rangs ennemis. Il est vraisemblablement consécutif à la transmission de nouvelles instructions. La mâchoire de la tenaille se resserre sur eux.

« Vous ne tirez qu'à coup sûr ! Ils ne peuvent pas approcher à moins de trente mètres. Notre seule chance est qu'ils comprennent le nombre de types qu'on peut leur foutre au tapis et qu'ils décident que ça ne vaut pas le coup. »

Un fellagha tente de s'avancer dans un bond. Azoul l'atteint en plein front. Trois minutes se passent, la tactique change, l'ennemi risque un assaut.

Les deux fusils mitrailleurs des légionnaires se déclenchent, tandis qu'Azoul ajuste avec précision ses tirs au but.

La vague se replie, désordonnée. Six corps jonchent le no man's land ; cinq d'entre eux semblent morts ; un sixième, gravement atteint, n'ose pas tenter le moindre mouvement. Il a une balle dans la cuisse, son sang imprègne la terre brûlante et s'échappe au rythme d'une artère éclatée.

Des exhalaisons fades émanent du sable, du sang et de la mort, se mêlent à celles de la poudre brûlée. Le vent est nul ; l'odeur stagne, écœurante. Un silence lourd et crispant s'instaure, rompu seulement par le cliquetis des fusils que l'on recharge et que l'on arme.

« Tahar Kahil ! Tu m'entends ? »

Le hurlement rauque fuse, repris trois fois par l'écho.

« *Sergent-chef* Kahil, bâtard ! réplique le légionnaire d'une voix encore

plus forte qui, elle aussi, rebondit de roche en roche.

– Achève le blessé ! On ne peut pas l'atteindre sans se découvrir. C'est ton frère, Kahil, tu ne vas pas le laisser crever au soleil.

– Envoie un homme le chercher ! On ne tirera pas. »

La perplexité indéniable créée par sa proposition fait sourire Kahil. Il a joué un sale tour à Mezarif, c'est toujours ça. En face, les clients ne doivent pas se bousculer pour venir jouer les cibles.

« Alors, gueule-t-il, vous êtes plus de cent et il n'y a pas un seul homme ?

– Ne tire pas, Kahil, on vient. »

C'est le docteur Lahcen qui apparaît, livide et tremblant. Il est suivi par Leïla l'infirmière. Kahil crie :

« Seules les femmes ont des couilles chez-vous ?

– Ferme ta gueule de chacal, c'est la Croix-Rouge. »

Lahcen et Leïla tirent nerveusement le blessé sur une civière habilement bricolée. Le médecin éponge son front en sueur avec un chiffon terreux.

« Mezarif, fils de pute ! Fais-moi plaisir, commande encore un assaut, on s'ennuie ! braille Kahil après un instant.

– Rends-toi, Kahil ! Rejoins les tiens dans leur lutte pour la justice et la dignité !

– Envoie-moi ta mère, Mezarif, j'ai deux cou-lots avec moi qui voudraient essayer une femme.

– Tu vas mourir pour ces paroles, Kahil !

– Je les retire ! Finalement c'est toi qu'ils veulent niquer ! Arrive, ils

t'attendent ! »

En arabe, une nouvelle voix intervient :

« Tu vas regretter le jour où une truie t'a chié, Kahil. »

En arabe, Mezarif réproouve la grossièreté de l'insulte. Puis à nouveau c'est le silence. Il est-certain que le chef rebelle a décidé d'attendre la nuit, mais la lune est encore énorme.

Il faudrait que les légionnaires s'endorment tous les trois pour que les fellaghas parviennent à les surprendre.

QUELQUES MINUTES AVANT MINUIT , LES REBELLES TENTENT EN FORCE UNE NOUVELLE ATTAQUE FURIEUSE . LES ARMES DES LÉGIONNAIRES FONT UN VÉRITABLE CARNAGE, MAIS ILS SONT NÉANMOINS SUR LE POINT D'ÊTRE SUBMERGÉS PAR LE NOMBRE. ILS SONT SURTOUT OBLIGÉS DE SE DÉCOUVRIR POUR AMÉLIORER L'ANGLE DE LEUR TIR. À CE PRIX, LEUR RIPOSTE S'AVÈRE D'UNE TELLE EFFICACITÉ QU'ELLE CONTRAINT LES ASSAILLANTS À UN NOUVEAU RECU.

Hélas ! Jésus Azoul a reçu un chargeur entier dans l'abdomen. Le petit légionnaire s'est laissé tomber à l'intérieur de l'abri, les mains repliées sur la déchirure béante de son ventre. Kahil dispose d'une trousse pharmaceutique ; aidé par le géant qui soulève les reins de son ami, le grand Arabe bande la blessure à l'aide d'un paquet de gaze et d'une interminable bande Velpeau.

« Tu as mal, mon pauvre vieux, chuchote-t-il.

– Non, je ne sens rien. Je vais crever sans souffrir.,

– Qui te parle de crever ?

– Ah ! Merde, chef, cette salade je l'ai servie mille fois. Évite-la-moi, c'est vexant. Et puis... (Il s'essouffle en parlant, mais demeure lucide.) Et puis j'ai des choses plus sérieuses à te dire, alors ne te fatigue pas.

– Pas crever, Jésus ! Pas crever ! ânonne Flipper en saisissant la main

du mourant.

– Toi, au lieu de pleurnicher, va guetter ! Ils peuvent remettre ça.

– Il a raison, approuve Kahil.

– Pas crever, s'obstine le géant. Flipper foutu si Jésus crever ! »

Il gagne néanmoins la faille d'observation :

« Tu veux de la morphine ? demande le sergent.

– Pourquoi pas ? Vas-y, j'ai pas encore mal, mais ça va venir. J'ai du sang qui pisse sur mes couilles.

– Des idées.

– Tahar, tu diras au lieutenant Bernis : ma vieille, elle est au Père-Lachaise, je lui ai acheté un trou, c'est tout ce que je possède. Si c'est possible, je voudrais l'y rejoindre.

– Si tu parles encore de mourir, je te laisse, Jésus.

– Pauvre con ! J'ai plein de trucs à te dire et tu me fais perdre du temps. Tu es un salaud, Kahil. Et tu me prends pour une lope. Pédé, oui, mais pas lope ! Souviens-toi de ça, sale bicot !

– D'accord, tu vas crever, ça fera jamais qu'un juif de moins. »

Le mourant esquisse un sourire.

« J'aime mieux ça, Kahil. Écoute, vous pouvez vous en sortir. Je crois que je vais tenir jusqu'au matin, je peux tirer au F. M. et les amuser pendant que vous taillez la piste. Il faut que tu décides le gros. »

Flipper a entendu, il réplique :

« Si Jésus crève, Flipper crève avec.

– Viens là, Mikhaïl », article Azoul dans un souffle qui s’atténue.

Le géant s’agenouille auprès de son ami. « Écoute-moi bien, tu as tout entendu, tu as compris : je veux qu’on retrouve ma viande, qu’on m’enterre avec ma mère ! Si vous restez, on y passe tous les trois et ils nous laisseront pourrir au soleil. Alors, obéis-moi, va-t’en avec le sergent-chef. Tu reviendras me chercher et tu me ramèneras à Paris au cimetière. C’est le seul moyen. Tout ça est marqué sur un papier dans mon portefeuille, donne-le-moi. »

Le géant sort de la poche arrière du pantalon du mourant un portefeuille dont le simili cuir est pourri, rongé par la sueur.

« Là, c’est ça le papier. Donne à Kahil, il va te lire. « – Ma seule volonté après ma mort, commence le sergent, est d’être inhumé dans mon caveau, allée 12, bloc 41, cimetière du Père-Lachaise, dont je suis propriétaire. Je souhaite que mon « ami Mikhaïl Chakhvorostenko m’y rejoigne s’il me survit. Fait à Haïphong, Indochine française, le 11 février 1952. Signé : Jésus Azoul. »

Le géant pleure sans chercher à le dissimuler. Il pose une de ses mains gigantesques sur le front de son compagnon ; du dos de l’autre, il malaxe ses narines, macule son visage, en essuyant ses larmes, de crasse noirâtre et de graisse d’arme. Il renifle, oscille la tête. Broyé dans un désarroi douloureux et tourmenté, il se tourne vers le sergent : « Jésus crever, chef ? »

Kahil marque une longue hésitation. Son regard croise dans la nuit claire celui qui l’implore.

« Oui, répond-il enfin. On ne peut pas le transporter, il perd tout son

sang.

- Alors, faire comme Jésus dit. Après, moi revenir chercher viande.
- Son corps, Flipper, ce n'est pas beau de dire viande.
- Fous-lui la paix, jette Jésus dans un soupir, et approche-toi encore, j'ai autre chose à te dire. »

Le sergent s'accroupit dans l'attitude d'un prêtre qui va recevoir une confession. Instinctivement, Flipper reprend le poste de garde. Azoul chuchote, à l'extrémité de ses forces :

« C'est au sujet du gros. C'est difficile à dire, mais il faut que tu le répètes à tout le monde, même si vous trouvez que je suis un salaud. Il est pas pédé, Flipper ! Il l'a jamais été, il le sera jamais. Tout ce qu'il a fait avec moi, c'était pour me faire plaisir. Il s'en fout, mais il n'aime pas trop ça. Dès qu'il a quatre sous il va aux putes, mais en bas elles veulent pas, elles ont peur de se faire casser le fion, les connes. Depuis qu'on est là, il est malheureux. J'ai cent trente sacs planqués dans mon paquetage, ça doit lui permettre de baiser deux semaines si tu t'en occupes. Ça lui changera les idées, convains les filles du claqué, explique-leur. Il est doux comme une biche, sa queue n'est pas plus grosse que mon pouce et ses couilles une paire de radis, mais explique-leur bien aux putes qu'elles ne se mettent pas à rigoler quand il baissera son froc, ça le rend mauvais. »

La gorge de Kahil se contracte dans un spasme. Il a envie de pleurer et de rire.

« Maintenant, foutez le camp, je vais les arroser. Quand vous aurez passé le petit bois, vous serez à l'abri. Tire alors deux coups en l'air. Laisse-moi une grenade et du chatterton, et fais-moi encore une morphine.

Retourne-moi sur le ventre et taillez la route. Mais vite, putain de ta race. J'en ai marre. »

Kahil s'exécute, Azoul fait une grimace en se crispant sur le fusil mitrailleur.

« Fous-moi mon sac sous le ventre. »

Délicatement, le musulman obéit.

« Comme ça, ça va.

– Flipper revenir chercher ton mort, Jésus. Flipper juré », annonce le Russe en signe d'adieu.

Kahil dépose une grenade et coupe une longue bande de chatterton, il n'a pas besoin d'explications. Jésus Azoul crise sa main sur la détente.

L'arme automatique vomit dans un fracas son tir aveugle.

Le sous-officier et le géant quittent l'abri en rampant. Ils n'ont pas plus de cent mètres à parcourir à découvert, et le tir d'Azoul doit avoir surpris les assiégés. Ils se relèvent brusquement et, ensemble, se lancent dans une course folle.

Lorsque, hors d'haleine, ils s'effondrent, ils se trouvent à couvert, cent cinquante mètres en contrebas. Kahil est persuadé que leur fuite n'a pas été remarquée. Il secoue le géant ; ensemble, ils reprennent leur course dans la nuit claire. Des rafales courtes répondent maintenant aux rafales plus longues d'Azoul, les balles doivent cribler les roches.

L'aube se lève lorsqu'ils atteignent le bois. Ils sont sauvés, Kahil par deux fois tire vers le ciel.

Quinze cents mètres au-dessus d'eux, Azoul sourit. D'un geste habile, il démonte le percuteur du fusil mitrailleur qu'il fixe à l'aide du chatterton sur la grenade, puis en arrache la cuillère, avant de la projeter, au prix d'un ultime effort, aussi loin que lui permettent ses forces décroissantes. Le mouvement le fait grimacer de douleur. Il parvient à se retourner et s'installe, attendant la mort, ses yeux sombres fixés vers le ciel pâle qui s'éclaircit doucement.

Une heure passe. Les assiégeants prennent une confiance relative. Deux d'entre eux se décident enfin à ramper vers l'abri, le doigt sur la détente de leur arme. Parvenus à cinquante centimètres, ils se lèvent et se collent au rocher. Le plus téméraire jette un coup d'œil par la faille et comprend.

Saisissant à leur tour que tout danger est écarté, Mezarif et ses hommes fondent sur l'abri comme un essaim de guêpes. Azoul, serein, est heureux. Il sent qu'il lui reste encore assez de forces pour cracher son venin avant de mourir.

« Où sont les autres ? » interroge Mezarif.

Le sourire d'Azoul s'élargit. Il répond d'un geste de la main, le médus tendu, l'index et ses autres doigts repliés, avant de déclarer douloureusement, quêtant son souffle :

« On t'a niqué, fils ! Kahil t'avait prévenu, c'est moi qui t'ai niqué ! Retiens mon nom : Jésus Azoul. En faisant ton rapport à ton maître au Caire, précise bien : « Je me suis fait niquer par un Juif. » Il t'enverra sûrement une médaille.

– Ils ont combien d'avance ? interroge Mezaril sans la moindre

conviction.

– Me fais pas rire, tu veux ? Ça me fait mal au ventre.

– Tu es courageux. Tu veux qu'on t'achève ?

– Si ça te fait plaisir... Je m'en fous, je suis à l'ombre jusqu'à midi... J'irai pas jusque-là et je suis bien.

– Ils t'ont fait de la morphine ?

– Oui.

– Comme tu voudras. On te laisse, conclut le chef musulman, qui poursuit cependant vers les siens : Ramassez le fusil mitrailleur, c'est toujours ça. »

Deux hommes dégagent l'arme, en repliant le bipied.

« Mezarif ! » interpelle Azoul à bout de forces.

Le chef rebelle se retourne vers lui. Alors, le sourire crispé, le petit Azoul brandit son poing droit qu'il tend, pouce et index repliés l'un sur l'autre, simulant un orifice en forme d'anus :

« Mezarif ! Le F. M... »

Il porte l'orifice à ses lèvres et souffle, gonflant ses joues.

Son cœur ne supporte pas l'effort, il claque dans un galop furieux. Le petit juif expire, le regard fixe. Son visage conserve la sérénité malicieuse de son ultime facétie.

D'un pas, Mezarif s'approche du fusil mitrailleur, constate l'absence du percuteur. Il sait trop bien qu'il leur est impossible de se procurer la pièce, les armes rebelles ont d'autres provenances. Le chef arabe jette un regard d'admiration amusée sur le corps d'Azoul. Il s'agenouille et lui

ferme les yeux, déclarant en guise d'oraison :

« Tu niqueras plus personne, fils. » Alors, il se relève et hurle, agressif, l'ordre de mouvement.

Mezarif tient sa parole. Le lendemain les deux otages sont ramassés, épuisés, par une jeep de gendarmerie, à quinze kilomètres de Batchella.

Flipper est remonté seul chercher le corps d'Azoul. On a juré au géant que son inhumation au cimetière de Batchella ne serait que provisoire.

Andrieux et Bernis ont ensuite laissé le Russe sombrer une semaine entière dans une cuite gigantesque, durant laquelle il ne quittait le bordel que pour créer un embryon de scandale.

Les ordres transmis à la gendarmerie étaient de l'assommer et de le raccompagner au bordel.

FÉVRIER 1956.

Nanti de sa tête de catastrophe, le lieutenant de gendarmerie Mariani réclame une audience urgente à Andrieux, qui a été promu au grade de capitaine, et au lieutenant Bernis.

« Qu'est-ce qui t'arrive encore ? Colette a rallié les Fells ?

– Si c'était que ça ! Bernis, déconne pas, c'est du sérieux.

– Vas-y.

– Tu te souviens de ton rapport sur l'embuscade du défilé d'El Arba ?

– Vaguement.

– Tu as fait une connerie, belle comme un prince de Numidie. Et moi, comme un con de mon zeb, j'ai laissé valser la toupie.

– Accouche, au lieu de faire de la poésie locale.

– J'ai apporté le double, réplique Mariani, en extrayant de sa poche trois feuilles dactylographiées sur lesquelles il se penche.

– Voilà, c'est là, je te cite : « Je roulais en tête d'un convoi composé de deux Dodges 6 roues non bâchés, le caporal Chakhvorostenko au volant de mon véhicule léger (jeep). Je situe la vitesse des trois véhicules aux alentours de quarante kilomètres à l'heure. Le sergent-chef Tahar Kahil, assis à l'arrière à mes côtés, me conseilla brusquement de ralentir l'allure. Il avait décelé, sur la gauche de la route, un reflet, semblant provenir du

canon d'une arme. Connaissant l'instinct et la vue de mon sous-officier, j'obtempérai immédiatement. J'aperçus alors, moi-même, du côté opposé, un homme qui, fusil en main, venait d'améliorer sa « position dans un déplacement maladroit. Par signes conventionnels, j'ordonnai aux chauffeurs de pousser leurs véhicules à la vitesse maximum et, à tous les hommes, d'ouvrir sur les parois rocheuses un tir continu dans le but, primo d'amener les rebelles à se découvrir dans une riposte anticipée à leurs prévisions, secundo d'handicaper leur facilité à nous ajuster. Par cette manœuvre j'ai minimisé considérablement les pertes que nous « aurions subies. Nous avons eu néanmoins à déplorer la mort du légionnaire Baldi Robert, frappé à la tête et deux blessés légers »... etc... etc... »

– Et alors ? interroge Bernis.

– Dans un rapport officiel, tu as avoué avoir ouvert le feu le premier. C'est-à-dire, contrairement aux instructions ministérielles, avant de te trouver en légitime défense, et sans avoir effectué les sommations réglementaires.

– Tu te fous de ma gueule ? J'ai précisé avoir décelé des hommes en armes. D'autre part, dans la suite du rapport, je mentionne les cinq fellouzes qu'on a foutus au tapis, un F. M., quatre Statis récupérés, sans compter les documents.

– Écoute, Bernis, je suis aussi convaincu que toi, ce qui n'empêche qu'ils vont chercher à te coincer. D'après la loi, aussi con et aussi dégueulasse que ce soit, nous sommes toujours en état de paix. Tu as eu tort de les braver, et depuis qu'ils veulent te niquer...

– J’ai des arguments.

– Aucun argument ne tient, face à une puissance qui jouit du privilège de la mauvaise foi. Tu n’ignores pas que Gauthier, bien qu’il soit trop lâche pour se mouiller, tire les ficelles d’une machination contre toi. Le caïd Kadder, le bachaga Mahmoud Abdallah, tous les enturbannés du secteur qui, à genoux, baisent les pieds sacrés de la France, à laquelle ils jurent une éternelle fidélité, se couvrent à gauche en payant grassement la rébellion. Tous ces enculés de leur race expédient rapport sur rapport à Alger, concernant les exactions auxquelles tu es censé te livrer sur les suspects qui tombent entre tes pattes.

« Arrête, Bernis, ne m’interromps pas. Je te répète que, moi, je sais. Ne perds pas ton temps à prêcher un converti. Reconnais que je t’avais prévenu, que tu l’as cherché : ce que tu considérais comme de l’honnêteté a été interprété comme la pire des arrogances. Tu as agi comme si tes rapports étaient destinés à des complices compréhensifs et indulgents. Tu les adressais en réalité à des ennemis hargneux et bornés. Tu n’as jamais rien voulu entendre, Bernis, mais quand, quinze fois, les pékins ont reçu des comptes rendus de tentatives d’évasion qui se soldaient par une balle en plein front...

– Mais précisément, nom de Dieu ! C’est la façon que j’ai choisie de dire la vérité ! Je me suis toujours refusé à élaborer des romans vraisemblables, par respect pour les destinataires de ces rapports et, surtout, pour bien leur faire comprendre que mes actes étaient en plein accord avec mon honneur et ma conscience d’officier. Je n’ai jamais abattu que des criminels notoires, des hommes qui avaient du sang français sur leurs mains.

– Autant en finir tout de suite, Jean. On vient de m'aviser de l'arrivée imminente d'un juge d'instruction qui se déplace spécialement pour instruire ton affaire, qui se déplace spécialement de Paris, mon vieux.

– Les salopes ! Les enculés ! » siffle Andrieux, écœuré.

Bernis semble beaucoup moins atteint par la nouvelle qui, paradoxalement, lui apporte un certain apaisement :

« Croyez-moi, il n'aura pas fait son voyage pour rien, il va m'entendre celui-là ! Il pourra m'expédier au tourniquet, mais il ne me fera pas fermer ma gueule.

– Ne déconne pas, Jean, braille Patrice, sévère et sérieux. On peut probablement encore tout arranger, mais sûrement pas en contre-attaquant.

– Fous-toi dans le crâne que je me bats l'œil de tout ce qui peut m'arriver ! À une seule exception : je refuse toute forme d'accusation concernant les procédés qu'on m'a contraint d'adopter sur le terrain. Je n'ai pas honte et je ne chercherai pas à me justifier. Non, mais pour qui nous prennent-ils ? Et où va l'armée si nous acceptons d'être traités comme des délinquants de droit commun ! Il faut hurler à la gueule de l'opinion publique ce que nous sommes, ce qu'on nous oblige à faire, et pourquoi nous acceptons de le faire.

« Sinon, à brève échéance, le seul fait de songer à préparer une école militaire rangera les jeunes au ban de la société. L'opinion s'encrassera dans une méconnaissance totale de nos vocations, nous rougirons des uniformes que nous portons, notre respect du drapeau deviendra un sujet de raillerie. Et le fait qu'un homme choisisse de devenir un soldat laissera

supposer qu'il s'est découvert une nature de tueur, de sadique qu'il souhaite apaiser impunément. Non, Patrice, l'injustice est trop flagrante, je ne marche pas. Ce n'est pas l'idée que je me fais de la France et de l'armée. L'idée que je m'en fais, je veux la faire connaître et la défendre.

« Si nous continuons, sans réagir, à nous laisser vomir dessus, nous allons assimiler l'armée tout entière au rôle de bourreau. Tu connais la sublime et paradoxale attitude de la société à l'égard de la peine de mort ; elle refuse de l'abolir, elle dépêche de talentueux procureurs pour la réclamer, l'adjurer, l'implorer dans de déchirants torrents d'éloquence. Alors, compréhensive, mais sévère et intraitable, elle l'obtient. Pour la société, point final.

« Le reste ne la concerne pas, c'est le rôle du bourreau, une bête repoussante à laquelle on ne songerait même pas de serrer la main. Écoute-moi bien, Patrice : si nous ne réagissons pas, cette guerre d'Algérie ravalera l'armée tout entière au niveau de ces exécuteurs bannis. Alors, non ! Avaler ça, non ! Leur juge m'entendra. Au fait, quand arrive-t-il ?

– Le 5 mars, répond, gêné, Mariani. Dans moins d'un mois. Je suis chargé de transmettre ta convocation. »

Madame Simone Gauthier, et Monsieur, Administrateur de la commune mixte de Batchella, sont heureux de vous faire part des fiançailles de leur fille et belle-fille Françoise Coste avec le sous-lieutenant Vallon-Dubreuil.

Une carte plus petite est jointe : *Madame Simone Gauthier recevra en l'honneur des fiançailles de sa fille Françoise avec le sous-lieutenant Vallon-Dubreuil, le mardi 24 février, à partir de 19 heures. »*

Bernis replace dans l'enveloppe les deux cartons qui viennent d'être

apportés par le chaouch de la Résidence.

« Je couve une grippe, déclare-t-il à Andrieux, qui vient d'entrer. Je sens que d'ici trois jours je vais être obligé de m'aliter.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– Tu as du courrier. »

Andrieux décachette son enveloppe, jette un coup d'œil rapide.

« Allons, Jean ! Ça, pas question ! S'il le faut, je te donnerai l'ordre d'assister à cette invitation.

– Je l'attendais celle-là. Pas d'autres instructions, mon capitaine ? Mon capitaine ignore-t-il que je peux me faire porter pâle ?

– Jean, depuis deux semaines, tu fais de l'aigreur à un taux qui frise la cote d'alarme ! Tu te plais à amplifier ce qui n'est qu'une banale enquête administrative. Je crains que tu ne te complaises dans un rôle de martyr imaginaire, de victime incomprise d'une société ingrate, aveugle au dévouement désintéressé que tu lui prodigues, dédaigneuse de ta vie et de ton sang que tu lui offres. Un Spartiate égaré dans un monde cruel. »

Le rire de Laurence Durlac leur parvient de la pièce voisine.

« Elle écoute aux portes, celle-là, maintenant ! rugit Bernis. Puisque vous êtes là, venez prendre votre correspondance. Vous êtes invitée à la fête.

– J'ai entendu sans chercher à entendre, déclare l'institutrice en apparaissant. Vous, un Spartiate ! Avouez, quelle rigolade !

– Vous ne me comprendrez jamais, mon petit chaton. Dommage, parce qu'au fond nous sommes faits l'un pour l'autre. Si vous faisiez preuve

d'un peu moins d'hostilité à mon égard, vous et moi, la main dans la main, pourrions entreprendre de rebâtir le monde.

– Patrice, lâche Laurence dans un sourire malicieux, rappelez-moi le slogan favori de votre ami Bernis.

– « Cause à mon cul, ma tête est malade. »

– C'est ça. L'habile délicatesse de la construction grammaticale m'échappait, mais j'avoue qu'il est des circonstances dans lesquelles cette image s'impose. »

« Une fois encore, Jean, je te demande de revenir sur ta décision. »

Andrieux arbore pour la première fois ses galons de capitaine sur son uniforme de sortie. Bernis est affalé en caleçon kaki sur son lit de camp. Il ne répond même pas. Après avoir levé les yeux, il replonge son regard dans son roman policier. Laurence les rejoint, éclatante de fraîcheur dans une robe légère de coton beige. L'œil de Bernis abandonne une fois encore sa lecture. D'un geste, il prie Andrieux de se décaler de l'encadrement de la porte afin de pouvoir profiter du spectacle : les occasions d'admirer les jambes splendides de la jeune fille sont rarissimes, car elle ne quitte jamais son éternel blue-jean délavé. Bernis siffle d'admiration sincère.

« Jean, je t'ai posé une question.

– Je suis plus intéressé par les jambes de Laurence que par ta vaine obstination. C'est ma nature qui veut ça.

– Gauthier va considérer ton absence comme un affront personnel. Nicole t'aime et t'estime énormément, tu risques de gâcher les fiançailles de sa sœur.

– Laurence, rappelez-lui mon slogan favori.

– Je suis entièrement de son avis, Jean. Vous vous conduisez comme un gamin boudeur. »

Bernis se lève, subitement agressif.

« Vous aussi, vous vous y mettez ! Mais vous avez perdu le sens des réalités, tous les deux ! Depuis des mois, cette ordure de Gauthier trame contre moi une machination de chacal vicieux. Il me balance une avalanche de coups bas, et vous me conseillez de m’amener, le sourire mondain en travers de la gueule, lui tendre la main, lécher celle de sa complice de morue et les féliciter pour avoir dégotté à leur fille chérie un morveux bourré d’oseille qui confond l’armée française et le Club Méditerranée.

– Tu ne connais même pas Vallon-Dubreuil. Tu es donc injuste, même si certains de tes griefs ne sont pas sans fondement.’

– Pas besoin de le connaître. La banque de son papa et le fait qu’il a rejoint ici son régiment nanti d’une valise fantaisie et de trois raquettes de tennis me suffisent.

« D’autre part, puisqu’il faut tout vous dire, sachez que nous sommes le 24 février, que c’est mon anniversaire, et les invitations mondaines n’étant pas le privilège de monsieur l’administrateur de mes couilles, j’ai convié mes amis Kahil, Retz et Arp à un gala précédé d’un festin que M^{me} Irène, secondée par ses jeunes demoiselles, est en train de nous faire mijoter au claqué. Alors, bonsoir ! Allez ingurgiter le Champagne tiédaße des grands de ce monde et foutez-moi la paix ! »

Seules les putes rient à gorge déployée aux plaisanteries graveleuses du

lieutenant Bernis. Ses trois compagnons le connaissent trop pour ne pas déceler le désarroi que masque cette attitude inhabituelle. Ils échangent des regards navrés, tentent en vain de restreindre la cadence à laquelle l'officier ingurgite d'énormes verres de whisky. Il n'est pas loin de onze heures du soir et, depuis leur arrivée, Bernis n'a pas cessé de boire. Il explore ses poches les unes après les autres, à la recherche d'un paquet de cigarettes qui se trouve sur la table, posé en évidence devant lui. Il finit par extraire maladroitement de sa vareuse les cartes d'invitation des Gauthier, qu'il lit avec une attention d'ivrogne, comme s'il les découvrait.

« Nom de Dieu ! déclare-t-il. Le 24 février, c'est aujourd'hui ! J'avais oublié, il faut que j'aille aux fiançailles. ».

Arp et Retz le dévisagent, épouvantés.

« Tu n'y vas pas, mon lieutenant ! Tu avais décidé de rester avec nous, on s'amuse mieux ici, déclare Arp.

– Je sais, je sais, mais c'est pas bien, ça va faire de la peine à mon capitaine... Vous inquiétez pas, les gars : juste une visite de courtoisie, je balance mes hommages et je vous rejoins. Mais d'abord faut que je pisse, je ne peux pas arriver chez les riches et lansquiner avant de dire bonjour. C'est pas dans les usages. »

Il se lève, bouscule la table de ses cuisses, renverse trois verres, reprend son équilibre contre le mur, puis, dans un effort d'énergie notable, se redresse et, droit comme un pieu, gagne les lavabos d'un pas incertain.

« Qu'est-ce qu'on peut faire ? interroge Retz.

– Espérer que l'idée va l'abandonner aux chiottes, ou l'assommer, réplique Arp.

– Tu le connais : il se soûle la gueule une fois tous les deux ans, mais à chaque coup ça fait du mal.

– Tu l’assommes, Kahil ?

– Négatif, mon adjudant-chef. Je t’empêche pas, mais ne compte pas sur moi. »

Bernis revient. Il reste planté devant la table, conscient, malgré son ivresse, du silence provoqué par son retour.

« Vous pensez que je suis bourré ; déclare-t-il, eh bien je vais vous faire une confidence : vous avez raison. Bourré, mais lucide. Vous voulez une preuve ? Je vais vous dire ce que vous étiez en train de manigancer avec vos gueules de faux-jetons : jouer à pile ou face celui qui me cassera une bouteille sur le crâne pour m’empêcher d’aller chez Gauthier. Vrai ou faux ?

– Vrai, mon lieutenant. Tu peux pas faire ça, soupire Arp.

– Tu vas voir si je ne peux pas ! Et pour commencer, Hans, tu m’accompagnes. C’est un ordre.

– Désolé, mon lieutenant, je refuse.

– Très bien, mon gaillard. Insubordination devant l’ennemi ! Fusillé ! Adjudant-chef Hans Arp, je fais préparer le peloton. Désires-tu l’assistance d’un prêtre ?

– Vas-y, Hans, chuchote Retz en allemand. Fais pour le mieux. Patrice le calmera peut-être. Si on le contrarie, il va sortir son pistolet, tu l’as déjà vu dans cet état.

– Vous pouvez parler chinois entre vous, ça ne change rien ! Arp, je

t'attends. »

XIX.

LE MÉDECIN EST PARVENU À CONVAINCRE BERNIS DE LUI LAISSER LE VOLANT DE LA JEEP. IL RANGE LE VÉHICULE PARMI UNE CINQUANTAINE D'AUTRES DEVANT LA RÉSIDENCE. AVEC ANGOISSE IL VIENT D'APERCEVOIR LA FRÉGATE ÉTINCELANTE QUI PORTE LES ÉTOILES DU GÉNÉRAL JAUBERT, COMMANDANT LA SUBDIVISION DE CONSTANTINE.

« Ton col, ta cravate, mon lieutenant. »

Dans un réflexe, Bernis se rajuste. Très droit, suivi à deux pas par le médecin terrifié, il gagne le perron.

Arp a particulièrement étudié la diversité des réactions produites sur les hommes par une absorption massive d'alcool. Il connaît l'effet provoqué sur son lieutenant : Bernis se range dans cette catégorie de sujets sobres qui, une fois de temps en temps, tout à fait exceptionnellement, plongent dans une cuite systématique, ingurgitant la boisson avec une gloutonnerie acharnée, une volonté dérisoire d'échapper à tout, de se délivrer de la moindre contrainte.

Arp sait que dans cet état d'exaltation euphorique Bernis est capable du pire, qu'il conservera une élocution précise, qu'il ne cherchera pas ses mots, mais que, d'une part son ivresse sera évidente à dix mètres, d'autre part, il sera trop heureux de dire, sans frein, n'importe quoi à n'importe qui. Arp hésite, se demande s'il doit se précipiter pour prévenir Andrieux, rejette cette solution qui risque de provoquer une réaction de fureur chez

l'officier ivre.

Par chance, c'est Nicole Coste, prévenue de l'arrivée d'une voiture, qui apparaît sur le perron pour recevoir les visiteurs. Elle comprend du premier coup d'œil. Arp, en signe d'excuse, dit simplement dans un froncement de sourcils navré :

« Désolé, je n'ai pas pu l'empêcher. »

Bernis courbe la tête gauchement devant la jeune fille, puis, dans un réflexe, se découvre et glisse son béret sous son épaulette gauche.

« Nicole, sachez en tout cas que je vous aime et que je vous estime, et que je vous admire, et que je vous trouve superbe, et que je vous plains. Vous êtes une brebis perdue au sein d'une meute de loups. »

Il s'arrête, réfléchit douloureusement avant de reprendre :

« C'est idiot. Non, pas des loups, je déconne : les loups sont des bêtes nobles. Une brebis au milieu de carnassiers nécrophages. Voilà. Ils tentent de vous pourrir avant de vous bouffer. L'image est superbe, je ne sais pas à quoi ça tient, mais ce soir je me sens particulièrement brillant. Je vais jouer un rôle d'animateur mondain. Quelle bonne idée de m'avoir invité. Veuillez m'annoncer, je me dois de présenter mes hommages à Madame votre mère, mes félicitations à Mademoiselle votre sœur.

– Jean, vous ne pensez pas que vous devriez vous reposer un instant, prendre une douche avant d'affronter les nécrophages ? Suivez-moi, je vais vous accompagner dans ma chambre.

– Nicole, bien qu'elle me flatte, votre proposition me choque. Pour cette fois, je veux bien passer l'éponge, mais, que diable, apprenez à contrôler vos sens ! »

La jeune fille ne peut réprimer un sourire.

« Après tout, admet-elle, tout le monde a plus ou moins bu ce soir. Entrez aussi, monsieur Arp, je vous prie.

– Le protocole s’y oppose, mademoiselle, je préfère attendre dans la voiture.

– J’insiste, la maison de mon beau-père n’est pas un mess. »

L’entrée du trio dans l’enfilade des deux grandes pièces passe inaperçue. Nicole tente d’entraîner Bernis vers l’une des terrasses, mais le lieutenant exige de saluer ses hôtes. Laurence Durlac l’aperçoit et va se placer derrière Andrieux, sans oser interrompre la conversation qu’il entretient avec le général Jaubert, le lieutenant-colonel Rommarède et l’administrateur. Elle pince par deux fois le coude de l’officier qui comprend qu’il se passe quelque chose, mais n’ose détourner son regard des lèvres du général. Laurence réitère. Dans un mouvement alternatif et synchronisé, elle fixe le général, acquiesce, souriante, à son exposé, sans chercher à en saisir le fil, puis elle tourne la tête, suivant atterrée les évolutions de Bernis qui vient de se casser en deux devant Simone Gauthier. La femme de l’administrateur dévisage l’officier enivré, dans un sourire crispé.

Le général Jaubert interrompt son monologue. Souriant et jovial, il déclare :

« Mais je pense que votre jeune amie me reproche de vous accaparer, Andrieux. Il faut m’excuser, mademoiselle, nous autres, vieux soldats, aimons étaler nos souvenirs devant nos jeunes subordonnés.

– Pas du tout, général... Je suis désolée, je voulais simplement dire un mot... Je veux dire, expliquer au capitaine... Je veux dire...

– Ne vous embarrassez pas. L'indulgence est l'un des privilèges de mon âge.

– Excusez-moi, mon général, je vous demande un instant, interrompt Andrieux qui se tourne, intrigué, vers l'institutrice.

– Jean, là-bas ! Il n'est pas dans son état normal. Arp est avec lui.

– Nom de Dieu ! » siffle Andrieux qui comprend instantanément et se presse vers son compagnon autour duquel un groupe amusé et curieux se forme déjà.

Arp de loin aperçoit son capitaine ; de la main droite il fait le geste superflu qui mime le dévissage de son nez. Andrieux sait qu'il va devoir à tout prix éviter de contrarier son ami, de provoquer sa fureur qui pourrait se traduire, dans l'état où il se trouve, par une réaction d'extrême violence.

Simone Gauthier fait toujours face au jeune lieutenant. Son comportement exaspère Andrieux. La femme de l'administrateur acquiesce, gênée, nerveuse, dans un sourire figé qui laisse percer sa haine, son mépris et surtout sa terreur du scandale.

« Tiens, voilà mon capitaine favori, remarque Bernis, tu vois, j'ai eu des remords. (Il aperçoit Laurence :) Que tu es belle, ma gazelle ! (Il se tourne vers Simone Gauthier :) Vous ne trouvez pas qu'elle est belle, chère madame ? C'est la première fois que je la vois dans son clément. Une vision prophétique a traversé mon âme. J'ai tout compris. Laurence va épouser Patrice. Quel couple divin ! Ils auront six ou sept enfants. Le capitaine Andrieux recevra ses étoiles de général avant sa cinquantaine.

Alors commencera la ronde féerique et ambitieuse des affectations de commandement. La vie aventureuse et tourmentée des familles de grands soldats, Metz, Besançon, Poitiers, Vesoul. Tous les deux ans, on démontrera le portique, les anneaux, le trapèze, la corde lisse destinés à entretenir la forme physique des fils...

– Jean, j’allais rentrer. Voulez-vous me raccompagner ? coupe Laurence.

– Mais qu’est-ce qu’elles ont toutes ce soir à chercher à m’attirer dans un coin sombre ? Pas seulement fiancée et vous cherchez déjà à doubler Patrice ! Mais pour qui me prenez-vous ? Je refuse. Et puis, y’a rien à boire ici ? »

Simone Gauthier réplique sur un ton sec :

« Il n’y a plus d’alcool, lieutenant, mais si vous désirez une orangeade. »

C’était le genre de réflexion à éviter, la phrase qui provoque l’indignation mécanique chez un ivrogne, excite le désir de controverse et de justification.

« Ah ! Mais pardon, j’ai reçu un carton (Il exhibe son invitation.), ça donne droit à une consommation, non ? »

Patrice tourne sur lui-même, rejoint d’un pas rapide le général, le colonel et l’administrateur qui, à l’écart, échangent maintenant leurs opinions avec les sommités musulmanes de Batchella, le caïd Kadder et le bachaga Mahmoud Abdallah, les « enturbannés » comme les appelle Bernis.

« Mon général, il m’est pénible d’avoir à vous rapporter un incident déplorable. Le lieutenant Bernis vient de nous rejoindre dans un état d’ébriété avancée. Ça ne lui arrive pratiquement jamais, mais je connais

néanmoins les réactions d'agressivité que provoque sur lui l'abus d'alcool. En son nom et en celui de mon unité, je vous prie, monsieur l'Administrateur, d'accepter mes excuses et de croire en ma confusion. Cela dit, il nous faut opter pour une solution. Ou je réclame une section qui m'aidera à éloigner le lieutenant Bernis par la force, ou je tente de le calmer, ce qui implique de ne pas le brusquer, au risque d'avoir à déplorer que certains de vos invités ne subissent son délire verbal. »

Gauthier est perplexe. Au fond, il ne lui déplaît pas que Bernis sonne lui-même l'hallali de sa perte. Mais il aimerait éviter un esclandre.

« Il risque de se montrer dangereux, violent ?

– Sûrement pas, dans la mesure où on ne cherche pas à s'emparer de lui.

– Dans ce cas, si le général y consent, laissez-le donner son avilissant spectacle. Cela m'étonnerait que ce jeune homme se montre beaucoup plus grossier ou beaucoup plus incohérent que lorsqu'il est à jeun. »

Andrieux serre les poings, il va répliquer. Le général Jaubert le freine, d'un regard compréhensif.

« Allez, Andrieux, faites pour le mieux. »

L'habileté et la gentillesse de Laurence et de Nicole ont fait tomber l'aigreur et l'amertume de Bernis. La cuite qu'il entretient consciencieusement à proximité du buffet prend une autre voie, celle des rêves absurdes, des idées folles exprimées sans complexe. Malgré la confusion chaotique de ses propos, il amuse ; les rires qu'il provoque sont sincères, exempts de moquerie.

De loin, Gauthier comprend qu'il va être frustré de l'esclandre qu'il

souhaite finalement davantage qu'il ne le redoute. Dans l'espoir de l'impitoyable sanction encourue par sa bête noire, il suggère : « Tout m'a l'air de parfaitement s'arranger du côté du jeune Bernis, il semble même charmer son public. Si nous en profitons un peu ? Après tout, nous sommes là pour nous détendre et nous amuser. »

Il prend les deux notables musulmans par les bras, d'un geste courtois. Le général et le lieutenant-colonel ne sont pas dupes, mais se voient contraints, navrés, à suivre le mouvement.

« Tiens, vous êtes là, Bernis ? lance Gauthier, souriant. Mais je vous en prie, je vous ai interrompu, continuez. »

Bernis tourne la tête, reçoit l'image joviale du haut fonctionnaire entouré du bachaga et du caïd, celles carrément ennuyées du général et du lieutenant-colonel qui les suivent. Le sang abandonne son visage. Décuplée par l'ivresse, la haine peut se lire sur ses traits. Un silence embarrassé s'instaure, Bernis le rompt d'un rire énorme.

« Merci, monsieur l'administrateur ! Bercé par le charme de vos hôtes, j'étais en train d'oublier les raisons de ma présence sous votre toit et j'aurais été capable de prendre congé sans vous remercier des rapports que vous avez dictés aux deux guignols qui vous entourent.

– Je vous en prie, Bernis ! crache Gauthier, hargneux. Pas de racisme chez moi, le caïd et le bachaga sont mes invités.

– Vous avez raison, monsieur l'administrateur, je suis raciste et il y a une race que je hais : j'en ai trois représentants sous les yeux. Cette race n'est pas déterminée par la couleur de sa peau.

– Bernis, je vous ordonne de vous taire ! tranche sèchement le général

Jaubert.

– Mes respects, mon général ! Ne vous inquiétez pas, je veux seulement ajouter que l'administrateur vient de faire un mauvais calcul. En venant me narguer et me chercher, il s'est imaginé me donner un coup de grâce, il n'a fait que tirer sur un mort. Permettez-moi, mon général, de vous annoncer que j'ai décidé de quitter l'armée. Ma lettre de démission est prête depuis quinze jours. J'attendais seulement, pour vous la faire parvenir, de répondre de mes crimes devant la justice civile.

« Alors, mon général, laissez-moi, au moins une fois, épancher mon dégoût. Ces deux clowns en chemise de nuit paient la rébellion depuis le premier jour ; j'en détiens des preuves, à mes yeux irréfutables. Ils collectent en outre l'impôt dans la ville, rassemblent les fonds qui servent à l'achat des armes, ces armes qui ont permis quarante attentats meurtriers dans le seul secteur de Batchella depuis le début du mois.

– Vous délirez, Bernis ! hurle Gauthier.

– Vous savez mieux que personne que, malgré mon intempérance passagère, mes propos sont fondés. Et puis ne vous fatiguez donc pas dans votre numéro d'indignation, monsieur l'administrateur : tout le monde ici est au courant, y compris le général et le lieutenant-colonel. Je sais, ça ne me concerne pas. Moi, je n'ai qu'à fermer ma gueule. À la rigueur, on consent à ce que je me fasse tuer. Mais, attention ! Discrètement, sans ostentation ! Même après ma mort, on me refuse le droit de contester de la seule façon que j'aurais aimée, c'est-à-dire en jouissant d'une de ces formules choquantes : « Mort pour la France », ou « Tombé au Champ d'Honneur. »

« Non, sur ma tombe on écrira : « Ci-gît le « lieutenant Bernis, cocu assassiné en état de « grâce. » Alors, j'en ai marre, je reprends mes billes. »

SAAD AKDOU SENT LES GOUTTES DE SUEUR PERLER SOUS SES AISSELLES. EN SUINTANT, ELLES CHATOUILLENT SA CAGE THORACIQUE. DANS SA LARGE DJELLABA DE COTON RAYÉ, LE MUSULMAN TRAVERSE LA PLACE BUGEAUD, LA PLACE PRINCIPALE DE BATCHELLA. SANS HÉSITER, IL PÉNÈTRE À L'INTÉRIEUR DU GRAND BISTROT QUE FÉLIX MARTINEZ, SON PROPRIÉTAIRE EXPLOITANT, A UN PEU POMPEUSEMENT BAPTISÉ : *Brasserie des Quatre As*. Il est près de dix-neuf heures, le moment de l'anisette et de la belote pour les Européens. Assis autour de plusieurs tables, des groupes musulmans, pour la plupart des commerçants, se reposent de la journée devant une tasse de thé ou un soda poisseux. Dans les deux communautés, on commente beaucoup l'incident de la veille : le récit de l'esclandre provoqué par le lieutenant Bernis à la réception Gauthier s'est amplifié de bouche à oreille.

Saad s'assoit derrière une table libre sur la banquette usée de simili cuir. Il commande un Fanta Citron. Personne ne lui prête une attention particulière. Le mercredi est le jour du souk, la présence d'un musulman solitaire qui vient se désaltérer n'a rien d'insolite en ce lieu.

L'engin est retenu dans le bas de la djellaba par un lacet, il repose maintenant par terre. En passant sa main dans la fente de son vêtement, Saad libère le nœud et tire le lien qui délivre la bombe. De son talon entièrement masqué par l'ampleur du burnous, il fait glisser l'engin sous la

banquette. Le garçon musulman apporte la boisson, Saad pose un franc et déclare :

« Gardez tout. »

Il consulte sa montre, il lui reste cinq bonnes minutes, mais il choisit de n'avaler qu'une gorgée de son verre avant de disparaître au plus vite. Il se lève.

Il n'a pas atteint la porte lorsque l'engin explose. Saad est simultanément saisi de surprise et de douleur ; sa jambe gauche se dérobe. Le musulman s'écroule, frappé d'un éclat au niveau de l'arcade crurale.

La baie vitrée, les glaces, des paquets de plâtre s'effondrent. L'odeur de la poudre, des plâtras pulvérisés flotte, imprégnée par celle de l'anis qui s'est répandu. Le silence ne dure qu'une fraction de seconde. Il est brisé par un hurlement de folie hystérique : une femme, les yeux exorbités, se tient à la rampe du bar, statufiée par l'horreur. L'attentat a fait quatre morts et neuf blessés graves. La tête d'Alain Martinez, le plus jeune fils du patron, a été déchiquetée. C'est Jeanine sa mère qui vient de perdre la raison. Elle ne la retrouvera jamais.

C'est la quarante et unième explosion terroriste depuis vingt-cinq jours, mais c'est la première qui s'avère aussi meurtrière, la première perpétrée, en plein jour, au cœur de la ville européenne.

Les deux jeeps de gendarmerie sont sur place instantanément, puis arrive l'ambulance asthmatique de l'hôpital civil. Henri Gros, le médecin chef, et ses trois assistants infirmiers se précipitent dans une série de mouvements qui, hélas ! deviennent rituels.

Mais cette fois un élément nouveau est survenu. Le poseur de l'engin

est là, cloué au sol par une douloureuse blessure, mais vivant. Mariani le fait transporter dans sa jeep, protégé du lynchage par trois de ses hommes. L'évidence de sa culpabilité ne fait de doute chez aucun des survivants et, d'ailleurs, les vestiges du système d'accrochage qui sont encore cousus à l'intérieur de sa djellaba ont été découverts, ainsi qu'un pistolet automatique passé dans sa ceinture.

« Je suis obligé de rester un moment pour l'enquête, dit Mariani à son brigadier. Emmenez-le à la Légion.

– À la Légion ?

– Oui, j'ignore la gravité de sa blessure, mais celui-là, je ne tiens pas à ce qu'il nous claque dans les mains ! Demande à Arp de le soigner, il pèse lourd et il vaut cher. »

Saad se tord de douleur, il sent à chaque instant chavirer son cœur. Il ne saigne pas abondamment, mais l'éclat est profondément incrusté dans la chair de sa cuisse.

Il alterne hurlements et gémissements quand on le transporte sur la table d'opération de fortune de l'infirmerie de la Légion.

Arp le fait coucher sur le ventre, examine la plaie, la nettoie superficiellement ; enfin, il retourne le blessé sur son dos. Andrieux et Bernis arrivent. Arp déclare dans un haussement d'épaule :

« Ce n'est pas bien grave. Il faut lui retirer la ferraille qu'il a dans la cuisse. Par miracle l'artère fémorale n'a pas été atteinte. Le cas Bernis me paraît beaucoup plus sérieux. »

Arp va prendre deux cachets d'aspirine et fait couler un verre d'eau.

« Tiens, mon lieutenant, ça en fera huit. » Bernis ingurgite les comprimés, crache à ses pieds le liquide superflu. La ténacité de sa gueule de bois le surprend.

Le regard d'Andrieux ne peut lâcher les yeux vitreux, implorants du blessé. Le capitaine est livide. Ses compagnons l'observent, il devine leurs pensées. Saad prend pour de la pitié l'hésitation évidente créée par le cas de conscience de l'officier.

« Je te jure, capitaine, ânonne-t-il, je ne sais rien ! Soigne-moi ! Si je savais, je te dirais tout. Un homme est venu de la montagne, il a dit que si je le faisais pas, les fellaghas égorgeraient mon fils, ma femme et moi. Je t'ai tout dit. Soigne-moi, j'ai mal, j'ai trop mal ! »

Andrieux ne répond pas, il remue des idées confuses et contradictoires. Enfin il soupire, s'adressant à Arp :

« Opère-le ! On verra après. » Arp, indifférent, se dirige vers le lavabo, commence à se laver soigneusement les mains :

« Tu n'as pas le droit, Patrice, déclare calmement Bernis.

– N'exagère tout de même pas !

– Je n'exagère pas. Je considère ta faiblesse comme une lâcheté morale. Ce charognard souffre le martyr. Avant un quart d'heure, il aura balancé ses complices. Nous avons enfin une chance d'apprendre la provenance des engins et surtout l'endroit où ils sont entreposés.

– Ce qui correspond exactement à torturer un homme ; la source de la douleur n'altère pas le principe.

– D'accord, mais je m'en fous. Donne-moi une paire de tenailles, je suis prêt à lui arracher les dents une à une, sans la moindre pitié pour l'état

dans lequel il se trouve.

– Je te laisse », lâche Andrieux.

Bernis se détend, frappe d'un coup furieux en pleine mâchoire son compagnon qui, déséquilibré sous le choc, va s'affaler dans l'angle de la pièce. Arp n'intervient pas. Andrieux se relève gauchement en déclarant :

« Je m'excuse, Jean, mes mots ont dépassé ma pensée, je ne sais plus ce que je dis.

– Je n'aurais pas dû te frapper, nous sommes tous les deux en train de perdre les pédales. »

Andrieux s'approche du blessé, qui ne comprend rien, et lui brandit son pouce droit sous les yeux :

« Tu vois ça, salopard ? Je te l'enfonce dans ta blessure si tu ne me dis pas la vérité : le nom de ceux qui t'ont envoyé, l'endroit où je peux trouver les bombes et le matériel qui sert à les fabriquer. »

Derrière, Bernis chuchote au médecin :

« Il va le faire et souffrir plus que lui.

– Affirmatif sur les deux points, mon lieutenant, réplique Arp qui s'approche et poursuit, s'adressant à Andrieux :

– Appuie là, mon capitaine. Dans cette région, la douleur sera insupportable et tu ne risques pas de rompre l'artère. »

Les yeux fermés, la gueule crispée, les dents plongées dans sa lèvre inférieure, Andrieux exerce une violente pression sur la cuisse du blessé.

Le cri inhumain hurlé par l'Arabe charrie la douleur, la haine et le désespoir. Il perd connaissance. Andrieux le lâche, ne se retourne pas, Arp

passé sous le nez de l'homme un flacon d'ammoniac ; le supplicié ouvre les yeux.

« Tu parles ou je recommence ? interroge le capitaine d'une voix qui ne semble plus lui appartenir.

– Je t'ai tout dit, tue-moi. »

Andrieux renouvelle son geste. Cette fois le cri est une longue négation. La tête ballottée de gauche à droite, cherche à exprimer le renoncement.

« Tu parles ?

– Oui, arrête... Les bombes... chez Mouchgag, l'aide du pharmacien... dans le mur... un trou... c'est lui qui les fabrique.

– Qui t'a ordonné ? Qui lui ordonne ?

– Youcef Mourad, le secrétaire de mairie.

– Vite ! gueule Bernis.

– Soigne-le, jette Andrieux au médecin, on y va. »

Deux sections sont rassemblées en moins d'une minute. Quatre jeeps se lancent à leur allure maximum dans les rues de Batchella.

Joseph Bénichou, le pharmacien, est ébahi par l'intrusion de Bernis, qui a bondi comme un diable de la jeep encore en marche.

« Vous avez un préparateur qui s'appelle Mouchgag ?

– Oui, bien sûr.

– Il est là ?

– Il m'a demandé de s'absenter une heure il y a un moment. Un de ses

parents est venu le chercher quelques instants après l'explosion.

– Vous savez où il habite ?

– Oui, bien entendu.

– Accompagnez-nous.

– C'est hors de question ! Pour qui vous prenez-vous pour me donner des ordres ? Et puis, je ne peux laisser ma boutique. »

Bernis saisit le pharmacien par sa blouse blanche, le tire à lui, l'oblige à une volte-face déséquilibrée, et le propulse en arrière jusqu'à la jeep dans laquelle il s'affale.

« Indiquez le chemin !

– Allez dans le quartier musulman, bredouille l'homme dans un mélange d'affolement et d'indignation. Je cède à la force, mais je me plaindrai, comptez sur moi.

– Ne t'inquiète pas pour ça, j'ai l'habitude.

– C'est un peu plus loin dans la rue... Tenez, d'ailleurs le voilà qui sort de chez lui... »

Ils sont trois musulmans à quitter précipitamment la maison délabrée. Les deux sections de Légion fondent sur eux.

« Attention aux ballots ! » gueule Bernis.

Les légionnaires découvrent amassées en hâte dans de vieilles couvertures, quatorze bombes habilement bricolées d'un système de retardement et tout un matériel susceptible de permettre la fabrication d'une trentaine de semblables.

L'un des captifs est Youcef Mourad, le secrétaire de mairie. Andrieux et

Bernis remettent les prisonniers à la gendarmerie : ils seront traduits devant la justice, selon la procédure légale.

***.

Andrieux rejoint Arp. Saad a été opéré, il dort sous anesthésie.

« Ça a marché, déclare Patrice, ça a marché à une minute près.

– En un sens je le regrette, répond Arp.

– Je crois comprendre ce que tu veux dire, Hans, j’aimerais néanmoins que tu précises.

– Comme un médecin-colonel parlerait à un jeune capitaine qui couve une grave maladie ?

– Bien entendu.

– Parfait, mon vieux. Alors voilà mon double diagnostic : en ce qui concerne le terroriste, il sera sur pied dans un mois au plus, il ne conservera pas la moindre séquelle de sa blessure. En ce qui te concerne, c’est beaucoup plus grave, il n’est pas exclu que tu ne guérisses jamais. Ce soir tu vas réclamer un somnifère, tu vas martyriser ton cerveau jusqu’aux limites de la démence, ne plus vivre que dans la recherche de la justification de ton acte. D’ailleurs, tu viens déjà d’en trouver une : « Ça a marché. »

« Mais, mon pauvre vieux, ce n’est pas en faisant du marchandage avec ta conscience que tu t’en sortiras. Tu poses le problème d’une fausse manière et, sans être un prophète bien subtil, il est évident que c’est de cette fausse manière que l’armée tout entière cherchera à se justifier : par la douleur physique imposée à un prisonnier sans défense j’ai obtenu de lui des aveux ; ces aveux m’ont permis de récupérer vingt, trente, cinquante

bombes qui – sans mon action – auraient explosé, tuant vingt, trente, cinquante innocents parmi lesquels (remontons ma conscience à échelon supérieur) des femmes, (deux échelons) des vieillards (trois échelons) des enfants. C'est la solution bâtarde, la facilité. La plupart des responsables l'adopteront, mais nombreux sont ou seront ceux qui, comme toi, ne s'accommoderont pas de cette apologie mathématique d'un crime qui, d'autre part, ouvre la porte à des abus sans fin. Alors, Patrice, balaie de ton esprit le détail, force-toi à dominer le problème puisque tu as choisi le métier des armes.

« Pense d'abord que mes propos puissent leur valeur réelle dans le fait que, toi et moi, nous nous sommes, pendant cinq ans, battus, comme des lions, chacun dans notre camp. L'amitié, l'estime mutuelle, cette fraternité que nous ressentons l'un pour l'autre n'est-elle pas l'éclatante démonstration de l'absurdité inepte de la guerre ? Dans ton cas on t'a expliqué que tu te battais pour la liberté, pour un monde meilleur, plus juste, en un mot que tu défendais la bonne cause, la cause noble. Que crois-tu qu'on m'a expliqué dans le mien ? Exactement la même chose. Le pauvre con de traîne-bottes de la Wehrmacht était mû par les mêmes ressorts de propagande que les bidasses français, les Tommies ou les Popof.

« T'es-tu jamais demandé les raisons de mon engagement à la Légion étrangère ? Je sais ; par tradition, c'est la question maudite. Aujourd'hui, je vais tout te dire. Tu n'ignores pas que je ne risquais, en aucun cas, de me voir rangé dans la catégorie désignée par l'idiotisme redondant de criminel de guerre. Ma fuite n'était en rien conditionnée par la crainte d'un châtiment. Mais l'homme qui a libéré les bombes qui ont anéanti ma

famille, et par voie de conséquence brisé ma vie, l'homme qui a décidé le raid, celui qui l'a commandé, celui qui a piloté l'avion, ces hommes étaient quoi, au juste ? Des philanthropes de guerre ? Non. Comme nous, ils ont fait leur métier, et c'est parce que le monde ne l'a pas compris que je vous ai rejoints.

« Tu penses que je m'éloigne de mon sujet, Patrice. Moi je ne le crois pas, car tu ne résoudras ton cas de conscience qu'en disséquant la définition de la guerre. De grands cerveaux ont passé leur vie à essayer. Fénelon a écrit : « La guerre « est un mal qui déshonore le genre humain. » Merci, monsieur Fénelon, nous sommes beaucoup plus avancés. Moi, je dis : le genre humain est une monstrueuse saloperie que parfois la guerre ennoblit. Ce n'est ni plus faux ni plus vrai.

« Tu as accepté le métier des armes, et c'est ton sacerdoce de le faire aussi bien que possible. Tu n'as ni voulu ni cherché ce combat pourri, mais ton devoir est de le gagner par tous les moyens. Rivière te l'avait dit il y a plus d'un an : cette guerre est cruelle, c'est une guerre de renseignements qui ne se gagnera que par la trahison suggérée ou imposée à l'ennemi. Ton devoir est simple : gagner ou partir. Ne sors pas de là, et surtout arrête de comptabiliser les exactions auxquelles on te contraint à te livrer.

« Dans ce drame, les seuls vrais salauds seront ceux qui se déchargeront de ces sales besognes sur des subordonnés sadiques ou sur des officiers qui sembleront ne pas avoir les mêmes scrupules qu'eux. Le poing que Bernis t'a balancé à travers la gueule te l'a parfaitement rappelé. Tu sais aussi bien que moi que Jean éprouve la même aversion que toi à l'égard de ces méthodes. Il a résolu plus vite le problème, c'est tout. » Andrieux se

dresse d'un bond : « Désolé, Hans ! Je refuse d'en entendre plus. Je refuse même de jeter tes arguments dans la balance. Il y a quatorze ans déjà, en Écosse, un autre dingue, Anglais celui-là, m'avait tenu ce genre de raisonnement. J'avais dix-sept ans, j'étais trop jeune pour lui répondre. Aujourd'hui, je sais. Jamais plus je ne toucherai un seul cheveu à un prisonnier aussi coupable soit-il ! Jamais plus ! J'en fais le serment. »

DEPUIS LE DÉBUT DU MOIS DE MARS, BATCHELLA VIT SOUS UNE PRÉCOCE CANICULE, LA VILLE STAGNE DANS UNE MOLLE TORPEUR. LES ATTENTATS ONT CESSÉ, LE TERRORISME SE RÉORGANISE.

Le 5, à onze heures moins une, le lieutenant Jean Bernis franchit la porte du tribunal civil dont les locaux poussiéreux sont juxtaposés à la mairie. L'éternel chaouch de service somnole derrière une table maculée de taches diverses. « Le juge Dupuis m'attend, annonce-moi. – Il a dit : tu dois remplir une fiche, mon lieutenant. »

Bernis hausse les épaules, griffonne son nom. Sous la question « objet de la visite », il dessine un point d'interrogation.

Le juge Louis Dupuis est arrivé la veille via Alger. C'est un jeune magistrat consciencieux. Le cheveu ras, il est de taille et de corpulence moyennes, d'allure générale banale. Il n'arrête jamais de fumer ; ses dents et l'index de sa main droite conservent l'empreinte jaune de son abus de tabac. C'est son premier voyage en Afrique du Nord ; depuis son arrivée, il n'a découvert que les cigarettes Bastos qui l'ont séduit par leur goût et par le fait que les paquets en contiennent vingt-quatre.

Après un coup d'œil sur la fiche, il passe sa veste de serge noire fatiguée, boutonne son col effrangé et rajuste sa cravate de rayonne sombre.

Il reste assis à l'entrée de Bernis, auquel il déclare, sans se présenter et sans tendre sa main :

« Asseyez-vous, monsieur. »

Bernis enregistre l'hostilité, s'assoit sans répondre. Les deux hommes se dévisagent un long moment. Le magistrat allume une cigarette en s'appliquant pour ne pas se brûler les doigts avec le mégot minuscule de la précédente.

« Vous connaissez les raisons de ma présence ? Les charges dont vous avez à répondre ?

– Non.

– Vous n'êtes pas décidé, je le crains, à vous montrer coopératif ?

– Non.

– Parfait. Dans ce cas, nous allons suivre la procédure légale. De nombreuses plaintes nous sont parvenues, concernant le traitement que vous infligez à vos prisonniers.

– Que j'aurais infligé. Je vous prie, jusqu'à nouvel ordre, d'employer le conditionnel. »

Dupuis accuse le coup.

« Soit. Que vous infligeriez.

– Vous avez des preuves ?

– Je suis ici dans le dessein de les trouver.

– Vous les avez ou vous ne les avez pas ?

– Les présomptions contre vous sont énormes.

– Au revoir ! Je n'ai pas de temps à perdre.

– Bernis, je suis seul qualifié pour rompre cet interrogatoire. C’est la loi, ne l’oubliez pas. D’autre part, il existe une preuve éclatante dans le second volet de votre dossier : elle figure dans votre propre rapport. Vous avouez vous-même vous être livré à une agression sur un groupe de musulmans dans les gorges d’El Arba. Et ce sur une présomption hâtive. Le fait que vos craintes semblent s’être trouvées justifiées n’absout en rien votre acte.

– Je n’ai pas la prétention de vous enseigner par quel procédé instruire la justice. N’ayez pas celle de m’apprendre à faire la guerre.

– Nous ne sommes, Dieu merci, pas en guerre, vous semblez l’oublier.

– En effet, j’ai tendance à l’oublier un peu plus chaque jour. »

Dupuis réalise qu’il s’est engagé dans une mauvaise voie. Il décide de renverser la vapeur.

« Écoutez, monsieur Bernis, si nous continuons comme ça nous n’arriverons à rien. Je ne suis pas venu en ennemi. Vous vous méprenez sur mon compte. Si vous m’aviez déclaré avoir omis de préciser dans votre rapport un coup de feu dirigé contre vos véhicules avant votre intervention, il m’aurait suffi du témoignage de deux de vos hommes pour classer l’affaire.

– Insulte à magistrat, ça va chercher dans les combien ?

– Bernis, je vous en prie, je cherche à vous comprendre et à vous aider.

– Vous venez de me suggérer un faux témoignage.

– Bernis, je pensais que nous parlions d’homme à homme.

– Une réponse me vient, mais j’en rejette la facilité.

– Puisque vous êtes braqué, je vais enregistrer vos déclarations

concernant l'affaire des gorges d'El Arba. Je reconnais que vous possédez de solides arguments de défense. Je vous demanderai de revenir à dix-huit heures, j'ai convoqué le caïd Kadder et le bachaga Mahmoud Abdallah. Je leur demanderai, au cours d'une confrontation, d'exposer les preuves qu'ils assurent détenir contre vous.

– Je serai là à dix-huit heures précises. »

Bernis sort sans saluer, claque ostensiblement la porte.

À dix-huit heures, les notables musulmans s'effondrent dans une volte-face évidente, plongeant le juge dans l'impasse. Ils vont jusqu'à prétendre avoir été abusés par des témoignages qui, par la suite, se révélèrent douteux.

Dans la soirée, Bernis obtient de Kahil une explication du mystère : le caïd et le bachaga ont appris que, quelques que soient les charges relevées contre lui, le lieutenant Bernis ne serait relevé de son commandement qu'après une longue enquête.

15 mars 1956. Bernis est officiellement avisé de l'ordonnance de non-lieu qui clôt son dossier civil. Le terrorisme s'est étendu à l'ensemble de l'Algérie. Les renforts militaires s'avèrent impuissants à enrayer la gangrène. La guerre se salit un peu plus chaque jour.

À la réception de son non-lieu, le lieutenant Jean Bernis a expédié deux lettres. L'une, au général Jaubert, contient sa demande de démission ; dans la seconde, destinée au colonel Oster, il expose les raisons de son renoncement.

Les lettres du jeune officier trouvent une réponse dans une convocation

qu'il reçoit et qui lui ordonne de se présenter le 30 mars au général Jaubert, à l'état-major de la 10^{ème} Région militaire, à Alger.

Le ministre-résident Robert Lacoste vient de faire approuver le vote concernant les pouvoirs spéciaux. Il rentre à Alger le 18 mars à midi. Dans l'après-midi même, il convoque la presse à la Délégation générale et déclare solennellement :

« Tout le monde, en métropole, est convaincu que le sort de la France se joue en Algérie. À l'étranger, les gens se sont figurés que la France était prête à de nouveaux revers. Si c'est l'état d'esprit des rebelles et de ceux qui les guident, ils auront des surprises. L'opinion française est mobilisée dans l'affaire algérienne. »

Les dés sont jetés : il n'y aura pas de Dien-Bien-Phu militaire en Algérie. L'Algérie n'est pas l'Indochine et la métropole consent un effort de guerre sans précédent pour la garder française. Un pont aérien acheminera des effectifs d'un volume exceptionnel ; une flotte d'avions d'intervention donnera une extrême mobilité aux forces de maintien de l'ordre ; la marine croisera au large des côtes pour empêcher le ravitaillement en armes de la rébellion ; les barrages aux frontières tunisienne et marocaine feront de l'Algérie une gigantesque nasse où les fellaghas s'asphyxieront. C'est toute l'armée française qui engage désormais ses forces et son destin sur la terre algérienne.

Mais l'effort ne sera pas que militaire. « Nous nous sommes rendu compte, poursuit Robert Lacoste, qu'il était impossible d'assurer la sécurité des personnes avec les textes de droit actuellement en vigueur.

» Le terrorisme, le pillage, la désertion, la détention et le trafic d'armes

seront dorénavant passibles des tribunaux militaires. Les suspects pourront être internés sur une simple décision administrative. » Robert Lacoste souligne :

« Nous sommes dans une situation très difficile. C'est le devoir de chacun de ne pas la compliquer. J'ajouterai seulement ceci : le gouvernement a pris des mesures excédant le droit commun et que certains ne manqueront pas de trouver déjà trop dures... »

Un commentateur tirera cette conclusion : « Ceux qui assistèrent à cette conférence de presse en sortirent avec le sentiment que quelque chose venait de changer chez les dirigeants de l'Algérie. Pour la première fois, on se décidait à appeler cette guerre par son nom et à la poursuivre avec le soutien des moyens accordés par la nation pour aboutir à une paix française et durable. [11](#)»

QUATRIEME PARTIE

LE LIEUTENANT BERNIS DÉVORE LA MAJESTÉ DE LA VILLE BLANCHE .
C'EST SON PREMIER PASSAGE DANS LA CAPITALE DE L'ALGÉRIE.

« Je t'ai retenu une chambre au Saint-Georges », précisait le colonel Oster.

Le chauffeur du taxi musulman assure, dans un débit continu, son attachement à la France, déplore cette guerre qui oppose entre elles dans un combat sanglant deux communautés fraternelles. Bernis ne l'écoute pas, il connaît trop cette musique.

Il est dix-huit heures. Le taxi glisse doucement dans l'allée qui conduit à l'entrée du palace algérois. À gauche, deux doubles se jouent sur les courts de tennis ; à droite, la densité des jardins exotiques masque les terrasses.

L'homme aux clefs d'or consulte le tableau. Il s'appelle M. Blanc. C'est un sexagénaire distingué, une personnalité locale.

« Lieutenant Bernis ? C'est exact, nous vous attendions. Ahmed va vous conduire. Chambre 216. Le colonel Oster vous demande de l'attendre au bar à partir de dix-neuf heures trente. Il m'a chargé de vous remettre ce message. »

Bernis remercie, décachette l'enveloppe. Il lit : « C'est moi qui paie. Ferme ta gueule en attendant. La cantine de ce bordel est bourrée de journalistes. »

Bernis respire. Il n'avait aucune envie d'entamer dans la vie de palace le

pécule sur lequel il compte pour faire ses premiers pas dans la vie civile. Par curiosité, il fait le tour du hall de réception, admire le luxe austère qui donne au premier hôtel d'Alger l'ambiance ouatée d'une mosquée. M. Blanc le suit.

« Puis-je vous aider ? Vous cherchez quelque chose, lieutenant ? »

Le réceptionnaire agace Bernis qui ignore quel brave homme il est.

« Il y a l'eau courante dans les piaules ? » M. Blanc vacille d'indignation. Bernis se demande s'il ne va pas s'effondrer.

Bernis a fait repasser son uniforme de toile beige. En pénétrant dans le bar, il constate la présence de plusieurs officiers affalés dans des fauteuils club en treillis léopard. Les uniformes des parachutistes du 3^e R. P. I. M. A., du 1^{er} R. E. P., du 1^{er} R. C. P. égaient chaque groupe.

Bernis trouve une table à l'écart, s'y installe, commande une bière et grignote distraitement les olives qui sont devant lui.

Le colonel Oster arrive de son pas de buffle. Il commande un whisky au vol et se laisse tomber dans le fauteuil voisin de celui de Bernis. À son passage, plusieurs des officiers parachutistes ont esquissé un mouvement, mais le colonel est passé trop vite pour leur permettre de l'achever.

Bernis tend un cigare, Oster le happe, avide.

« Ta lettre de démission, tu peux te la foutre au cul ! Il n'y a jamais eu de désertion dans mon régiment, même légale.

– Mon colonel, ma décision est irrévocable. Je m'excuse, mais...

– J'ai une proposition à te faire. Demain dix heures chez le général

Jaubert. Je t'enverrai ma voiture à neuf heures trente. Ce soir on va bouffer du poisson et parler d'autre chose. »

Le général Jaubert marche de long en large, Oster se tient assis, une seule fesse reposant sur l'angle du bureau. Bernis écoute debout, mains jointes derrière le dos.

« Je savais que ma promotion était imminente, mon général. Je vous remercie de me l'annoncer, mais ma décision de quitter l'Armée était prise en fonction de cette éventualité.

– J'entends bien, Bernis, j'entends bien. Je ne cherche pas à me servir de votre troisième ficelle comme argument, je pense avoir plus inattendu à vous proposer. Je laisse la parole au colonel Oster. »

Bernis se tourne vers son chef, sans conviction.

« Tu as entendu parler des G. M. P. R. ?

– Comme tout le monde, mais sans plus.

– « Groupes mobiles de police rurale », poursuit Oster. Ce sont des commandos musulmans encadrés par un officier, deux ou trois sous-officiers, quatre ou cinq soldats de carrière. Ils jouissent d'une autonomie absolue. Les officiers qui les commandent sont de véritables chefs de bande tenus à des rapports qui ne sont pratiquement jamais contestés. Les bilans de ces unités spéciales, dont trente-quatre sont déjà opérationnelles, sont tels que le Haut-Commandement a décidé de les multiplier. En tant que capitaine responsable d'un G. M. P. R. tu dépendrais directement du ministère de l'Intérieur.

« Depuis le vote de pouvoirs spéciaux, ces groupes sont devenus unités

d'intervention hélicoptérées, mais les seuls ordres que l'armée pourrait te transmettre concerneraient un transport de tes hommes par hélicoptère sur un point chaud. Et même dans cette éventualité, c'est toi qui déciderais, après l'étude des données, du point où tu souhaiterais être déposé. En principe, ces officiers ont des comptes à rendre à l'administrateur de la commune mixte dont ils dépendent, mais, par un jeu subtil, ils sont en droit de rejeter toute suggestion qu'ils considèrent comme incompatible avec leur sécurité. En cas de mésentente, c'est donc l'officier de G. M. P. R. qui reste toujours son propre maître. »

Bernis sait déjà qu'il va accepter.

« Quelle est la situation de ces officiers à l'égard de leur unité ?

– Enfantin ! On les déclare hors cadre pour un temps indéterminé.

– Dans l'éventualité de mon accord, pourrais-je choisir mes subordonnés parmi les sous-officiers et les hommes de ma compagnie ? »

Le général et le colonel échangent un sourire.

« La question était prévue, la réponse est : oui. Dans la mesure où tu trouveras des volontaires. Ce qui me paraît ne faire aucun doute.

– Deux sous-officiers, six légionnaires ?

– Oui. Nous les foutrons eux aussi hors cadre instantanément.

– Et le recrutement des musulmans ?

– Tu vas te trouver devant un choix, Bernis. Soit reprendre une unité d'une centaine d'hommes, constituée depuis plus d'un an et basée à Viallard dans l'Ouarsenis, soit tout créer par toi-même, recruter tes volontaires, les instruire, les entraîner. L'armée te donnera des tenues, des

armes, des véhicules ; toi, tu seras garant de leur paie, de leur nourriture, de leur promotion.

– Ça me tente davantage. Dans quel secteur ?

– Depuis six mois, l'administrateur de Batchella réclame, à cor et à cri, la création d'un G. M. P. R... »

Bernis réplique en souriant :

« Le coup est bien monté ! Bravo, mon général !

– L'idée de martyriser ce pauvre M. Gauthier vient du colonel Oster.

– Je n'en doute pas. »

Ils n'ont pas menti. Sur sa carcasse meurtrie, la mécanique de la vieille « Prairie » Renault semble bien avoir été refaite à neuf. À Constantine, où on lui a loué son véhicule, Bernis a carrément fait sauter les quatre portières branlantes. Il a refusé d'attendre le convoi au sein duquel le reste de son « parc automobile » sera incorporé le lendemain : trois camions de laitiers à ridelles et une jeep dont personne ne voulait sans doute plus. Il y a maintenant trois semaines qu'il a quitté Batchella. Personne n'a été avisé de son retour.

Le capitaine de la Sauve, surnommé « le Marquis », a repris le commandement de la compagnie Bernis. C'est un superbe soldat sorti du rang, un aristocrate décaqué qui s'est engagé en 1938, a été versé comme simple légionnaire à la 13^e demi-brigade. Promu sous-lieutenant après Bir-Hakeim, de la Sauve a aussitôt changé son comportement. Il s'est accommodé du port du monocle, a exhumé la chevalière aux armes de la famille ; son ton condescendant est-celui des hommes bien nés que la

république et la démocratie contraignent à une douloureuse promiscuité. Mais le jeu manque de sincérité et s'il tient à son personnage, le capitaine n'en veut pas à ses compagnons de ne pas en être dupes.

C'est Flipper le géant qui est de garde à l'entrée du camp. Bernis l'a reconnu à trois cents mètres.

« Mon lieutenant ! Ah, mon lieutenant revenir ! Flipper content.

– Dis donc, grosse vache, tu sais compter jusqu'à trois ?

– *Da* ! Un, deux, trois ! annonce Flipper, fier de sa démonstration scientifique qu'il a tout de même assurée sur ses doigts.

– Tu as vu mes épaules ?

– Trois ficelles, ça ! Bravo ! Mon lieutenant est capitaine... Flipper content. J'ouvre la porte, mon lieutenant.

– Ça va, merci. D'ici cinq ou six mois tu auras compris.

– À vos ordres, mon lieutenant. »

Rien n'a changé. Il est dix-neuf heures trente.

Andrieux, Arp, Retz, Kahil, le petit Hamma, Laurence Durlac et le capitaine de la Sauve viennent d'entamer leur potage.

« Rajoute une assiette », jette en entrant Bernis au caporal.

Tous les regards se tournent vers lui, ahuris. Le visage de Laurence rayonne. Elle se lève, va embrasser sur les joues le jeune officier.

La Sauve coince son monocle d'un geste étudié et déclare :

« J'ai grand plaisir à vous rencontrer, mon cher Bernis. J'ose néanmoins espérer que votre retour sera sans effet sur ma récente affectation. Dans le cas contraire, il me resterait, une fois encore, à déplorer les libertés que

s’octroient, à l’égard des usages, les rustres qui commandent notre unité.

– Te casse pas la tête, Marquis ! Je suis sur une autre combine.

– Je ne me ferai jamais ni à votre familiarité ni à votre langage de cocher, Bernis. »

Andrieux a conservé un sourire muet ; il dit enfin :

« Content de te revoir, Jean. C’est ta troisième ficelle qui t’a décidé ?

– Je bouffe ma soupe et je vous expliquerai », répond Bernis dans un haussement d’épaule.

Au dessert, ils savent tout sur la création du G. M. P. R. de Batchella.

« Marquis, conclut Bernis, fais rassembler ta compagnie. Je te retire cinq gus, mais il faut leur expliquer. Ils doivent être volontaires.

– Tu as parlé de deux sous-officiers, mon capitaine, interrompt Retz. Je suis volontaire. Je m’excuse, mon capitaine de la Sauve.

– Je t’avais désigné d’office, Erik. Sous réserve de ton refus, évidemment. Tu es hors cadre depuis cinq jours. »

Kahil se lève, lance en riant : « On part quand ?

– Tu es tellement sûr d’être le second, Tahar ?

– À moins que tu aies appris l’arabe en trois semaines, mon capitaine. »

Un Dodge revient de la ville avec la poignée de permissionnaires qui ont été récupérés dans les bistrots et aux bordels. Au complet, les légionnaires attendent au garde-à-vous l’explication de leur rassemblement tardif. C’est La Sauve qui leur expose les faits :

« Le capitaine Bernis, votre ancien commandant de compagnie, a été

chargé, par le commandement, de la création d'un groupe mobile de police rurale. Six d'entre vous seront détachés à cette unité très spéciale pour encadrer les musulmans qui la formeront. Le capitaine Bernis choisira parmi les volontaires. Que les hommes qui se portent volontaires fassent un pas en avant. »

Dans un ensemble parfait, sans marquer la moindre hésitation, la compagnie, à l'exception de Flipper, avance d'un pas claquant. Bernis s'approche de Flipper :

« Tu as compris ce que vient d'expliquer le capitaine de la Sauve ?

– Oui, mon lieutenant. Rien compris, mon lieutenant. » Bernis soupire.

« Si tu avances, tu viens avec moi. Si tu bouges pas, tu restes avec lui. »

Une ombre de terreur passe sur le visage du géant, qui part en avant au pas de Légion sans s'arrêter.

« Arrête ! gueule Bernis. J'ai compris.

– Le score est sévère, mon cher Bernis... Mes hommes sont à votre disposition, susurre, glacial, La Sauve.

– Moretti, Braun, Morachini, Hamilton, Sullivan, sortez des rangs ! Allez rassembler vos paquets. »

Les trois officiers regagnent la salle à manger. Andrieux conserve aux lèvres un léger sourire.

« Je suppose que c'est le choix de Bernis qui vous remplit d'allégresse, Andrieux ? interroge La Sauve.

– C'est surtout le fait qu'il ne me déçoit jamais. C'est finalement un garçon sans surprise.

– Dois-je conclure qu'il a amputé ma compagnie de ses meilleurs éléments ?

– Ses meilleurs ou ses pires. Cela dépend des critères de base. »

En fait, les légionnaires sélectionnés par Bernis avaient comme point commun d'avoir accédé au grade de sergent (pour trois d'entre eux de sergent-chef), puis d'en avoir été cassés.

Francesco Moretti, le doyen, 36 ans, 14 ans de Légion, 1 m 68,70 kilos, croix de guerre 39-45, sept palmes, treize citations, Médaille militaire, Indochine, quatre citations, trois blessures au combat. Originaire de Catane, Sicile. Cassé de son grade de sergent-chef par le tribunal militaire d'Hanoï pour avoir assommé à coups de pelle un chef de bataillon du génie.

Ernest Braun, 34 ans, 8 ans de Légion, ex-sous-officier des *Panzers*, 1 m 80,82 kilos, natif d'Aix-la-Chapelle, trois citations en Indochine. Cassé de son grade de sergent pour avoir exécuté quatre prisonniers vietminhs à la suite d'un accrochage dans le Nord-Tonkin.

Dominique Morachini, 32 ans, 7 ans de Légion, 1 m 67,82 kilos, natif de Corte (Corse). Cassé de son grade de sergent pour avoir organisé un bordel clandestin à Langson.

Stephen Hamilton, 30 ans, 11 ans de Légion, 1 m 70,70 kilos, ancien commando britannique, onze décorations diverses obtenues entre 1943 et 1945, cinq fois cité en Indochine, natif de Londres. Cassé de son grade de sergent-chef pour avoir accepté un combat à l'arme blanche lancé par défi par un de ses subordonnés qui trouva la mort à son issue.

Patrick Sullivan, 34 ans, 16 ans de Légion, 1 m 91,110 kilos, natif de

Dublin (Irlande), catholique fervent et pratiquant, Médaille militaire, croix de guerre 39-45, trois palmes, neuf citations, à nouveau quatre fois cité en Indochine. Sur le point d'être promu adjudant, mais cassé de son grade de sergent-chef pour avoir attaqué, à la tête de sa section, un commissariat de police à Saïgon. À roué de coups deux officiers de police qui retenaient, non sans motif, deux de ses hommes prisonniers.

Bernis est installé à l'arrière de la vieille Prairie sans portes. Promu au rang de chauffeur de maître, Flipper conduit avec sa souplesse habituelle. L'étrange véhicule est d'une indescriptible saleté. Il n'est pas un centimètre carré de la carrosserie qui ne soit cabossé. Bernis commande au géant de ponctuer leur arrivée à l'hôtel de ville de trois coups discrets d'avertisseur : les sons obtenus ressemblent à l'ultime plainte de l'agonie d'un porc saigné.

« Tu descends, explique Bernis, tu fais le tour du véhicule et tu ouvres ma portière. »

Le géant obtempère, se tient au garde-à-vous devant l'ouverture béante et annonce :

« Pas portière, mon lieutenant.

– Bien observé. Va me ranger ce tas de ferraille. »

L'arrivée du capitaine accentue une cacophonie braillarde.

Près de trois cents jeunes gens musulmans ont répondu à la proposition d'engagement affichée par Bernis. Aucun parmi eux ne cherche à dissimuler les raisons de son volontariat : « Y'a plus « de travail, mon capitaine, ma famille n'a rien à « manger. »

À la question que Bernis leur pose à tous : « Avez-vous cherché à rejoindre la rébellion ? », la réponse est « non » à quatre-vingt-dix-neuf pour cent. À la question : « Pourquoi ? », la réponse est invariablement : « J'aime la France, mon capitaine. » Bernis ne leur tient aucun grief de cet évident mensonge.

Secondé par Kahil et Retz, le capitaine mène l'interrogatoire d'un solide et très jeune Némouchi. L'homme déclare se nommer Mabrouk Oucif. Il parle un très bon français, sait lire et écrire sans fautes. Devant les trois légionnaires il se tient droit, ne baisse pas les yeux :

« Il faut te répondre la vérité, mon capitaine ?

– Bien sûr ! Sans ça je ne te poserais pas la question.

– J'ai appartenu à l'armée de Libération, je l'ai quittée il y a moins d'un mois. Quand tu as rencontré le colonel Mezarif, je t'ai vu.

– Pourquoi les as-tu quittés ?

– Pendant que moi je mange, ma mère et mes sœurs crèvent de faim. Ce n'est pas le devoir d'un homme. Alors je suis rentré, j'ai cherché du travail et je n'en ai pas trouvé.

– Tu as déserté ?

– Non, mon capitaine ! J'ai dit à Mezarif que je le quittais, je lui ai dit pourquoi, il a compris.

– Et tu es prêt à te battre contre lui ?

– Je te donne ma vie si tu nourris ma famille. Je n'ai pas le choix. Tous ceux qui sont là pensent comme moi, même s'ils ne te le disent pas.

– Écoute, Mabrouk, le docteur va voir si ta santé est bonne. Si elle l'est,

je te ferai nommer caporal.

– À vos ordres, mon capitaine. »

Bernis se tourne vers Kahil.

« Ils seront de bons soldats ?

– Parmi les meilleurs que tu as jamais commandés, mon capitaine.

– Allah t’entende !

– Je ne sais pas s’il m’approuve, mais il m’entend sûrement. »

À minuit, Bernis a présélectionné quatre-vingts hommes. Il décide d’emmener son troupeau dropper le djebel autour de la ville dans une marche harassante de trente-six heures. Un seul parmi les volontaires ne parvient pas à tenir la cadence ; un bon tiers l’a suivie plus aisément que les neuf légionnaires qui les accompagnent. Et pourtant Bernis a imposé l’épreuve sans nourriture ni boisson.

Deux heures après leur retour, le capitaine fait préparer un gigantesque méchoui. Le G. M. P. R. n° 116 vient de naître. Effectif : soixante-dix-huit hommes et un caporal : Mabrouk Oucif.

Comprenant que le choix de Bernis constituait de la part des autorités militaires une démonstration de soutien spectaculaire au capitaine de Légion, Gauthier a décidé de se cantonner dans une souplesse diplomatique.

AVEC L'ÉTABLISSEMENT DES POUVOIRS SPÉCIAUX, NAISSENT LES GRANDES RÉFORMES : ZONES INTERDITES, CAMPS DE REGROUPEMENTS, IMPLANTATION DANS CHAQUE SECTEUR DES D. O. P. (DÉTACHEMENTS OPÉRATIONNELS DE PROTECTION). AUTOUR DE BATCHELLA, QUARANTE MILLE HECTARES MONTAGNEUX SONT DÉCLARÉS ZONE INTERDITE.

« À partir du 15 mai, avait décidé le général Jaubert, je ne veux pas voir pousser un pissenlit sur cette superficie. L'aviation tirera, sur tout ce qui bouge. Que les fermes soient évacuées, les troupeaux rassemblés dans la plaine. Je veux une zone morte : nous verrons si les groupes rebelles peuvent vivre sur la lune. » Ils en firent l'éclatante démonstration.

Autour de chaque agglomération des Aurès apparaissent les douloureuses images de l'exode. Les familles de fellahs forment sur les routes de pitoyables chenilles ; les pauvres gens ont rassemblé en hâte leurs dérisoires richesses qu'ils traînent, résignés, sur leur dos ou dans quelques brouettes branlantes. De la montagne leur parviennent des coups de feu ; dans une chasse sans gloire l'armée abat les bêtes égarées.

Les vrais martyrs de la guerre d'Algérie sont parqués dans des camps. Plus de deux mille vieillards, femmes et enfants sont rassemblés à trois kilomètres de Batchella, sous des tentes géantes. Les hommes, les jeunes, ont, pour la plupart, rejoint les rebelles.

Simultanément à l'exode et au regroupement, le G. M. P. R. du

capitaine Bernis s'organise. À l'exception des cérémonies des couleurs, du respect du drapeau français, Bernis n'impose aucune contrainte traditionnelle. Il apprend aux hommes à se servir des armes avec rapidité et précision, à réagir au mieux à la surprise d'une embuscade. Leur adresse et leur habileté innées, leur ruse et leur endurance permettent, en moins d'un mois, de transformer les harkis en une troupe qui, dans le combat que l'on attend d'elle, sur le terrain où il doit se dérouler, peut-être difficilement égalée.

Mais surtout, Bernis et Kahil acquièrent la certitude que ces hommes ont maintenant choisi leur camp, accepté leur chef, et qu'ils ne trahiront pas.

À l'approche du mois de juin, Bernis considère que son unité est devenue opérationnelle. Il en a avisé Gauthier qui a transmis ; le G. M. P. R. de Batchella est dorénavant mis en disponibilité.

En cette matinée brûlante l'administrateur a annoncé sa visite ainsi que celle du lieutenant-colonel Rommarède.

Depuis l'aube, Kahil et Retz tentent en vain de synchroniser le garde-à-vous et le présentez-armes.

« C'est pas possible, mon capitaine ! se lamente le grand sergent arabe. Donne-moi dix ans et j'y arriverai peut-être, mais en deux heures, rien à faire.

– Je m'en fous, ils feront ce qu'ils pourront. »

Aucun numéro de clown n'a jamais atteint la perfection spontanée de cette présentation d'armes au chef de corps de l'infanterie coloniale.

Rommarède descend de sa voiture. Dans la rigueur gueulée de la Légion,

Kahil ordonne le garde-à-vous. Les quatre-vingts « soldats » sont alignés sur quatre rangées. Lorsque l'ordre fuse, une vingtaine se redressent, d'autres lèvent leurs fusils, le reste attend. Les harkis se regardent entre eux, cherchant à trouver une solution dans l'attitude du voisin.

« Présentez, armes ! »

Là, la plupart se souviennent. Mais, en bout de file, l'un des hommes a heurté dans son mouvement son compagnon de droite, qui se met à vociférer, s'attirant une réponse orageuse. Les deux musulmans lâchent leurs fusils, s'empoignent par leurs tuniques. Aussitôt chacun des antagonistes trouve des partisans braillards ; tout le monde se fout du lieutenant-colonel et de l'administrateur. Kahil, hurlant, tire l'un des fauteurs de pagaille par son ceinturon et lui expédie un prodigieux coup de pied au cul.

« Rompez les rangs ! » ordonne Bernis par dérision.

Il poursuit, s'adressant à Rommarède :

« Tout ça manque encore un peu de cohésion, mon colonel, mais ne vous y fiez pas. La plupart de ces types font mouche à trois cents mètres.

– Je n'en doute pas, Bernis. Le reste est secondaire, vos volontaires ne sont pas destinés à la relève de la Garde royale de Grande-Bretagne. Rentrons un instant et sortez vos cartes. J'aimerais vous demander un service, en quelque sorte confier une première mission à votre G. M. P. R. Dans la mesure où vous l'accepterez, bien entendu. Je n'ignore rien de vos statuts. »

Le capitaine sourit, il a rarement perçu une aussi douce musique.

« Bernis, avez-vous entendu parler du Ouali Chareb ?

– Je ne pense pas, mon colonel.

– Sergent-chef Kahil ?

– Ouali Chareb, le saint des sommets ? Non, mon colonel.

– Le saint des sommets, en effet. C'est un vénérable vieillard, la légende colporte qu'il serait âgé de plus de cent cinquante années. Je l'ai rencontré il y a deux ans. Il vit, depuis toujours paraît-il, dans un gourbi proche des crêtes du djebel Mahmel. Je vous préciserai le point exact, mais de toute façon, c'est au cœur de la zone interdite. À plus de cent kilomètres à la ronde, le Ouali est considéré comme un envoyé d'Allah, on monte le consulter. J'ai tenté, en vain, d'en apprendre plus sur ses origines et sur les sources de son immense culture coranique. Le vieil homme est malin, intelligent, et je ne doute pas que ses prophéties troublent les esprits les plus sceptiques. En 1952, il m'a annoncé le soulèvement de 54 ; il a précisé : « dans les trois derniers mois de l'année 54 », coïncidence ou information ? Je l'ignore, mais le fait est là.

« De toute façon, prophète ou pas, Ouali Chareb est en zone interdite et refuse de descendre. Une de mes sections de ratissage n'a pas osé l'y contraindre. Elle s'est contentée de ramener ses trois brebis et son bouc. Ça m'a valu une avalanche de plaintes, de conseils, de mises en garde. Alors, je compte sur vous : montez et n'usez de la force qu'en ultime extrémité. Expliquez à Chareb que je veux l'empêcher de mourir de faim, que je suis prêt à le loger décentement dans la plaine.

« Inutile de préciser que Mezarif et sa bande se trouvent à coup sûr dans le secteur. Donc méfiez-vous. D'après les derniers renseignements, ils sont maintenant plus de trois cents hommes bien armés.

– Je partirai dans la nuit, mon colonel.

– Je vous remercie. Quoi qu’il arrive, Bernis, redescendez ce vieillard. Si on le laisse mourir là-haut, c’est le sac de nœuds.

– Compris, mon colonel. »

Au crépuscule, le G. M. P. R. au grand complet attaque sa longue marche en montagne. Bernis n’a pas besoin de ses cartes : la plupart de ses hommes connaissent la voie qui mène au refuge du vieil ermite musulman. Quand Kahil a annoncé la mission, il a d’abord provoqué un remous hostile. Le capitaine s’est vu contraint d’assurer les Arabes qu’en aucun cas il ne leur demanderait d’user de la force.

Au lever du jour, ils ont parcouru la moitié du chemin. À l’abri d’un massif boisé, Bernis ordonne le repos. Il ne veut pas prendre le risque d’être décelé par les guetteurs de Mezarif et, surtout, il désire habituer son commando à se mouvoir de nuit, à se terrer le jour.

Vers dix heures du soir, ils reprennent leur silencieuse progression, parviennent, à quatre heures du matin, en lisière de forêt, à cinq cents mètres d’un sommet recouvert seulement d’une herbe pauvre, basse et sèche.

À cette distance, à l’œil nu, on pourrait prendre la mesure du vieil ermite pour un tas de pierres. Elle est accrochée à la seule aspérité rocheuse apparente, à proximité d’une source pratiquement tarie qui suinte plus qu’elle ne coule. L’exiguïté du refuge, l’absence totale de cache incitent Bernis à avancer malgré l’aube. La seule surprise à redouter serait que trois ou quatre rebelles en armes se terrent à l’intérieur de l’abri.

Davantage n'y tiendraient pas. Dans cette éventualité, le capitaine ordonne à ses hommes de couvrir la distance par bonds en zigzags et de s'allonger aux aguets tous les vingt mètres. Par une série de sauts de puce, le commando se tapit en demi-cercle face à la seule issue du petit gîte.

« Appelle-le, Kahil ! demande Bernis. Qu'il se montre. »

En arabe, le sergent-chef crie, les mains en porte-voix :

« Ouali Chareb ! C'est ton frère Tahar qui te parle. Le capitaine français que j'accompagne désire te rencontrer. Nous venons en amis. »

Aucune réponse ne parvient.

« Il doit être trop faible pour répondre, décide Bernis. Il va falloir y aller.

– Possible, réplique Retz, mais ça me paraît bien calme. Je n'aime pas beaucoup ça.

– J'y vais, déclare le capitaine. Couvrez-moi, mais en aucun cas ne tirez les premiers.

– N'y va pas toi-même, mon capitaine, c'est idiot ! proteste Retz.

– En d'autres circonstances, peut-être, Erik. Mais c'est notre première sortie avec les harkis ;

je leur dois une démonstration, c'est le jeu. »

Le capitaine se lève et marche vers le refuge, Colt au poing.

Un éclair, une fraction de seconde lui sauvent la vie. Bernis aperçoit l'homme à plat ventre qui vient de se glisser dans l'ombre de l'ouverture béante. Mû par un ressort instinctif, le capitaine voltige sur la gauche. Il reçoit dans l'épaule droite trois balles de la rafale dirigée vers son cœur.

PAR réflexe Bernis a déclenché le tir de son pistolet simultanément à son bond. Deux balles sont parties avant qu'il n'ait touché le sol. Il fait cracher rageusement à son arme le reste du chargeur avant de prendre conscience de sa blessure et de la douleur qu'elle provoque. Derrière lui, les hommes déclenchent un tir d'enfer qui crible sans aucune efficacité l'épaisse pierraille de l'abri.

« Halte au feu ! Arrêtez, nom de Dieu ! » hurle Bernis.

Son ordre est repris par Retz, Kahil et les cinq légionnaires, qui finissent à coups de gueule par se faire entendre et obéir.

« Tu m'entends, Kahil ? gueule Bernis.

– Affirmatif, mon capitaine.

– Dis-leur de sortir ! Les mains sur la tête ! Ou je fais tirer au bazooka et au mortier de 105. Et tant pis pour le vieux, ça règlera la question.

– Ne tire pas, Bernis, on sort ! crie une voix de l'intérieur.

– Ne tirez pas ! » hurle le capitaine, ahuri.

C'est Lahcen, le petit docteur plein de morgue de Lahoucine Mezarif, qui apparaît, les bras ostensiblement levés. Derrière, Leïla, l'infirmière, suit dans la même attitude. Enfin, un vieillard long et sec surgit ; lui, tient ses bras maigres croisés sur sa poitrine.

« De dos, contre le mur, tous les trois ! ordonne le capitaine qui se relève péniblement, laissant choir son Colt que des doigts gourds refusent

de soutenir.

« Kahil, balance-moi une grenade défensive dans ce trou à rat avant d'entrer.

– Je te l'interdis, réplique le vieillard qui, seul des trois, n'a pas obéi et fait face dans la même position austère et sévère.

« Je te jure, sur les Saintes Écritures, qu'il n'y a plus personne à l'intérieur. Tes hommes me connaissent. Tous savent que de ma vie je n'ai jamais menti.

– C'est la vérité, lieutenant, ajoute Leïla sans se retourner. Si vous faites exploser une grenade, vous allez détruire les livres qui sont toute sa vie.

– J'y vais, mon capitaine, décide Retz. Je suis sûr qu'il n'y a personne.

– D'accord. Attention quand même. Kahil, fouille-les tous les trois.

– La moukère, je m'en charge, mon capitaine, interrompt Morachini. J'ai l'habitude et il faut faire attention. En Indo j'en ai trouvé une qui s'était carré une grenade à manche dans l'oignon... Vous faites pas de souci, mon capitaine, je vais bien la fouiller partout. »

Bernis dévisage le Corse en souriant. De sa main gauche valide, il sort de la poche de sa chemise un chargeur plein dont il bloque l'extrémité entre ses dents. Il cale sa main droite dans son ceinturon, puis se baisse et ramasse dans l'herbe son pistolet. Du pouce il presse l'aspérité cannelée, libérant le chargeur brûlé qui tombe à terre. Il porte ensuite la crosse du pistolet à hauteur de son visage ; de la mâchoire il pousse le chargeur plein qui prend sa place dans un déclic ; serrant alors le canon entre sa main droite et son abdomen, il tire, de sa main gauche valide, la culasse en arrière, introduisant une balle dans le canon.

Pendant toute l'opération, Bernis n'a pas quitté Morachini des yeux. Sans le menacer, laissant pendre au bout de son bras gauche le Colt prêt à tirer, il déclara narquois :

« Vas-y, fouille-la.

– Oh, là, là, mon capitaine ! On peut plus rigoler !

« Vous m'avez tout de même pas pris au sérieux ? »

Kahil, par contre, se montre très gêné en palpant la jeune fille. Il se retourne, le feu aux joues, et annonce :

« Pas d'armes, mon capitaine. Sur aucun des trois. »

Bernis perd beaucoup de sang. Il sent ses jambes faiblir, sa tête commence à tourner. Il va s'asseoir péniblement contre le mur de la maison. Retz et Sullivan, l'Irlandais, préparent le nécessaire de secours médical. Retz nettoie la plaie à l'éther : les trois balles n'ont provoqué qu'une seule déchirure.

Bernis, le regard vitreux, fixe la vallée, qui brusquement bascule et prend la place du ciel. Le capitaine perd connaissance.

« Soigne-le, Lahcen, déclare le vieux sage sur un ton de sentence.

– Ne le touche pas ! gueule le géant irlandais en levant son arme.

– Il est chirurgien. Explique-leur, Kahil.

– Soigne, Lahcen, déclare Kahil. S'il meurt, tu meurs.

– Si je n'enlève pas les balles, il mourra, déclare Lahcen. Tu connais son groupe sanguin ? »

Kahil sort le portefeuille du capitaine, trouve la petite carte médicale. Lahcen la lui arrache brutalement des mains.

« Zéro B. Trouve un type dont le sang corresponde ! C'est rare. Vous autres, portez-le à l'intérieur. »

L'intervention dure un bon quart d'heure. Habilement, Lahcen trouve et extrait les balles. Il lie l'artère qui avait été atteinte, puis referme la déchirure à l'aide de points de suture. Leïla l'a aidé, c'est elle qui confectionne le pansement ; sous les ordres de Lahcen, elle administre à l'officier une piqûre d'antibiotique.

« Il lui faut du sang, déclare le médecin. Tu as trouvé un type du même groupe ?

– Aucun de nous huit, marmonne Kahil. Quant aux hommes, ils n'ont pas encore été fichés. Et on n'a pas de plasma.

– Alors, qu'il meure. J'ai fait ce que j'ai pu.

– Docteur, je t'en prie », murmure Leïla en baissant la tête.

Lahcen réplique, furieux :

« Qu'est-ce que tu crois, Leïla ? Qu'il te remerciera ? Qu'il me remerciera si je le sauve ? Nous serons fusillés tous les deux de toute façon, et lui, dès qu'il sera sur pied, reprendra sa chasse et ses persécutions.

– Tu es médecin, Lahcen, tranche le vieux Ouali, fais ton devoir. Demeure impitoyable dans ton combat, mais il n'a ses raisons d'être que si les combattants n'ont jamais à mépriser leurs actes.

– Fais mettre tes chacals en rang, Kahil, jette Lahcen, hargneux. On va voir si le sang des brutes se mélange à celui des traîtres. »

Lahcen ouvre à nouveau le coffret métallique d'origine tchécoslovaque

qui contient son matériel médical. D'un tiroir il extrait un microscope miniature dont il assemble les morceaux, sort un flacon de réactif, des petites plaques de verre. L'un après l'autre, il pique les hommes à l'index, récupéré une gouttelette de sang, étudie les résultats au microscope. Bernis est livide. On perçoit seulement les efforts qu'il impose à son cœur pour respirer.

Le sang jumeau n'est trouvé qu'à la sixième tentative. Rapidement, le médecin installe le donneur. Leïla fait les garrots, Lahcen pique les veines, l'infirmière fait fonctionner la pompe.

« Il est sauvé, annonce Lahcen en rangeant minutieusement son matériel. Il reprendra connaissance dans une heure tout au plus. »

Kahil et Retz sont indécis sur l'attitude à adopter.

« La seule chose que je puisse prendre sur moi, docteur, c'est de vous remercier, bredouille Retz.

– Merci à tous les trois, ajoute Kahil.

– Je n'attendais même pas ça, lâche Lahcen en partant s'affaler dans un coin. Et ça m'indiffère. C'est mon honneur d'homme libre, ma parole à mon serment que j'ai soignés. Pas votre assassin.

– Si tu ne lui avais pas tiré dessus, tu n'aurais pas eu à enlever les balles.

– Je n'ai rien à te dire, Kahil. Fous-moi la paix. »

Le sergent-chef se souvient brusquement de ses responsabilités. Il sort et expédie six guetteurs, parmi lesquels Braun et Hamilton, prendre

position sur les crêtes. Puis il rejoint l'intérieur et ouvre une boîte de conserve. Il propose la nourriture au vieillard et à l'infirmière qui acceptent. Quand, avec sa boîte tendue, il s'approche du coin de Lahcen, le médecin crache par terre à ses pieds.

Dehors, Retz, Morachini, Moretti et Flipper cassent la croûte. Leïla et Kahil les rejoignent. Flipper ingurgite des bouchées énormes. Le géant semble plongé dans d'insondables pensées, il dodeline de la tête à plusieurs reprises avant d'annoncer :

« Flipper, pas comprendre rien.

– Qu'est-ce que tu ne comprends pas encore ? lance le Corse rigolard. Tu n'as jamais rien compris de ta vie, et puis le toubib t'a dit : faut pas penser. Sans ça, ta tête : « boum ». Comme une grenade... »

Ravi de sa finesse, Morachini part d'un grand rire.

« Flipper, pas comprendre. Toubib raton tirer lieutenant. Après toubib raton soigner lieutenant.

– Flipper, corrige Kahil, le lieutenant maintenant il est capitaine. Et puis il faut pas dire toubib raton. Ça me fait de la peine à moi, tu comprends. »

À l'issue d'un considérable effort, Flipper déclare fièrement :

« Docteur raton, chef ! Pas de peine au chef, Flipper aime bien chef. »

Kahil soupire ; Retz souriant, ajoute : « La question de l'homme de Neandertal ne manque pourtant pas d'intérêt... »

ERIK RETZ SE LÈVE ET GAGNE L'ABRI DU VIEIL ERMITE. LAHCEN N'A PAS BOUGÉ, OUALI CHAREB EST ASSIS SUR UNE CHAISE. ALLONGÉ SUR SON GRABAT, BERNIS SEMBLE DORMIR PAISIBLEMENT. LE SERGENT ALLEMAND S'ADOSSE MOLLEMENT CONTRE LE MUR, AVANT DE S'ADRESSER À LAHCEN :

« Toubib ! La taule, le tribunal, l'inévitable condamnation à mort, le peloton à l'aube, tout ça c'est bien moche. Alors j'ai décidé de te rendre un service.

– En me foutant une balle dans la tête, je présume ?

– Affirmatif, toubib. Ça évitera un cas de conscience au capitaine. Il va pas avoir besoin de ça quand il fera surface.

– Vous n'avez pas le droit de prendre cette responsabilité, sergent ! C'est un crime dont vous répondrez, déclare solennellement le vieillard.

– Je n'ai pas encore pris de responsabilité dans cette guerre, monsieur. Il est temps de m'y mettre. Croyez-moi : c'est un cadeau que je lui fais. Allez, toi, en route, finissons-en. Passe devant. »

Retz sort son pistolet. Lahcen se lève, va embrasser le Ouali qui lui aussi s'est dressé. Le médecin musulman tient le vieux par ses épaules ; les bras tendus, les deux hommes se regardent longuement.

« Comprends-moi, Ouali, je préfère le suivre. Inutile d'infliger ce spectacle à Leïla.

– Dieu soit avec toi, mon fils ! »

Lahcen sort. En voyant son visage livide, Leïla se lève, inquiète. Le médecin l’embrasse, puis la repousse fermement. Sans se retourner, il reprend sa marche dans la direction que vient de lui indiquer Retz du canon de son arme.

En passant, l’Allemand jette à Kahil :

« Corvée de bois. »

Le sous-officier arabe se détend comme un diable, puis dans un réflexe inattendu freine son mouvement et fixe son camarade droit dans les yeux.

« Qu’est-ce qui se passe ? Qu’est-ce qu’il va faire ? » balbutie Leïla, portant tour à tour ses yeux affolés sur Retz puis sur Kahil.

Lahcen et Retz marchent vers la crête. Ils rejoignent le guetteur de l’extrême droite : « Redescends », ordonne Retz. L’homme obtempère sans chercher à comprendre.

Retz entraîne Lahcen à une dizaine de mètres en contrebas sur le versant opposé, puis il s’assoit sur un gros rocher, invite le médecin à l’imiter. Le sergent sort un paquet de Bastos, en offre une. Lahcen l’accepte. Dans un sourire amer, il remarque : « Traditionnel, sergent. C’est la Légion qui veut ça ?

– Trêve de plaisanterie, toubib. L’idée de vous tuer ne m’a jamais effleuré l’esprit. Seulement les hommes du G. M. P. R. ne doivent pas être les témoins d’une démonstration de faiblesse. Alors je vais tirer en l’air et tu vas foutre le camp. »

Lahcen, ébahi, regarde l'Allemand qui lui tend la flamme de son briquet. Nerveusement, il aspire sur sa cigarette. L'absorption de fumée provoque une quinte de toux, Lahcen hoquette et crache à bout de souffle, écrase sa cigarette sur le rocher.

« Je n'ai jamais fumé, annonce-t-il dans un pâle sourire. Je voulais essayer. »

Retz lève son arme vers le ciel et tire deux coups. Il remplace les balles et range le pistolet dans son étui.

« Que vas-tu dire à Bernis ?

– Que je t'ai tué.

– Il te croira ?

– Évidemment pas. Mais il n'aura pas à se torturer la cervelle en se réveillant pour savoir ce qu'il va faire de toi.

– Et Leïla ?

– J'y ai pensé, j'ai même songé à vous emmener tous les deux, mais ça m'aurait créé des antipathies chez les ralliés. Alors, pour Leïla, que le capitaine se démerde ! Les solutions ne manqueront pas, d'autant que ton exécution contrebalancera éventuellement un geste de mansuétude à son égard.

– En somme, vous êtes obligés de vous cacher pour agir comme des êtres humains ?

– Je pourrais te répondre, mais ça m'emmerde. Je vais quand même pas te raconter ma vie, Lahcen. Maintenant, fous le camp.

– Dieu te garde, sergent ! (Le médecin hésite et ajoute :) Dieu te garde,

mon frère. »

Retz fait volte-face, revient sur ses pas. Lorsqu'il parvient au sommet il se retourne : Lahcen a couru dans la pente, il est déjà loin. Le sergent le regarde un instant sautiller entre les roches basses. Le médecin s'arrête lui aussi, pivote, aperçoit la silhouette de l'Allemand qui se détache immobile sur la crête. Lahcen fait un large signe d'adieu du bras. Retz va répondre, mais se ravise ; d'où il se trouve on peut l'apercevoir du camp. Il bougonne entre ses dents :

« Dieu te garde,... mon frère ! »

Il reprend sa marche, songeur.

En entendant le claquement lointain des coups de feu, Leïla a enfoui dans un cri son visage dans ses mains. Un remous s'est créé dans les rangs des musulmans du G. M. P. R. Kahil s'est levé, a gueulé :

« Les ennemis de la France doivent mourir ! Ces chacals ne doivent attendre de nous aucune pitié. »

Au passage de Retz, Leïla bondit. Kahil la retient de justesse par la taille. La jeune fille crache de toutes ses forces dans la direction du sous-officier allemand. Elle hurle dans une véritable crise d'hystérie :

« Assassin ! Nazi ! Bourreau ! S. S. ! »

Retz, indifférent, pénètre dans l'antre. Le vieux annonce :

« Votre capitaine a repris connaissance deux fois. Après il s'est rendormi. Tenez, il se réveille encore... Le docteur Lahcen est mort sans souffrir ?

– Je pense. J'ai l'habitude, vous savez. »

Bernis ouvre les yeux, il chuchote faiblement :

« Erik, le coup de feu c'était toi ?

– Affirmatif, mon capitaine.

– Tu as tué le toubib ?

– Affirmatif, mon capitaine. »

Bernis sourit avant d'ajouter :

« Merci, Erik, tu ne me déçois jamais.

– À tes ordres, mon capitaine. Ça va, tu veux boire ?

– Oui, un peu d'eau, merci. »

Le vieux s'approche d'une cruche, y puise de l'eau à l'aide d'une louche de bois qu'il présente à l'officier. Bernis répand la moitié du liquide sur son menton et sur ses joues, parvient à absorber quelques gorgées.

Kahil et Leïla entrent. L'infirmière a le visage inondé de larmes, elle annonce entre ses sanglots hachés :

« Savez-vous qu'il vous a opéré ? Qu'il a sauvé votre vie ?

– En constatant l'absence de souffrance de mon épaule, je m'en suis douté.

– Savez-vous que le docteur vient d'être lâchement assassiné par votre complice ?

– Par humanité, Leïla, il lui a évité les souffrances d'une captivité et d'un procès qui auraient eu les mêmes conséquences. C'était surtout pour m'éviter d'avoir à le faire. Je ne peux que remercier le sergent-chef Retz.

– Vous êtes ignoble, capitaine Bernis ! Je vous méprise davantage encore que votre domestique. »

D'un geste large, Ouali Chareb arrête les vociférations exaltées de la jeune fille :

« Tu parles trop, Leïla ! La passion t'emporte. Il est vrai, capitaine, que votre indifférence me choque plus encore que l'acte lui-même. Je me demande avec angoisse jusqu'où vous et les vôtres pourriez aller dans l'horreur sans en être contaminés.

– Vous êtes un vieux sage, Ouali, vous passez vos journées et vos nuits à philosopher sur l'affrontement de nos peuples respectifs. Mais moi qui ne suis qu'un soldat, je viens de découvrir une des causes de ce combat : vous ne nous connaissez pas, vous ne nous comprenez pas et surtout vous ne cherchez pas à nous comprendre.

– J'avoue en effet ne pas comprendre, je ne saisis surtout pas où vous voulez en venir, mon capitaine.

– Kahil, votre frère de race, nous comprend parce qu'il nous connaît, c'est donc par cette voie qu'il faut marcher vers la paix. Une maxime vietnamienne dit : « Seul l'aveugle voit dans les ténèbres. » Méditez-la, vous trouverez la réponse.

– Il doit avoir de la fièvre, jette Leïla. Que quelqu'un prenne son pouls. Moi je ne le touche plus.

– Attends, Leïla, je crois avoir compris. »

Le vieux dodeline de la tête, puis s'approche du capitaine. Il lui saisit d'une main le poignet ; posant l'autre sur son front, il marmonne :

« Je vous demande pardon ! À vous aussi, sergent. »

Tout étonnée, Leïla regarde le vieillard. Il sourit doucement et dit :

« Il n'a pas de fièvre, Lahcen était un bon docteur.

– Ouali, expliquez-moi ! Je ne peux croire à votre absolution. Ces brutes ne méritent pas que nous cherchions à les comprendre.

– Tu as été déroutée par la forme orientale du proverbe, Leïla. Les musulmans disent : « Seul le fou croit à autre chose qu'à la parole divine ou à ses yeux. » Les chrétiens, par la voix de saint Thomas, expriment le même conseil : « Ne crois que ce que tu vois. »

La jeune fille reste pétrifiée. Elle comprend soudain. Son regard se pose sur Bernis, sur Retz, sur Kahil vers lequel elle se précipite. Elle enfouit sa tête contre la poitrine du grand sergent qui sent les larmes imprégner sa chemise.

« Retz, déclare Bernis, commande le rassemblement ! Montez une civière, on y va. Ouali, préparez ce que vous souhaitez emporter. J'ai reçu de la commune mixte l'assurance qu'elle vous prendra en charge.

– Non, capitaine, j'ai déjà refusé. Depuis vingt ans j'ai choisi de vivre ici. Je compte y mourir.

– Ce qui ne saurait tarder... Vous serez privé de nourriture.

– J'ai besoin de peu. Les rebelles passent, me font des offrandes. Si l'armée française prend la même habitude...

– Rien que ça !

– Quel danger ma présence constitue-t-elle ? Je prends tous les risques. Si vous me descendez sous la contrainte, vous perdez toute chance de rallier la population musulmane. Interrogez vos hommes si vous en doutez. »

Bernis sait que c'est superflu, que ce sera à lui de plaider la cause du vieillard. Il abdique et se tourne vers Leïla :

« Vous désirez rejoindre Mezarif ?

– Vous me le proposez ?

– Au point où j'en suis...

– Sans ça ?

– Je serai contraint de vous remettre entre les mains de la justice.

– Je n'ai donc pas le choix.

– Écoutez ; votre amie Laurence est débordée par les gosses qui ne cessent d'arriver. Comme la mode et la tendance générale sont à la pacification, je peux obtenir d'Andrieux qu'il vous recueille. Me promettez-vous alors de ne pas chercher à rejoindre la dissidence ?

– Il faut que vous compreniez, capitaine. Mes opinions ni ma conviction en la justice de notre combat ne varieront jamais. Si j'accepte, c'est que la vie n'est plus possible pour moi, seule femme parmi des hommes de guerre. Je reste avec vous. Je vous jure que je ne chercherai jamais à rejoindre mes frères.

– Bon. Nous tairons votre appartenance aux rebelles, mais je vous préviens : ça marche une fois, pas deux. »

Bernis a refusé l'hospitalisation à son ancienne compagnie ou à l'hôpital civil. Il s'est alité dans sa chambre, aux locaux du G. M. P. R. Arp constate chaque jour l'évolution de la blessure, se contente de changer les pansements.

En quinze jours, le capitaine est sur pied. Au bout d'un mois, seule une nouvelle cicatrice demeure, témoin des blessures reçues.

Leïla a été intégrée à la compagnie Andrieux, elle partage la chambre de Laurence Durlac, s'occupe avec elle des orphelins musulmans.

« TANGO VICTOR À TOUS SES ENFANTS ! TANGO VICTOR À TOUS SES ENFANTS ! APPELEZ DANS L'ORDRE ! JE RÉPÈTE : TANGO VICTOR DEMANDE À SES ENFANTS D'APPELER DANS L'ORDRE.

– Enfant Victor 1 à l'écoute, Tango Victor.

– Enfant Victor 2, je vous écoute. Tango Victor. »

« Enfant Victor 3 » et « Enfant Victor 4 » répondent à leur tour ; alors le poste grésille :

« Soleil va vous parler en personne. »

Aussitôt les radios baissent l'intensité des récepteurs : « Soleil » c'est Oster. Le colonel gueule, sa voix claque.

« Ici Soleil de Tango Victor ! Méfiez-vous d'Orphelin Victor ! On vient de le larguer sur la crête en Z 112. Ils sont censés faire mouvement, sur 81° nord-est, jusqu'à Z 136. Mais le con qui les commande fait n'importe quoi.

– Autorité Orphelin Victor à l'écoute, Tango Victor. Merci pour la précaution et merci pour la tendresse. Terminé. »

C'est la plus grosse opération depuis le début des hostilités : deux bataillons du 1^{er} R. E. P., deux du 3^e R. P. I. M. A., deux du 3^e R. E. I. En bouclage, un bataillon d'infanterie coloniale et un d'infanterie métropolitaine. Les effectifs de ces deux dernières unités sont presque exclusivement composés de très jeunes recrues sans aucune expérience du

feu.

L'état-major du général Jaubert a été largué sur un sommet. Le dispositif de l'opération Vautour est en place. Objectif : la katiba Lahoucine Mezarif. Elle se trouve quelque part à l'intérieur du piège, il reste à la localiser et à l'anéantir. Le rapport des forces est de plus de quinze contre un.

Comme d'habitude le G. M. P. R. Bernis vient d'être hélicopté au cœur du point chaud. « Orphelin Victor », c'est lui.

En une dizaine de minutes, le G. M. P. R. dégingole jusqu'à un petit bois. À couvert, Bernis ordonne une halte.

« On en a assez fait comme ça. Morachini, Moretti, Braun, prenez chacun trois gus et fouillez-moi le boqueteau. On attend là. Retz, ouvre la radio.

– Tu veux de la musique ?

– Quand même pas. Non, branche le 300 sur l'émission comique.

– On ne va pas à la cote Z 136 ?

– Pour quoi faire ? Ça va cafouiller de partout, ils vont se paumer, s'embrouiller les pattes, confondre les ordres, patauger dans la merde. Ce n'est pas ta première opération coordonnée à l'échelon régimentaire, quand même ! Alors qu'on soit en Z 136 ou à la chasse aux papillons, c'est la même sauce. Va te foutre à cinq mètres et écoute le 536. Préviens-moi si tu attrapes quelque chose. »

Le 536 est le poste léger MF (modulation de fréquence) dont ils se

servent pour les échanges radios entre les sections ; le 300 MF, plus lourd, est utilisé pour les liaisons entre compagnies. Dans le cas des grandes opérations, une fréquence est donnée à chaque unité ; leur proximité est telle qu'il n'est pas rare qu'un récepteur reçoive deux, quelquefois trois fréquences sur la même longueur d'ondes. À l'échelon PC opérationnel, le commandant en chef (Grand Soleil) correspond avec les chefs d'unités (Soleil) à l'aide de postes MA (modulation d'amplitude), ANGR C 9. Ces postes sont évidemment plus audibles, mais leur taille et leur poids interdisent leur transport sur le terrain.

Bernis venait en l'occurrence de commander à Retz de rester à l'écoute des échanges sections, lui-même suivant, d'une oreille distraite, ceux des compagnies. Évidemment comme d'habitude tout le monde parle, dans un langage faussement mystérieux.

Les dialogues entre les divers groupes n'apportent rien d'autre que des constatations de routine. Bernis ne tend l'oreille que lorsque les autorités s'en mêlent. C'est Bigeard qui ouvre le bal :

« Soleil de Bruno appelle Grand Soleil. À vous.

– Ici, Grand Soleil. Je vous écoute, Soleil de Bruno.

– J'aperçois en N 14 une colonne de l'infanterie métro qui est-censée progresser plein sud. Elle se déporte de plus de 20° à l'ouest.

– Bien reçu, Soleil de Bruno. On rectifie le tir. »

Bernis étudie les cartes correspondantes.

« Si Bigeard ne les avait pas vus déconner, ils arrivaient sur nous dans moins de trois heures, et adieu ma sieste.

– Soleil de Bruno à tous ses enfants ! Soleil de Bruno à tous ses

enfants ! Lâchez la vitesse de croisière. Envoyez la sauce. Grand Soleil vient d'aviser qu'il bloquait Boléro et Blanc sur place en verrou. Inutile de les attendre. Ils coupent les passages par 141" est de N 6 à N 8 et par 31" sud-ouest de S 20 à S 32. Tâchez d'atteindre votre point fixe avant les vade-la-gueule de Paulette. Terminé. »

En souriant, Bernis saute sur la fréquence « Paulette ».

Il attrape la dernière phrase.

« Comptez sur moi si les valseurs de Bruno ou les chariots de Victor arrivent avant vous ! Terminé. »

« Paulette », c'est le 1^{er} R. E. P. ; « Soleil de Paulette », le colonel Jeanpierre.

Bernis n'a pas besoin de se brancher sur Victor pour savoir qu'Oster lui aussi est en train de promettre l'enfer à ses hommes s'ils n'arrivent pas en tête. Bernis allume une cigarette et s'étire voluptueusement.

Braun et ses trois hommes rejoignent le camp de base. Ils traînent sans ménagement un musulman d'une trentaine d'années qui sautille à cloche-pied. Il est habillé comme un pauvre fellah.

« On l'a trouvé dans le bas du bois. Il essayait de se cacher, mon capitaine, explique Braun. Pas d'armes, pas de papiers. Il a une entorse ou une foulure au pied.

— Tu parles français ? » interroge Bernis.

L'homme répond en arabe dans une série de gestes.

« Kahil, vas-y ! » jette Bernis qui a conservé sa confortable position

allongée. Le sergent, d'un coup de pied au mollet, déséquilibre le musulman qui tombe brutalement sur ses fesses. Kahil s'assoit à côté de lui et entame de longs palabres avant de traduire :

« Voilà, mon capitaine, il était prisonnier de la katiba Mezarif. Il a profité du bordel créé par l'opération des Français pour s'échapper. Il a couru si vite qu'il s'est pété la cheville.

— Fous-lui une balle dans la tête. »

D'un coup de reins et du bras droit, le malheureux retourne et se redresse sur ses genoux. Il a compris. Il implore pitié. Des supplices de clémence s'échappent de ses lèvres à une cadence vertigineuse. Même sans connaître un seul mot d'arabe, l'accent de détresse, le ton de vérité sont déchirants. L'homme pleure.

Adossé contre un arbre, totalement indifférent, Kahil traduit d'une voix neutre, sans même lever les yeux. Il ne paraît intéressé que par un bout de bois dont il affûte la pointe au poignard pour se fabriquer un cure-dents, débite ses mots en simultanément à la prière passionnée de son coreligionnaire.

« Pitié. Pitié, pitié ! Je dis la vérité, je te dirai leur « direction, depuis trois jours j'ai tout observé, je te dirai tout, leur nombre, leurs armes, épargne ma vie, épargne ma vie...

– Maintenant ça va être Allah, mon capitaine... Ça y est...

– Sur Allah je jure, sur mes ancêtres...

– Maintenant, c'est sa mère, sa sœur...

– Arrête, Kahil, interrompt Bernis. Ton petit camarade a trop de famille. Calme-le et demande-lui de quel côté Mezarif est parti. »

Le sergent-chef balance une gifle qui semble pouvoir tuer un bœuf, puis calmement poursuit son interrogatoire.

« Par là, mon capitaine. Ils ont suivi cette direction... puis la ligne de crête... ils ont disparu à peu près à hauteur du mamelon vers cinq heures du matin. »

Bernis consulte la carte, vérifie les coordonnées.

« Appelle-moi le vieux, ordonne-t-il à Retz.

– Orphelin Victor appelle Soleil Tango ! Orphelin Victor appelle Soleil Tango !

– Je vous reçois quatre sur cinq. Orphelin Victor. À vous.

– Je réclame la position de Victor 4. À vous.

– Qu'est-ce que ça peut te foutre, nom de Dieu ! Qu'est-ce que tu trafiques encore ? Il est à plus de quatre bornes de toi, derrière deux crêtes.

– Je vous entends un sur cinq, Soleil Victor ! Je ne comprends pas ! Comment me recevez-vous ? Je réclame la position de Victor 4. La position de Victor 4. À vous.

– D 9 ! Victor 4 en D 9 ! Je t'ordonne de t'expliquer. Je te reçois cinq sur cinq. Ne te fous pas de ma gueule. Orphelin de mes couilles !

– Je ne vous reçois plus. Soleil Victor, mais j'ai compris D 9. Bien reçu : D 9 pour Victor 4. Merci. Je ne vous reçois plus. Terminé.

– Ça va saigner au rapport ! lâche Retz, en coupant l'émission. C'est étonnant qu'on ne l'entende pas brailler même sans la radio. Il ne doit pas être à beaucoup plus de vingt bornes.

– Ce n'est rien, il a sûrement ses pilules, mais notre copain se fout de

ma gueule. Si Mezarif avait suivi le chemin qu'il balance, Victor 4 serait dessus depuis deux heures.

– Si c'est pour ça que tu as appelé, tu as du temps à perdre.

– On ne sait jamais avec ces chinois d'Arabes. Bon, Kahil. Accroche-le, qu'on en finisse. »

Aidé par deux hommes, Kahil lie solidement les mains du prisonnier derrière son dos. Il balance la longue corde au-dessus d'une branche avant de la tendre. Le supplicié hurle. Kahil lui expédie son poing dans l'estomac. Sous la violence du coup, la jambe valide de l'homme se dérobe. Seule la corde retient le corps, tirant affreusement ses bras en arrière. L'homme a le souffle coupé. Un râle atroce monte de ses entrailles. Il vomit ; quelques parcelles nauséabondes se répandent sur son menton et sur son cou. Kahil frappe encore. Cette fois l'homme ne restitue plus qu'un liquide gluant et jaunâtre. Davantage du regard que du mot inintelligible qu'il cherche en vain à bafouiller, il fait comprendre qu'il va parler. Kahil donne suffisamment de mou à la corde pour permettre au malheureux de s'étendre sur le côté.

« Tu parles ! gueule Kahil. Et en français ! Maintenant c'est sérieux, on a assez joué. Tu vois, on vérifie : si tu as menti, on recommence.

– Ne recommence pas ! Oui, je jure, je parle tout...

– Par où sont-ils partis ? »

Le prisonnier indique une direction de la tête. Bernis repère sur la carte.

« Recommence, dit-il à Kahil. C'est absolument invraisemblable. Mezarif n'est pas con à ce point-là.

– Non, capitaine, non ! Je te jure... Ils ont vos radios... Ils se cachent et ils écoutent vos radios, une petite et une grosse comme toi... Après, quand ils ont écouté, le chef donne des ordres. »

Tout devient clair, logique. La tactique employée par Mezarif jaillit, évidente, dans le cerveau du capitaine.

« Nom de Dieu, d'où viennent ces postes ? Réponds ou je te fais remonter !

– Deux mois déjà... Un déserteur tout jeune... Il est avec eux, c'est lui qui fait marcher le poste... Même le soir la musique. Mezarif sait tout. « Bruno », c'est les hommes léopards, je mens pas. »

Bernis se jette sur les cartes, il imagine à quelques centaines de mètres la position de Mezarif.

« Les enfants de putain ! Nom de Dieu ! Les gosses de la métro !

– Quoi ? interroge Retz qui se penche à son tour sur la carte.

– Les fells connaissent les indicatifs ! Et ces bandes d'imbéciles heureux ont passé la matinée à brailler les positions ! Mezarif ne va pas aller se jeter sur le R. E. P. ou sur Bigeard. Il va essayer de sortir en forçant le verrou Boléro. Les bleus de l'infanterie métropolitaine !

– Il faut prévenir ?

– Demande le vieux, je parlerai en marchant. Fais faire une morphine à ton Judas. Sa jambe doit lui faire très mal et son cœur a pu déroutier.

– On l'attache, mon capitaine ?

– Non, laisse-le ! Qu'il se démerde ! Laisse-lui de quoi bouffer deux jours et de la flotte.

– Soleil Victor, ici Autorité Orphelin ! Réclame de toute urgence ventilateur. Accident grave. Réclame ventilateur en C 20.

– Bien compris, Orphelin. Ventilateur en C 20. Gardez la fréquence, Soleil veut vous parler. »

Bernis coupe.

« Tu crois que ça va marcher ?

– On le saura dans cinq minutes. »

Ça marche, *l'Alouette II* du service de Santé apparaît. Bernis court, saute dans l'appareil avant qu'il n'ait touché terre. Il hurle dans l'oreille du radio..

« Tu peux appeler le P. C. sur la modulation d'amplitude ?

– Il faudrait monter, mais je peux le prendre d'ici en MF.

– Monte ! »

Le capitaine tape sur l'épaule du pilote, lui fait signe du pouce vers le ciel.

« Toi, ajoute-t-il au radio, appelle-moi Grand Soleil dès que tu pourras les attraper sur MA.

– Vous l'avez, mon capitaine : le général en personne.

– Ici, Orphelin Victor, mon général. Je viens d'apprendre que les rebelles sont en possession de deux postes 300 et 536. N'utilisez que l'ANGR C 9 pour prévenir les commandements régimentaires.

La katiba est à l'écoute de la modulation de fréquence.

« Je crois savoir où elle se trouve, elle va sûrement tenter de forcer le

verrou Boléro. Moi je redescends. Je réclame trois *Sikorsky* en C 20 pour transporter mes hommes sur Boléro. À vous.

– Vous êtes sûr de vos informations ? À vous.

– 99 sur 100. À vous.

– C'est bon, je vous envoie trois *Sikorsky*. Si ça accroche, rendez-moi compte. »

Trop tard. L'ombre vibrante des rotors glisse sur le carnage : en quelques minutes, la katiba est passée en force, les rebelles ont pulvérisé les soixante-dix jeunes de Boléro. La casse doit être énorme et les valides se terrent sans chercher à intervenir davantage.

« Là ! braille Bernis, dans l'oreille du pilote. Pas la peine d'aller jusqu'en bas ! On sautera.

– On va se faire canarder.

– C'est pour ça que tu es là, non ? »

Les trois *Sikorsky* vomissent les hommes du G. M. P. R., par véritables grappes. Les rebelles les délaissent, ils ne cherchent plus qu'à fuir, gagner une forêt qui s'étend jusqu'à de nouvelles montagnes. Essayer de les poursuivre serait vain.

Près de trois cents combattants de la katiba sont déjà passés. Sans doute, une soixantaine sont encore derrière et n'ont pas atteint les chicanes, à l'abri desquelles les hommes de l'infanterie métropolitaine s'étaient judicieusement embusqués. Les musulmans de Bernis trouvent les mêmes emplacements qu'ils gagnent par bonds de kangourou.

Ils sont presque tous obligés de dégager un mort ou un blessé. Souvent de s'agenouiller ou de s'allonger dans la terre sablonneuse imprégnée de sang.

Retz dégage un très jeune aspirant, constate seulement qu'il vit encore. Puis, aidé par Bernis, il met un fusil mitrailleur en batterie.

Étalé sur cent cinquante mètres en demi-cercle, le G. M. P. R. a refermé le verrou.

En face, les retardataires ne changent pas la tactique de ceux qui les ont précédés. Les rebelles tentent de passer en force. Mais, cette fois, ils sont trop peu nombreux et le barrage n'est plus en verre. La première vague se fait décimer ; alors, les autres reculent ; les hommes cherchent et trouvent des abris. On va commencer à jouer au chat et à la souris.

Bernis n'éprouve plus de crainte que pour ses arrières. La seule chance des survivants ennemis, qu'il bloque en amont, serait en effet que le gros de la troupe revienne sur ces pas. Mezarif doit se demander s'il tente le coup.

Chaque minute passée joue en faveur du G. M. P. R. Après un quart d'heure, durant lequel seuls quelques coups sporadiques sont échangés, il s'avère que le chef rebelle a choisi la prudence et que sa katiba s'éloigne en s'éparpillant par petits groupes de trois ou quatre hommes, qui se retrouveront, comme après chaque coup dur, derrière la frontière tunisienne distante de moins de vingt kilomètres.

Le bilan de la gigantesque opération va donc se solder par la mise hors de combat de quelques fellaghas lors de leur passage en force, et de la

soixantaine de retardataires pris au piège du G. M. P. R. : la poignée de survivants n'a pratiquement aucune chance de forcer le nouveau dispositif.

Chez les jeunes de l'infanterie métropolitaine, les pertes hélas ! sont sûrement très lourdes. Les hommes de Mezarif n'ont pas fait de cadeau : plusieurs blessés ont été achevés au couteau, au passage du raz-de-marée.

Bernis et Retz sont à l'abri d'une grappe rocheuse, leur fusil mitrailleur interdit l'approche sur un rayon de cent mètres ; Le jeune aspirant est conscient, il a reçu une balle dans le gras du bras et un coup de poignard dans le bas du ventre. Une longue estafilade bénigne déchire, en outre, son visage de l'oreille à la base du cou.

Bernis rampe jusqu'à lui. Il extrait de la poche de sa chemise une des deux lancettes de morphine qu'il conserve toujours. C'est Kahil qui transporte la matériel sanitaire d'urgence et il ne peut le rejoindre sans se découvrir. Le capitaine commence par piquer le bras du blessé, puis il examine la plaie la plus inquiétante.

Les deux hommes n'ont pas échangé une parole. Bernis déboutonne la braguette de l'aspirant. De son poignard, le capitaine fend le slip gluant de sang. La déchirure est basse.

« C'est une balle ?

– Une lame, mon capitaine, marmonne l'aspirant. Le fell a essayé de me la planter dans la gorge, j'ai pu éviter. J'ai cru qu'il laissait tomber et puis j'ai senti le coup sans le voir arriver. Il ne s'est même pas arrêté. »

Bernis hoche la tête. Si la lame a atteint le col de la vessie, le malheureux est perdu.

« Tu as envie de pisser ?

– Peut-être, je peux essayer.

– Bouge pas ! »

Bernis, avec des gestes précautionneux, soulevant les lambeaux du slip, dégage la verge de l'élève-officier. Horrifié, le jeune homme ferme les yeux.

« Mais non ! Le sang a seulement coulé dessus ! Elle est intacte, ne fais pas cette gueule. Allez, essaie de pisser. »

Grimaçant de douleur, le blessé laisse échapper un mince filet d'urine. Bernis respire.

« Ça va, mon vieux, tu as un sacré pot.

– Un pot du tonnerre, vous pouvez le dire, mon capitaine. »

Bernis enlève sa chemise, en vide les poches, puis il déchire celle de l'aspirant. Il se sert de sa chemise comme tampon, de celle de l'aspirant comme bandage. Il remarque alors seulement l'énorme quantité de douilles éjectées qui jonchent le sol.

« Toi non plus, tu ne leur as pas fait de cadeau.

– J'ai fait ce que j'ai pu, mon capitaine. »

Bernis rejoint Retz, il déplie l'antenne du 300.

« Orphelin Victor appelle Tango Victor.

– Ici Soleil Tango, je t'écoute, Orphelin.

– J'occupe les positions de Boléro. Je bloque un groupe que j'estime à cinquante fells. Inutile de m'envoyer de l'appui sur place, c'est prendre un risque. Mais il faut les coincer avant la nuit. Il faudrait héliporter une compagnie sur la crête. En deux heures elle peut descendre sur nous et les

prendre à revers. Faites vite. Il y a de nombreux blessés et on ne peut pas les atteindre sans se découvrir. À vous.

– Bien compris. Je demande à Grand Soleil de transporter Paulette 4. Terminé. »

D'UN saut lourd, un des musulmans du G. M. P. R. chercher à améliorer sa position. Il est foudroyé en plein bond.

« Que personne ne bouge ! hurle Bernis. On attend des renforts. Que personne ne prenne de risques. »

Presque simultanément, une dizaine de coups de feu claquent.

« Ah, le sale con ! râle Retz.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– C'est le vieux qui soigne sa légende. L'abruti ! Rien à faire, il doit être en transe.

– Laisse pisser, Erik ! Tant qu'il ne joue que sa vie, ça le regarde. »

Francesco Moretti, « le vieux » comme ils l'appellent tous, se délecte de ce genre de situation. Il se venge de sa petite taille et de son poids plume dans un duel insolite, une sorte de variante de la roulette russe. Un pari tragique qui consiste à jouer sa fabuleuse agilité et sa rouerie de singe contre sa vie.

Le Sicilien se tient recroquevillé, les sens en alerte. Dans un premier bond de puma, il a, en une fraction de seconde, enveloppé le terrain, repéré sa proie. Il sait exactement où elle se trouve : tapie à moins de cinq mètres, elle aussi a le doigt sur la détente de son arme.

Le vieux Moretti est le champion du régiment pour la précision au lancer de grenades. Il en a sur lui cinq défensives ; il lui suffirait d'en

balancer une, pour déchiquter, à coup sûr, le rebelle, sans prendre le moindre risque.

C'est-ce qu'il fait. Seulement il ne dégoupille pas l'engin. Dès qu'il l'a projeté, calculant bien son coup, il s'élance à son tour. Neuf chances sur dix pour que ça marche. Et effectivement ça marche.

Affolé par l'arrivée de la grenade qu'il ne peut deviner inoffensive, le rebelle a négligé son affût, et Moretti se trouve déjà à plat ventre à ses côtés lorsqu'il lui tire deux balles dans la tête.

Le Sicilien jauge la nouvelle position. Une balle claque, le frôle. Le tireur ne s'est pas découvert suffisamment pour assurer son coup, mais assez pour se faire déceler par l'œil d'oiseau du petit légionnaire.

Cette fois, Moretti dégoupille la grenade, attend trois secondes avant de lancer. Il se soulève à peine, s'appuyant sur son coude gauche, avant de rouler deux fois sur lui-même, puis il prend son élan avec une telle coordination qu'il parvient à déjà se trouver en pleine course lorsque l'engin explose. Trois sauts de singe, et il atterrit près de sa nouvelle victime dont la tête n'est plus qu'une bouillie de chair et de sang.

Le vieux est un peu déçu. Tout cela est trop facile, trop classique ; chaque fois il retombe presque à l'abri. Jusqu'à présent il s'estime frustré des deux situations qui l'excitent étrangement : l'imprévu qui le contraint, en un clin d'œil, à prendre la décision instinctive, qui seule peut lui sauver la vie, ou l'éventualité d'une ruse vicieuse, beaucoup plus subtile que la grenade non dégoupillée.

En base arrière, il passe des heures entières, seul dans un coin, à

ingurgiter de la bière. Les yeux fixes, il gamberge, il imagine toutes sortes de situations désespérées, triture son cerveau pour leur trouver de machiavéliques parades.

Aujourd'hui, trois fois de suite, il s'est replongé dans la routine. Ça lui paraît monotone. À l'abri d'un rocher, il cherche un plan. Par une faille, il embrasse le terrain devant lui, aperçoit à une cinquantaine de mètres les deux masses rocheuses qui abritent, sans aucun doute, au moins chacune un tireur. Il découvre, au beau milieu de la zone nue, une grosse pierre, presque sphérique, quarante centimètres de diamètre, selon son estimation.

Le vieux Francesco hésite. La situation n'est pas absolument idéale, elle comporte quand même un risque. Le petit Sicilien sent monter en lui cette exaltation que rien d'autre ne lui procure. La tentation est d'autant plus forte qu'il est conscient de la gratuité de l'acte dans lequel il va se lancer.

Soudain, il se décide. Il détache de son cou le « criquet » qui ne le quitte jamais, le libère de la chaînette d'or qu'il range soigneusement dans sa poche. Ce criquet fétiche est un petit système de fer-blanc ; par pression, il déclenche le clic-clac métallique qui servait de signe de ralliement discret à son commando à l'aube du 6 juin 1944.

Moretti sent en lui une succession d'explosions enivrantes, un enfièvrement décuplé par le fait qu'il domine ses nerfs, que ses gestes sont sûrs et précis. Il libère le chargeur de son pistolet mitrailleur, en extrait toutes les cartouches, en replace quatre, avant de remettre le chargeur à sa place et de tirer en arrière le levier d'armement. Ensuite il détache la languette qui retient le rabat de toile de l'étui de son Coït, s'assure du bon glissement de l'arme. Il fixe le criquet contre sa paume droite, à l'aide d'un

élastique. Il est prêt.

Le légionnaire observe par la faille, calcule sa tentative au millimètre. Un premier bond : trois mètres. Les fells tireront sans l'atteindre. Ensuite...

Il s'élance. En face les coups crépitent. Moretti touche à peine terre et bondit à nouveau. Les rebelles sont surpris une seconde fois, ils pensaient que leur cible attendrait un instant, allongée. Une troisième détente, sur le côté, cette fois, pour enfin revenir en zigzag, à l'abri de la grosse pierre sphérique.

Simultanément à son quatrième élan, Moretti a tiré devant lui, au hasard, les quatre balles de son pistolet mitrailleur. Le percuteur a claqué à vide. Dans sa chute contre la pierre, le légionnaire a merveilleusement feint d'être atteint. Son bras gauche enlace la roche contre laquelle il semble amortir sa glissade. Sa main s'amollit, lâche la mitraillette vide qui choit, nettement hors d'atteinte.

Le petit Sicilien laisse alors sa main pendre inerte, bien en vue. Il n'a même pas été effleuré par les balles des rebelles. Il sort son Colt, le cale dans sa main droite, le criquet appliqué contre la crosse. Il est au paroxysme de son exaltation. La lave brûlante qui a jailli de ses entrailles se répand délicieusement dans ses veines.

Son bras droit apparaît aux rebelles. Dans un mouvement mou, il tire deux, puis trois balles du pistolet dans la direction des roches protectrices. Puis il presse le criquet contre la crosse.

L'imitation est saisissante, aucun soldat ne pourrait s'y tromper : c'est le claquement sec d'un percuteur à vide.

Alors Moretti laisse retomber son bras, sans lâcher le Colt qui vient de simuler, à merveille, qu'il est désormais devenu inoffensif.

Le légionnaire imagine le spectacle qu'il donne : la main gauche grande ouverte, la mitraillette hors d'atteinte, la droite bien en évidence, le pistolet inutile reposant au bout de son bras inerte.

Moretti sait que les autres vont venir et, qu'ils soient deux, trois ou quatre, ils viendront tous, par crainte de ne pas partager les fruits du pillage, les armes et les trophées.

Sa tête repose contre son biceps droit, dans lequel il mord pour ne pas râler de joie, lorsqu'il les sent qui approchent, lorsque leurs pieds entrent dans le champ de son œil gauche.

Les rebelles ne sont que deux. Ils risquent de tirer.

Alors, avec une vitesse et une précision inimaginables, le petit Sicilien, d'une pirouette inattendue, prend appui de ses deux pieds contre le rocher et se propulse en une fantastique ruade. Le Colt crache. Une balle pour chacun. Puis une autre. Les deux rebelles tombent. C'est le silence.

Le Sicilien est maintenant à l'abri. Il retourne sur leur dos ses victimes, constate la mort du premier. L'autre respire encore.

Moretti le traîne contre le rocher, s'assoit à ses côtés. Il détache de sa ceinture sa gourde qui contient un infect marc de raisin, engloutit une rasade. Jamais il ne s'est senti aussi bien de sa vie. Le criquet est toujours fixé sur sa paume, il le fait jouer deux fois contre la gourde d'alcool. Le moribond a les yeux ouverts. Il perd son sang. Moretti lui place la gourde sur les lèvres, verse une gorgée de liquide jaunâtre qui gargouille avant de

se répandre dans un crachat sanguinolent sur le menton du mourant.

Le Sicilien se déplace. Un genou en terre, il tapote les joues de l'homme.

« Ahmed, Ahmed, tu m'entends ? Tu comprends ? »

L'homme acquiesce du regard, puis ses yeux se ferment.

« Ahmed, salopard ! Oh, Ahmed ! (Il redouble les petites gifles.)

Réveille-toi, nom de Dieu ! »

Le musulman soulève douloureusement ses paupières.

« Voilà ! Regarde ! Tu comprends ? »

Le légionnaire fait fonctionner le criquet sous les yeux du mourant, puis contre son oreille.

« Tu comprends ? »

Le musulman referme les yeux. Moretti est envahi par une absurde et brutale colère :

« Mais tu es trop con ! Putain de ta race, c'est une misère de faire la guerre à des abrutis pareils ! Tu vas te réveiller, salope ! »

Il le gifle carrément à deux reprises. Une fois encore l'homme parvient à soulever les paupières. Le petit Sicilien renouvelle sa démonstration, le moribond semble la suivre. Alors, le légionnaire sort son Colt et le dispose dans sa main contre le criquet. L'Arabe acquiesce péniblement de la tête.

« Ah ! Quand même ! C'est pas trop tôt ! C'est moi qui ai trouvé ça, tout seul, moi Francesco Moretti de Catane... T'endors pas ou je te balance une tarte !... Alors qu'est-ce que t'en dis ? Ça te fait pas rigoler ? Eh bien, mon con, je ne sais pas ce qu'il te faut pour te faire rigoler !...

« Et puis tiens, tu m'emmerdes. On se donne un mal de chien pour vous

amuser, c'est comme si on pissait dans un bazooka.

Il lui tire la dernière balle à bout portant dans la tête. Puis il se relève et hurle :

« Mon capitaine, oh, mon capitaine ! Tirez pas ! Je reviens. C'est moi, Moretti.

– Tu t'es bien envoyé en l'air, vieux cinglé ?

– J'arrive, mon capitaine. Je vais vous raconter, ça fait toujours marrer. Mais dix de ces putains de ratons ne vaudront jamais un bon Chinois... »

LA COMPAGNIE DU 1^{ER} R. E. P. DÉVALE LA MONTAGNE DANS UNE MULTITUDE DE SAUTS DE PUCE.

Les contacts radio sont superflus pour coordonner les deux branches de la tenaille. Bernis sait que les légionnaires parachutistes vont attaquer dans la foulée. De son côté, il s'élancera au premier coup de feu.

L'engagement ne dure pas cinq minutes. Un tiers de l'effectif rebelle est massacré sur place, les autres se rendent en jetant leurs armes. L'évaluation du capitaine était pessimiste : on ne dénombre sur le terrain que vingt-deux morts et vingt et un prisonniers, dont neuf blessés. Les jeunes de l'infanterie métropolitaine comptent dix-neuf morts et seize blessés ; le G. M. P. R. de Bernis un mort et deux blessés. Enfin la compagnie du 1^{er} R. E. P. déplore deux morts et six blessés. Opération Vautour égale opération Fiasco. Une de plus.

Le carrousel des hélicoptères commence. Le service de santé, les commandants de régiment, le P. C., les huiles viennent admirer les vestiges du choc.

Bernis s'est affalé dans un coin ombragé, au côté du lieutenant Gilles qui commande la compagnie du R. E. P. Les deux officiers cassent la croûte tranquillement. Ils ont éventré des boîtes de conserve à l'arme blanche. Une bouteille de vin cachetée est sortie miraculeusement d'une trousse à pharmacie.

Bernis est torse nu ; la chemise de Gilles, dont aucun bouton n'est agrafé, est largement ouverte sur sa poitrine velue d'orang-outang.

De la pointe du poignard dont il se sert pour étaler de la galantine sur un biscuit, le parachutiste désigne la dernière *Alouette* qui se pose et déclare la bouche pleine :

« Le Grand Soleil. On y va ?

– Pas de précipitation, il va d'abord pérorer avec les colonels. »

Kahil et Retz viennent d'aligner les fellaghas morts. Le général et les chefs de corps les passent en revue.

« Tu as déjà participé à une chasse en Sologne ? demande Gilles.

– J'y pensais. En tout cas, c'est la première page de *France-Soir* pour demain. »

Les huiles feignent d'ignorer la présence du photographe du service cinématographique qui opère genoux à terre, la tête penchée sur le réflecteur de son Rolleiflex, cadrant avec soin pour obtenir sur la même image les deux rangées de morts rebelles et les officiers supérieurs.

L'opérateur change sa pellicule impressionnée pour une autre, en couleurs cette fois. À nouveau, il cherche ses angles, s'agenouille, se couche par terre, se relève, brandit son appareil à l'envers au-dessus de sa tête. Lorsqu'enfin la manivelle du Rolleiflex tourne à vide, témoignant de l'impression du douzième cliché, Bigeard gueule :

« C'est pas bientôt fini, ces conneries ! Tu te crois au Châtelet ? »

Bernis s'étrangle presque dans son quart de vin, il est pris d'un fou rire nerveux qui gagne Gilles.

« Il est beau comme une batterie de 112, le Lion des Aurès !

– En tout cas, lui, entre deux couvertures de *Paris-Match* il va sur le terrain. »

Kahil et Retz élargissent le cercle du pique-nique, un musulman du groupe mobile vient parler discrètement dans l'oreille du sergent-chef, qui approuve de la tête avant de renvoyer l'homme.

« C'est peut-être intéressant ! traduit Kahil. Il connaît un des morts, celui qui a des lunettes cerclées d'acier. Il dit qu'il avait une vue d'aigle, qu'il n'a jamais porté de lunettes.

– C'est évidemment curieux. Je vais en parler à l'homme de l'art. Je l'ai aperçu tout à l'heure avec le poireau.

– Rivière ? Je l'ai vu aussi, approuve Gilles. Je ne peux pas l'encaisser. D'une façon générale, je ne peux pas blairer les « moustaches ». Il paraît qu'il est chez-vous depuis un moment ?

– Trois semaines. Il est arrivé à Batchella avec son équipe, il a installé les locaux du D. O. P. dans les plus belles baraques du secteur.

– En tout cas, je suis sûr que la cave n'a pas d'ouverture sur la rue. »

« Restez assis et continuez votre festin, prévient le commandant Rivière en prenant place dans le groupe. Alors, Bernis, encore une fois la vedette ?

– Un coup de bol, mon commandant ! Une confession spontanée d'un blessé récupéré. Cela dit, vous tombez bien : je voulais justement vous vendre un tuyau.

– Me vendre ?

– Pardi ! J'ai besoin d'une jeep. Le clou pourri qu'ils m'ont cloqué est atteint d'un cancer généralisé.

– Je vous écoute. On verra pour la jeep.

– Un des morts a sur le nez une paire de lunettes qui ne lui appartient pas.

– Ça vaut un bouchon de valve, Bernis, et encore comme encouragement. Je sais depuis longtemps à qui appartiennent ces lunettes et j'ai déjà tiré mes conclusions.

– Top secret ?

– Certes pas ! Profitez plutôt de ma science : il y a un intellectuel parmi les prisonniers, je l'ai retapissé, j'ai sa fiche. Il louche à donner le tournis à un muezzin et en outre il garde, sur les ailes de son nez, les marques provoquées par les griffes de ses bésicles.

– Conclusion ?

– Conclusion : c'est un imbécile qui nous prend pour des gamins. Il a vraisemblablement enterré des documents. Dès qu'on aura embarqué tous les prisonniers, ce sera un jeu d'enfant de les récupérer.

– Et les lunettes ?

– Les lunettes, elles viennent de Tchécoslovaquie. Je vous parie votre jeep contre un kopeck que c'est la raison pour laquelle il s'en est débarrassé avec une subtilité éléphanterque.

« Voyez-vous, Bernis, je pense qu'en fin de compte cette opération va payer. Je vous propose d'assister, en témoin, aux interrogatoires des

prisonniers. Surtout à celui de notre intellectuel de casbah qui confie son strabisme aux démocraties populaires.

– Merci, mon commandant, je suis sensible à l'invitation, mais ni par goût, ni par instinct, ni par curiosité, je ne me sens porté sur ce genre de démonstration. J'en reconnais la nécessité, mais jusqu'à nouvel ordre, je m'en tiens à d'autres bonnes vieilles méthodes dans ma recherche de l'orgasme.

– Vous n'y êtes pas, mon vieux. Il n'est pas question de toucher ces prisonniers. Ces usages moyenâgeux sont dépassés dans quatre-vingts pour cent des cas. Ça ne marche plus qu'à chaud, sur le terrain. Prenez le cas présent, Bernis. Nous recueillons une vingtaine de prisonniers. À l'exception du penseur, je sais qu'ils n'ont rien à me dire que je ne sache déjà. Et le penseur, lui s'attend à être torturé. J'ai un dossier sur ce type, mais sans le consulter, je suis sûr que c'est un fanatisé ; il est persuadé qu'il détient en lui l'âme de la révolution.

« C'est le genre de gus qui refuserait de m'avouer la distance kilométrique entre Bône et Constantine si je la lui demandais et qui serait capable de se faire découper en tranches à la bédane plutôt que de céder. En ne le passant pas à la moulinette, je vais le vexer et le frustrer. On appelle ça l'action psychologique. C'est à ce spectacle que je vous conviais, vous vous êtes mépris.

– Je m'excuse. Dans ce cas, j'accepte votre invitation, mon commandant. »

Les prisonniers sont répartis en deux groupes. Deux Sikorsky les enlèvent vers Batchella. Ils seront incarcérés à la gendarmerie d'où les

officiers du D. O. P. les extrairont aux fins d'interrogatoire.

Le bureau du commandant Rivière n'a rien de la sécheresse militaire. Trois confortables fauteuils club sont disposés en arc de cercle face à une grande table massive. D'épais tapis orientaux recouvrent la presque totalité du sol. La pièce est vaste, un ventilateur géant brasse au plafond l'air brûlant. Trois fenêtres sont ouvertes sur l'avenue boisée, des stores de paille tressée vert olive filtrent la chaleur et la lumière du soleil.

Dans un angle ronronne un grand réfrigérateur. Un shaker, des verres, une dizaine de bouteilles des meilleurs alcools sont rangés sur une table roulante. Seule concession à l'administration : sur la gauche du bureau, une machine à écrire et une chaise métallique.

La salle des archives, dans une pièce communicante moins vaste, présente un tout autre aspect. Elle est, du sol au plafond, remplie de classeurs métalliques qui ne laissent entre eux que trois couloirs étroits. C'est par cette salle que Bernis, précédé par le commandant Rivière, termine sa visite des locaux.

Le capitaine se laisse engloutir par la mollesse profonde des sièges de luxe. Dépliant des chemises de dossiers, l'officier du D. O. P. explique :

« Les documents récupérés comprennent beaucoup d'éléments de première importance. Il ne reste que deux ou trois points obscurs. Dès que mon client m'aura éclairé, il conviendra sûrement de prendre des initiatives capitales.

– Parce que, d'après vous, mon commandant, il va parler ?

– C'est évident. Voilà sa fiche. Okda, Ali, 26 ans, né à Philippeville.

Obtient son baccalauréat, section philosophie, à Nice en 1950. N'a jamais cessé de militer. Stage classique à l'Est en 1955. On le repère ensuite à Zurich, au Caire, à Tunis, d'où sa trace se perd.

– Pourquoi avoir attendu trois jours avant de l'interroger ?

– Nous commençons à connaître ce genre d'individu comme si nous les avions pondus. Ce sont des imbéciles dont la morgue et l'orgueil dépassent l'imagination la plus complaisante. Le jeu consiste à les renforcer au maximum dans la haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, ceci par l'étalage de notre bêtise, de notre carence, de notre absence totale de culture. Notre carence est déjà évidente dans l'esprit de notre philosophe de bazar car il pense que nous n'avons pas décelé en lui l'intellectuel qu'il croit être. Il est sûr de nous avoir joués en se séparant de ses lunettes. Depuis trois jours, nous feignons d'interroger les autres au hasard. C'est donc, aujourd'hui, son tour logique.

« Mais j'aime autant vous laisser découvrir nos méthodes. Vous allez voir l'aspirant Gérard et l'adjudant Fidès faire leur numéro. Par l'œilleton de la salle des archives, vous pourrez assister. Vous prendrez un des casques, il y a trois micros. Vous admirerez mes deux collaborateurs. Ils sont passés maîtres dans l'art de jouer les abrutis congénitaux. De vrais artistes. Observez bien les mimiques du licencié, vous allez vous amuser. » Gérard et Fidès sont extraordinaires. L'adjudant, à la limite de l'obésité, a une tronche couleur de tomate blette. L'aspirant, petit, frêle et chétif, l'air d'un fils de famille dégénéré et prétentieux, conserve dans le moindre de ses mouvements l'empreinte des six ans qu'il a passés à Saint-Louis-de-Gonzague. En souriant, il déclare : « Heureux de vous connaître, mon capitaine. Le commandant m'a prévenu. Nous allons tenter de nous

surpasser, il est rare que nous jouissions d'un spectateur de marque. »

L'œil collé au viseur, le casque d'écoute sur les oreilles, Bernis ne manque rien de l'insolite spectacle. Ali Okda est introduit. Il est surpris par le luxe et l'aspect inoffensif de la pièce. Il s'attendait à une salle de torture.

« Assieds-toi, Ahmed ! lance l'aspirant Gérard, sur le ton de « couchez Médor ».

– On m'appelle : monsieur. Et je vous prie de ne pas me tutoyer. Nous n'avons pas gardé les dindons ensemble que je sache. »

Le commandant Rivière enlève son casque, tape sur l'épaule de Bernis et lui fait signe de l'imiter, avant de chuchoter :

« C'est du sirop. Nous attachons la plus grande importance à la réaction première du sujet. Elle comporte tous les renseignements recherchés sur l'attitude à adopter : le ton du « monsieur », prononcé avec insistance, le « je vous prie de ne pas me tutoyer » sont superbes. S'il avait dit : « je vous prie de ne pas me dire tu », ou « de me dire vous », il m'aurait chagriné. Ensuite vient l'utilisation d'un cliché populaire, mais ce guignol remplace « cochons » par « dindons », par souci d'originalité. Enfin, et surtout, il termine par la locution restrictive : « que je sache ». Ce qui dénote la volonté, par l'étalage de ses connaissances, de retourner contre ses interlocuteurs le mépris qu'il pense leur inspirer. Le plus souvent ça donne un langage orné de lapalissades et d'idiotismes dans le plus pur style de Monsieur Prudhomme. Remarquez que les Européens d'Algérie usent souvent des mêmes allégories et métaphores. Mais reprenez votre

écoute et votre observation.

– Nom, prénom, lieu de naissance, âge ?

– Mon nom est Okda, o. k. d. a., Ali, né à Philippeville. J'ai vingt-six ans.

– Profession ?

– Agriculteur.

– Agriculteur égorgueur ! »

L'adjudant Fidès part d'un rire tonitruant ; ce superbe hennissement colore encore plus son visage écarlate. L'intellectuel musulman se contente de hausser les épaules.

L'aspirant Gérard enchaîne :

« Tu as ton certificat d'études ?

– Non.

– Tu sais lire et écrire ?

– Oui.

– Notez, Fidès. Parle français à peu près couramment. Possède des notions de lecture et d'écriture.

– Et si c'est pas vrai, mon lieutenant ? »

L'adjudant sort de sa poche le dernier exemplaire de *France-Dimanche*, le tend à Okda qui lit à haute voix : « La colère gronde en Belgique, le roi Baudouin cache à ses sujets la naissance prochaine de son héritier. »

« Ça va, Ahmed, c'est bon, tu sais lire. Maintenant, tu vas tout nous dire. Sur les terroristes, sur tes chefs.

– Je n’ai rien de plus à ajouter.

– J’y vais », chuchote Rivière.

Il entre dans la pièce. Sans un regard vers le prisonnier, il s’adresse distraitemment à Fidès :

« Alors ?

– Toujours pareil, mon commandant. Y sait lire et écrire et y cause pas mal.

– Continuez. »

Rivière, toujours sans regarder le musulman, traverse la pièce et s’apprête à sortir.

« Je parle, monsieur, je ne cause pas, moi », lâche Okda d’un ton dédaigneux.

Rivière semble pétrifié. Il reste un moment songeur, puis referme la porte, regagne le bureau et feint de découvrir seulement son prisonnier. Ensuite il se penche sur le gribouillage de Gérard, puis sur le numéro de *France-Dimanche* qui est demeuré sur la table.

« Qu’est-ce que ce torchon fout ici ? gueule-t-il.

– C’était pour savoir si Ahmed y sait lire, mon commandant.

– Et c’est tout ce que vous avez trouvé ? Sortez, Fidès. Vous aussi, Gérard. Quant à vous, ajoute-t-il en s’adressant au prisonnier, vous allez me donner un échantillon de votre culture.

– Ça ne vous regarde pas, commandant. Je me considère comme prisonnier de guerre. J’ai décliné mon identité. Vous n’êtes pas en droit d’exiger de moi davantage.

– Je l’admets, monsieur Okda. Si je vous posais cette question ce n’était pas dans le dessein de vous pousser à des confidences militaires.

Non ! Voyez-vous, depuis que j’occupe ce poste par intérim, je n’ai pas encore rencontré d’interlocuteur valable. Seulement une foule de braves types, comme vos compagnons d’armes qui depuis trois jours vous ont précédé dans cette pièce.

« Mais qu’apprendre d’eux sur le fond du problème ? Cet affrontement fratricide et sanglant dans lequel nous sommes plongés ne verra d’issue que grâce à une compréhension mutuelle. Ce ne sont pas des renseignements que j’attends de vous, mais des idées. Aidez-moi à vous connaître.

– C’est pourtant simple. Nos idées puisent leurs racines à la naissance du monde. Nous luttons pour la liberté.

– Êtes-vous certain que la masse de votre communauté a atteint un niveau de maturité qui lui permette d’en disposer et d’en jouir ? Ne craignez-vous pas, monsieur Okda, que l’élite algérienne dont vous faites partie ne constitue encore qu’un noyau bien fragile pour affronter la lourde tâche qui lui incomberait dans l’éventualité de l’indépendance de votre pays ?

– Avez-vous lu Marx, commandant ? Lénine ? Gramsci ?

– J’ai parcouru Marx et Lénine, j’ignore qui est Gramsci.

– Il pourrait pourtant apporter une réponse à vos réflexions... »

Bernis écoute, passionné. Pendant trois heures, Rivière manœuvre le malheureux philosophe. Il oriente le dialogue dans la direction de son choix. Il semble fasciné par la clarté d’esprit, la richesse de langage,

l'érudition tapageuse de son interlocuteur.

Rivière se sert un whisky, semble hésiter, avant de déclarer, mal à l'aise :

« Vous ne buvez pas d'alcool, je suppose ?

– Vous venez de démontrer votre méconnaissance de nos mœurs, commandant ! Est-ce que vous-même communiez chaque dimanche ? Je respecte ma religion, sans pour cela en subir les contraintes dans une aveugle obstination. Je bois éventuellement du vin ou quelques spiritueux, dans des quantités qui ne se révèlent jamais incompatibles avec les responsabilités que j'assume.

– Dans ce cas, acceptez un verre. Vous désirez de l'eau d'Oulmes ?

– Eau plate, je vous prie. » (Il a prononcé « plâte ».)

Rivière le sert sans exagérer la dose. Il pense : « J'ai tout mon temps, tu vas y repiquer, mon con. » Et ça continue. Rivière ne se lasse pas. Ils en sont maintenant au quatrième whisky. Le galimatias du malheureux s'empâte phonétiquement, mais il n'en est pas conscient. Dans un enchaînement logique, la conversation glisse en douceur sur les exactions des uns, puis sur celles des autres. Okda cite Lénine :

« Cette guerre de partisans crée une terreur générale, cette terreur exercée par les masses, la social-démocratie doit l'admettre et l'incorporer à sa tactique ».

Dans la foulée, il invoque, également Mao Tsé-toung :

« Tous les excès ont une importance révolutionnaire, il faut une période de terreur ».

Et on en arrive là où Rivière voulait en arriver : des précisions sur les documents concernant le sud-est de Batchella, ce secteur jusqu'à présent calme qui s'étend des Némenchas à la frontière tunisienne, autour de l'important village de Tanridj.

« Nous n'ignorons pas, explique Rivière (qui ignorait tout il y a seulement trois jours) que le caïd Bachour, qui fait figure de héros de légende dans la circonscription de Tanridj, ralliera, tôt ou tard, la dissidence. Mais ce qui me fait peur, c'est que nous n'ignorons pas non plus les antécédents du caïd, ses condamnations de droit commun, toujours pour violence. Cet homme est cruel, implacable. Si le F. L. N. lui confie des responsabilités, le pire est à redouter.

– Croyez bien que mon chef est aussi conscient que vous des dangers constitués par le ralliement de ce genre d'individu, mais la révolution nationale implique que... »

Okda est lancé. Une heure encore et Rivière lui a extirpé tout ce qu'il souhaitait savoir : le passage de Bachour dans les rangs rebelles est plus imminent qu'il ne le pensait ; le F. L. N. compte sur la brutalité du caïd pour s'assurer, par la terreur, le contrôle de la population du secteur de Tanridj.

Lorsque le commandant renvoie Okda, l'intellectuel rebelle est persuadé qu'il a rendu un grand service à sa cause en convaincant un important officier français de sa justice et de sa noblesse.

Malheureusement, comme neuf fois sur dix, les renseignements transmis en haut lieu par le D. O. P. sont jugés pessimistes et prématurés.

L'immense secteur de Tanridj est considéré comme pacifié, l'ensemble de la population musulmane vit en bons termes avec la S. A. S. qui y a été implantée. Le capitaine Audibert et le lieutenant Thomas, deux officiers des A. I. (Affaires indigènes) venant du Sud Marocain, ont trouvé un terrain d'entente avec la population et leur action de pacification est citée en exemple dans toute l'Algérie.

Dieu soit loué. Car sur les cinquante kilomètres qui longent la frontière tunisienne, la nature est terriblement propice à la guérilla. Les montagnes sont recouvertes de véritables forêts de cèdres et de chênes-lièges parsemées de villages d'altitude autonomes. À l'encontre des Aurès, ces villages sont relativement riches, les fellahs mangent et ont toujours mangé à leur faim, ce qui explique leur nombre et leur manque de goût pour la révolte.

4 septembre 1956.

Le central radio du 14^e R. I. C. capte un appel de détresse en provenance de Tanridj. Le caïd Bachour est entré en dissidence à la tête d'une bande dont l'effectif est évalué à deux cents hommes. Il sème l'horreur et la terreur, cherche à affirmer sa domination sur la population musulmane.

Tanridj se trouve à quatre-vingts kilomètres de Batchella. C'est un gros bourg qui compte un peu plus de cinq mille habitants, pour les neuf dixièmes musulmans, mais du cœur de ce secteur dépendent vingt-cinq mille âmes, réparties par mechtas dans la chaîne forestière des Ghar Ghaba, une grappe de montagnes qui rejoint les Néménchas à leur extrémité nord-ouest.

L'appel de Tanridj, transmis par le R. I. C. au P. C. de Constantine dans la nonchalante indifférence du responsable radio, revient comme un boomerang, une heure plus tard, dans l'affolement de la tragédie : les hélicoptères parviendront à l'aube, transporteront sur place la compagnie portée du capitaine Andrieux et le G. M. P. R. de Bernis. Le 1^{er} bataillon du R. I. C., comprenant l'escadron blindé du régiment, rejoindra par la route ; le commandement et la coordination de l'opération sont confiés au lieutenant-colonel Rommarède.

Les unités déplacées ne rejoindront leur base arrière qu'après assainissement du secteur et anéantissement de la bande rebelle.

Le gros bourg de Tanridj ressemble à la plupart des agglomérations du Sud algérien : la rue principale de construction européenne et la petite place sont de toutes parts grignotées par la masse musulmane. La maison de l'administrateur se trouve à l'entrée nord, enfouie dans un jardin fleuri. Le lieutenant-colonel Rommarède, le capitaine Varis, Andrieux et Bernis découvrent trois hommes et leurs familles prostrés dans la salle de réception décorée avec un amalgame criard de galeries Barbès et de quincaillerie berbère.

Audibert et Thomas, les deux officiers S. A. S., sont des sortes de soldats missionnaires qui mettent un courage aveugle au service de leurs convictions. Leur combat superbe n'est possible que dans la croyance absolue en leur mission. L'évolution pacifique qu'ils prônent depuis un an avec une volonté farouche, vient de craquer en une nuit. Les officiers « bonbons », comme les ont surnommés les autres corps, viennent en quelques heures de comprendre et d'admettre, le cœur brisé, que contre la violence, il n'y a que la violence.

André Berthelot, l'administrateur, reçoit les officiers, tandis que sa femme presse deux fatmas qui emplissent des bols de café brûlant.

« La flambée de terreur a commencé vers vingt-deux heures hier soir, explique d'une voix brisée par la fatigue et l'émotion le capitaine Audibert. Un gamin réchappé par miracle est venu nous prévenir. La bande du caïd Bachour a massacré les habitants du village de Sedra, qui tous étaient notoirement nos amis. C'est une grosse mechta qui se trouve à moins de dix kilomètres d'ici. Dans notre secteur il y a plus d'une centaine de ces

villages peuplés d'honnêtes et de braves fellahs attachés traditionnellement à la France. Tous se trouvent aujourd'hui en danger de mort.

– Vous y êtes monté ?

– Hélas ! Mon colonel ! Nous en arrivons.

– L'un de vous pourrait-il accompagner mes hommes ?

– Ne nous demandez pas ça, mon colonel ! Nous ne tenons plus debout, et puis ce spectacle... Mais des sentiers pratiquement parallèles conduisent à Sedra, il est impossible de s'égarer. Nous vous conduirons jusqu'à l'orée de la forêt. »

Bernis et son G. M. P. R., Andrieux et sa compagnie ont emprunté chacun un sentier. Ils parviennent pratiquement ensemble à leur jonction après trois heures de marche. La chaleur, à l'approche de midi, tombe comme une masse brûlante. Dans les clairières, le soleil poignarde les nuques des hommes. Le village brun est accroché aux rochers. Sedra est une de ces mechtas du Sud desquelles émane une odeur étrange. Les murs des abris sommaires, bâtis de terre tendre et de pierre friable, se sont, des siècles durant, imprégnés des odeurs d'huile forte que les habitants font bouillir dans le dessein d'en adoucir la rancœur. Aujourd'hui, s'y mêle le parfum fané de la mort.

Bernis et Andrieux sont envahis par l'écœurante odeur. Pour s'avancer vers les premières maisons, ils doivent surmonter un désir panique de prendre la fuite.

Dans un enchevêtrement de ruelles terreuses, les habitations grossières

de Sedra sont construites par paliers sur les aspérités de la montagne, formant un labyrinthe aux sinuosités asymétriques. Les deux officiers ont à peine progressé de quelques pas à l'intérieur lorsqu'ils s'arrêtent horrifiés. Ils ont interrompu le macabre travail d'une meute de chiens squelettiques, de ces chiens kabyles aux yeux jaunâtres, au poil ocre et terne. Les bêtes sont au nombre de cinq. Elles ne fuient pas. Elles regardent hypnotisées les arrivants, la tête basse, le dos rond. Leur pelage recouvre à peine leurs os.

Les pattes des chiens tremblent dans une vibration continue. Ils étaient en train de déchiqueter le cadavre d'un enfant, presque un nouveau-né. Tous gardent au mufle l'empreinte sanglante de leur action de charognards.

Bernis épaula une carabine qu'il a arrachée des mains de l'un de ses hommes et tire une première balle. Un chien tombe après s'être raidi sur ses pattes. Le comportement des autres bêtes est stupéfiant. Elles ne bougent pas, semblent attendre le châtiment. Bernis tire encore. Il vise au but pour tuer sur le coup. Deux, trois chiens tombent. Le capitaine ajuste le dernier : c'est le plus jeune, un chiot qui s'avance en pleurant et en dodelinant de la tête.

Flipper relève le bras de son chef et va ramasser le chiot, qui se blottit, tremblant, dans la saignée du géant.

« Flipper dire chien plus bouffer bébé ! Flipper garde chien petit ! » annonce-t-il.

Quarante-six cadavres sont découverts, massacrés à l'arme blanche. Les coups ont été portés sur les hommes sans discernement. Les femmes, des plus âgées jusqu'aux petites fillettes, ont été violées, puis éviscérées d'une

déchirure portée du fond de leur vagin jusqu'à leur nombril.

« Creusez une fosse commune ! gueule Andrieux.

– Kahil, ajoute Bernis, que les hommes rassemblent les corps. Explique-leur qu'il faut le faire. »

Flipper est le seul à conserver devant ce spectacle une indifférence totale. Il ne s'occupe que de son chiot.

« Flipper appeler chien petit : Jésus, annonce-t-il.

– Appelle-le comme tu veux, mais va aider les autres ! braille Bernis.

– Flipper attacher Jésus.

– C'est ça !

– Mon capitaine, intervient Moretti, vous n'allez pas le laisser nous imposer ce chacal !

– Ta gueule, Moretti ! S'il veut son cleps, laisse-le-lui.

– Oh ! bon, si c'est comme ça... En tout cas, si on reste dans le coin, il n'est pas près de manquer de casse-croûte, son cador. »

Fourbus, les légionnaires regagnent Tanridj à vingt et une heures. Rommarède reçoit les rapports de ses commandants de compagnie qui ont, plus à l'ouest, visité quatre villages de l'importance de Sedra. À leur approche, la totalité de leurs habitants ont fui dans la forêt. Les militaires ne sont parvenus à établir aucun contact.

« C'est-ce que je redoutais, expose Audibert. Les assassins de Bachour ont parcouru les villages, annoncé le massacre de Sedra. Ils ont ordonné aux populations de fuir à l'arrivée des Français. Sous la terreur, les

malheureux obéissent aveuglément. Nous sommes désarmés.

– Il faut ratisser, quadriller, décide le lieutenant-colonel Rommarède. Je vais réclamer un renfort d'effectifs.

– Mon colonel, on échoue avec dix bataillons sur des terrains moins propices.

– Je sais, Bernis, mais que pouvons-nous envisager ? J'étudierais toute suggestion.

– N'oubliez pas, souligne l'administrateur, qu'une fois leur coup perpétré, les rebelles vont se réfugier en Tunisie.

– Croyez-moi, je ne l'oublie pas ! explose Bernis. C'est même là que j'ai l'intention d'aller chercher ces salopards !

– Vous n'y pensez pas ? Vous n'allez pas nous foutre un conflit international sur les reins ! tranche brutalement Rommarède.

– Mon colonel, je suis au regret, mais on ne joue pas à chat perché. Nous nageons en pleine hystérie criminelle. Si nous sommes des êtres humains, nous n'avons pas le droit d'exposer de nouveaux innocents à de tels massacres, sous prétexte d'une vaseuse frontière.

– Je ne veux même pas fermer les yeux, Bernis.

– Alors, mon colonel, c'est sans issue ! Moi, je vais me coucher. »

Les compagnies ont dressé leur campement à la sortie sud de Tanridj.

À une heure du matin, un coup de feu claque. Bernis somnolait, il ne bouge pas. C'est vraisemblablement une jeune sentinelle du R. I. C. qui a tiré sur un chien errant ou qui a simplement eu un réflexe nerveux.

Le capitaine est sur le point de se rendormir, lorsque Kahil se glisse

sous sa tente. Une pression sur l'épaule, un signe, l'officier se lève et suit le sergent.

« Tu connais Pablo Roneza ? le Catalan de la 4^e compagnie ?

– Oui, bien sûr.

– Il vient de se tirer une balle dans la tête.

– Merde ! Ça va pas recommencer ! C'est le premier depuis le retour d'Indochine.

– Personne n'est au courant, mon capitaine. Il était de garde près de ma tente. J'ai entendu le coup de feu, je l'ai transporté chez moi. Personne n'a bougé, il n'y a que Retz et Moretti qui sont prévenus.

– C'est bon, Tahar. Demain, on fera un rapport d'accident. Il faut réveiller Patrice, c'est un de ses hommes.

– Mon capitaine, j'ai une idée. Enfin c'est Moretti qui a eu une idée, mais je la trouve bonne. »

Le corps de l'Espagnol est allongé sur le lit de Kahil, il a laissé deux lettres qui expliquent son geste. Après un simple regard, Bernis sort, allume une cigarette. Kahil le rejoint.

« Tu veux connaître l'idée, mon capitaine ?

– Une idée de Moretti ! Je vois ça d'ici... »

L'officier réalise. Il rugit :

« Je crois que nous sommes tous en train de devenir fous furieux ! Je ne parle pas pour Francesco, il passe sa vie à triturer son cerveau malade. Non, je pense à moi. Je n'arrive pas encore à comprendre comment je ne vous fous pas mon poing à travers la gueule et où je puise le courage et

l'inconscience qui font que je vais essayer de convaincre Andrieux. Va le chercher. »

« La vacherie ! déplore Patrice devant la dépouille de son légionnaire. Pas besoin de vous demander de fermer vos gueules. Il ne manquerait plus que l'épidémie se propage.

– Viens chez moi, Patrice, j'ai à te parler. »

Dans sa tente, Bernis dévisse le bouchon d'une bouteille de whisky. Il tend un verre à son compagnon et déclare doucement :

« Nous avons quitté Rommarède hier soir, ayant tous reconnu que la situation était sans issue.

– Rien n'est jamais sans issue. Il faut regrouper tous les civils et les installer dans un camp.

– Tu sais que c'est irréalisable. Ils sont vingt-cinq mille. Et puis, pendant que nous nous organiserons, Bachour et ses égorgeurs continueront leur massacre.

– Où veux-tu en venir ?

– C'est délicat ! Mais en gros, Kahil et Moretti proposent de désertre et de rejoindre la bande Bachour. De rester avec les fells le temps qu'il faudra.

« Avant leur départ, nous établirons un plan de mouvement jour par jour, ils l'apprendront par cœur, sauront toujours où nous nous trouverons. Au moment propice ils nous rejoindront, ce qui nous permettrait alors de coincer la bande. Ne souris pas, c'est valable. Leur

qualité de soldat, leur science de l'orientation peuvent permettre la réalisation de leur projet.

– Je ne le nie pas, mais ça implique que Bachour soit le roi des abrutis. Les fells nous connaissent, et Kahil traîne une sacrée légende ! En mettant les choses au mieux, les rebelles lui foutront du plomb chaud dans le crâne sans le croire un seul instant.

– Tu connais cette pratique qui tend à se généraliser et qui consiste à rejoindre les fells porteur de présents, d'armes secouées dans son unité, ou de diverses babioles ? Voir l'aspirant Maillot ou autres fumiers.

– « Tend à se généraliser » ? Ne pousse pas ! Quatre ou cinq matraqués communistes ont fait un numéro orchestré par la presse. J'admets à la rigueur que si n'importe quel gus s'amenait chez les rebelles avec un arsenal dans sa musette, il aurait une chance sur dix d'être accueilli. Mais Kahil, ça ne marchera jamais.

– D'accord. Mais qu'arriverait-il s'il apportait avec lui une preuve irréfutable de sa bonne foi ?

– Accouche !

– Ma tête.

– Quoi ?

– Ma tête. C'est ça l'idée de Moretti. Tu as vu Roneza, vingt-huit ans, brun, yeux bleus, et une cicatrice placée sensiblement au même endroit que la mienne. C'est la cicatrice qui leur a donné l'idée.

– Je vais demander à Hans de t'examiner, Jean ! Cette fois tu vas trop loin. Tu me demandes de décapiter un mort. Mais tu te rends compte ?

– Tu te rends compte du spectacle auquel nous avons eu droit ce matin ? Tu te rends compte de la monstrueuse course au massacre, à laquelle nous allons être contraints d'assister en témoins impuissants ? Oui, Patrice, je te demande la tête d'un mort contre peut-être la vie de centaines d'innocents. Comme toi, l'idée m'a horrifié au premier abord, puis j'ai pensé que ça pouvait marcher ; pour coincer cette meute d'égorgeurs, tout est bon.

– Et le téléphone arabe ? Avant même que Kahil et Moretti n'aient rejoint les rebelles, ils sauront que tu es bien vivant et que tout cela n'est que de la frime.

– Juste. C'est la raison pour laquelle, je vais officiellement mourir. Kahil va officiellement me tuer, me décapiter et gagner le maquis avec mes papiers, mon portefeuille, mon bracelet-montre. Pendant qu'au cimetière, Rommarède et l'administrateur présideront l'émouvante cérémonie de mes obsèques, toi tu prendras le commandement du G. M. P. R. et tu partiras avec ta compagnie et mes musulmans dans une course en montagne prévue pour un mois. Une fois dans la nature, nous expliquerons tout aux hommes, et nous n'aurons plus d'indiscrétion à redouter. Je n'ai pas de famille qui puisse me pleurer.

– Oster ?

– Devant le fait accompli.

– Rommarède ?

– Il faut, hélas ! le mettre dans le coup.

– Rommarède ne marchera jamais.

– Si. Il cavalera. Il est emmerdé. Il a compris qu'il se trouvait dans

l'impasse de sa vie. »

Effectivement Rommarède approuve, il promet le secret. S'il se croit obligé d'exposer ses réticences morales, il le fait sans la moindre conviction.

Les complices de l'extravagant projet passent le reste de la nuit et la matinée du lendemain, penchés sur des cartes.

Trente jours de crapahutage en montagne sont étudiés. Kahil et Moretti apprennent par cœur les détails du mouvement, se font interroger jusqu'à ce qu'ils puissent répondre comme des ordinateurs : tel jour à telle heure, vous serez à la cote A 21 en direction du sud-est, vous camperez le soir en A 26. La difficulté est atténuée par le fait que la progression de la 4^e compagnie et du G. M. P. R. est décidée avec logique et cohérence. Lorsque les faux déserteurs estimeront pouvoir rejoindre les leurs, assez vite pour permettre l'interception, ils déclencheront l'opération.

Dans la soirée Bernis part seul d'un côté, Kahil et Moretti d'un autre.

La radio, un câble TO diffuse la terrifiante nouvelle : « Le capitaine Jean Bernis, commandant le G. M. P. R. de Batchella, a été lâchement assassiné par le sergent-chef Tahar Kahil et le légionnaire Francesco Moretti qui, après avoir pillé de nombreuses armes à l'arsenal de leur unité, ont pris le maquis dans le but évident de rejoindre les groupes dissidents levés par l'ex-caïd Bachour. »

De Djidjelli, le colonel Oster réclame le corps de l'officier qu'il chérissait. Un convoi part, transportant le cercueil du légionnaire Pablo Roneza qu'Arp a décapité.

C'est à Rommarède que revient la dangereuse responsabilité d'annoncer

la vérité au commandant en second du 3^e Étranger.

XXX.

LE PETIT ÂNE SEC A L'HABITUDE DES MARCHES EN MONTAGNE. IL DODELINE DOUCEMENT DERRIÈRE KAHIL ET MORETTI. SUR SON FLANC DROIT UNE GLACIÈRE A ÉTÉ FIXÉE. ELLE CONTIENT LA TÊTE DE L'ESPAGNOL CALÉE ENTRE DEUX BARRES DE GLACE. SUR LE FLANC GAUCHE : UN FUSIL MITRAILLEUR, QUATRE CHARGEURS, ET DIX FUSILS U. S. 17. LES DEUX LÉGIONNAIRES SUIVENT LA LIGNE DE CRÊTES QUI LONGE LA FRONTIÈRE TUNISIENNE. ILS ONT BRICOLÉ DEUX DRAPEAUX VERTS QUI FLOTTENT À UNE BRANCHE FIXÉE À CHACUN DE LEURS SACS.

La première nuit ils se reposent, mais ne parviennent pas à dormir. Ils n'osent pas ouvrir la glacière pour contrôler l'état de la glace. À l'aube, ils reprennent leur course. Vers seize heures, Kahil s'arrête, essuie son visage en sueur à l'aide d'un lambeau de cheich. Il grince entre ses dents :

« Ça y est, on est repéré.

– Tu es sûr ?

– Affirmatif. En plein devant nous, à cinq cents mètres. Je les ai vus bouger. Tu te sens bien ?

– Comme un charme, chef. Passe devant, je te suis. »

Ils doivent descendre, puis remonter jusqu'à la lisière d'un bois de cèdres. Ça leur demande quatre heures, durant lesquelles ils ne s'arrêtent

pas. Le jour baisse à peine lorsqu'une dizaine d'hommes leur fondent dessus. Seul l'âne paraît effrayé.

« Pourquoi nous attacher ? Nous venons vous rejoindre, vocifère Kahil.

– Ce sont les ordres. »

Leurs yeux sont bandés, leurs poignets liés. On ne leur retire que leurs armes. Le chargement du petit âne n'est pas touché. La marche reprend, l'interception a duré cinq minutes à peine.

Une pénible progression d'aveugle commence pour les deux légionnaires. Ils trébuchent et tombent fréquemment. Chaque fois, ils sont relevés avec certains égards et Kahil note l'absence d'hostilité. Il en déduit que, malgré les mesures de prudence, les fellaghas ne mettent pas en doute leur bonne foi.

Ils ont marché cinq heures. Pour parcourir les derniers mètres c'est une véritable escalade. Quatre hommes soutiennent les deux légionnaires par les aisselles et on a détaché leurs poignets. On les bouscule sur une grosse pierre et enfin on leur rend la vue.

Ils sont dans une grotte profonde. Un feu de bois crépite. La fumée est attirée par une cheminée naturelle.

Le caïd Bachour est assis dans une attitude qu'il veut seigneuriale. Il les dévisage, sceptique et narquois. C'est un homme solide, d'une quarantaine d'années. Il porte un bouc grisâtre. À l'encontre de ses hommes, il est affublé d'un uniforme vert. Il a cousu quatre étoiles sur les épaulettes d'une chemise américaine. Kahil remarque avec stupeur le brevet de parachutiste et six décorations françaises.

Plusieurs fellaghas s'affairent à l'inventaire de la charge de l'âne. La tête est découverte dans la stupéfaction générale, elle baigne dans de l'eau encore glacée. Bachour s'est levé. Il regarde, pétrifié, le macabre présent.

« Je t'ai apporté la tête du capitaine Bernis, déclare tranquillement Kahil. Voici son livret militaire, son permis de conduire, et son bracelet-montre. Il était mon ami ; si j'ai décidé de l'exécuter c'est que je crois en la victoire de ta cause, je crois en ton combat et je voulais faire la preuve de ma bonne foi. Mais Bernis était un lion, je te demande de faire enterrer décemment sa tête. » Bachour ne répond pas. Il est fasciné par la démonstration. L'un des rebelles s'approche et examine la tête minutieusement, avant de déclarer, solennel :

« C'est bien le capitaine Bernis. Je l'ai connu à Batchella. »

Bachour se retourne enfin, plonge son regard sur les arrivants et déclare :

« Soyez les bienvenus. Allez vous-mêmes ensevelir la tête de votre ami. »

Kahil et Moretti sortent de la grotte. Ils s'éloignent de cent mètres et creusent un trou profond à l'aide d'une baïonnette qu'on leur a confiée. Ils recouvrent soigneusement « la tombe ». Sur une roche en surplomb, Moretti gratte une croix suffisamment profonde pour que son empreinte demeure à jamais. Kahil, la tête baissée, marmonne :

« *Ariba, compagnerone...* »

Il y a quatorze jours que le G. M. P. R. et la 4^e compagnie droppent le djebel. Quatorze jours sans contacts. À chaque approche de village, les fellahs s'enfuient. Les Français ne cherchent pas à les rejoindre, sachant

les représailles que les malheureux encourent.

Bachour et le groupe rebelle (ils sont plus d'une centaine) se terrent à vingt kilomètres à l'ouest dans des défilés lunaires. Moins de végétation, mais partout des grottes, des abris. Vingt fois les *Broussard* de reconnaissance les survolent. Kahil ne peut que noter leur inefficacité.

Le sergent-chef a mis trois jours avant de se repérer avec certitude. Bachour est d'une extrême prudence, ne dévoile ses projets qu'au dernier moment.

Les hommes qu'il a recrutés constituent le plus répugnant ramassis de coupe-jarrets, de brigands sans foi qui se puisse imaginer. Dans cette soirée du quinzième jour, Bachour explique à Kahil :

« Je les méprise autant que toi, mais il faut faire régner la terreur, et seuls les hommes comme eux peuvent le faire. Demain, nous allons à la mechta Tabtam. Nous devons encore y faire un exemple. Les soldats y sont passés il y a quatre jours et la moitié des habitants sont restés sur place. Ils nous ont désobéis, ils doivent tous mourir.

– Je n'aime pas ce travail, Bachour.

– Moi non plus, et pourtant tu y participeras. Nous devons rester les maîtres de cette région essentielle. Le passage en Tunisie des vrais combattants qui se forment en katibas partout en Algérie en dépend.

– Tu reconnais ne pas être un vrai combattant ?

– C'est difficile à dire. Cette troupe est un rouage sans lequel la victoire serait retardée. Mais ces hommes ne valent rien au combat, ce sont des lâches. Seuls des lâches peuvent agir comme ils le font et dormir.

– Je vais dormir, Bachour, si je peux.

– Ni toi ni moi ne le pourrons cette nuit. »

Kahil va s'étendre auprès de Moretti. Ils sont à dix-huit cents mètres d'altitude. La nuit est froide et leurs lambeaux de couverture ne constituent qu'une protection dérisoire. Kahil chuchote au Sicilien :

« Demain c'est le tour de Tabtam ! Il faut tenter quelque chose. Ils vont égorger tous les habitants. Ces malheureux ont reçu les nôtres. C'est sûrement vrai, l'itinéraire d'Andrieux passait par cette mechta vendredi dernier.

– Qu'est-ce qu'on y peut ?

– Tuer le plus de monde à la carabine, mon vieux ! Les nôtres sont à plus de douze heures de marche. »

Bachour suscite une extravagante crise d'hystérie collective. Perché sur le toit plat d'une des masures du village de montagne, il hurle, brandissant un couteau :

« Tous doivent mourir ! Ce sont des chiens galeux que vous tuez ! Que pas un ne survive ! Vous devez ouvrir les ventres et les seins de ces mères qui enfantent des porcs, qui trahissent leurs frères ! Les enfants sont des enfants de cochons ! Il faut que leur sang coule pour l'Algérie ! Ils nous ont trahis, ce sont des cochons ! Tuez les cochons qui trahissent ! »

C'est insoutenable. Toutes les limites de l'horreur sont franchies. Des hommes fouillent des ventres déchirés, arrachent les tripes des suppliciés, remplissent les ventres de terre et de pierraille. Des têtes d'enfants éclatent contre les murs comme des noix. Les bourreaux sont couverts d'un sang poisseux auquel s'imprègne la poussière soulevée. Kahil et

Moretti ne peuvent même pas mettre leur projet à exécution. Bachour a interdit formellement l'emploi d'armes à feu.

Brusquement, le tumulte hystérique se calme. Un groupe de quatre hommes traîne sur la petite place un vieillard et une jeune femme. Un cinquième étrangle à moitié un gamin d'une douzaine d'années. Bachour descend de son perchoir, s'adresse sur un ton de folie mystique au gosse dont le regard jette la haine plus qu'il n'implore la pitié.

« Regarde, Hocine ! Regarde comment vont mourir ton grand-père et ta mère ! Regarde et n'oublie pas. Après tu seras libre, tu iras dans les autres villages raconter le sort que je réserve à ceux qui reçoivent les Français. »

L'homme qui retient le gamin par le cou lâche sa prise et le saisit par les cheveux. Le vieillard est égorgé, la femme éventrée. Le gosse n'a pas fermé les yeux.

Kahil regarde le fusil mitrailleur et la caisse qui contient la bande de munitions. Perché sur le toit d'une maison, le fellagha qui est-censé être responsable de l'arme se repaît, en transes, du spectacle. Moretti observe Kahil. Le grand musulman détourne la tête. Ses yeux sont maintenant fixés sur une masure en surplomb. Sans échanger un mot, les deux légionnaires se sont compris et approuvent leur décision qui va pourtant, contre toute logique, contre toute prudence, compromettre leur projet.

« Dès que le gosse sera parti, ils vont commencer le pillage », dit simplement Kahil.

Le gamin lâché fuit comme un petit lièvre. En quelques bonds, il disparaît en contrebas. Moretti dégoupille deux grenades après avoir armé

sa carabine. En un éclair, les légionnaires se retrouvent sur un toit. Pour gagner la maison culminante ils devront effectuer trois sauts successifs de toit en toit. Comme un chat, Moretti s'approche du gardien du fusil mitrailleur. Au centre du village, l'excitation a repris. Au milieu des cadavres, les hommes se rejoignent, jetant pêle-mêle sur le sol les biens des martyrs.

Moretti lance ses deux grenades. Avant qu'elles n'aient touché le sol, il s'affale sur le mitrailleur, lui plongeant sa dague dans les reins. Kahil se saisit de l'arme automatique et de la caisse. Moretti le couvre. Le sergent-chef jette la caisse, puis le fusil mitrailleur de terrasse en terrasse.

Les grenades ont déchiqueté trois rebelles, blessé quatre autres. Le tir précis de Moretti, la surprise, interdisent la riposte pour un instant. Bachour a compris instantanément. Après s'être jeté à l'abri, il tente désespérément de transmettre en hurlant des consignes cohérentes.

Kahil parvient à son but. La maison ne comporte qu'une ouverture. C'est une porte basse qui prend la ruelle en enfilade. Kahil dispose le fusil mitrailleur sur sa saignée gauche et lâche une rafale. Moretti s'élance à son tour. Les balles ricochent sur la pierre autour de lui, mais dans une agilité de félin, il sait mieux que quiconque ordonner ses élans dans des mouvements imprévus. Sans une égratignure, il rejoint Kahil à l'intérieur de l'abri.

LA DEMEURE VÉTUSTÉ COMMUNIQUE AVEC UNE PAUVRE BERGERIE . UNE DOUZAINÉ DE BREBIS ET DE MOUTONS N'ONT PAS ÉCHAPPÉ AU MASSACRE. TANDIS QUE LE SICILIEN SURVEILLE L'OUVERTURE, KAHIL ARRACHE LES MANGEOIRS, TRANSPORTE LES BÊTES SAIGNÉES, DONT IL SE SERT POUR CONFECTIONNER UN ABRI AU FUSIL MITRAILLEUR, LES ENTASSANT À LA MANIÈRE DE SACS DE SABLE . IL CONSOLIDE CE REMPART DE CHAIR AVEC DES LAMBEAUX DE BOIS QU 'IL ARRACHE OÙ IL PEUT.

« Eh ben voilà, on est des héros ! remarque le petit Sicilien. Des héros tout cons. On a tout foutu par terre pour le plaisir d'en buter une dizaine.

– Tu fous le camp dès qu'ils attaquent et tu vas prévenir. En quatre heures, tu peux rejoindre Tanridj.

– Et par où je pars ? À travers le mur ?

– Exactement.

– Un trou ?

– Commence tout de suite. Ça ne doit pas être difficile. »

Moretti attaque l'amalgame friable au poignard. Kahil repousse deux assauts pendant la demi-heure nécessaire à la confection de l'ouverture.

« Vas-y ! Tu trouveras ton chemin ?

– Tu tiendras ?

– Bien sûr Même cette nuit, j’y verrai assez. Mais rappelle-toi : il ne faut pas qu’ils comprennent que tu as réussi à passer. Sinon ils tailleront la piste en direction des gorges et des grottes. Mais ils en auront pour dix heures de marche, au cap 180°. Depuis Tanridj, si les nôtres préviennent les hélicos ils peuvent avoir le temps de les intercepter. Mais va vite. Ça sera une question de minutes. »

Le Sicilien s’est faufilé sans la moindre difficulté. Mais hélas ! comme le redoutait Kahil, Bachour a compris. Il ordonne de lever le siège du bastion et de fuir.

Le grand sergent n’ose quand même pas bouger avant une heure. Le commando des égorgeurs a pu laisser deux ou trois hommes embusqués. Kahil ne quitte son poste qu’à l’approche de la nuit. Pistolet en main, il se faufile dans la ruelle principale.

En même temps que la morsure du plomb qui frappe sa cuisse gauche, le sergent entend le fracas du fusil de chasse à canon scié. Il se laisse tomber, tire au hasard trois coups de son Colt.

« Jette ton arme, assassin ! » braille en arabe une voix de tête venue de l’obscurité.

Kahil comprend. Le timbre haut perché, les vibrations de haine et de terreur :

« C’est toi, Hocine ? Ne tire plus, je suis blessé. Je suis le sergent-chef Tahar Kahil du 3^e Étranger. Il faut que tu comprennes. Je jette mon revolver devant moi. Ne tire plus, mon petit. L’armée va venir à notre secours.

– Tu mens, chien pourri ! Tu étais avec eux.

– Regarde mes mains, petit. Il n’y a pas de sang sur elles. Viens me soigner. Tu as bien vu que j’ai tiré sur eux puisque tu es resté. »

Le sergent aperçoit d’abord le double mufle du canon scié dirigé vers sa tête. C’est une vieille pétoire. Il remarque le chien baissé qui a tiré ; le second est relevé.

Le gosse conserve son doigt sur la détente. « S’il éternue, ma tête explose », pense Kahil.

« Écoute-moi, Hocine ! Tu risques de me tuer, fais attention. »

Le gosse est sur lui. Il enfonce le canon dans le cou du légionnaire.

« Garde ton sang-froid, je vais t’expliquer. »

Le gamin conserve sa main droite sur le fusil, palpe le blessé, s’assure de l’absence d’armes, puis il recule de trois mètres, sans baisser le canon et le chien.

« Tu parles français ? interroge Hocine.

– Mais tu vas me croire, petit con ! Je te dis que je suis légionnaire. J’étais avec eux pour les espionner. Nous étions deux. Mon copain est parti prévenir Tanridj. Il ne doit plus en être loin. On va envoyer les hélicoptères.

– Comment est-il parti ? Tu mens, je l’aurais vu.

– Va voir dans la maison du haut, on a fait un trou.

– On va voir. Passe devant.

– J’ai mal. Tu m’as tiré dans la cuisse.

– Danse sur l’autre jambe ! Ma mère et mon grand-père aussi ont eu

mal. »

Kahil se relève péniblement. Il avance à cloche-pied en se soutenant contre les murs. Le sergent ne saigne pas énormément, mais les plombs ont sûrement déchiré les muscles. La souffrance est abominable.

Le petit Hocine constate l'emplacement du fusil mitrailleur, examine le trou ; il décide néanmoins de demeurer prudent.

« Alors, tu es un espion ?

– Si tu veux. Quel âge as-tu, Hocine ?

– Qu'est-ce que ça peut te foutre ? Bouge pas ou je tire.

– Je peux tout de même m'asseoir. On est pas à la Gestapo.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Une sale police, des types qui agissent comme toi. »

Kahil s'est laissé tomber par terre. Le gosse s'approche et lui décoche un coup de pied dans la hanche.

« Parle-moi poliment !

– Je pourrais être ton grand-père, sale morveux !

– Un mot de plus et je tire ! Mon grand-père est mort comme un chien et tu n'as rien fait pour le sauver.

– C'est trop difficile à t'expliquer. Écoute, tu peux pas trouver de l'eau et me faire un pansement ?

– Va chier.

– Où as-tu appris à parler français ?

– Je vais à l'école de Constantine. J'habite chez mon oncle.

– Tu n’as pas faim ?

– Non.

– Moi j’ai soif, trouve-moi de l’eau.

– Il faudrait que je te laisse et j’ai pas confiance.

– Quelle tête de lard ! Quel petit salopard ! » Hocine s’approche et refrappe du pied le grand sergent, par deux fois, sans ménager la violence de ses coups et sans lâcher son fusil. Simultanément il lance, rageur :

« Mais tu es une vraie bourrique, ma parole ! Je t’ai dit d’être poli, tu es têtû comme une vieille mule.

– Arrête ! Ton fusil peut partir tout seul.

– Ça ne serait pas une grosse perte, j’ai d’autres raisons de pleurer. »

Il est plus de minuit. Moretti aperçoit le poste de garde du régiment d’infanterie coloniale à l’entrée de Tanridj. Son retour n’avait pas été envisagé dans de pareilles conditions. Il ne possède évidemment pas le mot de passe. Le petit Sicilien s’aplatit sur le sol à l’abri et crie :

« Oh, les gars, vous m’entendez ?

– Qui va là ? »

Un projecteur s’allume.

« Francesco Moretti ! G. M. P. R. du capitaine Bernis. Tirez pas, j’arrive les mains en l’air.

– Le mot de passe ?

– Je l’ai pas. Déconnez pas, les gars, c’est pressé ! J’ai des consignes pour le colonel Rommarède.

– Le mot de passe ou on tire !

– Bougre de connards, je vous dis que je ne l’ai pas, votre putain de mot ! »

Un coup de feu crépite. Il passe haut. Une confusion s’ensuit. Un sous-officier arrête le zèle du tireur.

« Avance dans le projo sans armes, mains en l’air, doigts écartés ! »

Moretti obtempère. Il réalise l’allure qu’il doit avoir : une barbe de quinze jours, son uniforme en loques. Dès qu’il parvient à la hauteur de la patrouille, les hommes lui sautent dessus, lui passent des menottes.

« Moretti ? lance narquois un sergent à l’accent stéphanois. Le déserteur ! L’assassin de son capitaine !

– Amène-moi à ton colonel, la situation te dépasse, bouzeux. »

Le légionnaire reçoit une gifle formidable. Engaillardi par l’action de son chef, un jeune du contingent frappe l’autre joue d’un violent coup de poing. Un second s’approche ne voulant pas manquer l’aubaine. Moretti lui décoche un coup de pied, avant de s’effondrer sous une grêle de coups.

« Arrêtez ! braille-t-il, arrêtez, c’est important. Il faut que je voie le colonel.

– Ça suffit ! ordonne le sergent. Que deux d’entre vous emmènent ce salaud à l’officier de garde. »

Le jeune sous-lieutenant écoute souriant l’exposé de Moretti. Il allume délicatement une Philipp Morris, puis prend la feuille sur laquelle il a pris des notes et commence à réciter :

« Résumons-nous : le capitaine Bernis, qui a été inhumé il y a trois semaines au cours d'une cérémonie officielle à Djidjelli, est vivant. Le sergent-chef Kahil se bat seul contre la bande du caïd Bachour et le lieutenant-colonel Rommarède est au courant de ce feuilleton à deux sous... Trouvez autre chose. Il est vrai qu'en simulant la folie vous échapperez peut-être au peloton. Mais j'en doute. En tout cas, personnellement, je ne tiens pas à vous accompagner à l'hôpital psychiatrique. En conséquence, ne comptez pas sur moi pour réveiller le chef de corps. On va vous conduire en cellule. »

Depuis qu'on l'a introduit, toujours entravé de menottes, dans le bureau de permanence de l'officier, Moretti a préparé sa parade. Il bondit et brise de la tête la glace de la fenêtre. Il se met à hurler.

« Mon colonel ! Au secours ! Mon colonel ! »

Le sous-lieutenant le saisit par-derrière, lui applique sa main sur la bouche. Mais des fenêtres s'allument. Moretti feint de mollir, la pression sur sa bouche se relâche. Le caporal-chef et l'homme de garde ont fait irruption dans le bureau. Le sous-lieutenant va leur laisser le prisonnier. Alors avec une rage démentielle le Sicilien mord la main du jeune officier, qui à son tour se met à brailler.

La diversion de Moretti s'avère en fin de compte payante.

Le capitaine Viaris a été tiré de son sommeil éthylique. Les yeux chassieux, il arrive en s'agrafant. Le récit de Moretti ne le convainc pas non plus, mais il se méfie des noms de Kahil, de Bernis, du G. M. P. R., et puis il n'aime pas les responsabilités.

D'abord très timidement, Viaris accentue la force de ses coups sur la

porte du colonel.

« Oui ! Qui est là ?

– Viaris, mon colonel. Excusez-moi ; mais... »

La clef grince dans la serrure mal huilée. Rommarède apparaît. Viaris feint maladroitement d'ignorer la présence du petit girond qui se terre sous les draps. Le capitaine ne cherche pas à franchir le seuil.

« J'ai pensé... mon colonel... c'est au sujet d'un des deux déserteurs du G. M. P. R... Il est revenu de lui-même, il veut vous voir... Il pense... que... J'ai pensé... Excusez-moi, mon colonel.

– Nom de Dieu ! Kahil ?

– Non. L'autre, le Sicilien.

– Vous ne pouviez pas le dire plus tôt ! J'arrive. Mettez les compagnies en état d'alerte. »

L'opération est montée avant l'aube, les hélicoptères sont réclamés à Batchella. À cinq heures du matin, six bananes cueillent le G. M. P. R. et la 4^e compagnie, les transportent à vingt-cinq kilomètres au sud-ouest, sur la route de Bachour. Les légionnaires bouclent l'accès des grottes tandis que, de la vallée, le ratissage commence.

Pour la première fois Bachour et sa bande sont situés, pris à un piège sans faille.

Les rebelles sont accrochés à sept heures du matin. Le choc est d'une extrême violence, la réaction des hommes de Bachour meurtrière. Mais, en moins d'une heure, tout est consommé. Les survivants se rendent par

grappes. Pas un ne réussit à s'échapper.

L'ensemble des troupes d'intervention peut regagner Tanridj dans la soirée. Les morts sont entassés sur la place du village. Ils y demeureront jusqu'au lendemain soir. Bachour a été l'un des premiers à tomber. Il est décidé que son corps sera exhibé dans les mechtas environnantes avant son inhumation.

Transporté à l'antenne chirurgicale, Kahil est opéré. Arp passe trois heures à extraire les plombs qui truffent sa cuisse. Le sergent-chef est obsédé par l'idée de perdre sa jambe.

Dans l'après-midi du lendemain, la nouvelle de l'anéantissement du groupe rebelle parvient à Batchella, accompagnée de l'autre information ahurissante concernant la fausse mort du capitaine Bernis.

L'administrateur Gauthier annonce lui-même l'incroyable, nouvelle à sa famille et à Laurence Durlac. Il conclut ne plus rien comprendre à cette guerre qui prend décidément des formes étranges.

ARMÉS DE LEURS SEULS PISTOLETS, BERNIS ET ARP, SUIVIS PAR LEÏLA, GRAVISSENT LES PENTES DU DJEBEL MAHMEL. LA VEILLE, UN MESSAGE DE DÉTRESSE A ÉTÉ TRANSMIS PAR UN MYSTÉRIEUX MESSAGER. LE OUALI CHEREB, LE VIEIL ERMITE DES MONTAGNES, A BESOIN D'UN MÉDECIN. IL EST TRÈS MALADE. LAHOUCINE MEZARIF ET SES REBELLES SONT PRÉVENUS, ILS ONT DONNÉ LEUR PAROLE DE NE PAS CHERCHER À INTERCEPTER LES SAUVETEURS. AU BESOIN, DE LEUR GARANTIR L'ACCÈS DE LA MASURE DU SOMMET.

En fait, à la tombée de la nuit, lorsque le trio parvient à destination, c'est sans surprise qu'ils découvrent au chevet du mourant Lahoucine Mezarif, le docteur Lahcen et deux de leurs hommes.

« Es-tu prêt à accepter une trêve, capitaine Bernis ? demande Mezarif. Le Ouali va mourir. Il le sait. Pas plus que mon médecin, le tien n'y pourra rien, ni ton infirmière. C'est toi et moi que le vieux désirait rencontrer.

– Approche-toi, capitaine Bernis, marmonne le Ouali dans un soupir. Toi aussi, Lahoucine.

– Je t'écoute, Ouali.

– Je veux que vous vous partagiez mes livres... Je veux être enterré ici... Je veux que tous les deux vous creusiez ma tombe.

« Je vais mourir cette nuit. Jurez-moi que tous les ans, vous vous rejoindrez sur ma tombe, tous les deux, tant que cette guerre durera et que

vous serez en vie. Jure, Lahoucine. »

Bernis et Mezarif échangent un regard.

« Je jure, Ouali.

– Jure, Bernis.

– Je jure, Ouali. »

Bouleversée, Leïla assiste à la scène. Elle a insisté pour accompagner Arp et éventuellement le seconder. Le vieux chuchote maintenant dans un ultime effort :

« Tu vas partir bientôt, Bernis. Toi et les tiens, tous les Français vont partir.

« Après l'explosion de joie que suscitera votre abandon, ce sera pour mon peuple l'amertume et le regret. Si tu vis aussi vieux que moi, Lahoucine, rappelle-toi mes paroles. Tous les deux, vous vous battez comme des lions et, dans ce combat, vous forgez votre ruine et votre douleur. Mais ce combat, Lahoucine, tu devais le mener. Il est dans le sens de l'Histoire, même si l'Histoire se trompe.

« Dieu vous protège, mes enfants. Puissiez-vous, tous les deux, que je sais justes et courageux, que je sais des hommes trempés du même acier, puissiez-vous passer à travers les coups que vous échangez. »

Ouali Chareb se tait. Pourtant il voudrait encore parler. Lahoucine lui prend la main. Dans un ultime effort, le mourant soulève l'autre bras. Bernis comprend et s'en saisit. Les deux hommes sentent les doigts qui se crispent, la vie qui s'échappe.

Lahoucine ferme les yeux du vieil ermite.

« Par là, plus haut ! lance Mezarif qui marche devant, une pelle sur le dos.

– Pourquoi pas là ?

– Il faut creuser d'est en ouest. Afin qu'il repose la tête dirigée vers La Mecque. »

Bernis hausse les épaules.

« Tu abuses de la situation, Mezarif, tu commences à m'emmerder.

– Tu as juré, Bernis. Et moi je t'affirme que tu vas creuser où je te dirai. Il faut une pierre en surplomb au-dessus de la tête. »

Bernis comprend que Mezarif lui a imposé cette longue marche dans le seul but de lui démontrer l'efficacité de son service de renseignements.

« Qui te renseigne si bien que je ne puisse pas me faire couper la tête sans que tu apprennes aussitôt où je l'ai enterrée ? »

Mezarif continue à rire.

« Tu as amené le D. O. P., Bernis ? Arrête tes histoires. Bachour n'a eu que ce qu'il méritait. Tiens, là, ça va aller. »

Mezarif trace à la pelle le rectangle à l'intérieur duquel il va falloir creuser. Leïla, Arp et Lahcen rejoignent et s'assoient, contemplatifs, sur des pierres.

« Allez, creuse, Bernis, déclare Mezarif sur un ton autoritaire.

– Pourquoi moi ?

– Il faut bien que l'un de nous commence, il n'y a qu'une pelle.

– Une heure chacun.

– D'accord, une heure chacun. »

Bernis, la lame de la pelle enfoncée dans la terre, déchire le sol dont il extrait la première pelletée. Après un quart d'heure, il sent les ampoules se former sur ses paumes. Il est en nage. Il s'arrête pour reprendre son souffle.

« On pourrait peut-être demander à ces deux fainéants de toubibs, qui nous regardent goguenards, de nous aider ?

– Tu as juré, Bernis ! Toi et moi, personne d'autre. »

Il leur faut quatre heures pour creuser la fosse, puis ils vont chercher la dépouille du vieux. Mezarif lui enveloppe les pieds de linge blanc ainsi que le veut la coutume.

Dans l'après-midi chacun reprend son chemin. Vers d'autres combats. Vers une guerre chaque jour plus cruelle.

CINQUIEME PARTIE

LA neige ne s'est pas arrêtée, comme on le souhaitait, avec la tombée de la nuit. Devant la villa Minerve dans laquelle Oster a logé son état-major, les jeeps des officiers de compagnie se rangent à partir de dix-neuf heures. Ils sont huit, six capitaines et deux lieutenants, à s'entasser dans le bureau empuanti par l'odeur des cigares. À l'exception du capitaine de la Sauve, tous sont en vestes de combat sous lesquelles apparaissent les pull-overs verts à col roulés qu'ils viennent de recevoir.

Oster palpe ses poches à la recherche d'un cigare. Son geste suscite des regards inquiets ; heureusement, Bernis entre, bouscule ses compagnons et brandit le Havane sauveur.

« Asseyez-vous où vous pourrez, commence le chef de corps. Je vous ai réunis pour mettre au point les derniers détails de l'opération Edelweiss. Et pour cela je reprends les grandes lignes de mon rapport déjà vieux de plusieurs mois : sur les renseignements du D. O. P. et les conclusions de neuf officiers S. A. S. concernés, il paraît évident qu'au moins soixante pour cent du trafic rebelle venant de Tunisie passe par les massifs montagneux du Ghar. »

Oster s'est retourné vers une carte géante, punaisée sur trépied ; il a planté son doigt avant de poursuivre :

« Vous connaissez tous cet endroit, ce sera notre neuvième opération inter régimentaire dans le secteur. Jusqu'à aujourd'hui nous nagions en pleine contradiction. D'une part, on nous affirme, et c'est d'une immense

logique, que la majorité du transit s'effectue par le djebel Ghar, d'autre part, chaque fois qu'on y va, on trouve des nêfles.

« Ce que nous savons tous, ce que nous avons tous compris en cinq minutes de réflexion, vient enfin d'être admis par les huiles pensantes. À savoir que les rebelles ont aménagé les grottes immenses qui truffent le Ghar et qu'ils se terrent dans ces labyrinthes souterrains pendant que nous usons notre jeunesse à les rechercher en surface.

– Messieurs, j'ai un dîner en ville ! Ravi de vous avoir revus. Mes respects, mon colonel. Pardon, il me reste un cigare.

– Bernis, ça suffit ! Assieds-toi et écoute.

– Inutile, mon colonel. J'ai compris et j'ai conclu : mission incompatible avec la sécurité de mon G. M. P. R.

– Je suggère que le capitaine Bernis vous autorise à poursuivre votre exposé, mon colonel.

– La Sauve, ne vous montrez pas aussi insolent que lui ! Vous n'êtes pas hors cadre, ne l'oubliez pas.

– On a tous compris, mon colonel, intervient Andrieux. On descend dans les trous, on explore les grottes.

– En tout cas, on les sonde. »

Bernis intervient encore :

– Je peux poser une question, mon colonel ? Respectueusement, mon colonel.

– Je t'écoute.

– Pourquoi opération Edelweiss ? Opération Kamikaze me paraîtrait

plus inspiré.

– Ta gueule, Bernis ! Toi et tes hommes partirez les premiers. J'ai réparti l'ordre des explorations entre vos compagnies. Les hélicoptères vous déposeront sur place. Une dernière chose : six journalistes et quatre photographes sont arrivés par le convoi de dix-huit heures. C'est Alger qui nous les envoie. Je vous prie de les recevoir et de les laisser vous accompagner s'ils le souhaitent.

– On pourrait peut-être les faire descendre dans les grottes à notre place, mon colonel !

– Vous êtes garants de leur sécurité, mais tous sont volontaires, Alger s'est débarrassé d'eux : pendant qu'ils sont dans la montagne, ils ne s'occupent pas des parachutistes qui rétablissent l'ordre dans la Casbah.

« Parmi eux se trouve Pierre Demongeot. Je suppose que vous en avez tous entendu parler, que la plupart d'entre vous au moins ont lu des extraits de ses chefs-d'œuvre humanitaires. Je vous rappelle qu'il collabore à une vingtaine de publications à gros tirage et, dès qu'il lâche un pet, on le traduit en onze langues. Jusqu'à nouvel ordre sa présence ne concerne que Bernis : il a exprimé le souhait d'en apprendre davantage sur le mort-vivant de Tanridj, il a obtenu un avis favorable du ministère de l'Intérieur. Votre camarade Jean Bernis pourra enfin avoir l'occasion de faire la démonstration de ses talents de pitre sur un autre public que ses clients habituels. »

Des sourires satisfaits apparaissent sur tous les visages.

« Passons au bar, conclut Oster, je vous offre à boire. »

Le colonel retient Bernis. Les deux officiers sortent les derniers.

« Demongeot m’a demandé de te transmettre une invitation à dîner. Il t’attend au bar du Transatlantique à partir de huit heures trente. Il désire un tête-à-tête.

– Mon colonel, vous ne croyez pas que ça va comme ça ?

– Conséquence de ton volontariat, mon vieux. »

La pédérastie de Demongeot étant notoire, pendant la demi-heure qui suit, Bernis essuie des plaisanteries et des sarcasmes d’un niveau de potache.

À vingt heures trente précises, le capitaine passe le seuil du bar. Il remarque, perché sur un tabouret, Pierre Demongeot. Il ne peut se tromper. Ahmed, le barman, vient d’un signe flagrant de prévenir son client.

Pierre Demongeot est d’une taille moyenne, mais il paraît solide. Il se tient droit, le regard est franc. Bernis espérait un personnage antipathique, ça ne semble pas être le cas. Le journaliste s’avance, la main tendue.

« Demongeot. Je vous attendais, capitaine. Que souhaitez-vous boire ? »

À son tour, Bernis se présente froidement et s’adresse à Ahmed :

« Donne-moi une bière... sur mon compte. »

Demongeot rit dans un haussement d’épaules :

« Allons, capitaine ! Si j’ai demandé à vous rencontrer et à vous suivre, c’est que vous avez la réputation d’être intelligent. Ce n’est pas de la flatterie. Cela dit, si vous désirez payer votre consommation, votre dîner,

le mien même, si vous voulez, je n'y vois pas le moindre inconvénient.

– Vous avez raison, payez !

– Je préfère ça. Monsieur Ahmed, donnez-nous la carte des champagnes, je vous prie.

– Vous êtes raciste, Demongeot ?

– Plaît-il ?

– Vous auriez appelé n'importe quel barman par son prénom, à la rigueur : « barman » ou « garçon ». Parce que celui-ci est Arabe, vous vous sentez obligé de le différencier et de l'appeler Monsieur Ahmed, comme un maquereau.

– Vous êtes dangereux, Bernis. Merci de me mettre en garde. À vrai dire, je le trouve très séduisant cet adolescent. Il émane de son corps un charme de jeune fauve.

– Mettons les choses au point, Demongeot. Je n'ignore, pas plus qu'un autre, votre homosexualité, mais ne comptez pas là-dessus pour m'épater.

– Ce n'était pas mon but. Mais moi aussi j'aime mettre les choses au point, capitaine. »

Pendant le dîner la conversation reste badine. Demongeot cherche à faire boire son invité. Il y parvient parfaitement. Le journaliste ne passe vraiment à l'attaque que beaucoup plus tard, dans le petit salon, après qu'Ahmed leur a apporté café et cognac.

« J'aimerais que vous me donniez votre opinion sur la façon dont le général Massu est en train de résoudre le problème du terrorisme à Alger.

– Posez-lui la question.

– Je l’ai fait. Il m’a répondu avec une logique brutale et militaire qu’il exécutait des ordres précis d’avoir à débarrasser la ville du terrorisme par tous les moyens. Les moyens sont, paraît-il, des secrets militaires. Je reconnais qu’on ne peut pousser un chef militaire à dévoiler sa tactique à des fins de publication, même si c’est un secret de polichinelle.

– Et vous comptez sur moi pour le trahir ?

– Je vous demande seulement votre opinion.

– Je vais essayer de vous répondre. S’il m’arrive un jour, dans quelque contexte que ce soit, de poser des bombes ou d’être le complice proche ou lointain de ceux qui les posent, quelles que soient la noblesse et la grandeur de ma cause, quelle que soit l’infamie ou la puissance de mes ennemis, quelle que soit la disproportion de forces et de moyens entre le camp pour lequel je lutterai et celui contre lequel je lutterai, si je pose des bombes,. Demongeot, et que l’on m’attrape, je ne m’attendrai pas à être ménagé. Suis-je assez clair ?

– Limpide. En somme vous approuvez la torture ?

– Au bout de la guerre il y a la paix. Je combats pour la paix, mon devoir est de tout faire pour atteindre mon but au plus vite. Le vôtre sera alors de mettre votre talent au service de la paix. Humaniser la paix me paraît plus logique que de chercher à humaniser la guerre. Jusqu’à présent, hélas ! les hommes n’ont trouvé que la guerre comme solution dans la recherche de la paix. Si vous croyez en détenir une autre, vous feriez bien de la publier au plus vite, au lieu de reprocher aux soldats de s’entre-tuer sans délicatesse ni courtoisie. La guerre n’est un peu noble que dans

l'esprit de ceux qui, comme vous, l'ignorent. Pour moi, c'est une monstrueuse saloperie faite de merde et de sang.

– Vous avez choisi ce métier.

– Merci, Demongeot. C'est la riposte que j'escomptais. Depuis ma plus tendre enfance on m'a farci la tête de récits d'épopées glorieuses, on m'a appris à l'école la grandeur de mon pays à travers ses combats, ses chevaliers, ses héros. J'ai cru naïvement que mon pays avait besoin d'hommes comme moi pour maintenir son intégrité. Je le crois encore et, pourtant, il me fait cocu.

« Mais à force d'expériences, la guerre m'a montré son visage. Je n'ai jamais fermé les yeux. Vous ne parviendrez pas à codifier ni l'horreur ni la violence. Oui, j'ai choisi l'armée, oui, je porte un uniforme. Ça ne m'empêche en rien d'être un homme aussi sensible que vous, Demongeot. Je suis persuadé de posséder en moi, autant que vous la possédez vous-même, la notion du bien et du mal. Je ne pense être ni un sadique ni un malade, et je hais la guerre plus que vous ne la haïrez jamais. À moins que vous ne vous décidiez un jour à la faire.

« Que cherchez-vous au juste dans vos attaques contre Massu et ses procédés ? Admettons que votre indignation s'avère suffisamment efficace. Supprimons le renseignement. Parfait. Monsieur Demongeot, porte-drapeau de l'intelligentsia de gauche, est satisfait. L'armée française tue maintenant proprement. On peut sublimer ces héros sans tache. Mais Pierre Demongeot enfourchera un autre dada, celui de la légitimité du combat immaculé que livrent les soldats de son pays. Et là je vous applaudirai, car ce sera votre problème et vous ne vous occuperez plus du mien. Vous risquerez même d'être utile à quelque chose.

« Alors, sautez le pas, Demongeot. Je vous crois suffisamment intelligent pour trouver, contre la guerre en général et celle-ci en particulier, des arguments plus probants que des rapports douteux qui prennent la forme de confessions de voyeurs et qui font vendre vos journaux en grande partie à des malades, qui frissonnent d'horreur perverse, à la recherche d'un détail plus ignoble et plus croustillant qu'un autre.

– Si je vous suis bien, dans la mesure où vous restez logique, vous reconnaissez plus ou moins aux autres le bon droit de leur action de terrorisme ?

– Évidemment. Et encore une fois j'insiste, je ne m'occupe pas de la légitimité de leur soulèvement. Mais face à notre puissance ils ne disposent que de cette arme. Elle est répugnante, au paroxysme de la lâcheté, de l'injustice et de la cruauté. Elle ne frappe aveuglément que des innocents, ne fait courir que des risques minimes aux exécutants, mais je ne leur nie pas le droit de l'employer. Je ne leur nie que celui d'aller pleurer dans votre giron lorsqu'on applique la seule parade qui existe. D'ailleurs, et cela vous semblez l'ignorer, ils ne le font pas. Vous les défendez malgré eux et cela avec une telle maladresse que vous les privez de la seule dignité qui leur reste. Plaise au Ciel que dans votre vocation de chantre des races opprimées, il ne vous vienne pas un jour à l'esprit de sublimer la Légion !

– Vous ne m'avez pas convaincu, mais vous m'avez diverti.

– Vous m'en voyez enchanté. Bonne nuit. Puisque vous désirez nous accompagner, vous n'ignorez pas que nous partons à l'aube.

– Ne vous inquiétez pas pour moi. Deux heures de sommeil me suffisent et je déteste me coucher tôt. En tout cas, quand je suis seul.

– Si vous désirez soit vous faire planter, soit ramoner, Monsieur Ahmed, comme vous l'appellez, prend cinq mille balles.

– Sachez, mon cher, que je considère la prostitution comme une contrainte, et je vous le répète, vous ne m'avez pas encore convaincu. Cela dit, une ultime question : vous êtes au courant de ce tarif par expérience personnelle ?

– Renseignements, mon vieux, renseignements. N'allez pas vous faire des idées.

– Je me disais aussi... »

« Kahil, réveille-toi, nom de Dieu ! »

Le sergent-chef se dresse, vaseux, sur son lit.

« On a combien de pédés à la compagnie ?

– C'est pour ça que tu me réveillés, mon capitaine ? Je ne sais pas. Je m'en fous. Ils s'enculent tous plus ou moins, mais pédés, c'est un bien grand mot.

– J'en voudrais un sérieux, avec une queue de plomb, et si possible un beau mec.

– Mabrouk, Mabrouk Oucif, le jeune.

– Mabrouk, il en croque ? Je croyais au contraire...

– Oh ! Il baise davantage de bonnes femmes parce que, dans l'ensemble, elles courent moins vite. Mais je te le conseille pas pour ton coup d'essai, mon capitaine, c'est pas un dard qu'il a, c'est trois cuisses.

– C'est pas pour moi, abruti. Envoie-le au Transatlantique, qu'il

demande Pierre Demongeot. Qu'il lui remette ce mot, et qu'il lui défonce l'oignon. Je n'ai pas envie que cet emmerdeur de journaliste nous suive demain.

– Ne t'inquiète pas ! Si Mabrouk le plante, il n'aura pas envie de faire du footing avant deux semaines... »

LA NEIGE S'EST ARRÊTÉE À L'AUBE, LE CIEL EST ÉCLATANT . SUR LA PLACE, LES LÉGIONNAIRES SAUTILLEN D'UN PIED SUR L'AUTRE, FRAPPE LE SOL DE LEURS RANGERS ET SE BATTENT LES FLANCS.

Les moteurs de la plupart des G. M. C. tournent et grondent, lâchent une fumée bleutée qui empuantit l'air et souille la pellicule blanche.

Pierre Demongeot arrive, il paraît en pleine forme. Frais et souriant, il s'est sobrement et intelligemment habillé d'un pantalon de velours beige, d'un pull-over à col roulé et d'un blouson imperméable de montagne.

Il porte un sac sur le dos. Ses dents éclatent lorsqu'il s'approche de Bernis.

« Je tiens à vous remercier, capitaine. La Légion a, en tout cas, le sens des convenances. »

Un peu désappointé, Bernis rit aigrement :

« J'ai craint que vous ne parveniez pas à dormir. Vous monterez avec moi dans ma jeep, nous avons quarante-deux kilomètres à parcourir avant les hélicoptères. Car vous persistez dans votre désir de nous suivre ?

– Bien entendu. »

Bernis se dirige vers l'un des G. M. C. Kahil vient à sa rencontre.

« Foiré, ton coup, mon capitaine ! Mabrouk prétend qu'il faudrait lui envoyer au moins trente gus pour l'entamer. C'est une nature, ton journaliste. »

La grosse libellule disgracieuse tournoie dans son fracas sifflant autour du piton. Le dôme est vierge, la neige fraîche sans la moindre empreinte.

« Où vous voulez ! » gueule Bernis au convoyeur qui fait au pilote un signe du pouce.

Le monstre se stabilise. Avant de s'affaisser lentement, il soulève un ouragan de neige poudreuse qui jaillit en tourbillons affolés. L'hélicoptère se pose mollement, vomit la première section du G. M. P. R. L'engin reprend son élan vers le ciel. Les vingt-deux hommes se tassent, courbés, têtes enfouies dans leurs bras. Les claquements du moteur s'estompent, la neige brassée retombe. La montagne violée retrouve sa sérénité.

Bernis marche en tête de la colonne après avoir jeté un coup d'œil sur sa carte plastifiée. Les hommes le suivent à cinq mètres les uns des autres, Demongeot est en quatrième position.

Vers neuf heures du matin, ils parviennent, à flanc de rocher, en bordure d'un étroit couloir à pic qu'ils doivent traverser sur une cinquantaine de mètres. Bernis décide de passer et de tendre une corde de rappel dont les hommes se serviront pour assurer leur dangereuse progression.

Le capitaine se débarrasse de son sac, de ses armes, et se lance dans une marche en crabe, dos à la paroi. La corde est fixée à sa taille. S'il chute dans la première moitié du parcours, il peut s'en tirer. Dans la seconde, c'est moins évident.

Bernis constate amèrement que l'aspérité en forme de couloir se rétrécit. Il est gêné par la neige fraîche qui masque le relief inégal du sol. Le soleil s'est levé, le frappe, brûlant. Le légionnaire transpire. Enfin, il parvient au

bout de l'obstacle ; un vaste champ de neige s'étale en pente douce jusqu'aux premières grottes. Loin en bas dans la vallée, il aperçoit les véhicules des unités de bouclage qui ferment le dispositif. Le capitaine assure la corde sur un rocher saillant. L'un après l'autre, les hommes passent sans autre difficulté que le vertige.

Après une heure supplémentaire de marche, ils se regroupent sous une grande voûte rocheuse. Kahil vient de découvrir un énorme puits qu'il sonde en lui expédiant des petites pierres.

« Casse-croûte, ordonne le capitaine. Après, on tirera au sort pour désigner le premier à descendre. »

Demongeot n'est nullement affecté par la course en montagne. Il mord avec un solide appétit dans le pain noir et la galantine.

« Je suppose, demande-t-il, que vous allez lancer des grenades avant de descendre ?

– C'est la question que je me pose depuis un moment, réplique Bernis. Il y a le pour et le contre.

– Le contre ?

– Un de nos principaux atouts pour déceler une présence sera l'odeur. Il est vraisemblable que dans certaines de ces grottes des groupes importants se terrent. Et une centaine d'hommes dans un trou, ça pue.

– Surtout les Arabes ?

– Ne faites pas de mauvais esprit, Demongeot. »

Un premier musulman du G. M. P. R. descend en rappel, Retz suit à

quatre mètres, Kahil à quatre mètres. Aucun incident. Après une chute verticale, le puits s'étend horizontalement. Les trois soldats fouillent les couloirs pendant deux heures sans déceler la moindre trace de vie.

À dix-sept heures, ils ont exploré trois grottes sans résultat. Seul bénéfice de l'opération : les relevés topographiques que Bernis trace habilement entre chaque tentative. Après chaque sondage, Retz apprend, par contact radio, que les autres groupes « cobayes » n'ont pas obtenu non plus de résultat positif.

« Une fois de plus : opération fiasco ! Nous allons camper, annonce Bernis. Nous aurons peut-être plus de chance demain.

– Vous avez une curieuse conception de la chance, remarque Demongeot.

– Évidemment, c'est une façon de parler. D'ailleurs, il me semble que vous êtes dans le même cas que nous : jusqu'à présent vous n'avez pas grand-chose à raconter..

– Détrompez-vous, Bernis. J'espère avoir le talent nécessaire pour décrire et transmettre la peur de vos hommes, l'abominable et insoutenable angoisse qui transforme leurs visages et leurs gestes, le courage qu'il leur faut pour obéir à vos ordres. Et je ne parle pas que de vos musulmans : vos légionnaires leur ressemblent avant de descendre et vous n'y prêtez aucune attention.

– Il y a plus de dix ans que je vois ces masques. »

Ils installent le camp de nuit dans une caverne. Bernis décide l'ultime exploration de la journée avant le feu et la soupe.

Cette fois, l'entrée de la grotte est horizontale et exigüe. Il faut ramper vingt-cinq mètres avant de rencontrer le puits qui semble s'élargir dans la profondeur de la montagne. Kahil revient en marche arrière : devant l'orifice du puits, l'artère horizontale est trop étroite pour permettre un demi-tour.

« Toujours pareil : un trou noir, déclare le sergent-chef. La lampe éclaire jusqu'à dix mètres, après oualou ! Mais en bas, cette fois, il y a du monde.

– Tu as entendu quelque chose ?

– Rien, mon capitaine, mais ça renifle dur, ça coince, ils ont fait du feu et ils ont chié.

– Bon, on va aller voir. Préparez trois cordes. Hamilton, c'est ton tour. Moi derrière, Kahil troisième. Dans le tuyau, l'un derrière l'autre, Retz, Morachini, Sullivan. Chacun de vous assurera chacun de nous. Compris ? Exécution. »

Demongeot est livide comme un suaire. Hamilton s'engage dans le boyau, les pieds les premiers, suivi par Bernis et Kahil. Les trois assureurs suivent, la tête en avant. La résonance est d'une extrême puissance, les mots rebondissent, caverneux.

« Je commence à descendre, mon capitaine, annonce Hamilton. Je balance une grenade ?

– Vas-y ! »

Amplifiés par la sonorité rocheuse, Bernis perçoit le bruit sec du dégoupillage, puis le cliquetis de l'anneau et de la tirette balancés dans le puits, enfin le choc de la grenade qui, dans sa chute, heurte à plusieurs reprises les parois et les aspérités.

Bernis protège ses oreilles de ses paumes. C'est superflu. La détonation est sourde, le fracas s'est répandu au fond. Bernis continue à se propulser en arrière en s'aidant de ses coudes. Il sent contre son flanc la corde d'Hamilton qui file ; le légionnaire se laisse chuter, retenu seulement par Retz qui libère le rappel passé en travers de son corps à la manière des alpinistes. Bernis plonge à son tour, en haut Morachini lâche la corde par petits coups.

« Hamilton, ça va ?

– Affirmatif, mon capitaine. Je ne dois pas être loin du fond et ça s'élargit. »

Bernis dirige sa lampe-torche vers l'abîme, il aperçoit le béret de l'Anglais. Il relève la tête et crie vers la haut :

« Kahil, tu es dedans ?

– Oui, mon capitaine, rien à signaler.

– Je suis au fond, mon capitaine ! Ça part sur la gauche, j'y vais.

– Attention à toi ! Tire avant d'avancer. »

Hamilton lâche une courte rafale de Mat, puis c'est le silence. Les tympans de Bernis vibrent.

« Hamilton ! »

Toujours le silence. Et l'odeur violente de la poudre brûlée.

« Hamilton ! Réponds ! »

Bernis se cale sur une paroi, donne du mou à sa corde avant de tirer dessus par deux fois. Les assureurs bloquent la descente.

« Hamilton ! Réponds, nom de Dieu !... Kahil, gueule à Retz de le

remonter ! »

Bernis a dégainé et armé son Colt. Il a calé chacun de ses pieds contre des bosses rocheuses ; la corde de rappel nouée à sa ceinture, maintient seule son équilibre. De la main gauche, il braque la lampe-torche vers le fond qu'il distingue. La corde d'Hamilton dérape centimètre par centimètre, frotte un angle rugueux : le capitaine est-certain qu'elle drague une masse inerte. Bernis souhaite sans trop y croire que son compagnon ne soit qu'assommé. Hamilton apparaît. Dans un réflexe, Bernis éteint la lampe, mais il ne peut chasser l'image qui a frappé ses rétines. La gorge de l'Anglais est tranchée d'une oreille à l'autre et sa tête forme avec ses épaules un angle perpendiculaire.

En haut, Retz continue à tirer. La corde a glissé sous les aisselles. Pantelant, le cadavre se soulève, prend une position verticale avant que lentement les pieds inertes quittent le sol. La tête à moitié décollée bascule en arrière. Le rayon de la lampe de Bernis frappe les yeux clairs du mort.

Le corps passe à hauteur du capitaine, qui est contraint de l'aider à coulisser. Bernis ferme les yeux, il a envie de vomir. De nouveau, il braque sa lampe vers le bas. Il s'aperçoit alors seulement qu'il est couvert de sang : au-dessus de lui, le corps d'Hamilton continue à se vider par grosses gouttes tièdes qui le frappent sur la nuque.

Bernis ne reconnaît pas sa voix lorsqu'il crie :

« Kahil, transmets : qu'on nous descende ! »

La corde s'assouplit. Mètre par mètre, le capitaine progresse vers le fond. Il distingue nettement dans le rayon de sa lampe l'embouchure de la galerie horizontale. Il constate que la roche au-dessus d'elle est

suffisamment tourmentée pour lui permettre de s'y bloquer sans l'assurance de la corde. Il cale son pied droit, puis son gauche et dénoue le rappel qui lui serre la taille. Kahil le rejoint, il y a de la place pour deux. Le sergent-chef imite l'officier qui lui chuchote :

« Je balance une défensive. Dès qu'elle a pété, tu sautes et tu braques la lampe.

– Compris. »

Bernis dégoupille sa grenade. Il se plie en deux pour projeter l'engin au plus loin que lui permet sa position, puis il se restabilise.

Le bruit de la déflagration est assourdissant, Bernis et Kahil se laissent tomber pieds joints. Kahil allume. Le faisceau de la puissante torche est étouffé par l'amalgame de fumée provoqué par l'explosion et par les molécules de la roche pulvérisée. Pourtant Bernis perçoit l'ombre furtive, il lâche une rafale : l'ombre s'écroule.

Les deux légionnaires se sont jetés à plat ventre. Le sergent-chef a éteint la lampe, il se contente de lancer des éclairs furtifs qui lui permettent de constater que l'opacité s'estompe.

Après trois ou quatre minutes, ils distinguent l'homme touché qui git à deux mètres d'eux. Le corps bouge. Le capitaine et le sergent-chef s'approchent en rampant. L'homme se met à crier dans la direction du fond du boyau, Kahil bondit et lui plonge son poignard dans les reins.

Ils aperçoivent maintenant l'extrémité de l'artère qui se scinde en trois veines. Ils trouvent la cavité dans laquelle le rebelle s'était dissimulé pour égorger le premier homme qui se glisserait par le goulet. Le fellagha avait été, de toute évidence, laissé seul en arrière-garde.

« Va gueuler dans le puits, ordonne Bernis. À l'exception de Retz, que tout le monde descende. Que Retz sorte et qu'il prévienne le vieux que nous tenons quelque chose. D'après la position de l'entrée, ils trouveront les issues éventuelles.

– Il doit faire nuit, mon capitaine.

– Il est trop tard pour reculer. »

La vingtaine d'hommes de la section se regroupe derrière Bernis. Ils sont descendus à la corde lisse.

« Complet, mon capitaine, annonce Morachini. Il ne reste que le sergent-chef Retz en surface.

– Et le plumitif.

– Présent, capitaine.

– Nom de Dieu, Demongeot ! Qu'est-ce que vous foutez là ? Vous êtes malade.

– Je fais mon métier. Ne vous inquiétez pas, je resterai derrière.

– On aura tout vu. Bon, trois éclaireurs, un pour chaque boyau.

– Inutile, mon capitaine. Le bon c'est le gauche, il y a des traces de passage évidentes, fait remarquer Kahil.

– Juste. Tout le monde derrière moi. »

La galerie est suffisamment vaste pour permettre à trois hommes d'avancer de front. Mais les soldats longent les parois. Des éclairs lumineux sont lancés en alternance par Bernis et les trois hommes de tête.

LES LÉGIONNAIRES PARVIENNENT DEVANT UNE VOÛTE IMMENSE , UNE ÉNORME GROTTE DU VOLUME D'UNE CATHÉDRALE. LE SPECTACLE EST TELLEMENT IMPRÉVU ET HALLUCINANT QUE BERNIS LAISSE SA LAMPE ALLUMÉE. IL PROMÈNE LE FAISCEAU SUR PLUSIEURS CENTAINES DE CAISSES : PARTOUT DES ARMES , DES FUSILS MITRAILLEURS, RELUISANT DE GRAISSE, SCINTILLANT DE LEUR ACIER NEUF. PAR CONTRE AUCUNE PRÉSENCE HUMAINE N'EST DÉCELABLE. LES HOMMES CONTEMPLENT, LES YEUX ÉCARQUILLÉS, L'EXTRAVAGANTE DÉCOUVERTE.

Alors, derrière eux, c'est l'explosion. Trop loin pour que les éclats risquent de les atteindre, mais personne ne s'y trompe : une grosse partie du boyau s'est effondrée, bloquant toute possibilité de retraite.

La voix qui tonne est tellement amplifiée par la voûte que Bernis pense un instant à un micro.

« Il y a un chef avec vous, il m'entend ?

– Je t'entends, réplique Bernis.

– Nous sommes nombreux, vous êtes foutus. Mais si on tire, on saute tous, il y a des caisses de nitroglycérine. Alors, on déménage les explosifs et vous ne bougez pas. C'est nous qui faisons la lumière. Compris ?

– Compris, réplique Bernis. On ne tire pas. Allez-y. »

De puissantes torches s'allument en face. Les hommes du G. M. P. R.

se tiennent terrés à l'abri des blocs et des rochers. Seuls Bernis et Kahil ne cherchent pas à se dissimuler, mais ils ont ostensiblement déposé leurs armes à leurs pieds. Bien qu'ils soient éblouis, ils parviennent néanmoins à distinguer de nombreuses ombres qui se précipitent agilement vers les caisses et les armes, puis derrière arrivent des mulets qui sont chargés par les fellaghas. Alors, seulement, Bernis s'abrite ; Kahil le suit.

« Regarde la direction des mules ! La sortie est vaste. Fais passer les consignes : bloquez toutes les lampes avec des pierres, braquez-les vers les mules. Que tous les hommes se débarrassent de leurs armes pour s'alléger, qu'ils ne gardent que leur pistolet. À mon signal allumez tout, et on leur saute dessus au couteau. Objectif : la sortie. Pas question de s'entraider, préviens le journaliste qu'il démarre juste derrière moi. »

Ils bondissent au signal, mais les rebelles réagissent vite. Prenant le risque d'une explosion, les fellaghas déclenchent le tir. C'est un carnage, les hommes se battent au corps à corps. Le feu rebelle se tait enfin. Cinq survivants du G. M. P. R. et trois blessés seulement parviennent à l'issue. Mais, à l'air libre, la position est idéale, les reflets de la lune sur la neige éclairent l'entrée de la grotte comme un projecteur, un amas rocheux permet de se dissimuler en embuscade. Les survivants ont tous cinq ou six grenades, leur Colt et plusieurs chargeurs, ils peuvent interdire efficacement la sortie.

« Le journaliste ? demande Bernis.

– Je suis là, je vous ai suivis.

– C'est toujours ça. Kahil ?

- Ici, mon capitaine.
- Survivants ?
- Morachini et cinq gus. Sullivan est resté à l'intérieur.
- Flipper ?
- Flipper ici. Flipper, avec F. M.
- J'avais donné l'ordre de laisser les armes, abruti !
- Flipper obéi. Laisse son F. M. Piqué F. M. viet.
- Sans blague ! Fais voir ! Attention à l'entrée, vous autres ! Tirez sur tout ce qui bouge ! »

Fier et heureux, Flipper exhibe le fusil mitrailleur hongrois et trois rubans de munitions. Bernis installe l'arme ; en dix secondes il a compris son maniement bien qu'il en découvre le modèle.

« Pourquoi les appelle-t-il les viets ? interroge Demongeot.

– Il n'a pas compris que nous avons quitté l'Indochine. Il a toujours un temps de retard. En Indo il les appelait les Boches. C'est assez courant et assez significatif : de nombreux anciens appellent viets les rebelles algériens, ça facilite la vie.

- Vous avez de ces mots.
- Au fait, Demongeot vous ne tenez pas mal le coup, pour un...
- Pour un pédé.
- Ça, mon vieux, je suis payé pour savoir que c'est sans rapport ! Non, je voulais dire : pour un civil, tout simplement.
- Je vous ai déjà expliqué, c'est une question de conscience professionnelle. »

De l'amont parvient un discret sifflement sur trois notes (les premières du *Westerwald Lied*). Bernis instantanément siffle les trois notes suivantes. L'échange se reproduit quatre fois avant que la silhouette de Retz, chargé comme un baudet, se dessine sur la neige.

« Par ici, Erik ! Rien à craindre ! » lance Bernis.

L'Allemand rejoint, se débarrasse du matériel pharmaceutique d'urgence, de deux sacs de vivres, du poste radio.

« J'ai pris sur moi, mon capitaine, j'ai compris. Il y a de la casse ?

– Une douzaine de gus, Sullivan et Hamilton.

– Hamilton, je sais. Je l'ai enseveli sous la neige, il faudra aller le chercher.

– En tout cas, tu as bien fait de nous rejoindre. Rappelle le patron tout de suite. »

La litanie commence :

« Orphelin Victor appelle Tango... Orphelin Victor appelle Tango Victor... J'ai apporté une bouteille de scotch et des cigarettes, mon capitaine... Orphelin appelle Tango... Répondez Tango Victor. »

Bernis décapsule avidement la bouteille de Haig. Il s'apprête à la porter à ses lèvres, mais freine son geste et la tend à Demongeot. Le journaliste engloutit une formidable rasade comme s'il buvait du lait. La bouteille passe de main en main. Flipper vide carrément la moitié qui reste.

« J'en ai une seconde, mon capitaine. Ne fais pas cette gueule », lance Retz entre deux appels.

Après un bon quart d'heure Tango Victor répond enfin :

« Je vous reçois cinq sur cinq, Orphelin. À vous.

– Ici Autorité d'Orphelin, braille Bernis, en arrachant le micro des mains du sergent, passez-moi le patron.

– Je te reçois. À toi.

– On a mis dans le mille. Nous bloquons l'unique entrée en SW 114. Amenez-vous, envoyez les ventilateurs dès que possible. Il y a beaucoup de monde.

– Beaucoup de monde ? Tu es sûr ?

– À quelques signes discrets, comme par exemple la perte de douze de mes hommes.

– Tu peux tenir jusqu'à l'aube ?

– Je peux tenir un mois si vous parachutez des putes ! Mais arrivez quand même au plus vite.

– Bien compris, Orphelin. Ton journaliste ?

– Il est entier, et il a tenu le coup. Depuis hier il m'a prouvé deux fois qu'il avait des couilles. La première fois par personne interposée... La vache, il a coupé... »

Au cours de la nuit, les rebelles tentent de sortir en force, mais l'issue n'est pas assez vaste, chaque fois c'est le carnage. À lui seul Flipper, avec le fusil mitrailleur dont il ne tire pourtant que de courtes rafales, interdit toute tentative de fuite.

L'aube glaciale se lève, éclaire doucement un lamentable charnier.

Devant l'ouverture de la grotte, une dizaine de corps sont figés par le froid dans d'extravagantes positions. La neige est maculée de plaques rosâtres. Quatre mulets ont été frappés par les balles, un cinquième agonise dans des mouvements désespérés, Bernis l'ajuste et l'achève d'un coup de pistolet.

« Moi aussi ! »

Du charnier parvient une voix rauque. Un homme est vivant, Kahil le repère.

« Je l'achève, mon capitaine ? demande le sergent.

– Non. Attends.

– Tu ne vas pas refuser à un homme ce que tu fais à une bête ! hurle le blessé.

– Tu peux nous rejoindre ?

– Je peux pas bouger. J'ai pas mal, mais je suis gelé.

– Va le chercher ! ordonne Bernis. Fais gaffe.

« Vous autres, surveillez l'entrée. »

Kahil rejoint l'homme en trois bonds, il le fait glisser sur la neige en le soulevant sous ses aisselles ; son bras gauche enlace la poitrine du blessé ; son bras droit reste braqué, Colt au poing, vers l'entrée de la grotte. Le risque est, hélas ! inutile. Le malheureux a reçu un chapelet de balles dans le ventre. S'il ne souffre pas, c'est qu'effectivement il est anesthésié par le froid. Un coup d'œil suffit à Bernis pour constater qu'il n'y a pas le moindre espoir de le sauver. Sur un signe d'approbation du capitaine, sans hésiter, Kahil tire une balle dans la nuque de l'agonisant que la vie

abandonne dans un ultime sursaut.

Quelques instants plus tard, ils perçoivent le bourdonnement saccadé des *Sikorsky* qui se posent sur la crête. Avant dix heures du matin, quatre compagnies du 3^e Étranger prennent position, Andrieux, La Sauve sont là avec leurs hommes. Une grande tente est dressée, des vêtements chauds sont distribués à Demongeot et aux huit survivants de la section du G. M. P. R

Les hommes valides s'étaient débarrassés de leur pull-over en faveur des trois blessés. Demongeot les avait imités spontanément. Toute la nuit ils n'avaient tenu, par – 15°, en chemisette et veste de toile, que grâce à trois nouvelles bouteilles de whisky et deux de gnôle que Retz avait brandies les unes après les autres. Conséquence logique : maintenant, sous la tente que le soleil frappe, Bernis et les siens sont d'une insolite gaieté.

Le colonel Oster et son état-major rejoignent vers onze heures. Le colonel s'arrête devant Bernis qui instinctivement palpe ses poches. Oster sourit, extrait deux cigares de sa veste et en plante un dans la gueule du capitaine avant de brandir sous son nez un briquet à la flamme gigantesque.

« Autant mettre les choses au point, mon colonel, je suis bourré comme une cantine.

- Tu n'as rien de gelé, c'est vérifié ?
- Rien. Aucun de nous.
- Combien sont-ils là-dedans ?
- Un putain de paquet, mon colonel !

– Je te demande pas un poème, je te demande combien.

– J’ai oublié de les compter, je rigolais trop. Vous savez ce que c’est, mon colonel : quand on a le fou rire, on perd les pédales. »

Oster va gueuler, Retz intervient :

« Il y en a une centaine, mon colonel. Facile, mon colonel. Enfin c’est-ce qu’ils m’ont dit. »

Oster se tourne vers Demongeot :

« Et vous, comment avez-vous rejoint ?

– J’étais avec eux dans la grotte, colonel. Et cela sous ma seule responsabilité : j’ai suivi sans l’assentiment du capitaine Bernis. »

Oster explose :

« Sous votre responsabilité ! Il n’y en a pas d’autre que celle de Bernis dans cette affaire. Il ne fait que des conneries décidément, et pour la première fois de ma vie j’ai pensé que j’allais devoir le féliciter. »

Bernis et Demongeot échangent un regard et sont pris d’un bruyant rire d’ivrogne. Kahil débouche une bouteille de marc et la tend à son chef, qui lampe une gorgée avant de la passer au journaliste.

« Savez ce qui me fait le plus rigoler, mon capitaine ? C’est que j’ai achevé un blessé devant lui. »

Demongeot se lève. Toujours hilare, il enlace Bernis par les épaules.

« Z’inquiétez pas, Oster ! C’est mon pote, votre égorgueur. Je dirai pas de mal de lui.

– Allez-vous coucher. Ronflez tous les deux, vous me dégoûtez. »

Andrieux entre dans la tente :

« Qu'est-ce qu'on fait, mon colonel ?

– On attend. Ils se décideront bien à sortir.

– Ils peuvent tenir jusqu'au printemps, interrompt Bernis. Ils ont des vivres et une grosse bande de mulets, ils ne sont pas près de manquer de viande.

– Qu'on balance tout de suite les lacrymogènes ! Tu peux me faire un topo, Bernis ?

– C'est du sirop, l'entrée est franche. »

À treize heures, près de cinq cents hommes sont en larmes. Légionnaires et rebelles – qui se sont rendus sans combattre – crachent tous et pleurent sous l'action de l'avalanche des bombes lacrymogènes.

La grotte est fouillée dans ses moindres recoins. Sullivan, le géant irlandais, est retrouvé légèrement blessé : il a été soigné et bien traité par les rebelles qui le retenaient prisonnier. Par contre, quatre musulmans du G. M. P. R. ont été pendus après un bref jugement.

LA DÉCOUVERTE ET L'ANÉANTISSEMENT DE LA GROTTA DU GHAR ONT PORTÉ UN COUP TRÈS DUR À LA RÉBELLION. L'ARSENAL RÉCUPÉRÉ, LES CENT VINGT REBELLES MIS HORS DE COMBAT APPARTENAIENT À LA BANDE DE LAHOUCINE MEZARIF MAIS NI LE CHEF, NI AUCUN DES HOMMES DE SON ÉTAT -MAJOR NE SE TROUVAIENT SUR PLACE. LES LÉGIONNAIRES NE FONT PAS PREUVE D'UN OPTIMISME DÉBORDANT, ILS SAVENT QUE LES VRAIES VICTOIRES NE SONT ACQUISES QUE PAR LA SUPPRESSION DES CHEFS, SURTOUT QUAND, COMME MEZARIF, ILS PRENNENT UNE VALEUR DE SYMBOLE.

À Batchella, la Légion jouit d'un double répit, car dans une réaction en chaîne le terrorisme local somnole aussi. Un tragique coup de théâtre va pourtant endeuiller le 3^e "Étranger" : en plein souk, alors qu'il déambulait seul, le capitaine de la Sauve est mortellement poignardé. Sous la pression du colonel Oster, Bernis accepte de reprendre le commandement de sa compagnie, le G. M. P. R. passe sous les ordres d'un capitaine S. À. S.

En juin 1957, le colonel Oster remplace Rommarède à la tête du secteur de Batchella et c'est le 1^{er} bataillon tout entier qui est implanté dans la bourgade. Les légionnaires y ont pris leurs habitudes. Avec la gentillesse colorée des pieds-noirs, la population les a adoptés. Du coup, les cancans propres à une petite ville de province vont bon train. On parle énormément de la liaison notoire du capitaine Bernis et de Nicole Coste, la belle-fille de l'administrateur.

Les « bonnes gens » s'insurgent du caractère désinvolte de ces amours tapageuses. Nul n'ignore non plus que Laurence Durlac prend, de toute évidence, ombrage de cette situation. Nul, à l'exception de Bernis lui-même, qui feint d'ignorer l'hostilité et l'agressivité suspectes dont la jeune institutrice fait preuve à son égard. Par jeu il chahute avec elle, semble la considérer comme une gamine divertissante, comme un copain du même sexe.

Laurence et son amie Leïla ont maintenant la charge de plus de cent cinquante enfants, et leur orphelinat leur pose des problèmes qui souvent mettent leur compétence à rude épreuve.

L'aumônier Philippe Louis, quinze ans de Légion, qui remplace l'abbé Rousseau très vite dépassé par les événements, apporte aux jeunes femmes toute l'assistance qu'elles peuvent souhaiter, mais il lui arrive, lui aussi, d'être débordé. Surtout quand il a affaire à des adolescents comme Hamma Nefta ou le jeune Hocine qui a été récupéré à la suite du massacre de Tanridj.

Les deux gamins frondeurs ont conscience de l'amour paternel qu'ils suscitent. Depuis longtemps déjà ils se croient tout permis. Pour une large part, Bernis est responsable de leur déplorable éducation : trop souvent, il s'est contenté d'éclater de rire devant les rapports indignés du prêtre ou de l'institutrice :

« Hocine et Hamma ont emprunté deux jeeps et se sont lancé dans une course de vitesse à travers la ville. »

« Hocine et Hamma se sont procuré des revolvers et ont organisé un

concours de tir. »

« Hocine et Hamma ont été retrouvés au bordel. » (Ils ont respectivement douze et treize ans.) « Hocine et Hamma se sont soûlés. » « Hocine et Hamma ont souillé la façade d'un bâtiment militaire, en traçant à larges traits de peinture : *Le capitaine Bernis nique la fille à l'administrateur.* »

Cette fois-là, Bernis avait sévi. Il avait lui-même imposé la sanction en contraignant les deux gamins à repeindre la façade du bâtiment, puis en leur imposant un pensum qui consistait à écrire, cent fois chacun :

« On ne nique pas la fille à l'administrateur, on baise la fille de l'administrateur. »

Le père Louis et Laurence s'étaient insurgés, mais Bernis avait tenu bon.

« Vous êtes capable de tout pour vous amuser, Jean ! s'indignait l'institutrice. Tout le monde savait que vous étiez une brute, aujourd'hui vous démontrez que vous êtes un mufle ! Franchement, je plains cette pauvre Nicole.

– Ma pauvre Laurence, on voit que tu ne sais pas de quoi tu parles ! Pleure pas, on t'expliquera quand tu seras grande. »

À son tour, l'aumônier Louis tente de raisonner son ami :

« Tu fais preuve d'une mansuétude excessivement dangereuse, Jean, et ce qui est plus grave, c'est que tu pêches par orgueil. Au fond de toi-même tu sais parfaitement que tu es l'idole de ces deux voyous. Ne proteste pas. Je sais, ce sont de bons voyous. Mais ça ne change rien : un jour ils dépasseront les bornes, et ce sera en grande partie à cause de ton

comportement à leur égard. Dans chaque nouvelle ânerie qu'ils inventent, il y a 80 p. 100 de désir de t'épater. Pense à ça.

– Merci pour le sermon, mon père, j'y songerai. »

À la mi-juin, les prophéties de l'aumônier reçoivent une éclatante démonstration. C'est par le grand Flipper que naît le scandale.

Maladroit et gêné, le géant pénètre dans la salle à manger :

« Mon lieutenant (le Russe ne s'est toujours pas décidé à reconnaître la promotion de Bernis), toi venir, les gosses jouer mal. »

Laurence Durlac se lève comme un ressort : elle n'ignore pas que si Flipper a pris sur lui de troubler le lieu sacré des officiers, c'est qu'il doit se passer une chose grave. Bernis et Andrieux suivent, plus calmement.

« Où sont-ils ?

– Au garage, mon lieutenant. »

Précédant les deux officiers, Laurence Durlac se précipite devant le garage. Andrieux la retient. Les voix des gosses parviennent du fond, de derrière les G. M. C. Andrieux et Bernis s'avancent sur la pointe de leurs semelles caoutchoutées. Ils se figent, frappés de stupeur.

Un enfant d'une dizaine d'années, poignets et pieds liés, est accroché sur une barre métallique qui repose sur deux tréteaux. Hocine et Hama ont branché des fils sur une batterie de 6 volts et envoient la faible électricité dans le corps de leur victime. Hama pérore :

« Tu ne me connais pas, salopard ! Je suis le capitaine Bernis ! Tu parleras, tu peux me croire ! Et si tu ne parles pas, je te donnerai au D. O.

P., au commandant Rivière. Alors, tu feras connaissance avec la vraie torture. »

Bernis bondit, attrape Hamma par le col de sa chemise, le fait pivoter et lui envoie une claque fantastique. Déséquilibré, le gosse est sur le point de s'affaler sur la gauche, lorsque le capitaine le redresse d'une nouvelle gifle du revers de la main qui l'atteint en plein sur l'œil. Andrieux soumet Hocine au même régime, tandis que Laurence Durlac détache la victime de l'horrible jeu.

Hamma écume de rage. Dans son amour-propre blessé, il vocifère à l'encontre de Bernis :

« J'ai plus qu'un œil ! Il m'a crevé un œil ! Bourreau ! Salope ! Gestapo ! »

Dans un nouveau bond, Bernis tente de le saisir, mais le gamin esquivé, se lance dans une course folle et désordonnée à travers les camions. Il trébuche et va cogner, la tête la première, contre le porte-fusil métallique d'une jeep. Il se relève groggy, le visage ensanglanté, le nez cassé ; Bernis le soulève dans ses bras et se précipite à l'infirmerie.

« Alors, questionne Arp, en prodiguant ses soins, tu t'es battu avec le capitaine Bernis ? Ne me dis pas que tu as eu le dessous.

– Il m'a choppé en traître ! Sans ça c'est lui qui serait à l'infirmerie, tu peux me croire.

– Oh ! Je te crois. Mais c'est comme ça, pour s'amuser, que le capitaine s'est dit : tiens je n'ai rien à foutre, je vais fiche une danse à Hamma.

– On jouait avec Hocine, il a pas aimé.

– À quoi jouiez-vous ? »

Hamma paraît embarrassé. Il marmonne :

« À la gégène. Avec le petit Oufda. »

Arp, qui est parfaitement au courant, pousse ses questions.

« Il l'a trouvé drôle ce jeu, le petit Oufda ?

– Il était d'accord, je te le jure, Hans. Je ne comprends pas la colère du capitaine.

– Moi non plus ! Vraiment pas ! Si on peut plus s'amuser gentiment sans que de grandes brutes s'en mêlent...

– Te moque pas, Hans. Je me vengerai.

– Moi aussi, je sais donner des tartes, Hamma. Méfie-toi. D'abord, où as-tu entendu parler de la torture et de la gégène ?

– Partout en ville, tout le monde ne parle que de ça.

– Putain de guerre !

– Putain de Bernis, oui ! »

Arp lui assène une claque sur sa joue vierge. Le gosse sort en braillant.

Monsieur le juge des tortures, Je m'appelle Hamma Nefta, j'ai treize ans, je suis orphelin je vous écris pour vous demander,

s'il vous plaît, de fusiller le capitaine Bernis du 3^e Étranger, qui m'a tellement torturé qu'une rivière de sang coule pendant que j'écris ma lettre. J'ai le nez cassé et aussi un œil arraché, et le docteur, un boche de la Légion, m'a battu encore au lieu de me soigner. Je jure que tout ça est la vérité. Au secours !

Hamma Nefta.

« Tu devrais pas envoyer ça ! Ce n'est pas bien, reproche Hocine.

– C'est pas bien de me battre, ça lui apprendra.

– Et s'ils le fusillent ?

– Bien fait, je m'en fous ! »

Hamma expédie son message à Monsieur le Juge, Palais de Justice,
ALGER, Algérie.

Le lendemain, il a presque oublié. Avec le temps qui passe il oublie complètement.

Et pourtant, dans un cheminement administratif logique, la lettre parvient à la Commission de Sauvegarde des droits et libertés individuelles créée le 5 avril 1957 sur proposition de MM. Lacoste, Bourghès-Maunoury et Max Lejeune. L'organisme dépêche deux enquêteurs, M. Adrien Lamoureux et M^{me} Pierrette Germain.

L'arrivée des enquêteurs à Batchella au début d'août ne suscite pas d'étonnement. Il est maintenant habituel que des représentants de la Commission de Sauvegarde sillonnent l'Algérie.

C'EST SANS ANIMOSITÉ QUE LAMOUREUX ET PIERRETTE GERMAIN SONT REÇUS PAR LE COLONEL OSTER. LE NOUVEAU CHEF DU SECTEUR DE BATCHELLA MET À LA DISPOSITION DES ENQUÊTEURS UNE PIÈCE DANS LAQUELLE ILS S'INSTALLENT, DÉPLOYANT DOSSIERS ET MACHINE À ÉCRIRE.

Par contre la stupeur frappe le colonel, lorsqu'Adrien Lamoureux demande à entendre le jeune Hamma Nefta.

« Vous n'ignorez pas, réplique Oster, que sur proposition des capitaines Bernis et Andrieux, et sous la tutelle du 3^e Étranger, une école a été construite et aménagée dans la ville. Nous avons recueilli près de deux cents orphelins. Le jeune Nefta fut le tout premier. Il doit se trouver en classe et je suggère d'une part que vous attendiez midi, d'autre part que vous me fournissiez des explications.

– Nous les fournirons, colonel, mais dans l'intérêt de l'enquête, j'insiste pour rencontrer le jeune Nefta immédiatement. Je ne vous cache pas que je crains qu'il ne subisse des pressions.

– Faites attention, monsieur. Je me réserve à mon tour le droit de faire un rapport sur vos méthodes. Cela dit, j'envoie chercher le gosse. Oster sort en claquant la porte.

Hamma, très mal à l'aise, se dandine d'une fesse sur l'autre sur son

tabouret. Il est terrifié lorsqu'il aperçoit, entre les doigts de Pierrette Germain, la lettre qu'il avait envoyée deux mois plus tôt.

« Voyons, mon petit bonhomme, nous voulons vous parler de cette lettre. Vous allez tout nous raconter en détail, sans nous mentir. Vous nous direz seulement la vérité, vous comprenez bien ? »

Hamma lâche une confuse approbation.

« Pauvre enfant ! se lamente M^{me} Germain. Comment le rassurer ? Nous ne vous voulons que du bien, mon petit, nous ne vous ferons pas de mal, n'ayez pas peur.

« Après les épreuves qu'il a subies, poursuit-elle s'adressant à Lamoureux, j'ai presque honte d'être obligée de raviver ses terrifiants souvenirs.

– Je vous demande encore une fois, chère madame, de ne pas vous laisser emporter par un excès de sentimentalité. Notre mission se veut impartiale par essence et je remarque que le jeune Nefta semble en possession de ses deux yeux et qu'il ne présente aucune séquelle visible du traitement qu'il a dénoncé...

– Un coquard comme un melon, oui, il m'a mis ! lance Hamma. Trois jours, j'ai pas vu.

– Notez, madame Germain. »

La machine crépite.

« Et vous savez pour quelle raison vous avez été battu ?

– On jouait avec Hocine, on jouait à la gégène. »

À ces mots les enquêteurs sursautent.

« Qu'est-ce que tu racontes ?

– On jouait avec le petit Oufda à la gégène. Et puis le capitaine est arrivé, il a cru que je me moquais de lui, il m'a dérouillé.

– Qu'est-ce que c'est que ça, la gégène ? »

Le gosse hausse les épaules dans un mouvement dédaigneux suscité par l'ignorance de ses antagonistes.

« C'est quand on fout de l'électricité dans les couilles d'un prisonnier pour le faire parler. Tout le monde sait ça.

– Doux Jésus ! soupire Pierrette Germain.

– Et alors, Hamma, le capitaine Bernis vous a frappé, vous a cassé le nez ?

– Le nez, c'est pas lui.

– Pardon ?

– J'ai juré de dire la vérité. Le nez, c'est en taillant la piste. Je suis tombé.

– Taillant la piste ?

– En me tirant, quoi.

– Venons-en au fait, voulez-vous. Quels sont exactement les sévices dont s'est rendu coupable le capitaine Bernis ? Je veux dire quels sont les coups qu'il vous a portés ?

– Une paire de tartes, il m'a fait l'œil tazart. Comme une figue sèche, il était mon œil, le pauvre.

– Et c'est tout ?

– C'est tout ? C'est tout ? C'est pas rien ! La foudre du ciel, il a dans le

bras le capitaine.

– Revenons à cette histoire de gégène. (Lamoureux lève les yeux au ciel.) Vous avez dû assister à ces pratiques monstrueuses, pour penser à les imiter...

– J'ai pas assisté, mais Fehrat, le collecteur de fonds du F. L. N., m'a montré en rigolant. Il est resté deux jours au D. O. P., Fehrat.

– Et il rigolait ?

– Il a pas parlé. Il les a niqués avec leur gégène.

– Vous dites le collecteur de fonds. Or, d'après vous, il est en liberté. Comment savez-vous qu'il est collecteur de fonds ?

– Tout le monde le sait à Batchella.

– Tout ceci est effroyable, susurre Lamoureux. Madame Germain, veuillez prier les capitaines Bernis et Andrieux de nous rejoindre, le colonel Oster également. »

Bernis prend connaissance de la lettre en souriant, Oster et Andrieux ont la même réaction, Hamma se recroqueville sur lui-même les yeux fixés sur la pointe de ses espadrilles. Sévère, sentencieux, Lamoureux tend ensuite à chacun des officiers un double du rapport que vient de taper M^{me} Germain.

« Je vais demander le transfert de ce jeune garçon et de son complice Hocine à l'Assistance publique qui les prendra en charge. »

Sans pourtant bien comprendre, Hamma se tourne, affolé, vers Oster, vers Andrieux, vers Bernis. Le sourire de Bernis s'élargit discrètement, il

colle sa paume droite sur son poing gauche dans un geste instantanément compris par Hamma, mais dont la signification échappe à M^{me} Germain.

« Capitaine, inutile de menacer cet enfant ! Je vous ai vu. Nous sommes là pour le protéger. Ne craignez rien, jeune homme.

– Que se passe-t-il ? interrompt Lamoureux.

– Rien, tranche Oster, un petit échange d'opinions entre le gamin et son complice.

– Son complice ?

– Vous êtes aveugle ? Son complice, son ami, son idole.

– Colonel, ce moyen de défense me semble puéril.

– Ce qui me semble puéril, c'est qu'une commission humanitaire soit représentée par des collaborateurs chez lesquels une évidence humaine ne saute pas aux yeux.

» C'est bon, finissons-en ! Embarquez le moutard et fusillez Bernis. Je n'ai pas de temps à perdre.

– Dis, mon colonel, tu veux rigoler ? aboie, terrifié, le jeune musulman.

– Pas du tout, mon salaud ! Pour Bernis, on l'enverra peut-être seulement au bagne. Mais toi, tu vas me foutre le camp à l'Assistance ! Je ne veux plus te voir. »

Le menton du gosse se crispe, les commissures de ses lèvres se creusent. À trois reprises il fournit un effort vain pour retenir ses sanglots, avant de fondre en larmes désespérées et de bondir instinctivement dans les bras de Bernis, secoué par un désespoir d'une sincérité déchirante.

« Les laisse pas, Jean ! Les laisse pas m'emmener ! Je te demande

pardon !

– Mouche ton nez, crétin. Tu n’as pas cru vraiment que j’allais te confier à ces brutes ? »

Bernis tend son mouchoir au gamin, qui souffle dedans dans un bruit de trompette.

« Dites donc, capitaine Bernis, je vous prie de surveiller vos expressions et votre langage !

– Quoi ! Surveiller mon langage ? Ça vous amuse de martyriser un gosse ? »

Lamoureux est décomposé. C’est curieusement Pierrette Germain qui, la première, réagit avec logique.

« Je pense que nous vous devons des excuses, capitaine.

– Effectivement. M^{me} Germain a raison, admet Lamoureux. Il n’en reste pas moins des points troublants dans les déclarations de ce gamin.

– Vous pensez que je n’en suis pas conscient, monsieur, que nous n’en sommes pas tous conscients ?

– Peut-être, capitaine. Notre tâche est bien délicate et bien ingrate.

– C’est à la nôtre que vous êtes censé penser, mon vieux. »

Abderamane, le vieux et fidèle chaouch de la résidence Gauthier, se glisse d’un pas ouaté entre les profonds fauteuils, présente le plateau de café avec délicatesse. En l’honneur de Lamoureux et de Pierrette Germain, l’administrateur a, diplomatiquement, organisé un méchoui, qui a réuni dans une ambiance mondaine le Tout-Batchella civil et militaire.

Attentif, un cercle se referme autour du fauteuil de Bernis. Écœuré par les événements de la journée, le capitaine plonge dangereusement, à l'adresse des enquêteurs de la commission de Sauvegarde, dans un monologue passionné et inhabituel : « Vous êtes venus pour savoir si la torture se pratiquait en Algérie. La réponse est oui, dans toutes les unités, dans chaque compagnie, chez les gendarmes, dans la police. La torture est pratiquée par les militaires de carrière, les réservistes rappelés, les jeunes du contingent. Elle n'est pas le triste privilège, comme la presse humanitaire tente de le prétendre, dans un aveuglement pratique, des parachutistes et de la Légion.

« Avant de résoudre le problème, pesez-le, ne vous voilez pas la face et admettez du soldat que je suis deux postulats militaires :

« 1) contre la guerre subversive, le terrorisme, la guérilla, la seule arme est le renseignement.

« 2) Le renseignement ne s'obtient que par pression morale ou physique.

« Vous voulez que nous appelions ça la torture. D'accord. Lorsque le pouvoir civil envoie l'armée de métier ou le contingent réprimer un soulèvement subversif, il envoie des hommes en torturer d'autres, des hommes que ce métier répugne et révolte, mais qui pensent que leur devoir est d'obéir au pouvoir civil. Le pouvoir civil n'est ni répugné ni révolté, l'odeur nauséabonde s'estompe sur la Méditerranée, mais tout de même sa conscience est chagrinée et inquiète.

« Alors, il trouve une solution qui l'apaise : la « Commission de Sauvegarde des Droits Individuels ». Ouf ! on respire, on va faire tomber

une poignée de têtes galonnées, un tombereau de têtes moins galonnées, on va noyer le poisson en glissant habilement, sous la responsabilité de l'armée et sa seule responsabilité, les ordres formels qu'on lui a donnés. Ils vont porter le chapeau ces abrutis de militaires ! Il suffit de leur expédier un ou deux Bréguets de cafards et d'attendre leurs délations : « M'sieur le ministre, le capitaine Tartemolle il fait rien que de tirer les poils du nez à Mohamed Ben Zobie. » Horreur ! Indignation ! Foutez-moi le capitaine Tartemolle au pilori, vite fait, que le bon peuple de France, qui a voté pour nous élire, lui crache à la gueule ! D'autant qu'il paie, ce bon peuple de France, il paie au capitaine Tartemolle des bons canons, des bons chars, des bons avions, du bon napalm. Et pourtant, avec tous ces jouets qui coûtent les yeux de la tête, le capitaine Tartemolle ne trouve pas le moyen de dératiser proprement. On ne l'empêche pas de tuer des Arabes, non ! On l'a envoyé pour ça, mais qu'il les tue sans nous ôter le sommeil, et surtout d'une façon qui ne m'expose pas, moi, pouvoir public, représentant légal de la France, à des critiques internationales.

– Malgré votre cynisme et votre grossièreté, réplique Lamoureux, remarquez que je ne vous interromps pas. J'ajoute que je considère cette conversation comme privée, mais il me semble que dans vos postulats vous niez les conventions de Genève.

– Nous y voilà ! Le grand mot est lâché. Remontons en 1914, voulez-vous. La guerre est codifiée – elle n'est pas humaine, elle ne le sera jamais, elle ne l'a jamais été –, mais un certain nombre de règles nobles sont respectées. La guerre sera exclusivement l'affaire d'une certaine catégorie d'hommes ! Ils auront entre dix-huit et cinquante ans, seront en bonne santé, aptes et valides. Ils auront en outre voté et payé leurs impôts, mais

attention, pas de tricheurs ! Le jeu est franc, tout tricheur sera passé instantanément par les armes.

« Mais d'accord, monsieur, mille fois d'accord ! Seulement Lénine remet tout en question, il déclare et publie qu'une révolution ne se fait pas sans terreur, et là encore je suis d'accord avec lui. Mais s'il arme des fillettes, qu'il reconnaisse le droit à ses ennemis de tirer sur ces fillettes !

« J'ai effectivement été grossier envers vous, monsieur, car vous représentez le pouvoir civil. C'est pourquoi j'ajoute : prenez conscience de vos responsabilités honnêtement, ne niez pas, ne niez jamais la carence totale d'une armée – aussi forte, aussi disciplinée, aussi intègre soit-elle – face au terrorisme et à la subversion. Cette guerre que je méprise, cette guerre cruelle que je hais, je ne peux la faire autrement, et c'est vous, civils, et vous seuls, qui me contraignez à la faire. C'est dans vos mains que sont les cartes pourries, et hélas ! je ne peux pas jouer à votre place, foutez-vous ça dans le crâne.

– Et si vous étiez à la place du pouvoir civil ? »

Bernis est cueilli à froid. Il reste muet un long instant, lance un regard circulaire sur ses chefs, sur les magistrats suspendus à ses lèvres. Il se demande s'il a le droit puis, doucement, il plonge :

« J'ai été tenté d'éluder, de refuser de répondre d'une façon ou d'une autre. Ce n'aurait pas été très difficile, mais c'est moi qui ai provoqué cette discussion, alors, sachez-le : si j'étais à la place des autorités civiles j'abandonnerais l'Algérie. »

Une rumeur de désapprobation et d'indignation parcourt les invités.

« Bernis, tu n'as pas le droit ! » gueule le colonel Oster.

Bernis observe à nouveau le silence. Il baisse la tête, serre les poings, ne répond pas, ne regarde pas son chef. Il grince entre ses dents, fournissant un effort pour contraindre les mots à s'échapper de ses lèvres.

« Mon colonel... mon colonel...

– Non, Bernis ! Je ne te répondrai pas, je n'en ai pas le droit non plus.

– Pour moi, vous avez répondu, mon colonel. »

Lamoureux est blême, il n'imaginait pas un seul instant que le jeune officier oserait. Bernis poursuit :

« Si j'étais Jean Bernis, président du Conseil, je retirerais l'ensemble de l'armée et je chercherais ailleurs la solution. Mais le capitaine Bernis ne se reconnaît pas le droit de partir seul et d'abandonner ses frères dans la fange. Et pourtant j'ai été tenté de le faire, j'ai même essayé.

« Maintenant, attention ! Je ne prétends pas que j'aurais raison dans ma solution de lâcheté, parce que si, demain, une poignée d'autonomistes bretons, une minorité agissante use du terrorisme pour imposer l'indépendance de la Bretagne ou son ralliement à la Yougoslavie, il ne me restera plus à moi, président du Conseil, qu'à m'apprêter à négocier l'importation des artichauts avec le maréchal Tito. »

SEPTEMBRE 1957. ALGER, L'ALGÉRIE, LA FRANCE SONT EN LIESSE. LES PARAS BOMBENT LE TORSE. LES FLEURS PIEU-VENT SUR LES HÉROS VAINQUEURS. LA BATAILLE D'ALGER EST GAGNÉE, LE TERRORISME URBAIN EST MORT. LE RÉSEAU YACEF SAADI A ÉTÉ PULVÉRISÉ PAR LA PRESSION INEXORABLE DES RÉGIMENTS D'ÉLITE. ON A SOIGNEUSEMENT RANGÉ LA COMMISSION DE SAUVEGARDE DANS UN TIROIR PROFOND, LE POUVOIR CIVIL RECONNAÎT EN MASSU SON SAUVEUR.

À Batchella, on parle de reprendre les grandes opérations, car les légionnaires continuent de savonner les montagnes sans la moindre efficacité. Eux savent que le feu de joie est un feu de paille car ils n'ignorent pas la recrudescence des passages en provenance de la Tunisie. Une douloureuse amertume croît dans les rangs des légionnaires. Le plus humble des soldats commence à se poser des questions. Cette guerre fausse et cruelle les ennuie : les seuls combats sont livrés contre des grappes isolées qui sont anéanties sans gloire, bien que, chaque semaine, des hommes y laissent leur vie.

À Batchella, en base arrière, les légionnaires boivent trop. Les dérivatifs les plus stupides font leur apparition. Ou plutôt font leur réapparition, car ces pratiques, qui consistent à jouer sa vie contre sa paie, étaient nées au Tonkin avant la tragédie de Cao-Bang.

Arp vient d'amputer le caporal Makowsky. Sa cuisse droite a été

mystérieusement déchiquetée par un éclat de grenade. Bernis n'a pas besoin d'enquêter longtemps pour obtenir une explication. Kahil la lui fournit :

« Ils ont joué à qui crève gagne, mon capitaine.

– Fous-moi les autres au trou pour une semaine. Ça ne va pas recommencer, ces conneries ! »

Qui crève gagne : ça se joue à cinq, six ou huit, selon la taille de la pièce. Les joueurs sont généralement dans une ivresse avancée. Ce soir-là, ils avaient ouvert quatre fenêtres et la porte.

Le jeu consiste d'abord à déposer à l'extérieur, pour chacun des participants, la totalité de sa paie dans une boîte. Ensuite, au centre d'une table, on pose une grenade. Un des joueurs dégoupille l'engin.

C'est-celui qui sort le dernier de la pièce qui empoche la totalité de la cagnotte.

Un autre jeu, beaucoup plus bénin pourtant, devait avoir des conséquences plus tragiques. Dans les premiers jours de l'automne 1957, Bernis et Andrieux sont prévenus du suicide du légionnaire Jean Marvel de la 2^e compagnie. Marvel s'est traditionnellement tiré une balle de Colt dans la tempe. C'était un petit Basque de Saint-Jean-de-Luz, rouleur, gouailleur et hargneux, avide de toutes les sensations de la vie. Ivrogne cyclique, en Indochine il fumait l'opium, en Algérie il a trouvé le kif. Préoccupé avec outrance de son sexe et de sa virilité il passe de l'hétérosexualité à l'homosexualité selon les circonstances et les occasions, se confine à ce sujet dans un exhibitionnisme verbal permanent.

Autant que l'on puisse prévoir l'ultime désespoir d'un homme, ni Bernis ni Andrieux n'auraient pensé un seul instant à Marvel comme candidat au suicide. La seule chose qui semblait affecter le légionnaire basque était sa calvitie prématurée. Il passait de longs instants devant sa glace, usait de toutes sortes de lotions pour tenter d'enrayer l'inexorable chute de ses cheveux. Mais il semblait prendre du bon côté les railleries que suscitaient ces soins superflus. Et on ne se suicide pas pour une pareille bêtise.

Bernis et Andrieux reconnaissent le corps. Affaire classée. Non, car dans les jours qui suivent, les hommes de la 2^e compagnie font preuve d'une insolite tristesse, d'un mutisme têtue, et ce n'est pas le suicide de l'un des leurs qui suscite cette réaction. À la Légion le suicide des hommes pose un cas, mais il est admis. Un légionnaire a choisi d'en finir, ça le regarde. Cette fois, pourtant, il y a un mystère Marvel et les officiers ignorent ses raisons. Cela, c'est étrange. D'autant que Kahil et Retz sont visiblement au courant et que, pour une fois, ils se taisent.

« J'en ai plein le cul de cette histoire ! gueule Bernis à l'issue du déjeuner. Il faudrait savoir si vous êtes une compagnie de légion ou la cabine de mannequins de Coco Chanel. Ça fait trois jours que tous les gus de la deux font des tronches de gamines boudeuses. Alors, tu parles, Kahil ?

– Négatif, mon capitaine. Essaie la gégène si tu veux.

– Il vaut mieux lui dire, interrompt Retz. C'est simple et con, triste de connerie. En fait, la plupart des gus se sentent responsables du suicide de Marvel. À la base de toute l'histoire se trouve l'invention d'un nouveau divertissement. Eh, oui, celui-là ne vient pas d'Indochine. Il a été inspiré

par le parcours du combattant. Ça n'a rien d'étrange. Ça fait bientôt deux mois qu'on roupille en base arrière. Alors, en ville, les hommes ont mis au point leur parcours du combattant à eux. Le principe reste le même, les épreuves changent, et puis ils jouent de l'argent.

– Je vois. Continue. L'épreuve ?

– Ils partent de la *Brasserie de la Place*. Le chronomètre se déclenche, le candidat avale un verre de Picon ou de Cinzano cul sec. Ensuite, il s'élance, enfile en courant la rue Sadi-Carnot jusqu'à la place de la Casbah, enfin la rue Sidi Ben Nour, jusqu'au claque. De la place au bordel : sept bistrots. Les tauliers sont prévenus, ils ont préparé sur les zincs des verres pleins à ras bord de sept alcools différents. Le joueur doit les vider, jusqu'à la dernière goutte, dans chacun des sept rades. Tu vois le topo ?

– Comme si j'y étais.

– Ensuite, le joueur, beurré comme une tartine – cela va de soi –, arrive au bordel, monte une pute, prévenue elle aussi. Les statuts de cette nouvelle discipline olympique précisent que le participant doit se foutre à poil, sabrer la frangine jusqu'à éjaculation, se rhabiller et reprendre sa course en sens inverse avec, de nouveau, un arrêt rince-gueule à chaque bistrot.

– Tout ça est d'une attendrissante délicatesse et d'une charmante subtilité. Je ne vois pas le rapport avec le suicide de Marvel.

– J'y viens, mon capitaine. Depuis un mois et demi, date de l'apparition du divertissement sportif, Marvel est le champion, le héros invincible. Il a remis quinze fois son titre en jeu, quinze fois il a pulvérisé les challengers. Seulement, trois jours avant son suicide, c'est le vieux

Moretti qui s'est attaqué au titre. Comme les autres, il s'est fait mettre plus d'une minute dans les gencives.

« Seulement, le vieux a une nature sceptique. Il est allé faire une enquête discrète au bordel. Il a monté la grande Lucienne, la retraitée de la rue des Lombards qui a toujours été la coéquipière de Marvel. Il a su lui parler, gentiment, la convaincre : elle a fini par s'allonger, la grand-mère, juste avant qu'on la transporte à l'hosto.

– J'ai compris. Marvel trichait, il n'allait pas jusqu'à l'éjaculation.

– Pire que ça, mon capitaine, pire que ça ! Il ne bandait pas.

– Marvel ! Oh, nom de Dieu !

– Eh, oui, mon capitaine. La suite, vous le devinez. Pendant deux jours, il l'ont appelé Flanelle, ils lui faisaient des bras mous au passage. Le malheureux Marvel encaissait sans rien dire. Il a essuyé toute la gamme des allusions malfaisantes. Et puis Moretti lui a donné le coup de grâce. Il lui a balancé l'ultime vacherie : « Dis donc, Marvel, je voudrais que tu me donnes un tuyau parce que depuis six mois je trouve que mon « crâne se déplume. Par contre, question de ma queue, ça continue à être du plomb. Alors, toi, c'est venu comment ? Les tifs les premiers ou la queue d'abord ? » – Rassemble la 2^{ème} compagnie », répond Bernis. Ils sont là, sur trois rangs, au garde-à-vous. « Repos, ordonne Bernis, qui commence son exposé. Légionnaires, je vais vous parler du suicide de votre compagnon Marvel. Je connais toute l'histoire et je comprends vos réactions. Mais vous avez tort. Vous vous sentez responsables, or vous ne l'êtes pas. Je connaissais bien Marvel. Nous avons tous combattu à ses côtés. Marvel ne s'est pas suicidé à cause de sa défaillance passagère ni à

cause de vos plaisanteries. Il s'est suicidé parce que c'était un homme et qu'il avait triché. Marvel était de cette race qui n'accepte un écart moral ni chez les autres ni chez lui-même. Vous n'êtes pas dans le coup ! Cela dit, quel est maintenant le détenteur du titre de votre jeu d'abrutis ? »

Un caporal s'avance d'un pas, reprend le garde-à-vous, claque les talons et braille d'une voix de stentor :

« Le légionnaire Francesco Moretti. Neuf minutes, quatorze secondes, trois dixièmes, mon capitaine. À vos ordres, mon capitaine.

– Préparez le terrain, je le prends dans un quart d'heure. »

Un hurlement général d'enthousiasme ponctue le défi. Bernis a balayé la crise de conscience de la 2^e compagnie.

Sans le battre, Bernis a frôlé le record. Ça lui a coûté une épouvantable crise de foie et les sarcasmes de Laurence Durlac et de Leïla qui se sont succédé quarante-huit heures à son chevet. Leur jeu se montre réellement cruel car Bernis, dont le visage a pris un ton cireux et jaunâtre, souffre sans avoir la force de répondre. Les seuls mots qu'il parvient à articuler sont :

« Pitié, qu'on me débarrasse de ces deux salopes. »

Leïla a adopté le ton bêtifiant et maternel : « Allons, allons, les grands garçons sont gentils avec les infirmières qui leur mettent de bonnes compresses. »

Laurence s'est assise sur un tabouret, songeuse, la tête entre ses mains. Elle contemple Bernis comme un phénomène de foire. Le capitaine ne peut que subir, exaspéré.

« C'est drôle, Leïla. Il paraît qu'il y en a qui ont peur de lui.

– C'est vrai. Je n'y avais pas pensé. Il n'a, pourtant pas l'air féroce. »

Vers midi, Nicole Coste arrive comme une furie, se lance dans un esclandre public, traite Bernis de bête, de soudard, et annonce qu'elle rompt toute relation avec lui.

C'est la mimique faussement compatissante de Laurence qui exaspère surtout Bernis. Il lit l'extase dans les yeux de la jeune institutrice.

Après trois jours au bouillon de légumes et à l'eau d'Oulmes, Bernis, bien qu'affaibli, se lève avec le sentiment de ressusciter. Le temps est superbe, le capitaine joyeux. Il chantonne en se rasant, chante carrément sous sa douche, juste avant de constater qu'il est atteint d'une blennorragie.

En se rendant à l'infirmerie, il croise Moretti qui, après un salut respectueux, déclare :

« On a quand même bien rigolé, hein, mon capitaine ? »

Il reçoit un formidable coup de pied au cul.

EN PLUS DE L'ASPIRANT GÉRARD ET DE L'ADJUDANT FIDÈS, LE D. O. P. DU COMMANDANT RIVIÈRE SE COMPOSE DE SEPT HOMMES : QUATRE HARKIS VENANT DES TIRAILLEURS ALGÉRIENS, DEUX SERGENTS DE L'INFANTRIE COLONIALE ET UN EX-CAPITAINE DE CHASSEURS CASSÉ DE SON GRADE ET RÉCUPÉRÉ HORS-CADRE AVEC CELUI D'ADJUDANT-CHEF.

C'est le groupe des sales besoins.

Rivière a réclamé une audience au colonel Oster qui, attentif, réduit en bouillie, dans une mastication nerveuse, l'extrémité de son cigare éteint. Le commandant du département opérationnel de protection, comme à son habitude, joue cartes sur table, ne cherche en rien à masquer ni ses actes ni ses responsabilités.

« Vous considérez détenir des preuves suffisantes ? interroge Oster.

– Pour moi, elles le sont, mon colonel. Pour un tribunal civil ou même militaire, elles s'effondrent et on relaxe les types.

– En d'autres termes, vous ne détenez que des aveux arrachés sous la torture.

– Bien entendu.

– Écoutez, Rivière, je ne blâme pas aveuglément vos méthodes. Nous sommes tous plus ou moins contraints de les employer. Je crains seulement que vous ne franchissiez des limites déjà dangereusement

repoussées.

» Avant-hier j'ai lu un rapport du caïd Kadder, contresigné par le bachaga Mahmoud Abdallah. Vous connaissez les liens qui unissent ces deux notables à l'administrateur. Le rapport précise que, depuis trois mois, trois cent quatre-vingt-six individus ont été appréhendés par votre service. Deux cent soixante-quatorze ont été relâchés. La majorité d'entre eux s'est plainte de sévices que vous leur avez infligés.

» Reste une centaine de disparus que vous prétendez avoir remis dans les mains de la justice. Ils ont enquêté, Rivière, n'ont pas retrouvé leur trace.

– J'admets, mon colonel. J'ai cru de mon devoir d'ordonner cent dix exécutions. Si vous ajoutez deux accidents, vous parvenez à votre compte : cent douze disparitions.

– Deux accidents ?

– Des cœurs qui ont lâché. Je prends pourtant toutes les précautions possibles.

– Vous vous rendez compte de votre cynisme, Rivière ?

– Avec tout le respect que je vous dois, je ne vous permets pas de me mépriser, mon colonel. Vous êtes aussi coupable que moi. Le pouvoir civil l'est plus que nous. Je n'ai pas honte, je n'ai rien à cacher, surtout à vous, qui chaque jour utilisez mes renseignements. Si le gouvernement dont je dépends me demande de faire une conférence de presse sur mes méthodes, je réponds oui, et je dévoile tout. Ce serait un pas de franchi vers la démocratie. Depuis plus de dix ans la France vit sous la dictature du mensonge. Personne n'ose affronter la vérité et vous me trouvez cynique

parce que je vous parle franchement.

« Maintenant, vous voulez les chiffres, les voici. Sur cent suspects interrogés sous pression physique : accidents, deux pour cent ; innocents absolus ; cinq pour cent ; pauvres bougres qui ne se sont jamais mouillés, mais qui détiennent une parcelle de renseignement qui permet de forger les liens et de remonter les filières : trente pour cent. Là réside la plus pénible injustice. La plupart de ces malheureux parlent sans qu'on les touche. Après, ils nous supplient de les marquer. Je sais, c'est nous qui avons créé cette ignominie, mais le fait est là.

– Venez au but de votre visite, Rivière.

– Mon colonel, depuis hier soir, je tiens du dur. Une information qui m'est parvenue de onze sources différentes. Je connais enfin le noyau central du terrorisme à Batchella. Seulement personne ne me croira.

– Vous allez encore me sortir le caïd et le bachaga ?

– Ces deux-là ne comptent pas. Ils jouent sur les deux tableaux. Ce sont des veaux qui acceptent de tenir la comptabilité des collecteurs. Non, je vous parle des tueurs. De tous ceux qui font régner la terreur dans la casbah. Les Yacef Saadi et Ali-la-Pointe locaux.

– Qu'attendez-vous de moi ? Vous avez l'habitude de mener vos enquêtes sans mon concours.

– Cette fois c'est trop gros, mon colonel. J'ai besoin de votre caution et de l'appui de vos hommes pour les arrestations.

– Vous avez la police.

– Justement. Il s'agit d'eux.

– Je ne vous suis pas.

– Le commissariat de la rue Sidi Ben Nour, le commissariat central de la ville arabe, mon colonel. Les officiers de police Boudjemaa et Zerdjeb et les huit flics musulmans de leur effectif, voilà ceux qui tirent les ficelles du F. L. N. depuis plus d'un an. Voilà pourquoi les bombes explosent. Voilà pourquoi la population civile est terrorisée, pourquoi n'importe lequel des habitants de la casbah devient poseur de bombes.

« Et il y a plus grave. Comme bons amis de la France, nos fidèles policiers doivent obtenir des résultats dans leurs actions officielles. Ils prennent des innocents, les font avouer en les menaçant d'égorger leurs familles. Depuis un an, mon colonel, nos tribunaux jugent et condamnent des « terroristes » qui ne sont que de pauvres types qui s'accusent pour sauver leurs femmes ou leurs enfants. Deux d'entre eux ont été guillotins à Alger depuis juin dernier. Voilà où nous en sommes, mon colonel. Voilà où nous conduit cette politique de l'autruche, cette politique qui vous amène à me traiter de tortionnaire cynique.

– La voie légale, Rivière ?

– Je vous le répète : ils seront relaxés dans les trois mois, en admettant seulement qu'on donne suite.

– Vous êtes absolument sûr de vos renseignements, Rivière ?

– Recoupés de onze côtés différents, mon colonel ! Je suis onze fois sûr. Et croyez-moi, ils me le confirmeront.

– Allez-y. Je vais demander à Bernis et à deux sections de vous accompagner. »

Onze heures du soir. Une vingtaine de légionnaires font irruption dans

le commissariat de la rue Sidi Ben Nour. Les deux officiers de police, quatre de leurs subordonnés sont repoussés contre les murs, canon des armes sur l'estomac. Dans une pièce adjacente, quatre autres dorment sur des lits de camp qui sont retournés, projetant à terre leurs occupants. Les flics sont précipités dans un G. M. C., à coups de crosse dans les reins. Suivi de la jeep de Bernis, le camion démarre. L'opération n'a pas duré deux minutes.

C'est la première fois que Bernis descend dans la cave de la villa du D. O. P. Elle comporte une grande cellule commune ; une dizaine d'hommes y sont entassés à même le sol. Plus loin, après un coude, un couloir s'ouvre sur une vaste salle au plafond voûté. Dans le sol de terre ferme, quatorze fosses ont été creusées. Ce sont des puits dont la profondeur varie entre un mètre soixante et un mètre quatre-vingt, leur diamètre est de moins d'un mètre. À côté de chaque puits sont disposés des fonds de barriques percés de trois trous d'aération. Sur chaque fond de tonneau une lourde pierre. Au plafond, une poulie autour de laquelle coulisse une très longue corde. L'une des extrémités de la corde se scinde en deux sur son dernier mètre. Deux crochets enveloppés de bande Velpeau y sont fixés.

Bernis, ahuri, cherche à comprendre.

« Ne vous cassez pas la tête, Bernis, lui explique posément Rivière. Ce n'est qu'un système qui permet d'extraire les sujets sans fatigue... »

Chacun des prisonniers est descendu dans un puits individuel choisi d'après sa taille. Une fois dans la position verticale, la tête de la victime dépasse légèrement et la pose du fond de barrique l'oblige à se tasser, ce qui la laisse dans une position plus douloureuse encore, l'étrécit du puits ne lui laissant pas la possibilité d'effectuer le moindre mouvement.

Le couvercle en place, les geôliers renforcent son adhérence par la pose de la lourde pierre.

« Vous les laissez combien de temps, là-dedans ? interroge Bernis.

– C'est selon. Lorsque nous avons le temps : jusqu'à ce qu'ils se décident à parler. C'est largement suffisant.

– Je vous crois sans peine.

– Écoutez, Bernis, si vous restez ici c'est sur ordre de votre colonel qui attend de vous un rapport, mais si vous commencez à discuter mes méthodes, moi, je vous lourde. Mon métier est de faire parler les prisonniers, et rappelez-vous de ce qu'ils ont sur la conscience. Maintenant, allons casser la croûte, la nuit risque d'être longue. »

Bernis a choisi de se taire. Il est sidéré par l'indifférence de Rivière et de son équipe de tortionnaires qui mangent, boivent et plaisantent. Bernis se demande tout d'un coup s'il n'aurait pas préféré découvrir des sadiques anormaux plutôt que ces hommes qui font preuve d'une infâme impassibilité. Le capitaine refuse toute nourriture.

« C'est beau un guerrier sensible, plaisante Rivière. Mais, dites-moi, il ne vous est jamais arrivé de bousculer un prisonnier sur le terrain ? D'en exécuter froidement un autre ? Vous savez, Bernis, le plomb chaud dans la tête, ça ne fait pas de bien non plus.

– Vous avez probablement raison, mon commandant. Mais c'est la rationalisation du système qui me soulève le cœur. L'élaboration puis la conception artisanale de vos petits gadgets pratiques qui allègent la tâche du travailleur. Oh ! je sais, il y a pas bien loin entre vos méthodes et les

miennes. La morale ne s'embarrasse pas de nuances. De la paire de gifles à l'application du fer rouge on reste dans les mêmes méthodes que réprouvent les mêmes théories. Et si nous nous avisions d'établir une gradation il faudrait, par là-même, officialiser tout le système.

– Nous avons comme principe, Bernis, de ne pas parler boulot en dehors des heures de bureau. Et puis, mon pauvre vieux, vous n'avez rien à m'apprendre. Vos questions puériles, vos crises de conscience, j'ai passé des nuits à chercher à les résoudre. Et je n'ai jamais été indulgent vis-à-vis de moi-même. Je n'ai pas triché. Si aujourd'hui je suis là, c'est que je pense que là se trouve mon devoir.

« Maintenant il y a plus d'une heure que mes gars sont au frais. Il y en a au moins deux ou trois qui doivent être mûrs.

– Mûrs pour parler, mon commandant ?

– Non. Ce sont des durs, ceux-là. Mûrs pour l'échelon supérieur. »

Bernis est demeuré sur le seuil de la pièce, tandis que l'adjudant-chef Dalmet, l'ancien chasseur, s'accroupit auprès de chaque fosse.

Sur les dix hommes, deux geignent doucement. Dalmet hésite, puis fait son choix. De l'index, il désigne l'un des puits. Du pied il repousse la pierre et fait glisser le couvercle. Un harki libère l'extrémité vierge de la corde qui était accrochée à un taquet. Dalmet se saisit des doubles crochets et, s'agenouillant, fait passer chacun d'eux sous les aisselles du prisonnier. Un claquement de doigts, le harki tire. La corde se tend, la poulie grince. Le malheureux est extrait. Il tombe à genoux, se libère de la corde, dévisage ses bourreaux, blême, terrorisé, tremblant.

« Ne parle pas, Moktar ! Tu n'as rien à leur dire ! »

La voix est faiblement sortie d'une tombe. Dalmet se précipite, dégage le couvercle, assène un coup de talon sur la tête de l'homme. Puis, tranquillement, il rebouche.

Bernis a le sentiment de vivre un monstrueux cauchemar. Les idées tournoient dans sa tête sans parvenir à trouver une place logique.

Dalmet et l'un des harkis ont aveuglé Moktar en lui plaquant deux épais tampons d'ouate sur les yeux, en assurant l'adhérence et l'étanchéité par des bandes de chatterton. Ensuite le prisonnier est poussé vers une nouvelle salle. Une salle pratiquement nue. Deux tréteaux, une barre de fer et la tristement célèbre gégène, le diminutif paternel et affectueux d'une génératrice.

La pâleur et le dégoût de Bernis semblent enchanter Rivière. Il se montre sciemment ignoble, pousse à l'extrême son cynisme, comme s'il cherchait à y puiser une justification.

« C'est la première fois, mon vieux ?

– La première fois que je découvre ces méthodes et ces principes élevés au niveau d'une institution rituelle. Excusez ma franchise, mais je vous trouve révoltant.

– Vous avez tort. Lorsque, comme cela est pratiqué dans toutes vos unités, vous accrochez un suspect à un arbre et que vous lui foutez une volée, vous prenez plus de risques que moi. Cet homme va être supplicié jusqu'à ce qu'il parle, mais, durant toute la séance, Dalmet va écouter son cœur. À la moindre défaillance, il lui fera une piqûre de solucamphre et, regardez, l'aiguille sera aseptisée. »

Rivière désigne du doigt une tablette d'hôpital. Elle paraît terrifiante à Bernis.

« Voulez-vous vous rendre compte par vous-même de l'intensité électrique distribuée par ma génératrice ? C'est très supportable, vous savez. »

Brusquement les idées prennent leur place dans l'esprit de Bernis.

« Enfin, je vous prends en flagrant délit de tricherie. Bien sûr, je peux supporter douze volts. Et je suppose que vous allez me répondre que vous êtes vous-même allé jusqu'au bout : vous vous êtes fait appliquer le système.

– C'est exact. Mais pas pour les raisons que vous entendez : je suis allé jusqu'au bout, comme vous dites, par souci de mise au point.

– Vous m'écœurez, Rivière. Je sens que vous ne pouvez pas avoir raison. Et je n'arrive pas à ordonner les arguments qui broieraient les vôtres.

– Parce qu'ils n'existent pas. Je sais parfaitement ce qui vous révolte, vous me l'avez dit, c'est le décorum. Vous pensez que je suis monstrueux parce que j'ai mis des semaines à régler ma petite machine. Seulement, la mienne – j'en suis convaincu – est, maintenant, plus efficace que toutes les autres, et pourtant elle est tout aussi inoffensive.

– Faites-la breveter !

– Et pourquoi pas ? La guillotine, on en fabrique même en miniature : des coupe-cigares en vente dans toutes les bonnes maisons. »

Les chevilles et les poignets de Moktar sont solidement liés, les poignets devant son corps.

Dalmet se saisit de la barre de fer, en assène un coup violent sur les jarrets du malheureux qui tombe déséquilibré sur ses fesses. Tandis qu'un harki retient Moktar par les épaules pour l'empêcher de glisser par terre, l'adjudant accroupi saisit à pleine main les chevilles entravées et les repousse contre les fesses du musulman faisant plier ses genoux au maximum. Ensuite, il fait descendre les poignets liés sur les jambes, suffisamment pour que la barre de fer puisse s'introduire entre les jarrets et les avant-bras.

Deux harkis se saisissent alors des extrémités de la barre de fer et commencent à la soulever très doucement. Les fesses de l'Arabe quittent terre, son corps pivote sur l'axe qui le soutient, le poids de sa tête entraîne son tronc en arrière sur quarante-cinq degrés.

Sans que Bernis ne devine le but de l'opération, les deux harkis soulèvent la barre qui soutient le supplicié jusqu'à hauteur de leurs épaules. Très lentement, sans changer de cadence, ils la redescendent ensuite, en prenant garde que les fesses de leur victime n'entrent pas en contact avec le sol. Sans transition, ils soulèvent alors à nouveau. Ils répètent cet étrange manège cinq fois. Enfin, ils bloquent la barre de fer sur les tréteaux écartés d'un mètre.

Bernis va parler, réclamer des explications. Rivière, d'un signe, lui intime de se taire et l'entraîne à l'extérieur.

« Il risquerait de nous entendre, explique-t-il. Voyez-vous, Bernis, cette position est déjà par elle-même incroyablement pénible. Instinctivement le

sujet ne laisse pas sa tête pendre en arrière avec souplesse. Il tire sur ses muscles deltoïdes pour la soulever jusqu'à une position horizontale. Cet effort fourni durant seulement une minute martyrise ses épaules.

« Ensuite il y a l'axe qui soutient le sujet. Quatre-vingts pour cent de son poids portent sur les plis de ses jarrets, ses muscles s'engourdissent. Mais ce sont surtout les vingt pour cent restants qui provoquent une douleur insoutenable, car la barre porte en plein sur l'os de l'avant-bras, sur son radius. Vous me suivez ?

– À merveille, mon commandant. Je n'avais du reste pas besoin de tant de précisions pour imaginer l'inconfort de la position. Et ce mouvement d'ascenseur ?

– Ah ! ça, c'est une amélioration personnelle. Mais les bruits courent vite, d'autres l'emploient déjà. Comme vous l'avez remarqué, nous avons commencé par aveugler ce salopard. Il ignore où il se trouve. Il n'a aucune notion du mouvement qu'on lui a infligé. Et, par un phénomène que je constate davantage que je ne me l'explique, il pense qu'il monte. Ce qui fait qu'alors que son cul n'est qu'à quelques centimètres du sol, il s' imagine être suspendu au plafond. Ce qui ajoute une sensation de vertige interne.

– Je vois. Et l'électricité ?

– L'électricité n'est pas douloureuse en elle-même. Ou si peu. Seulement, à chaque secousse, tous les muscles, tous les nerfs se relâchent. Il faut que le type fournisse lui-même l'effort atroce de reprendre la position tendue qui, seule, empêche le sang d'affluer dans sa tête. Et puis surtout, on l'étouffé. Venez voir. »

Bernis suit sans discuter. Maintenant, il veut voir.

LA BRAGUETTE DU SUPPLICIÉ BÂILLE, BÉANTE. UN FIL EST BRANCHÉ SOUS SES TESTICULES À L'AIDE D'UNE PETITE PINCE À GRIFFER, UN AUTRE FIXÉ PAR LE MÊME SYSTÈME AU LOBE DE SON OREILLE. LES DEUX FILS PROVIENNENT D'UNE GÉNÉRATRICE À MANIVELLE.

Un large carré de voile de soie diaphane recouvre la tête de Moktar qui ne respire que l'air filtré par le tissu léger. À chaque aspiration, le voile adhère faiblement aux narines et aux lèvres. À chaque expiration, le tissu vaporeux Hotte doucement.

« Allons-y », commande Rivière.

Un harki donne trois tours de manivelle. Le corps sursaute, une plainte sourde émane de la gorge de l'homme, puis le corps se relâche, avant de se recontracter dans une douleur vibrante.

« Quand tu seras décidé à parler, tu le diras ! gueule Rivière. On arrêtera. On veut tout savoir sur l'organisation. »

L'homme crache dans un réflexe. Il ne sait pas d'où provient la voix. Le faible glaviot imprègne le linge de soie qui s'en alourdit à hauteur des lèvres.

« Comme tu voudras. Moi j'ai le temps. Allez-y, la Hotte ! »

Dalmet s'empare d'un verre, s'apprête à le remplir. Un des harkis l'arrête.

« Pas besoin, mon adjudant. »

Il dégrafe sa braguette et pisse sur le linge qui s'imprègne d'urine.

Dalmet écoute maintenant le cœur au stéthoscope. Le linge humide adhère aux narines et à la bouche de Moktar. L'air ne passe plus. Un harki diffuse l'électricité. L'autre, le pisseur, tient un angle du linge, prêt à le soulever sur un signe de Dalmet. L'adjudant écoute le cœur qui s'emballe dans un galop furieux, puis les pulsations désordonnées provoquées par trois hoquets successifs ; les poumons cherchent l'air avec une puissance désespérée. Le tissu colle aux lèvres, aux ailes du nez, le cœur s'arrête deux secondes. L'homme se tord de tout son être, les liens entament les poignets, le cœur repart dans une précipitation folle, s'arrête à nouveau.

Dalmet fait un signe. Le harki soulève le linge. Dans un râle de forge, l'air s'engouffre. Le supplicié le recrache dans une plainte inhumaine. Le cœur part dans des battements fous. Le musulman ne sent plus les autres douleurs, il cherche l'air désespérément. Après une minute, les gémissements prennent la cadence du rythme cardiaque. De la moindre partie de son être, il souffre, mais au moins il respire...

Il respire dans une suite de sanglots terrifiants, Dalmet fait un signe, le linge est remplacé. Cette fois c'est de l'eau qui est versée sur lui. Le harki tourne la manivelle. On recommence.

Après dix minutes, le corps brisé, l'âme anéantie, la résistance broyée, l'homme abdique. Sa confession claque, désordonnée. Il parle dans un débit précipité, donne des noms, des lieux, la hiérarchie de ses compagnons. Dalmet note d'une petite écriture précise.

« Allez me saler les deux chefs, ordonne Rivière. On va en passer trois autres au hasard pour voir si ça concorde. Après, je m'occuperai de ces

messieurs les officiers de police.

– Saler ? parvient à articuler Bernis.

– Oui. Quand on a le temps, ça améliore le traitement. Deux kilos de sel dans un litre d'eau. Évidemment, il s'en perd, les clients en recrachent, mais dans l'ensemble on arrive toujours à leur faire ingurgiter la moitié de la préparation, et ça suffit amplement. »

Bernis sort. Il gravit les escaliers qui mènent au rez-de-chaussée, pénètre, groggy, dans le luxueux bureau de Rivière, se verse une rasade d'une bouteille d'alcool qu'il a prise au hasard et se laisse tomber dans un fauteuil. Il vide son verre dans une grimace.

Rivière entre, pose ses fesses sur l'angle du bureau.

« Avant l'aube, nous saurons tout. Cette fois le réseau est démantelé pour de bon. Ils n'arriveront pas à le reconstituer avant six mois.

– Quelle importance ? Tout est foutu.

– Vous tirez de curieuses conclusions de la première grande victoire obtenue dans le secteur de Batchella...

– Vous n'avez rien compris, Rivière. Et jusqu'à présent je n'avais rien compris non plus. Et il ne m'a fallu rien de moins que la souffrance d'un martyr pour m'ouvrir les yeux.

« Vous brisez ignominieusement les corps, mais rien d'autre. Je pense que cette guerre est perdue, car l'armée, sans le savoir encore, n'acceptera pas une victoire gagnée par des hommes tels que vous. Depuis dix ans, chaque matin, je me prosterne devant mon drapeau. Dans ce geste, je rends

hommage à la grandeur de la France dans une cérémonie brève qui ne serait qu'une pantomime grotesque, un mimodrame puéril si derrière mes gestes ne sonnaient pas le glas des sacrifices consentis. Si les deux mots de notre devise « Honneur et Fidélité » permettent, sous prétexte d'efficacité, de tricher avec le respect de nous-mêmes, vous bafouez l'honneur. Je refuse d'être un vainqueur au prix de ma dignité humaine. »

Rivière a écouté sans se départir d'un sourire narquois.

« Je vous trouve superbe, Bernis. Cette scène, je la voyais venir gros comme une caserne. La révolte du fauve ! Le refus du guerrier, fidèle à une orthodoxie sans mélange ni concessions ! Vous n'êtes pas mon premier cas, quatre-vingt-dix-neuf pour cent des officiers de Légion vous ressemblent.

« Seulement, légionnaire, penche-toi sur l'histoire de ton corps d'élite. Vous êtes beaux dans vos victoires immaculées, mais vous ne devenez superbes et grandioses que dans vos défaites glorieuses. Votre musique martiale et votre cadence majestueuse font pleurer Margot le 14 juillet parce qu'elles chantent des sacrifices. Vos victoires, tous les Français se les partagent, mais dans cette guerre d'Algérie, Bernis, il y a du nouveau. Vainqueurs ou vaincus, vous êtes et vous serez les pigeons. Les saloperies auxquelles vous venez d'assister, cette fange dans laquelle on a plongé l'armée tout entière, cette boue où l'on fait barboter notre jeunesse, ce déshonneur, je crains bien qu'on ne vous en laisse la part du lion.

« Réfléchissez, vous êtes des cocus pratiques, vous autres légionnaires ! Des Boches, des Yougos, des Ritals, c'est capable de tout, ces gens-là ! Voilà ce qu'on est en train d'organiser dans un système en même temps machiavélique et logique. Regardez les cafards de la gauche progressiste

qu'on vous balance. C'est autour de vos camps qu'ils rôdent, avides de l'odeur des charniers.

« Alors, aidez-moi à faire le sale boulot, Bernis. Ne me critiquez pas. Ne me condamnez pas. Et ne pensez pas que je m'amuse. »

Le capitaine se lève et sort sans saluer ni ajouter une parole.

La nuit est douce. Imprégnée de l'odeur des mille plantes de la montagne, une brise de sud-est caresse les visages de Bernis et de Laurence. Laurence a compris le désespoir du jeune officier. Elle fixe les nuages diaphanes qui jouent avec la lune, puis elle ne voit plus rien. Elle reçoit le baiser, comprend qu'elle va appartenir pour la première fois à un homme, qu'elle ne connaîtra jamais d'autre amour.

« BERNIS, ANDRIEUX, DANS MON BUREAU ! »

Il est sept heures du matin. Oster a simplement gueulé par l'entrebâillement de la porte avant de la refermer.

Dans son bureau il fait les cent pas. Pour la première fois il vient de refuser un cigare. Il parle, mains jointes derrière son dos, sans un regard vers ses interlocuteurs.

« Rivière a obtenu cette nuit de prodigieux résultats. Il va falloir aller me cueillir le bachaga et le caïd. On tient enfin ces deux salopards, preuves à l'appui. Voici la liste des autres coupables, les emplacements du matériel, la liste des collecteurs de fonds. Je veux tout ce beau monde au trou dans deux heures.

« Autre chose : les officiers de police et les huit flics du commissariat que Bernis a arrêtés hier soir, sous les ordres du commandant Rivière, étaient innocents. Ils ont été relâchés à deux heures du matin. Ils ont dû chercher à régler un compte avec leurs délateurs parce qu'ils ont quitté la ville et sont tombés dans une embuscade rebelle. On les a retrouvés égorgés, dans l'oued, à quatre kilomètres par la sortie sud.

– Ah, non, mon colonel ! Vous n'allez pas couvrir ça ! Rivière les a tous butés. Non, cette fois-ci il va trop loin.

– Je croyais m'être fait comprendre, Bernis.

– Alors, ça y est, mon colonel : nous trichons entre nous ! Nous

n'osons plus nous regarder en face ! Vous savez aussi bien que moi que c'est le D. O. P. qui a exécuté ces malheureux après les avoir torturés ignominieusement. Couvrez, je n'y peux rien. Mais ne vous croyez pas obligé de me sortir un invraisemblable roman.

– Ces hommes auxquels Rivière a extirpé des renseignements étaient en train d'organiser la mise à feu et à sang de l'Algérie. Nous sommes en légitime défense, Bernis. Et puis je n'ai pas de temps à perdre et toi non plus. Je vous ai appelés tous les deux parce qu'il va falloir remplir une mission délicate.

« Dans le flot des aveux recueillis par Rivière, un nom est revenu six fois : celui d'Abderamane, le vieux chaouch de l'administrateur. Le bon et loyal serviteur paraît mouillé jusqu'aux os. Rivière le veut ce matin.

– Vous vous rendez compte ? C'est impossible. Gauthier va hurler au viol. Et puis vous allez laisser ce détraqué de Rivière s'attaquer à un vieillard.

– Bernis, une bombe posée par un vieillard, une femme ou un enfant, est aussi nocive qu'une bombe posée par un adulte. N'est-ce pas toi qui m'as appris ça ? Aucun régime exceptionnel ne doit être envisagé en fonction de l'âge ou du sexe de ceux qui participent au terrorisme.

« Il est sept heures quarante-cinq, je vous donne à tous les deux l'ordre d'arrêter Abderamane et de le remettre entre les mains du commandant Rivière avant neuf heures. Si vous voulez une justification écrite, à votre disposition. – Inutile, mon colonel. »

Françoise Coste et son fiancé, le sous-lieutenant Vallon-Dubreuil,

Nicole et le capitaine Viaris transpirent sur le court de tennis de la résidence Gauthier. À l'arrivée de Bernis et Andrieux, ils se rejoignent sous le tabouret de l'arbitre, déposent leurs raquettes et s'essuient à l'aide de serviettes éponges aux couleurs vives. Vallon-Dubreuil esquisse un garde-à-vous ridicule dans sa tenue. Nicole fait preuve d'une hospitalité mondaine, mais parvient mal à dissimuler l'agressivité amère qu'elle éprouve à l'égard de Bernis.

« Vous vous faites rares, légionnaires. Soyez les bienvenus. Comment vous portez-vous, Patrice ?

– Comme un charme, merci.

– Venez vous asseoir. Que désirez-vous boire ?

– Notre visite concerne votre père, Nicole. Pourriez-vous le faire prévenir ?

– Il va descendre dans un quart d'heure.

« Abderamane, ajoute-t-elle, apporte du café pour tout le monde. »

Le musulman glisse vers l'office.

L'administrateur apparaît en chemisette et pantalon de toile. Devant la requête des officiers qui sollicitent un entretien privé important, il les invite à le suivre dans son bureau.

« Je suis désolé, explique sans détour Andrieux. Mais j'ai reçu l'ordre d'arrêter votre chaouch Abderamane.

– Vous délirez, capitaine.

– – Vous savez que non.

– D'où provient cet ordre ?

– Colonel Oster. Le commandant Rivière a obtenu cette nuit des renseignements d’une extrême importance. Parmi ceux-ci il paraîtrait qu’Abderamane soit gravement compromis avec la rébellion.

– C’est aberrant, grossier et injurieux. Ce brave musulman est à mon service depuis près de dix ans, je réponds de lui. Je connais sa famille, il a une femme, des enfants et des petits-enfants. Tous habitent en ville dans un logement décent que je leur ai procuré. Il est bien payé. En outre, chaque fois qu’il s’est trouvé devant un problème, je l’ai toujours aidé à le résoudre. Il a connu mes belles-filles enfants. Allez dire au colonel Oster que je m’oppose à cette arrestation suggérée par des renseignements obtenus par un tortionnaire sadique.

– Je regrette, monsieur l’administrateur, nous avons des ordres. »

Nerveusement, Gauthier décroche son téléphone, appelle Oster. La conversation tourne au choc.

« Ça ira loin, Oster, je vous préviens ! Cette fois vous outrepassiez vos droits ! Vous êtes tous aux ordres de ce salopard de Rivière. »

Bernis et Andrieux entendent, par bribes explosives, la voix de stentor de leur colonel :

« Dites à mes officiers que, si vous continuez à faire de l’obstruction, ils vous bouclent avec votre protégé : rébellion devant les forces de l’ordre. »

Gauthier raccroche, fou furieux.

Abderamane supplie, crie son innocence, se tourne désespérément vers son maître qui ne peut que se résigner et promettre :

« Ne t’inquiète pas, Abderamane, je m’occupe de toi. Ils ne te toucheront pas. »

Le musulman est poussé vers la jeep par Bernis qui démarre sans saluer personne, laissant les spectateurs de l'arrestation médusés.

Gauthier n'avait pas bluffé. Constantine, puis Alger sont avisés. Oster est appelé par le préfet, puis par le général commandant le corps d'armée. Il ne peut que renvoyer ses supérieurs à Rivière, qui fait répondre grossièrement qu'il n'y est pour personne.

Oster, Bernis et Andrieux se présentent à dix-sept heures devant la villa du D. O. P. dès que la porte s'entrouvre, Oster pousse brutalement, déséquilibrant le harki qui reçoit le battant en plein visage.

« Va me chercher le commandant, et vite.

– Je suis là, mon colonel. Entrez. Vous voulez un whisky ? À vrai dire, votre visite ne me surprend pas.

– Rivière, je ne suis pas en visite mondaine. Qu'avez-vous fait du vieux ? »

Rivière se sert à boire, Bernis l'imité calmement.

« Oh ! il va bien, ne vous inquiétez pas. Alors, ça barde ? Le préfet, le poireau, moi je les ai envoyés se faire cuire une soupe au pistou. Vous n'avez qu'à leur dire que s'ils veulent venir tourner la manivelle à ma place, je la leur laisse volontiers.

– Cessez vos pitreries, je vous ordonne de m'amener le vieux.

– Laissez-le se reposer, vous êtes inhumain, mon colonel ! À propos, si ça peut apaiser votre conscience, il a parlé.

– Qui ne parlerait pas sous votre régime, mon commandant ! interrompt

Bernis.

– Allons, mon vieux, ne me prenez pas pour un gamin. Je connais mon métier. Abderamane a parlé et il a dit la vérité. J'ai déjà arrêté deux de ses complices. Tout le monde s'est mis à table. Et pourtant, je vais le rendre à l'administrateur, il décidera lui-même de ce qu'il doit faire. Moi, les sanctions ne m'intéressent pas une fois que j'ai tiré les renseignements. »

Rivière décroche son téléphone et appelle la résidence Gauthier.

« Monsieur l'administrateur, mes respects. Commandant Rivière. Je me propose d'accompagner moi-même votre domestique chez-vous, disons à dix-neuf heures. Je vous signale qu'il est coupable. Néanmoins, puisque vous semblez désirer régler vous-même ce différend, je n'ai aucune raison de le conserver dans mes services... Bien, monsieur... Je vais prier le colonel Oster de m'accompagner, ainsi que ses deux capitaines si vous n'y voyez pas d'inconvénient. »

Rivière raccroche et ajoute, hilare :

« Il jubile, ce vieux con. Il s' imagine que ce sont ses interventions qui me font mettre les pouces. Je compte sur vous à dix-neuf heures, mon colonel. Je ne vous cache pas que vous allez assister à une drôle de rigolade. »

OSTER, BERNIS ET ANDRIEUX ATTENDENT DANS LA SALLE DE RÉCEPTION DE LA RÉSIDENCE. À LEUR ARRIVÉE, GAUTHIER NE LEUR A PAS TENDU LA MAIN, IL S'EST CONTENTÉ D'UN SIGNE DE TÊTE SÉVÈRE. IL NE LES A PAS PRIÉS DE S'ASSEOIR. DEBOUT, LUI AUSSI, L'ADMINISTRATEUR SE CANTONNE DANS UN MUTISME GROSSIER, TANDIS QUE SA FEMME ET SES DEUX BELLES -FILLES, ASSISES DANS UN COIN D'ANGLE, SE DEMANDENT, AU SUPPLICE, QUELLE ATTITUDE ADOPTER. ON ENTEND LA VOITURE DE RIVIÈRE. PAR LA BAIE VITRÉE OUVERTE, TOUS APERÇOIVENT ABDERAMANE QUE LE COMMANDANT SOUTIENT POUR LUI PERMETTRE DE MARCHER. LE MALHEUREUX FLAGEOLE SUR SES JAMBES, IL CONSERVE AUX POIGNETS LES EMPREINTES SANGLANTEDES LIENS QUI ONT ENTAMÉ SA CHAIR.

Gauthier bondit :

« Vous avez torturé cet homme et vous osez vous présenter sous mon toit, Rivière ! Cette fois, c'est le tribunal militaire, vous n'y couperez pas. Vous déshonorez l'uniforme que vous portez. »

Rivière conserve un calme et une indifférence sereines.

« Monsieur, je torture des hommes tous les jours, et vous le savez très bien. Alors, votre démonstration m'indiffère, d'une part parce qu'elle vient bien tardivement, d'autre part, parce que ces hommes, je les torture sous vos ordres. Même si vous avez la lâcheté de ne pas me les

transmettre directement et ouvertement. Sur cette question, restons-en là, voulez-vous.

– Restons-en là, comme vous dites ! Comptez sur moi comme témoin à charge à votre procès.

– En attendant ce jour béni, monsieur l'administrateur, j'aimerais obtenir votre autorisation de perquisitionner chez vous.

– Chez moi ? Mais vous avez perdu la tête.

– Ma fonction m'autorise à l'exiger, monsieur l'administrateur.

– Ne vous braquez pas, Gauthier, interrompt le colonel. Il est dans son droit. Ce sera la vôtre d'ajouter cet affront à vos griefs. »

Bernis se demande si Gauthier ne va pas frapper le chef du D. O. P. Le visage du haut fonctionnaire a viré de la pâleur à une teinte brique. Des gouttes de sueur perlent sur son visage.

« C'est bon », finit-il par grincer.

Malgré sa fureur, il reste conscient. Il se doute bien que pour qu'Oster agisse ainsi, Rivière doit dissimuler une carte maîtresse.

« Allons-y, Abderamane, je te suis », lance narquois l'officier de renseignements.

Sans oser regarder personne, la tête penchée sur ses babouches, le vieux chaouch tente de marcher seul. Il chancelle. Bernis et Andrieux se précipitent, le soutiennent sous les bras. Derrière le trio, le reste de l'assemblée s'est formé en procession et suit, intrigué.

Abderamane traverse à pas douloureux les offices et la cuisine. Puis le

petit groupe sort sur l'arrière de la maison, descend trois marches et se dirige vers la remise du jardinier. D'un geste Abderamane signale l'emplacement de la clef, derrière un pot sur le rebord d'une fenêtre basse. Bernis s'en saisit, la fait jouer dans la serrure. Dans la pénombre de la remise, Abderamane désigne la cache. Bernis déplace un vieux vélo, une table bancale et soulève une petite trappe habilement dissimulée. Il extrait de la fosse minuscule trois pistolets, deux Beretta et un Parabellum 9 mm, une dizaine de chargeurs, quatre grenades, et un long couteau de boucher affûté comme un rasoir.

Pendant l'opération, Rivière est resté en arrière. Il n'a même pas pénétré dans la remise. Goguenard, il annonce du seuil :

« Vous avez découvert deux Beretta, un Parabellum, onze chargeurs 9 millimètres, quatre grenades défensives Mab et un coutelas dont la lame fait trente-cinq centimètres de long, sur la largeur de base d'une bonne main d'homme. Vrai ou faux ?

– Vrai, mon commandant. Scrupuleusement, tristement, honteusement vrai, lâche Bernis. Vous êtes un subtil technicien d'une répugnante magie. »

Du rouge brique, le teint de l'administrateur est maintenant passé au verdâtre. Il lânonce :

« Ça va, Rivière, je vous le laisse. Vous aviez raison.

– Oh, non, monsieur, nous n'en sommes qu'à la première phase de ma démonstration. Pouvons-nous rejoindre vos salons ? »

Gauthier reprend la direction de la Résidence. Bernis et Andrieux soutiennent, toujours avec les mêmes égards, le vieux musulman.

Dès qu'ils sont tous rassemblés dans le grand salon, Abderamane échappe aux deux légionnaires et se laisse tomber à genoux aux pieds de l'administrateur. Il bafouille dans un mélange d'arabe et de français, se tourne vers Simone Gauthier, puis dans un mouvement imprévu, attrape les chevilles de Nicole dont il embrasse les pieds, les imprégnant de ses larmes. La jeune fille se courbe, et assistée par sa sœur, aide le vieux à se relever.

« Finissons-en ! Emmenez-le, Rivière, déclare sèchement Gauthier. Cette scène est abominable. »

Nicole et Françoise sont effectivement bouleversées.

« Ne soyez pas trop pressé, monsieur Gauthier, réplique Rivière. Il a une petite confidence à nous faire. Allez, Abderamane, il faut avoir le courage. On t'écoute. »

Le vieux se retourne, suppliant, vers l'officier de renseignements.

« Non, mon vieux ! Tu m'as promis, il faut le faire maintenant. »

Le vieux serviteur musulman baisse la tête, balbutie, le menton rejoignant presque sa poitrine.

« Il faut me pardonner, monsieur l'administrateur, madame, mademoiselle Nicole, mademoiselle Françoise, il faut me donner le pardon. Ils m'ont obligé, ils m'ont menacé, ils ont dit que toute ma famille ils l'égorgeraient, ma femme, mes fils, mes quatre petits-fils. Et quand ils le disent, ils le font si on ne leur obéit pas. Il faut me donner le pardon.

– Arrête, coupe Rivière. Commence par expliquer la vérité. Pour l'aman on verra plus tard. » Le musulman, par deux fois, essaie de parler.

Les mots ne parviennent pas à sortir de sa gorge. Il plonge sa tête dans

ses mains, il pleure.

« Je vais parler à sa place, jette Rivière, visiblement aux anges. Votre vieux et fidèle serviteur devait, à trois heures du matin, ouvrir la porte de la cuisine à deux complices que je détiens et dont les témoignages ont corroboré le sien point par point. Le couteau de boucher dont vous venez d'admirer le tranchant était destiné à vos gorges. À vos quatre cous, monsieur, madame, mesdemoiselles... À trois heures quinze, tout devait être consommé.

« Les armes à feu et les grenades ne devaient être employées qu'en cas de mauvais fonctionnement de leurs prévisions, de telle manière qu'aucun de vous n'échappe, quoi qu'il arrive. Et aucun de vous n'aurait échappé. Chaque nuit, vous cadenassez soigneusement les portes massives de votre maison, seulement vous laissez à votre chaouch un jeu complet des clefs. »

Rivière consulte, souriant, son bracelet-montre avant d'ajouter :

« Sans des hommes qui comme moi salissent leur uniforme et dont la honte rejaillit sur l'armée française, il vous resterait environ six heures à vivre. Maintenant, je vous prie de m'excuser. Monsieur l'administrateur, madame, mesdemoiselles...

– Abderamane, Abderamane ! Il ment, dis-moi qu'il ment ! Ce n'est pas possible », balbutie Gauthier abasourdi.

Par deux fois, le vieux musulman cherche son souffle avant de parvenir à articuler :

« Il dit la vérité. Je te demande pardon, monsieur l'administrateur, ils auraient tué toute ma famille. Je t'aime, je vous aime tous. Sur Allah, je te le jure. Tous vous avez toujours été bons avec moi. Mais ils auraient tué

tous les miens, je ne pouvais pas... »

Brutalement, dans une réaction suscitée par la colère et par l'impasse dans laquelle l'a plongé Rivière, Gauthier bondit au cou de l'Arabe qui n'esquisse même pas un mouvement de parade. Bernis et Andrieux sautent à leur tour, ont besoin de toutes leurs forces pour l'obliger à lâcher prise. Ils tirent ensuite en arrière le haut fonctionnaire et le maintiennent une bonne minute durant laquelle sa colère ne s'apaise pas. Enfin, la hargne haineuse retombe pour faire place à l'effondrement. Gauthier se laisse choir dans un fauteuil.

Rivière, au paroxysme de la jubilation, explique, très dégagé :

« Je comprends parfaitement cette réaction, monsieur Gauthier, mais je ne l'approuve pas. Essayez de vous mettre à la place de votre serviteur, essayez de le comprendre avant de distribuer des coups. Depuis le début des événements, vous pérez, grandiose, à l'instar, hélas ! de la plupart de vos homologues. Vous critiquez, vous condamnez, vous portez des jugements.

« Les officiers de renseignements font partie de vos bêtes noires, cette gangrène que l'armée imagine efficace et nécessaire. Au pilori, ces bourreaux, ces bouchers ! Chercher à les comprendre, même si on ne doit pas les absoudre, serait déshonorant. Ça impliquerait qu'éventuellement ils aient des excuses. Et les seules excuses qu'ils peuvent avoir nous retomberaient de toute façon sur les reins, alors que nous n'avons fait que leur ordonner de gagner une bataille. Ce n'est pas déshonorant de gagner une bataille, seulement voilà, la situation est retournée. Ce soir ce n'est plus l'officier de renseignements, l'officier du D. O. P. qu'on balance au banc d'infamie, on a trouvé plus coupable que lui, et cela parce qu'on est

concerné. Alors on se jette sur le bougnoule et, si on ne vous retient pas, on l'étrangle.

« Bien entendu, on ne cherche pas non plus à le comprendre, à se demander simplement : qu'aurais-je fait à sa place ? Ma famille contre la sienne ? Vous n'y avez pas pensé un seul instant. Eh bien, moi, monsieur l'administrateur, en ce moment, je pense à vous. Je n'aimerais pas être à votre place, parce qu'il vous faut choisir entre nous deux : il vous faut savoir si vous préférez le terroriste ou le tortionnaire.

« Ce genre de choix j'ai été amené à le faire, et ça a été la période la plus pénible de ma vie. Je l'ai fait. Depuis ce jour je torture et je ne triche plus. »

Dans la nuit, Abderamane déchire sa djellaba en lambeaux. Il s'en sert pour se pendre dans sa cellule.

LE général Olivier a remplacé le général Jaubert, et le 3^e Étranger se voit plongé dans ce qu'on nomme les « opérations impasses ».

Les djebels sont sondés par de petits groupes héliportés sur les points présumés chauds. Ces sections légères (entre six et dix hommes) jouent le rôle de l'agneau sacrifié. Leur armement léger leur donne une extrême mobilité. Devant leur nombre restreint, les rebelles n'hésitent jamais à se découvrir et à attaquer. Il reste alors à ces sections-appâts à transmettre leur position par radio et, aux hommes qui les composent, à prier le ciel pour que les renforts arrivent avant leur anéantissement. Pourcentage de pertes chez les participants de ces commandos : soixante pour cent. Mais, dans les bureaux des états-majors, on établit des bilans et on constate que le procédé s'avère payant. Et puis les légionnaires c'est fait pour ça. Ils aiment les cérémonies, fussent-elles des sonneries aux Morts, les médailles, fussent-elles posthumes. Et on ne se montre pas avare de médailles posthumes en haut lieu.

Batchella a maintenant pris l'habitude de voir passer, chaque semaine, les cinq ou six cercueils recouverts du drapeau tricolore, disposés sur la ridelle d'un G. M. C. qui traverse lentement la ville, suivi par une section en tenue d'apparat. Les gosses des deux communautés suivent, en gambadant jusqu'au cimetière, les géants rigides aux képis blancs, aux épaulettes rouges et aux ceintures vertes. Ils écoutent dans un mélange d'émotion et d'admiration les roulements de tambour, les notes franches

du clairon, les coups de feu dirigés vers le ciel.

Le ciel d'ardoise annonce déjà un printemps prématuré. Dans le Sikorsky, la section du sergent-chef Tahar Kahil, huit légionnaires et un caporal, casse la croûte et se partage trois bouteilles de sidi-Brahim. Le vacarme des rotors interdit toute conversation ; du reste personne n'a envie de parler.

Kahil, entre deux coups de mâchoires dans son sandwich, étudie la carte. À sept heures précises, on va les larguer en AB 114-121, un des sommets d'un djebel à double bosse culminante, l'Aouir Gorane. On leur a consenti quatre heures pour descendre jusqu'au col et remonter sur la seconde bosse. À onze heures, le ventilateur viendra les y cueillir, pour les transporter ailleurs ; puis, dans la soirée, un troisième essai sera tenté sur un troisième point.

La banane se pose sur une zone franche et découverte. Pour évacuer, Kahil garde le bout de son sandwich calé entre ses dents. Le ventilateur reprend de l'altitude. Les hommes, dont la première action a été de pisser, gueulent contre l'air brassé.

« Rassemblement sur moi ! braille Kahil. Dix mètres entre vous. En route !

– Eh, chef, y'a pas le feu, réplique Braun.

– Merde ! hurle Garcia, un Portugais de Belleville, en tirant sur sa verge. J'ai bloqué une chtouille.

– Qui c'est qui te l'a refilée ? demande Braun.

– La vieille Lucienne ! Putain de morue ! Je vais lui foutre une de ces

danses en rentrant.

– Tu sais pourtant qu'elle fait du sur-boulot sur les nomades, les jours de souks.

– Y'a qu'elle qui me fait bander.

– Avec la gueule qu'elle a, t'as des goûts curieux.

– Attends de la voir, sa gueule, quand je lui aurai causé de ma chtouille !

– C'est pas fini ? explose Kahil. Toi, Garcia, tu tailleras la piste avec l'hélico à la première rotation. Direction l'hosto. En attendant, suivez. Et à dix mètres, j'ai dit, nom de Dieu. »

Garcia traîne en queue de colonne. Il n'est intéressé que par sa blennorragie. Tous les quarts d'heure il s'arrête, ouvre sa braguette, se gratte, cherche à se persuader qu'il s'est trompé. Hélas ! Chaque fois il repart en maugréant.

La balle l'atteint sous les narines, brise une molaire, ressort de sa nuque. Le légionnaire est mort avant d'avoir touché le sol. L'armée va économiser de la pénicilline.

Les autres se sont jetés à terre avant que l'écho de la déflagration se soit estompé. Pas de végétation. Des pierres, des rochers secs. Les yeux de chaque légionnaire scrutent le djebel, le canon des armes toujours bien dans l'axe.

« On appelle, chef ? gueule Boudard, le radio.

– Attends, c'est peut-être un tireur isolé. »

C'est Iranyi, le Hongrois qui marchait en tête, qui les aperçoit le

premier. D'où il se trouve, il découvre la vallée.

« Regardez, chef ! Les voilà ! Ils font la malle. Regardez, nom de Dieu ! Il y en a des milliers. »

Kahil se déplace d'un bond. Évidemment, les fellaghas ne sont pas des milliers, mais vraisemblablement plusieurs centaines, ils dégringolent un sentier, ils fuient.

Kahil est pris d'un vertige. Aucun doute n'est possible : c'est la katiba Mezarif et il est tombé dessus tout seul. Il imagine un plan aberrant. Négligeant la disproportion des forces, il voit en bas le défilé, repère le point où va pouvoir coincer Mezarif. Sa section peut l'atteindre en moins d'une heure. En coupant droit les légionnaires auront le temps de s'installer à l'abri, face au passage que les rebelles doivent inexorablement emprunter. Kahil ne pense pas qu'ils ne sont plus que neuf. Il imagine seulement les renforts qu'il va prévenir par radio et qui vont attaquer à revers. Il voit même sous quel angle. Il relève les coordonnées dans la précipitation.

Le tireur, effectivement un retardataire isolé, se découvre. Il est abattu par Braun, qui se précipite alors vers le corps de Garcia, et constate sa mort.

« On reviendra le chercher ! hurle Kahil. Suivez-moi ! Boudard, appelle Soleil. Qu'on transporte trois compagnies en AZ 91. Dis-leur qu'on monte un blocage provisoire en AZ 136. On peut les retenir une bonne demi-heure. Précise : c'est sûrement Mezarif, cette fois on le tient ! »

Sans arrêter sa dégringolade hâtive et périlleuse, Boudard transmet. Il reçoit la réponse du caporal radio :

« Bien reçu, Victor-Bravo, bien reçu. Vous réclamez hélicoptage en AZ 91. Je transmets à Soleil. À vous. »

Boudard ferme le poste, pousse sa cadence pour rattraper les autres.

Les estimations de mouvements en montagne de Kahil sont infaillibles. Cinquante-cinq minutes plus tard, la section Victor-Bravo s'embusque bien à l'abri. Ils n'ont pas d'armes automatiques, mais des carabines précises. Maintenant, alors qu'il aperçoit les hommes de tête de la katiba, Kahil réalise seulement qu'il a été très optimiste en annonçant qu'il pourrait les bloquer une demi-heure. Il rampe vers Boudard :

« Rappelle Soleil. Dis-leur de se manier. On va les accrocher dans moins de vingt minutes. »

C'est Oster qui est à l'écoute. Il paraît hors de lui.

« Passe-moi ton abruti d'autorité. Vous êtes en AZ 136 ?

– Affirmatif, Grand Soleil. Les rebelles arrivent sur nous. On les voit déjà.

– Ici, Autorité Victor-Bravo, Grand Soleil. Je vous reçois cinq sur cinq. À vous.

– Tu as regardé ta carte, crétin ? Remontez en vitesse. Vous êtes en Tunisie. Je ne peux pas vous envoyer quoi que ce soit. Même si je le voulais, l'armée de l'air ne marcherait pas. Bien compris ?... Allô ? Réponds, Tango-Bravo... Allô... Grand-Soleil appelle Tango-Bravo... Réponds nom de Dieu !... Allô..., Allô... »

Le grand sergent écoute les appels furieux sans avoir la force de

répondre. D'un seul coup il se sent vidé, anéanti. Le ciel de plomb s'est effondré sur ses épaules. Son bras pend inerte, sa main retient mollement le micro.

Un seul bref regard vers la montagne qu'ils viennent de descendre dans une excitation passionnée lui confirme l'impossibilité d'exécuter l'ordre donné par le colonel : avec la nouvelle position des rebelles, les légionnaires serviraient de cibles sur un bon kilomètre. Ils se feraient cueillir comme des fraises.

Les huit légionnaires se sont groupés autour du sous-officier. Ils ont entendu. Ils ont compris. C'est sans issue. Ils ne peuvent même pas envisager de se dissimuler au passage de la katiba. D'ailleurs leur dégringolade a sûrement été perçue.

Doucement, Kahil porte le diffuseur à hauteur de ses lèvres, presse le bouton, oublie les litanies :

« C'est râpé, mon colonel. Impossible d'envisager de regagner la frontière. Il ne nous reste que sept ou huit minutes. Je vais parler aux gus... Je n'ai pas le droit de décider seul.

– Écoute, Kahil ; vous allez vous rendre. Ne faites pas de conneries. C'est sûrement Mezarif. Ceux-là ne sont pas des sauvages. Jette tes armes et avance vers eux, bras en l'air. C'est un ordre. »

Kahil coupe. Boudard hoche la tête, sort un paquet de Bastos, allume une cigarette et fait passer le paquet.

« Je t'ai jamais vu si généreux, lance Braun, dans un sourire douteux.

– Il doit avoir ses raisons, réplique Iranyî, avant de poursuivre :

« Chef, mes couilles et mon zeb ils les couperont s'ils veulent, mais pas moi vivant.

– C'est bon pour moi, approuve Braun.

– C'est marrant, la vie, chef, lance Boudard. Moi je sais que dans un quart d'heure je serai cané, mais en face il y en a une trentaine qui vont passer avant moi sans s'en douter.

– Au vote, décide Kahil. Que ceux qui préfèrent se rendre lèvent la main. »

Les regards des hommes, froids, lucides, tombent sur le sergent-chef. Aucun d'entre eux ne bouge. Et pas un n'a le réflexe pourtant humain de lui reprocher la promptitude et la légèreté de la décision qui va les conduire tous à la mort. Kahil fait jouer le contact du poste.

« Vous me recevez ? À vous.

– C'est Soleil, c'est le colonel. À toi, Kahil.

– Bernis et Andrieux, ils sont avec vous, mon colonel ?

– Affirmatif. Ils t'entendent.

– Patrice, Jean, je crois que j'ai fait une connerie. Je ne suis finalement qu'un abruti de raton. Pas assez grand pour seulement pisser tout seul. Un sale bique qui comprend que la trique et qui va faire crever les gus de sa section parce qu'en quinze ans il a pas été foutu d'apprendre à lire une carte. Allez, au revoir. Dans quelques minutes, si Allah existe, je saurai enfin qui donc avait raison dans cette chienne de guerre. Je vous plains tous les deux. Vous risquez de vivre des années et des années à vous poser cette saloperie de charognarde de question. »

Il ne coupe pas. Il dépose le micro sur un rocher. La voix de Bernis grésille vainement.

« Tahar ! Réponds, Tahar ! Écoute le colonel. Mezarif vous considérera comme prisonniers de guerre. Tahar ! Réponds, Tahar ! À toi ! »

Boudard se saisit du récepteur. Du pouce il intervertit le sens des échanges.

« C'est le légionnaire Boudard. Vous me recevez, mon capitaine ?

– Cinq sur cinq. À toi.

– Voilà, mon capitaine. C'est rapport à Garcia. Le chef a oublié de vous dire, il s'est fait repasser en haut. Il faudrait aller le chercher, rapport aux bêtes. C'est en France, vous pouvez y aller. Et puis il y a un autre truc, mon capitaine. Vous m'entendez toujours, mon capitaine ?

– Cinq sur cinq. À toi.

– Garcia, juste avant de déguster, il s'est aperçu que la vieille Lucienne l'avait plombé. Ce soir, en rentrant, il voulait la secouer un peu. Moretti le Sicilien pourrait peut-être s'en charger. Ils étaient potes, le vieux et Garcia.

– Je transmettrai, Boudard. Tu veux pas essayer de te rendre ?

– Personne ne veut. Attendez, mon capitaine, Tcheko il voudrait causer.

– C'est Tcheko, mon capitaine. C'est pour mon frangine. Qu'elle faire pute au Saint-Etienne. Il a une lardon de moi, j'envoie lui moitié solde. Si l'entraide Légion y pouvez balancer du l'oseille, Strauss 3^e compagnie a l'écrit adresse. Bien compris, mon capitaine ?

– Bien compris. Cinq sur cinq, mon vieux. » Le levier de contact radio est bloqué définitivement.

XLIV.

LES FELLAGHAS NE SONT PLUS QU'À UNE CENTAINE DE MÈTRES. ILS NE SE MÉFIENT DE RIEN, MARCHANT PAR GROUPES COMPACTS.

« Une grenade, chacun de vous, ordonne Kahil. Après, visez au but.

– Chef, suggère Braun, si on attaquait ? On va traîner. Et par cette chaleur... On pourrait peut-être en finir plus vite.

– Tu as raison. Dès que je lance, vous lancez les vôtres. Et vous me suivez. »

Kahil balance sa défensive lorsque les rebelles ne sont plus qu'à vingt mètres. Les légionnaires l'imitent, comptent, accroupis, le nombre des déflagrations qui réduisent les marcheurs de tête en charpie. Le grand sergent tire trois balles sur le poste, puis il se redresse de toute sa taille. Sans chercher à s'abriter, il avance en gueulant :

« À moi la Légion ! Broyez-moi ces salopards ! »

Les neuf hommes se dégagent de leurs abris et avancent de front, d'un pas lent. Ils tirent, les armes à la hanche, créant, chez les fellaghas, une inimaginable panique. Les rebelles agissent dans les premières secondes comme si une compagnie entière fondait sur eux. Chaque coup porte. Kahil maintenant épaulé et vise soigneusement.

Les rebelles comprennent et ripostent. L'un après l'autre, les légionnaires tombent, criblés de balles. Trois d'entre eux continuent de

tirer à terre, avant de mourir, les mains crispées sur leurs armes. Kahil a été frappé d'une balle dans la cheville, de deux dans le bras gauche, d'une dans l'épaule. Il a perdu connaissance, la face contre le sol.

Une vague d'assaut se rue. Sans savoir si les légionnaires sont morts ou vivants, les rebelles lardent les corps de furieux coups de couteau. Un responsable rejoint. Il gueule. On lui répond sur le même ton. Les cadavres sont jetés pêle-mêle contre un rocher.

Le responsable retourne du pied le corps du grand sergent, constate qu'il vit, donne des ordres pour qu'on le transporte. Deux autres légionnaires respirent encore eux aussi. Mais ils ne sont pas galonnés, le responsable leur tire une balle dans la nuque.

Kahil ne reprend connaissance que dans la soirée du lendemain. Il a été opéré. Sa poitrine est bandée, sa cheville bloquée dans une attelle. Il est couché à même le sol parmi une vingtaine de blessés sous une grande tente de l'armée américaine. En face, un peu sur la gauche, deux hommes valides sont occupés à rouler dans une toile le corps d'un troisième qui vient de mourir. « Mon lieutenant, le légionnaire est réveillé. » L'homme qui a été interpellé abandonne son travail de croque-mort et s'approche de Kahil qu'il dévisage dans une attitude curieuse et satisfaite.

« Le sergent-chef Tahar Kahil du 3^e régiment étranger d'infanterie...

– Les autres ? articule faiblement Kahil.

– Désolé. Ils sont morts tous sur place. Je t'ai emmené et soigné à cause de tes galons, mais je ne pensais pas que la prise était belle. »

Le lieutenant se retourne. Deux ombres viennent d'apparaître en contre-

jour dans l'ouverture de la tente : le docteur Lahcen, Lahoucine Mezarif. Ils s'approchent et s'accroupissent au chevet du blessé. Lahcen prend le pouls, Mezarif est souriant, il parle posément.

« Tu te rappelles la mort du juif, Kahil ? On a parlé.

– Tu es Mezarif ?

– Colonel Lahoucine Mezarif. Et si tu le veux, Kahil : capitaine Tahar Kahil. Nous avons besoin d'hommes comme toi.

– D'hommes qui retournent leurs armes contre leurs frères, du jour au lendemain ? C'est ça que tu me proposes ?

– Pas exactement. Je te propose de rester ici en Tunisie et d'instruire les jeunes recrues. Tes frères, Kahil, où se trouvent-ils ? Le sais-tu vraiment ?

– Imbécile ! Évidemment, je le sais. Mes compagnons, mes chefs et mes subordonnés, mes frères, c'est la Légion. Ma patrie, ma famille, c'est la Légion. Je ne suis pas raciste. Ne compte pas sur moi, Mezarif.

– Mon colonel, corrige le lieutenant.

– Mon colonel s'appelle Oster. Le capitaine Bernis t'aime bien et t'estime, Lahoucine Mezarif. C'est la seule raison pour laquelle j'accepte de te parler. Mais t'appeler mon colonel, va te faire niquer.

– Nous sommes ton sang, nous sommes ta peau, Kahil.

– Encore une fois, je ne suis pas raciste.

– Nous allons gagner la guerre, Kahil. Au fond tu le sais bien.

– C'est possible. Dans ce cas, je la perdrai. Je suis Français.

– Il faut que je t'avoue : si tu n'acceptes pas mon offre, tu seras jugé comme criminel de guerre et fusillé.

- Je ne vois pas ce que ça change au problème.
- Tu as cinq jours pour réfléchir à ma proposition, Kahil. Après ce sera le tribunal.
- C'est cinq jours de trop. Tu peux le réunir tout de suite, ton tribunal. »

Après trois jours, Kahil marche en s'aidant d'une canne. Mezarif a donné des instructions pour qu'on le laisse circuler librement dans le camp. Le grand sergent assiste, curieux, au maniement d'armes des jeunes, au lever des couleurs. Il ne fait aucune réflexion, donne l'impression de n'être ni étonné ni affligé par sa situation.

Dans la matinée du cinquième jour, Mezarif invite le sergent à partager le repas du soir des officiers. Kahil passe une partie de l'après-midi à rafistoler son uniforme. Il a lavé sa chemise, a trouvé un fer. Il repasse le vêtement soigneusement, dessinant bien les trois plis réglementaires du dos, puis, malgré les difficultés créées par son bras en écharpe, il se rase.

Quand il pénètre sous la tente, les chefs rebelles le dévisagent, médusés.

« Tu veux peut-être que l'on t'apporte une fourchette et un couteau, plaisante Mezarif. Nous autres, musulmans, mangeons avec nos doigts. »

Kahil répond d'un haussement d'épaules méprisant. Il dévore d'un solide appétit. Mezarif, à la fin du repas, prend un ton solennel :

« Le tribunal siègera demain à neuf heures. Kahil, une dernière fois, je te demande de nous rejoindre.

– Une fois encore je te réponds non. Et je me demande pourquoi tu

tiens tant à ton tribunal. Fous-moi franchement une balle dans la tête au lieu de vouloir jouer au juge après avoir joué au colonel. »

La parodie est fidèle. Sous une tente, une longue table sur tréteaux a été dressée. Mezarif siège au centre. De chaque côté de lui, deux de ses officiers lui servent d'assesseurs. Une chaise destinée au grand sergent fait face. Derrière lui, une foule de fellaghas se presse, curieuse et avide, au coude à coude. Sur la gauche, un commandant joue le rôle du ministère public. Dans un mouvement d'indifférence, Kahil a accepté le docteur Lahcen comme avocat de la défense.

Mezarif déclare ouverte la séance, lit l'acte d'accusation.

« Le sergent-chef Tahar Kahil est accusé d'avoir, depuis quatre ans, lutté par les armes contre son peuple. Il nie l'existence du Front de Libération Nationale. Il a sur ses mains le sang de ses frères, qu'à de nombreuses reprises il n'a pas hésité à torturer. Il a rejeté la clémence de l'Armée de Libération Nationale, qui lui proposait de lui accorder l'aman sous condition de sa participation à notre combat pour la liberté. »

Un murmure d'indignation parcourt l'assistance. Mezarif rétablit le silence d'un coup de poing sur la table et crie :

« Taisez-vous ou je fais évacuer la salle.

« Faites entrer le premier témoin. »

Kahil, de sa main valide, réclame la parole :

« Inutile, finissons-en. Je ne nie aucun des faits.

– Il faut quand même entendre les témoins », tranche Mezarif.

Kahil rit amèrement en dodelinant de la tête.

« Accusé, qu'est-ce qui vous fait rire ? Expliquez-vous, somme Mezarif.

– C'est ton imitation de chimpanzé, Mezarif. Pardon, votre imitation de chimpanzé, monsieur le Président, ou Votre Honneur. Qu'est-ce que tu préfères ? Qu'allez-vous devenir, Votre Honneur, si les Français partent ? Qui imitez-vous ?

– Ces insultes sont à ajouter à votre charge. »

Les témoins sont quatre. Kahil ne les a jamais vus. Ils viennent raconter comment ils ont assisté aux terribles exactions auxquelles le sergent-chef s'est livré.

« J'ai reconnu tous les faits, déclare Kahil à l'issue des quatre auditions. Méfie-toi de tes témoins, Mezarif. Ils mentent. On ne fait pas de bons soldats avec des va-de-la-gueule et des m'as-tu-vu. »

L'accusation déclare simplement : « Cet homme est coupable. L'accusé doit être condamné à mort, et passé par les armes. »

Lahcen tente, sans trop y croire, de jouer honnêtement son rôle :

« Tahar Kahil est un soldat. Il appartient à une armée de mercenaires dont les doctrines le maintiennent dans l'erreur. Il n'est pas responsable. » Visiblement navré, Mezarif lit la sentence. Le sergent-chef Tahar Kahil est condamné à la peine de mort. Il sera passé par les armes demain à l'aube.

Un hurlement de joie hystérique ponctue le jugement.

« L'accusé a-t-il une requête à formuler après lecture de sa condamnation ?

– Oui. Par deux fois, Mezarif, tu m’as proposé la vie contre mon aide pour instruire tes rebelles. Ma vie, je te la laisse. Mais je te demande de repousser mon exécution d’une semaine pendant laquelle j’accepte d’instruire douze de tes hommes. Ceux du peloton d’exécution. Ça m’ennuie d’être exécuté par tes guignols crasseux et j’aimerais quand même savoir avant de mourir s’ils sont capables d’être des soldats. »

Un lourd silence s’installe sous la tente. Abasourdi, Mezarif guette l’avis de ses adjoints, mais ils n’ont pas envie d’intervenir. En désespoir de cause, le chef rebelle prend seul sa décision :

« Accordé. Le peloton sera constitué cet après-midi. Il sera à la disposition du condamné, à partir de demain matin, en vue d’une instruction militaire. »

Six heures du matin. Kahil a obtenu qu'un homme le suive avec un tabouret sur lequel il peut se reposer. Les douze fellaghas du peloton sont rassemblés. Tous sont assez grands, à peu près de la même taille. Leur uniforme est pratiquement semblable : pantalon de toile, pataugas, veste treillis à quatre poches. Leurs armes sont des carabines tchécoslovaques, Machin Pistol. Les coiffures sont fantaisistes. Deux des hommes ont disposé sur le sommet de leur tête chevelue des casquettes Bigeard. Six autres, des calots bleus. Les quatre derniers arborent des casquettes à visière de confection hongroise.

Kahil se lève péniblement. Se soutenant sur sa canne, il gueule à pleins poumons :

« Vous n'avez pas de glace pour vous regarder ? Vous êtes des soldats ! Pas des maquereaux de Barbès. Je vous donne une heure pour vous couper les cheveux. Faites disparaître ces pattes de marlous qui descendent sur vos joues. Allez-vous laver et vous raser. Et, démerdez-vous, mais trouvez tous les mêmes coiffures. Je ne veux plus voir ces casquettes Bigeard. »

Les hommes maugréent. Ils partent en traînant les pieds et en bougonnant. Mais ils ont reçu l'ordre d'obéir aveuglément, pendant une semaine, à ce chef insolite.

Garde-à-vous ! Présentez... armes ! Reposez... armes ! Demi-tour droite ! Demi-tour gauche ! Han, deux... han deux... De l'aube au crépuscule, Kahil gueule, vocifère, insulte, ne laisse pas le moindre répit, se montre intransigeant sur le plus insignifiant détail des tenues. Et on recommence. Fixe ! Repos ! Garde-à-vous ! Repos ! Han, deux... han, deux...

À partir du troisième jour, le phénomène apparaît. Les hommes du peloton prennent conscience de leur nouvelle allure. Ils sentent qu'ils se distinguent des autres. Pendant les heures de répit, ils prennent l'habitude de rester ensemble. Ils marchent d'un pas lent, se tiennent droits. Kahil n'est plus qu'observateur. À l'instruction, un sergent le remplace. Il parvient vite à l'imiter parfaitement.

Comme lui, il braille au nez des hommes. Ils ont tous trouvé des casquettes hongroises. Les cheveux sont coupés ras, les joues lisses, les mains et les ongles propres. Ils se lavent les dents matin et soir, se lèvent une heure avant les autres, se couchent une heure après.

Ils sont les seuls à ranger leurs paquetages au carré. Et à l'aube du lendemain, ça recommence. Pas gymnastique ! Fixe ! Demi-tour ! Han, deux... Garde-à-vous ! Repos ! Garde-à-vous ! Han, deux... Présentez... armes !

Mezarif revient à la charge, propose par deux fois au sergent-chef de casser le jugement. Kahil reste de marbre.

À partir de cinq heures du matin, l'effervescence règne dans le camp.

Kahil a passé la nuit à écrire plusieurs longues lettres et à repasser une dernière fois son uniforme. Mezarif a juré de faire poster les messages en

Algérie.

Le sergent-chef Tahar Kahil du 3^e Étranger observe sans émotion visible les commandements du sergent F. L. N. Malgré sa canne qui le supporte il cherche à se tenir droit.

« En joue !... Feu ! »

Kahil tombe sur le côté. Le sergent dégaine son pistolet, s'approche pour donner le coup de grâce. Mezarif bondit, s'empare du pistolet, et tire lui-même la balle dans la nuque.

Un témoin se met à pousser des cris hystériques. Il est le seul. La foule des fellaghas s'éparille en silence.

C'est à la veille des événements de mai 1958 que la nouvelle de l'exécution de Tahar Kahil parvient au 3^e Étrangers. Pour eux, pendant quatre longues années encore, rien ne changera. Courses en montagnes, accrochages, opérations hélicoptères : les légionnaires droppent le djebel, quinze jours, trois semaines, regagnent leurs bases arrières, soignent leurs blessés, enterrent leurs morts.

Ni l'enthousiasme du 13 Mai, ni le putsch désespéré du général Challe, ni l'abandon sans gloire de l'Algérie n'apporteront de réponse à la dernière question du sergent-chef Tahar Kahil :

« Qui donc avait raison dans cette chienne de guerre ? »

ÉPILOGUE

XLVI.

MADAGASCAR. DIEGO-SUAREZ, 1964.

Le D. C. 3 d'Air-Madagascar perd de l'altitude, amorce son virage d'atterrissage. L'hôtesse s'est assise et a bouclé sa ceinture à côté de Laurence Durlac.

Depuis le départ de Tananarive, elle a joué auprès de la Française le rôle de guide. Il n'y a que quatre passagers dans l'avion.

« Regardez la nouvelle piste, bientôt les avions à réaction pourront y atterrir. »

Laurence admire le long et large ruban de béton bleu ardoise qui s'étend dans la forêt déchirée. En souriant elle découvre les centaines de points blancs qui se détachent sur le rectangle sombre : les képis du 3^e Étranger.

Dans sa tête dansent encore les mots qu'elle sait par cœur à force de les avoir lus :... « Et puis un chef de bataillon célibataire, ça fait suspect. Alors, si tu veux me rendre le service... »

Les roues du D. C. 3, dans un gémissement de ressort épuisé, frappent brutalement la vieille piste brûlante.

Diego-Suarez, 1966.

L'adjoint au maire accepte le cigare dans un sourire étincelant. Sa peau, noire d'ébène, reste sèche malgré la chaleur.

« Vous savez, commandant Bernis, moi je m'en fous ! Mais vous

risquez d'avoir des ennuis avec le prêtre.

– Ne vous inquiétez pas pour le prêtre. J'en ai un sous la main.

– Qui acceptera de baptiser un enfant qui ne porte qu'un seul prénom ? Et un prénom musulman ? Après tout, c'est vous que ça regarde. « Est né le 4 octobre 1966, du commandant Jean Bernis et de Madame, née Durlac, un enfant du « sexe masculin, prénommé Tahar. »

Le Malgache hausse les épaules :

« Après tout ce qu'ils vous ont fait, donner un nom d'Arabe à votre fils... »

« Composition réalisée en ordinateur par INFORMATYPE
SERVICE »

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN

6, place d'Alleray – Paris.

Usine de La Flèche, le 25-04-1974.1086-5 – Dépôt légal n°
3549,2^otrimestre 1974. LE LIVRE DE POCHE – 22, avenue Pierre 1^{er} de
Serbie – Paris. 30 – 31 – 3884 – 01 ISBN 2 – 253 – 00084 – I

30/3884/1

1 Antoine Quentin. *Ilisioriu* (La guerre d'Algérie).